

calibrite

colorchecker classic



570461
v. 50

VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLE,

GENTILHOMME ROMAIN,
Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.
NOUVELLE EDITION.
Revue, corrigée & augmentée.
TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
Chez NYON Fils, Quay des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

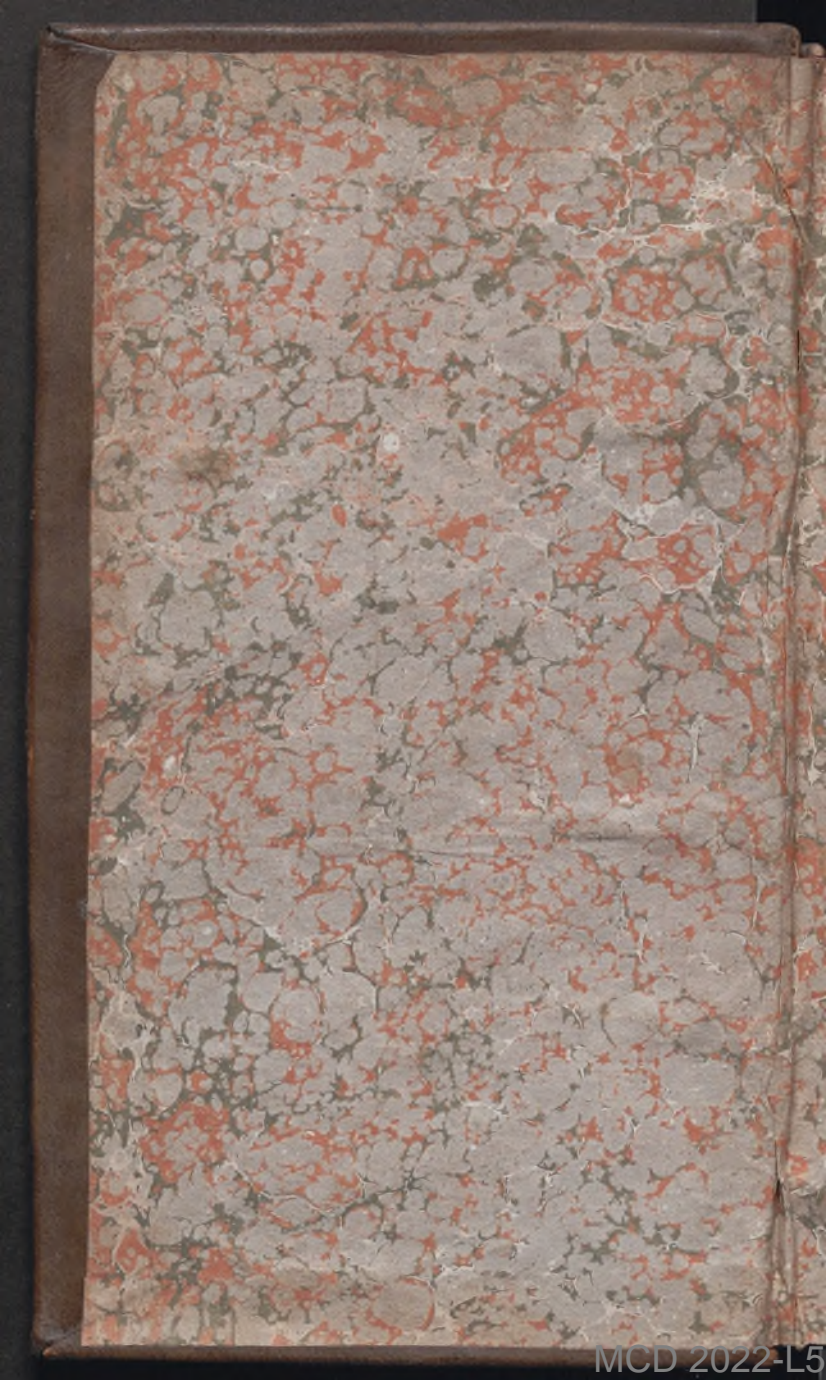
REGISTRO BIBLIOTECA
N.º 113



TOYAGES DE PILERS
DELLA VALLE

5

G-XXIX
7-22





1711

1711

570 K161
v. 52

VOYAGES

DE

PIETRO

DELLA VALLE,

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la
Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

REGISTRO BIBLIOTECA

N.º

113



VOYAGES

P I E T R O

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA

DELLA VITA



T A B L E

D E S

L E T T R E S

Contenuës

Au Tome V. des Voiages de
Pietro della Vallé.

LETTRE VIII. D'HISPAHAN.

Lettre curieuse, contenant les Projets d'une Croisade, entreprise par le Duc de Nevers, qui ne fut point exécutée. Dispositions à une guerre contre les Portugais, qui éclatera bien-tôt par la prise d'Ormus. Source des différends, qui est entre les Turcs & les Perses, pour le fait de la Religion. Plusieurs cérémonies des Chrétiens Orientaux, que le Roi de Perse a en vénération; & diverses observations fort curieuses touchant l'Astrologie dans laquelle les Perses sont bien versez, n'ayant ce semble des ieuX que pour le Ciel, & le cœur pour la terre.

Pag. 1

Tome V.

LET-

T A B L E

LETTRE IX. D'HISPAHAN.

Cette lettre nous fait voir combien il est difficile que les Perses soient jamais dans une parfaite intelligence avec les Turcs ; & elle nous apprend en même-tems le zèle des Polaques, qui aiant formé un généreux dessein de faire la guerre à l'ennemi commun des Chrétiens, ne furent pas secondés. Les délicats y apprendront à faire de la glace pour boire frais en été.

81

LETTRE X. D'HISPAHAN.

Cette lettre n'est qu'un Panégyrique des vertitez & des mérites du Pere Paul Marie Religieux Dominicain, Vicaire-Général de son Ordre dans l'Arménie, & une recommandation de Thomas Gentilhomme Portugais.

101

LETTRE XI. D'HISPAHAN.

Cette lettre contient trois choses fort remarquables. La naissance d'une guerre cruelle, entre les Persans & les Portugais, par la prise de l'Île de Kesom sur le Persan, pour la commodité de l'eau. Les impostures étranges d'un Seigneur Persan, qui se disoit le Mechdi, ou l'Envoié de Dieu ; & sa fin malheureuse. Et les desseins d'une Ligue, entre les Polonois & le Persan.

104

LETTRE XII. D'HISPAHAN.

Cette lettre nous fait voir l'Île d'Ormus sur le point de sa ruine : un Prince Géorgien dépouillé de ses Etats, & toute la Géorgie dans une horrible consternation ; les Persans réduits à boire de l'eau, par la défense du vin ; les Portugais en batail-

DES LETTRES.

bataille navalle contre les Anglois. Les avamures funestes d'un des freres de Maani ; & le tableau des mœurs & de la barbarie des Perses, si naïvement representé, qu'il est capable d'ôter le desir d'y aller aux plus curieux. 130

LETTRE XIII. D'HISPAHAN.

Cette lettre est plutôt un Panégirique des vertus & des illustres actions du Roi de Perse, qu'une simple lettre, par laquelle l'Auteur rétracte ce qu'il avoit écrit contre Sa Majesté, dans ses lettres précédentes, où il l'avoit aculé de cruauté, de lâcheté, & de peu d'amour pour les Chrétiens. 220

LETTRE XIV. D'HISPAHAN.

Dans cette lettre, notre voïageur assure son ami de la résolution qu'il a prise de s'en retourner en Italie, à quoi il est porté, par un desir naturel à tous les hommes, de mourir où ils ont commencé à vivre ; par ses indispositions fréquentes & dangereuses ; par le changement des affaires de la Perse, qui lui font desespérer un établissement de la Foi Catholique, & par les dispositions d'une guerre cruelle, qui se formoit entre les Persans & les Portugais. Cette lettre est assez curieuse. 231

LETTRE XV. DE SCIRAZ.

Les Voïageurs apprendront, de la lecture de cette lettre, les chemins d'une partie de la Perse, qui sont décrits fidèlement par l'Auteur. Les véritables curieux de l'Antiquité y verront quelle a été l'ancienne Persépolis, superbe & magnifique, même dans ses ruïnes. Et les Géographes y remarqueront, que plusieurs d'eux se sont trompez dans

T A B L E D E S L E T T R E S.
dans la situation de Sciraz, capitale de la Perse;
dont il fait une juste description. 280

LETTRE XVI. DES JARDINS DE SCIRAZ.

Cette lettre fort curieuse, outre la route des Voïages de l'Auteur, contient quatre pertes notables. La première, que fit l'Auteur de sa femme Madame Maani, dont il décrit la belle vie, & la sainte mort. La seconde, d'un des enfans du Roi de Perse, que son pere fit aveugler. La troisième, des Iles de Kesem & d'Ormuz, que les Persans ôierent aux Portugais. Et la quatrième, de la Foi & de la Religion, que plusieurs Portugais abandonnèrent pour la liberté. Les observations que l'Auteur fait des beautez de la nature, des maximes de la morale, de la politique, & des mystères de la Religion, méritent d'être lûes. 345

Fin de la Table des Lettres du Tome V.



VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ
EN PERSE.

LETTRE VIII. D'HISPAHAN.

Lettre curieuse, contenant les projets d'une Croisade, entreprise par le Duc de Nevers, qui ne fut point exécutée. Dispositions à une guerre contre les Portugais, qui éclatera bien-tôt, par la prise d'Ormus. Source des différends, qui est entre les Turcs & les Perses, pour le fait de la Religion. Plusieurs cérémonies des Chrétiens Orientaux, que le Roi de Perse a en vénération; & diverses observations fort curieuses touchant l'Astrologie, dans laquelle les Perses sont bien versés, n'ayant ce semble des yeux que pour le Ciel, & le cœur pour la terre.

MONSIEUR,

PLUSIEURS personnes d'Italie sont arrivées en Perse les mois passés, qui m'ont
Tome V. A apporté

aporté plus d'une fois des lettres de nos pères de Rome ; mais j'ai toujours été privé jusqu'à présent des vôtres , qui sont celles que je souhaite avec plus de passion. Néanmoins , pour ne vous donner aucune occasion de vous plaindre , bien que j'en aie moi-même toutes les raisons du monde , & pour m'aquiter de mon devoir ordinaire , je veux vous régaler des nouvelles curieuses de cette Cour , & ensemble de l'état de mes affaires. Le vingt-troisième d'Octobre dernier , lorsque je venois de vous écrire la précédente , le Pere Augustin Arménien , de l'Ordre de S. Dominique , de ceux d'Alinge , qui étoit venu de son Eglise peu de jours auparavant , après son retour de l'Europe , où il étoit allé , il y avoit déjà deux ans , & avoit parcouru plusieurs Roïaumes , & visité les Cours des plus grands Princes , pour les affaires de son Eglise , & de sa Religion , étant acompagné du Pere Jean Tadée , Vicairre des Carmes Déchaussés , qui l'avoit reçu , & logé dans son Convent d'Hispanhan , presenta au Roi quelques lettres , qu'il avoit aportées de la Chrétienté , qui s'adressoient à Sa Majesté ; savoir , une du Pape ; une autre du Roi de France ; & une du Roi d'Espagne , pour lui recommander l'Eglise d'Arménie. Il y en avoit aussi une de l'Ambassadeur de Perse en Espagne , qui contenoit les memes affaires , qu'il avoit écrites une autrefois , dont je vous ai parlé. Cette dernière lettre étoit de plus vieille date que la précédente ; & l'Ambassadeur y faisoit instance au Roi de ne point envoyer en Espagne d'autres Ambassa-

bassa-

PIETRO DELLA VALLE. ;

bassadeurs, jusqu'à ce qu'il eût conclu & terminé les affaires qu'il avoit en main. Et enfin une dernière lettre de compliment & de créance du Pere Joseph de Paris Capucin, (lequel s'est rendu depuis fameux en France, par ses intrigues, par sa politique, & son crédit auprès de Louis XIII. & du Cardinal de Richelieu; il mourut en 1638 le 18. Décembre) qui envoïoit à Sa Majesté une Image dévotte de *Jesus-Christ*, & une autre de S. Jean, de la part d'une Princesse du Sang de France, Religieuse. Ensuite le même Pere Augustin proposa de vive voix à Sa Majesté, de la part de ce même Capucin, le dessein d'une Croisade, & d'une puissante armée, que le Duc de Nevers avoit projeté contre le Turc, lui déclarant plusieurs particularitez; comme le contre-seing, ou la devise de la Croisade; le grand nombre de gens qui s'y ofroient, qu'on disoit se monter à quatre-vingt milles hommes effectifs; le grand trésor qu'on avoit amassé à cet éfet; le passage destiné par la Pologne; le serment, ou le vœu du Duc de Nevers, qu'il avoit fait à Vienne; & autres choses semblables. Il pria encor Sa Majesté de deux choses, de la part de ce même Capucin. L'une fut, qu'il lui plût envoier un de ses gens, pour tenir sa place dans cette Croisade, & se joindre avec eux. L'autre, que dès aussi-tôt qu'il auroit reçu la nouvelle de leur première marche, avec le mot du guet, ou la devise de l'armée, conçüe en ces termes, si je ne me trompe; *Allons prestes, & en volant, & soions toujours bons amis*; Sa Majesté Persanne se mit en campagne, pour fai-

Dessein
d'une
Croisade
contre
le Turc,
commu-
niqué au
Roi de
Perse.

re la guerre au Turc, de son côté, & rompit la paix qu'elle pourroit avoir faite avec lui; ou, s'ils ne marcheroient point, qu'elle fît telle paix qu'il lui plairoit, avec cet ennemi commun, s'il y trouvoit son avantage. Le Roi, avant que d'avoir eu la lecture de ces lettres, en aprit la substance de la bouche du Pere Vicaire; & il ajouta, que ces traitez & ces ligues étoient des négociations qui concernoient les intérêts du Pape de Rome, & les mit entre les mains de ce Pere pour les lire, & interpréter, & lui commanda d'attendre dans le Palais, jusqu'à ce qu'il le fît appeler, pour mieux comprendre ce qu'elles portoient. Après cela, le Roi entra au-dedans; & le Pere aiant lû les lettres, & attendu long-tems, fut averti que le Roi, après avoir eu dîné, étoit allé se reposer, & qu'il n'étoit plus le tems de lui parler, comme son *Mehimandar* lui confirma, & il s'en retourna en sa maison. Le Roi, après avoir reposé, s'informa le soir, fort tard, de ce que le Pere lui vouloit proposer; mais aiant fû qu'il s'en étoit allé, il y avoit quelque-tems, il ne se fit rien ce jour-là touchant ces lettres. On remarqua que le même jour que Sa Majesté Persane eut reçu ces nouvelles de France, elle commanda que l'Ambassadeur des Turcs, qui étoit encor à Hispahan, s'en retournât au plutôt à son Maître, avec sa réponse. L'on n'a pû savoir quelle fut la conclusion, & le succès de cette Ambassade: car quoi-qu'on sache la réponse que Sa Majesté lui donna dans la dernière audience publique, où il congédia tous les Ambassadeurs, on ne fait pas néanmoins ce qu'il avoit négocié
secret-

PIETRO DELLA VALLE.

secrettement, durant plusieurs jours qu'il resta à Hispahan. L'on a reconnu, par plusieurs signes, que c'étoit plutôt pour conclure & affermir la paix, que pour autre chose: parce que Sarû Chogia, un des principaux Vizirs, avoit entendu dire quelques jours auparavant, en presence de plusieurs gens d'honneur, que la paix se pourroit faire sans rien restituer, si on vouloit paier au Turc les presens ordinaires, qu'on nomme le tribut de la soie. Et que si on comptoit bien, il seroit beaucoup plus avantageux aux Persans de donner aux Turcs cette soie en échange, de je ne sai quelles bagatelles, & de vivre en paix avec eux; qu'en leur refusant, d'entretenir la guerre, & de souffrir la ruine du país. Quant aux nouvelles, venuës de France, touchant cette Ligue ou Croisade, j'en avois été déjà instruit, quoique moins en détail, par les lettres de M. de Sancy, Ambassadeur du Roi très-Chrétien à Constantinople, qui me fait la faveur de m'écrire tout ce qui se passe de remarquable, en France & dans l'Europe. Cependant je n'avois jamais voulu en parler au Roi de Perse, tant parce que ce Seigneur de Sancy tenoit cette affaire pour un fruit, qui n'étoit pas encor venu à sa maturité, & pour une chose qui étoit à faire, & qui peut-être ne se feroit point; comme aussi, parce qu'en tout cas, j'avois des raisons assez fortes pour ne lui point faire savoir ce qui se passoit dans cette négociation. Aiant vû depuis ce qu'il en avoit appris du côté de la France, je n'ai pas voulu manquer d'en écrire aussi-tôt au Seigneur de Sancy, & de lui découvrir mes pensées, afin qu'il puisse les

Le Persan traite de paix avec le Turc.

6 VOYAGES DE
mander aux Seigneurs de France. Je ne doute point que le Duc de Nevers ne soit un Prince de grand esprit, qui n'a que des pensées nobles, & des desseins illustres; mais qu'il puisse trouver à present dans l'Europe une si grande suite de gens. Je regarde la chose comme presque impossible pour le Pere Capucin, que je n'ai pas l'honneur de connoître. Tout ce que j'en ai appris, est qu'il est bien venu, & fort considéré en France; mais je ne me fie pas beaucoup à lui; parce que ces bons Religieux s'en barquent facilement, & le plus souvent sans biscuit, dans les plus grandes affaires du monde, telle qu'est celle-ci. Outre cela, les paroles dont la devise, ou le signal de la Croisade est conçu, ressentent fort le stile des Moines; & on verra un jour naître qu'une souris de ces hautes montagnes, après avoir enduré de si cruelles tranchées, suivant le proverbe commun.

Pour suivre l'ordre des tems, environ la mi-Novembre, je changeai d'habitation, & je passai du logis de *Tesbih Begum*, où j'avois toujours demeuré, depuis mon retour de la guerre, dans un autre de mon voisinage ancien de *Haron Vilaier*, où, avant que d'aller à *Ferhabad*, dès-lors que j'eus mis le pié dans *Hispahan*, j'avois logé plusieurs mois. La cause de ce changement est, qu'ayant cette maison à loüage, avec celle du Roi, les Maîtres m'ont pressé de la leur céder, voulant la ravoïr pour leur usage, ce qui m'a semblé fort juste. Dans cet ancien voisinage, il y avoit deux autres maisons, qui demeuroient vides, par le départ de l'Ambassadeur d'Espagne,
&

& qui apartenoient au Roi; celle de *Mullà Gelal*, où je logeai la première fois, & après moi, cét Ambassadeur, & une autre contiguë, qu'on joignit, & qu'on donna depuis au même Ambassadeur, qui sans elle n'eût pas eu assez de logement pour toute sa famille. Pour celle de *Mullà Gelal*, que j'avois éprouvée une autrefois, elle est bien ouverte de tous côtez, accompagnée d'un beau jardin, & il n'y en a point de meilleure pour l'été; mais elle est incommode pour l'hiver. L'autre qui est joignant, où l'Ambassadeur faisoit sa demeure, durant l'hiver, n'a qu'une petite cour, sans jardin; & est fort serrée, à couvert de la pluie & du froid, avec plusieurs chambres de plein pié, qui sont assez commodes pour cette saison. Je convins donc, avec le *Mehimandar*, qui avoit aussi besoin de l'une des deux. Il choisit celle de *Mullà Gelal*, qui étoit la plus ouverte, & la plus propre pour eux, qui y sont acoutumés, même dans les rigueurs de l'hiver. Je pris pour moi celle qui étoit proche, où j'espérois me porter mieux, & endurer moins de froid. Ce changement de logis est une chose fréquente dans la Cour de Perse, & assez ordinaire aux hôtes de Sa Majesté; parce qu'il en vient à toute heure, qui ont besoin de s'accommoder; les uns plus, les autres moins; & plus le nombre est plus grand, plus grande est la disette des logemens. Presque toute la Cour est contrainte de vivre dans la même inconstance que son Roi, qui n'a point de repos, & qui vit dans un mouvement continuel. Leurs logis sont quelquefois commodes;

Logement des gens de la Cour de Perse fort incommode.

mais le plus souvent il faut qu'ils se contentent d'en avoir comme ils peuvent. Celui qui veut avoir une chose à sa mode, doit la faire faire à ses dépens, encor doit-il se résoudre à n'en jouir que pour le tems qu'il y fera sa demeure; & sur toutes choses, il ne doit pas prendre garde aux fâcheres, & aux inquiétudes, qui sont inévitables, quand on est obligé de changer. Les Peres Augustins, pour n'être point sujets à ces incommoditez, quoiqu'ils aient toujours logé jusqu'à present dans une maison, que le Roi leur a assignée, comme à ses hôtes, y font bâtir néanmoins une Eglise, selon leurs facultez. Il y a quelque tems qu'ils se résolurent de demander à Sa Majesté la permission, qui leur fut accordée, d'acheter une place, qui leur doit demeurer à perpétuité, pour bâtir une Eglise & un Convent, à leur mode, avec leurs sûretes, qu'ils ne pourront jamais en être dépossédez; parce que ce qui se passe par contrat d'achat & de vente, est assuré pour toujours, & en toute occasion jamais il ne peut se perdre. Ainsi je pense qu'ils sont dans le dessein de bâtir sur le même fonds, où ils ont été jusqu'à present, qui est grand, beau & fort capable, en le payant de leurs deniers, & faisant un contrat, qui porte qu'il a été à eux ci-devant. Je trouve qu'ils font très-bien, supposé qu'ils aient la volonté de s'établir en ces pais-ci. J'approuverois fort, que les Carmes-Déchauffez fissent la même chose, s'ils sont aussi dans le dessein de s'arrêter ici, puisqu'étans hôtes du Roi, ils ne sont logez qu'en des maisons que Sa Majesté leur a prêtées. Pour nous, qui allons & venons,

bons, c'est une chose tolérable de demeurer dans des logis d'emprunt, que le Roi nous assigne, nonobstant les incommoditez que nous recevons de ces changemens si fréquens. Mais pour ceux qui doivent avoir une demeure ferme & permanente, & particulièrement pour des Religieux, ce genre de vie est trop contraire au repos, & fort incertain. Et si ces bons Peres étoient dans la volonté d'acheter une place en ce país, & d'y bâtir, comme j'ai dit, ils ne devroient point perdre de tems, ni regarder à la dépense, pour ne laisser pas échaper de leurs mains une occasion si avantageuse, qui se presente à eux, sous le règne de ce Roi, qui n'est pas fort scrupuleux dans les points de sa Religion, & qui est pour leur acorder facilement ce qu'ils lui demanderont. Dieu fait si en un autre tems, qu'ils en auront la volonté, ils en auront aussi le pouvoir, & si alors on ne leur refusera point ce qui leur seroit à present acordé. L'occasion n'a des cheveux que sur le devant de la tête, & est chauve par derrière. Mais tout ce qu'on aura une fois transigé par de bons contrats, du tems de ce Prince, demeurera ferme & inviolable, sans nul danger de révocation, parce que ce sont les loix du país. Vous savez l'amitié que je porte aux Peres Carmes, pour avoir dans leur compagnie un de mes parens, & qui peut-être est encor à Naples, où je l'ai laissé, le Pere Jaques de S. Vincent, frère du Cardinal Crescence, un des plus anciens & des plus considérables de la Religion dans le gouvernement. Je vous ai écrit ces choses, pour vous faire mieux

comprendre, que pour le fait de la Religion tout va bien en ce païs, autant que je puis en avoir de connoissance.

Pour reprendre mon discours, que j'ai interrompu par cette digression; je n'étois pas encor entièrement acommodé dans ma nouvelle maison, quand je vis entrer dans ma chambre, un matin seizième de Novembre, étant encor au lit, un certain *Mirian* Chrétien Sirien, serviteur-domestique de la maison de *Maani* dans la ville de Bagdad, que je reconnus aussi-tôt, qui m'annonça la nouvelle, que la Caravane de Bagdad ne faisoit que d'entrer dans *Hispahan*, où étoit Madame *Marian*, mere de *Maani*, avec ses deux autres filles, qui avoient resté auprès d'elle; savoir, Mademoiselle *Rachel*, qui étoit déjà en âge d'être mariée; la petite *Linichan*, âgée environ de six ans, & la plus jeune de toutes. Bien que j'espérassé toujours leur venue, par les pressantes & fréquentes prières, que je leur en faisois par mes lettres; je ne les atendois pas néanmoins si-tôt, ni avec cette caravane: desorte que me voiant lors mal équipé, & un peu indisposé, je ne pûs monter à cheval, pour aller au-devant d'elles. Le Seigneur *Habibgian* mon beau-pere, & le Seigneur *Abdulah* mon beau-frère, se trouvèrent alors avec moi fort à propos, pour aller les recevoir à une demie journée d'ici, d'où ils les conduisirent dans ma maison, au grand contentement de Madame *Maani*, & de nous tous. Elles nous racontèrent combien elles avoient eu de peine pour sortir de Bagdad, & comme elles avoient voulu venir avec une au-

La mere
de *Maani*
fort
de Tur-
quie par
artifice

tre caravane plusieurs jours auparavant; ce qui leur fut impossible; parce que les Turcs aïans découvert leur dessein, en empêchèrent l'exécution, après en avoir fait leur avanie; c'est-à-dire, leurs calomnies & leurs plaintes, qui ne s'accommodent que par argent. D'où le Seigneur *Abdulmessih*, le cadet de *Maani*, qui étoit lors à Bagdad, ne put trouver aucun moïen de venir avec elles; aïant été contraint, pour sortir de la Turquie, & se libérer de la domination du Grand Seigneur avant leur départ, de se mettre en la compagnie du *Cadhi* de cette ville; qui aïant achevé le tems de sa commission de Juge, s'en retournoit à Constantinople, faisant semblant d'avoir des affaires à la Porte, où sa présence étoit nécessaire. Il promit néanmoins à sa mere de venir à Hispahan après elle, le plutôt qu'il pourroit, comme il a fait, par le chemin le plus court, après avoir acompagné le *Cadhi* jusqu'à *Diarbekir*, ou *Amid*, où il avoit quelques parens à visiter; & aïant quité le *Cadhi*, de passer dans la Perse, par la voie de *Tébriz*, ou plutôt par où il pourroit, & par des chemins où il ne seroit point connu, & de se trouver avec nous le jour de Pâques dans la ville d'Hispahan. C'est tout ce que nous desirons; parce qu'il est le seul de la famille, qui soit resté chez les Turcs. Etant une fois arrivé, nous serons tous à couvert, & en lieu de sûreté.

Le lendemain de leur arrivée, les Mahométans célébrèrent à Hispahan leur second *Bairam*, avec leur sacrifice ordinaire d'un chameau, où le Roi assista, avec les Seigneurs de la Cour. Après avoir dîné;

c'est-à-dire, depuis midi jusques bien avant dans la nuit, le Roi fut toujours à cheval dans la place; tantôt passant d'un lieu à l'autre, tantôt jouant au mail, sans mettre pié à terre; & tantôt s'entretenant avec quelques-uns de ses hôtes, tandis que toute la Cour tenoit ferme à l'entour de la place. Entre ses autres entretiens, le Roi fit voir au Résident d'Angleterre une grosse pièce d'artillerie de fer faite avec le marteau, qui étoit une de celles qui étoient sur un des côtez de la place d'Hispanhan. Il lui dit, en presence des Peres Augustins Portugais, & du Pere Vicaire des Déchaufsez, que l'opinion commune étoit que cette pièce avoit été gagnée sur les Portugais, au Bender, ou au port de Combrù. Et, si je le compris bien, ce fut sur mer dans un vaisseau, qui, par une disgrâce, donna contre terre. Le Roi ajoûta, que pour l'enlever, ses Chizilbasci se jettèrent dans l'eau l'épée au col, & se mirent à gué, ou à la nage, exagérant la valeur de ses gens dans cette occasion, jusqu'à dire, qu'ils connoissoient bien les Portugais, & qu'il savoit de quelle manière ils les avoient traitez. Ce qu'il disoit, non pas à la volée, mais à dessein, afin que les Peres Portugais reconnussent par-là, que dans les différends qui étoient alors entr'eux, il n'avoit point d'autre volonté que de leur faire la guerre, plutôt que de leur restituer rien de ce qu'il avoit pris. Le Résident d'Angleterre, qui ne fut pas assez discret, dit alors au Roi, en presence des mêmes Peres, qu'il avoit écrit en Angleterre, pour faire venir en Perse des canons pour le service

vice de Sa Majesté, ce qui s'acorde aux avis que j'en ai reçu de l'Europe, de bonne part. Mais le Roi, plus prudent, qui n'approuvoit pas que le Résident eût parlé de cette négociation devant ces personnes, faisant semblant de n'en avoir rien ouï, ne lui fit aucune réponse. Le Résident dit encor plus inconfidérément, & comme un homme qui n'étoit pas fort intelligent dans les mathématiques, & principalement dans la mécanique, touchant la difficulté qu'on trouve à conduire de gros canons par les Provinces; qu'on avoit trouvé l'invention dans l'Europe de remuer des pièces d'artillerie, encor plus grosses que celles-là, & de les faire mener par un seul cheval aussi loin qu'on vouloit. Le Roi à cette proposition dit au Pere Jean; parce que le Résident ne parloit ni Persan, ni Turc, & ne se faisoit entendre que par Interprète, qu'il demandât s'il lui pouroit faire venir en Perse un homme qui fût faire une de ces machines, & qui, par exemple, pût conduire avec tant de facilité de gros canons d'*Hispahan* à *Tebriz*. Le Résident fit réponse à cette demande, qu'il avoit déjà écrit en Angleterre pour ce sujet, & s'offrit de rendre ce service à Sa Majesté. Mais il serabien trompé, la chose étant entièrement impossible. Si elle pouvoit se faire, tous nos Princes le pratiqueroient; ce qu'on n'a point encor vû. Le Roi ajouta, que sa coutume n'étoit point de conduire des canons à la guerre, ni de se servir d'artillerie pour combattre, à cause que ses armées étans presque toutes composées de cavalerie, elles seroient beaucoup retardées, si elles étoient
obli-

obligées de suivre le mouvement de ces lourdes pièces, qui ne vont pas si vite que ses chevaux; & qu'un des grands avantages qu'il avoit sur le Turc, soit à combattre, ou à camper, ne consistoit que dans la vitesse. Et que lors même qu'il seroit besoin d'ataquer une forteresse, & qu'il seroit obligé de mettre ses cavaliers à pié, il auroit plutôt fait d'y faire porter le métal, & de le faire fondre au pié de la forteresse, que d'y conduire des canons. Ce discours ne fut pas sans dessein; mais pour donner une ataque secrète aux Portugais, qui ont leur principale confiance, pour la conservation de la forteresse d'Ormus, en ce qu'il est difficile de faire aborder & desembarquer des canons dans l'Isle, pour battre cette place, soit qu'ils viennent de Perse en terre-ferme; parce qu'il a fort peu de vaisseaux de ce côté-là, & qui ont aussi peu de volonté, que de moïens pour le servir, ou qu'on les fasse venir d'Angleterre par mer sur les vaisseaux, dont les Anglois auroient aidé le Persan dans cette occasion, pour la difficulté du desembarquement, & pour la

Le Roi de Perse fait fondre les canons devant les places qu'il assiege.

résistance qu'ils trouveroient à l'abord. Le Roi donc a voulu leur faire entendre qu'il y a remede par tout, & qu'il est dans la volonté de s'en servir. Les Portugais d'Ormus ne manqueront pas d'être avertis fidèlement de toutes ces pratiques; & s'ils ne savent pas se prévaloir des avis qu'on leur en donnera, ce sera leur perte.

Le vingt-unième de Novembre, il arriva ici un accident aussi étrange, qu'il est atroce & inhumain, & qui mérite bien de vous être raconté. Certains différends s'é-

tans

PIETRO DELLA VALLE. 15

tans émus, entre les Juifs d'Hispahan, ils commencèrent à se plaindre, & s'acuser les uns les autres devant le Roi. En particulier, trois ou quatre de leurs Rabins furent fausement acusez de magie, & d'autres crimes énormes. On disoit de l'un d'entr'eux, que par charmes, ou par poison, il faisoit mourir tous ceux qui lisoient une lettre qu'il avoit écrite. Je ne sai pas si les crimes dont ils étoient chargez étoient véritables; cependant ils devoient l'être, selon la sentence, puisqu'on en vint à l'exécution. La conclusion du jugement fut, que le Roi les condamna à la mort, & à être exposez aux bêtes; c'est-à-dire, à être mangez tous vifs par des chiens, que le Roi nourrit à cet éfet. Ce sont de gros mâtins carnaciers, acoûtumez à déchirer & à dévorer des hommes, quand il est besoin, selon les loix & la coûtume du pais, comme en cette occasion, où l'on ne considéroit pas seulement la qualité des crimes, mais encor celle des criminels, qui étoient des Juifs, une nation méprisée, & mise au rang des Infidèles par les Mahométans. Le Roi néanmoins leur fit la même proposition qu'il a coûtume de faire à cette sorte de gens en semblables occasions, qui étoit de leur pardonner, & de leur donner la vie, s'ils vouloient renoncer à leur loi, & se rendre Mahométans. Les chiens furent amenez pour cet éfet dans la place; à la vûe de ces animaux, & de leur fureur, ces malheureux furent tellement épouventez, qu'ils renoncèrent tous à leurs loix, & furent sauvez, à la réserve d'un seul, nommé Abbà. Je ne sai si je dois l'apeller constant, ou

Suplice
cruel de
quelques
Juifs,
mangez
des
chiens.

opi-

Conf-
tance
d'un
Juif.

opiniâtre, dans sa folle opinion : celui-là
aima mieux mourir courageusement, que
de changer de Religion, & fut déchiré en
pièces, & dévoré par les chiens, invo-
quant le nom de Moïse jusqu'au dernier
soupir. Il eût été bienheureux, en mou-
rant de la sorte, s'il eût été Chrétien; mais
étant Juif comme il étoit, ces souffrances
ne lui servirent qu'à commencer son enfer
en ce monde, un peu plutôt qu'il n'eût
fait.

Fête de
la Fra-
ternité,
célébrée
chez les
Perses.

Le vingt-cinquième du même mois de
Novembre, huit jours après le sacrifice du
chameau, les Mahométans célébrèrent la
fête de la Fraternité, à leur ordinaire. Je me
souviens de vous en avoir écrit quelque
chose autrefois. Mais parce que je pense que
je ne vous en déclarai point pour lors l'ori-
gine, je veux à présent vous l'apprendre,
comme étant une chose fort importante à
la secte de Mahomet, & d'où naissent les
plus grands différends, que l'hérésie des
Perses a avec tous les autres, qui suivent les
erreurs de ce faux-Prophète. Ils disent
donc qu'en un des derniers voyages, que
Mahomet fit avec son armée de la Méque
à Médine, ou de Médine à la Méque; com-
me il voulut un jour faire une harangue à
ses gens dans une campagne, comme nos
Romains faisoient autrefois dans leur
camp, ou sur leurs tribunaux, faits de ga-
zons & de motes de terres, il monta sur un
grand monceau de bâts de chameaux, ar-
rangez & élevez en forme de tribune, d'où
il harangua son peuple; & à la fin de son
discours, il fit aussi monter *Ali*, qui étoit
encor fort jeune, & son frère germain, du
côté

côté de son pere, & son gendre, à qui il avoit donné *Fatima* sa fille unique en mariage, & le tenant par la main, il fit entendre à ses gens, que ceux qui avoient eu Mahomet pour *Veli*, auroient pareillement *Ali* son gendre pour leur *Veli*. Ce mot de *Veli*, en langue Arabe, a deux significations. Elle peut se prendre pour un Prélat ou Supérieur, ou pour un ami & favori, tels que sont ceux dont les Latins ne parlent qu'avec acception de personne. *Ali*, & ceux de sa suite, s'atachans à la première signification du mot, entendirent, & ont toujours prétendu depuis, que par cette action Mahomet avoit déclaré *Ali* pour son successeur universel, tant pour le gouvernement spirituel, que pour le temporel; & qu'en vertu de cette déclaration, lui, & ses descendants, devoient être à perpétuité les Chefs souverains de toute la secte de Mahomet. Mais parce qu'après le décès de cet imposteur, on fit paroître un testament, par lequel il nommoit pour Calife; c'est-à-dire, pour son héritier, & successeur spirituel & temporel, *Abubekir* son parent, proche du côté du pere, & même son beau-pere, de qui il avoit épousé la fille, nommée *Aisce*, qui fût la dernière femme, que Mahomet épousa étant dans son extrême vieillesse; & elle étant encor fort jeune, qu'il aimait par-dessus toutes les autres, soit que ce testament eût été fait par la suggestion d'*Aisce*; ou supposé, comme prétendent les Perses, ou plutôt que Mahomet lui-même eût changé de volonté, jugeant plus à propos d'en user de la sorte, parce qu'*Ali* étoit trop

trop jeune, & sans nulle expérience; & au contraire, *Abubekir* étoit un homme d'âge, de prudence & de gouvernement. De sorte, que tous les autres Mahométans, qu'on appelle *Sonni*; c'est-à-dire, les Traditionnaires, & qui, selon moi, sont les plus véritables, quoique d'ailleurs ils soient les plus malicieux & les plus ignorans dans leurs opinions, suivant la seconde signification du mot *Veli*, dont ils qualifient leurs Saints, qui n'ont pas été Prophètes, qu'ils mettent seulement au nombre des petits Prophètes, & qu'ils appellent en pluriel *Eulia*; c'est-à-dire, les amis & favoris de Dieu, quoiqu'ils n'aient jamais possédé la dignité de Califes, ou de Chefs de leur Religion, concluent de-là, que Mahomet, par ce discours qu'il fit à son peuple, ne prétendit jamais déclarer *Ali* pour son successeur; mais seulement leur faire entendre, que ceux qui avoient eu du respect & une affection particulière pour sa personne, la conserveroient pour *Ali*, comme ils font, l'aimans, & le révérans, quoiqu'indigne, comme un grand Saint, & le reconnoissans, pour un des premiers de leur fausse Religion, & même pour Calife & successeur de Mahomet; non pas immédiat, & le premier, qui occupa sa place, comme veulent les Perses; mais le quatrième, qui lui succéda, lors qu'effectivement il fut en possession de cette charge. Parce qu'immédiatement après le décès de ce faux-Prophète, *Abubekir* fut son successeur, & consécutivement deux autres de leur famille, *Omar* & *Orhman*, tous deux vaillans & courageux Capitai-

D'où vient le différend entre les Turcs & les Perses, pour le fait de la Religion.

PIETRO DELLA VALLE. 19
taines. Ceux-ci étans sortis de l'Arabie, furent les premiers qui conquièrent l'Egipte, la Sirie, avec toute la Perse, où ils exterminèrent entièrement le nom & la race des anciens Rois Idolâtres du païs. Après ceux-là, *Ali* fut élu Calife. Il voulut avoir pour associé son fils aîné *Haisan*; & peu de tems après, tous deux furent faits mourir par leurs adversaires; le pere par le fer, & le fils par le poison. Il y en eut d'autres après eux, qui s'emparèrent par violence de la dignité de Califes, qui n'étoient point du sang ni de la race de Mahomet. Premièrement ceux de la famille des enfans d'Omie, dont il y en eut quatorze, qui régnèrent les uns après les autres, & qui établirent leur Siège dans la ville de Damas. La race de ceux-ci étant venuë à manquer, il y en eut d'autres de la famille & des enfans d'*Abbas*, qui régnèrent dans Bagdad, au nombre de trente-six, jusqu'à ce qu'ils furent entièrement éteints par les Turcs, ou par les Tartares, qui étoient alors grossièrement Chrétiens, selon l'opinion de quelques auteurs. Mais jamais nul autre de la race d'*Ali* n'a possédé le gouvernement de cet Etat, bien que tous aient prétendu d'y avoir droit, & qu'ils aient cherché plusieurs fois les moiens d'y entrer. Cette dispute, touchant la principauté spirituelle de cette secte, dont les uns sont en possession réelle, & les autres n'en ont qu'une vaine prétention, est le point principal qui entretient la discorde & la desunion entre les Mahométans, outre la diversité des opinions, qui depuis s'est formée entre les deux partis. Les *Sonnites*, ou Traditionai-
res,

Suite
des Califes de
la secte
de Mahomet.

res, tels que sont les Arabes, les Turcs, & plusieurs autres, reconnoissent pour Primat, celui qui en est le véritable possesseur. Les Perses, & leurs adhérens, qu'ils nomment *Sciaï*; c'est-à-dire, sectaires, sans que ce nom leur soit honteux, n'en reconnoissent point d'autre, que celui qui y prétend. Ils contestent, avec opiniâtreté, qu'il doit être de la race d'*Ali*, dont le plus proche & légitime descendant est le Roi de Perse, qui règne à présent, & que les autres, qui ont possédé cette dignité, sont des usurpateurs injustes, & des tyrans exécrables; en quoi il me semble une chose juste, de voir & de considérer la folle & hérétique prétension des derniers Rois d'Angleterre, touchant la Primatie de l'Eglise Anglicane. A l'honneur donc de cette action, où les Perses croient que Mahomet institua & adopta *Ali* pour son héritier, ils célèbrent tous les ans leur fête de la Fraternité, le même jour du mois de la lune que cela se passa. Ce jour-là, non-seulement les ennemis se réconcilient les uns avec les autres; mais encor, à l'exemple de leur Législateur, plusieurs d'entr'eux s'adoptent des enfans, & protestent, avec solennité, de se reconnoître, les hommes pour frères, & les femmes pour sœurs, & gardent inviolablement leur serment durant toute leur vie. Et parce que c'est encor une particularité assez curieuse, je ne veux pas laisser à vous écrire, que lorsqu'ils adoptent des enfans, ils usent presque de la même cérémonie, dont usa Junon, quand elle adopta Hercules, au rapport de Diodore le Sicilien, & qui fut toujours en usage depuis entre les bar-

Cérémonie
d'adopter les
enfans.

barbares, qui est, qu'ils mettent la personne qu'ils veulent adopter, toute nuë entre leur chemise & leur peau; la tirent de-là ensuite; & la font sortir de dessous leur chemise, comme si elle sortoit de leur corps, ainsi que leurs enfans naturels.

Je veux vous raconter une autre chose, qui arriva un des premiers jours de Décembre; pour vous faire voir la grande différence qu'il y a dans la forme du gouvernement barbare & violent de ce païs, & de celui de notre Europe, qui est doux & civil. *Lala Beig*, Tresorier du Roi, & son premier Ministre & Intendant sur le fait des marchandises, étoit un jour dans l'audience, où au sujet de certaines affaires, qu'il n'avoit pas expédiées, ni gardé les ordres, qui lui en avoient été donnez; le Roi entra dans une si grande colere, qu'ayant pris un bâton, il déchargea plusieurs coups sur son dos de sa propre main, ensuite il le fit battre si cruellement par ses portiers, que le misérable tomba par terre comme mort. Le Roi, qui l'aimoit d'ailleurs, & qui ne vouloit pas perdre un Ministre, qu'il avoit intérêt de conserver, à cause des grands comptes qu'ils avoient à faire ensemble, le fit relever & porter dans sa maison, où il lui envoya depuis ses Médecins, pour le traiter soigneusement, & des hommes, qui le gardoient jour & nuit, de crainte qu'il ne se fît mourir, & n'avalât du poison, par dépit ou par desespoir. Quelques jours après, *Lala Beig* étant guéri, & le Roi l'ayant repris en son amitié, comme auparavant, il le servit avec plus de fidélité que jamais; & par un esprit servil, aiant mis

en oubli cét injure, il vit aussi content, de la grace & faveur du Roi, que s'il n'avoit jamais reçu aucun mauvais traitement. Cét homme est né de bas lieu; Curde de nation, si je ne me trompe. Lorsqu'il vint au service du Roi, il n'avoit rien que l'habit, qu'il portoit sur le dos, encor étoit-il bien fripé. Il le conserve avec beaucoup de soin, pour se souvenir de l'état de sa vie passée. A présent, il est fort riche & puissant; & quand on le menace que le Roi pourroit bien vouloir un jour revoir ses comptes, & choses semblables; il répond, qu'il ne fait point faire de comptes; qu'il n'en a jamais dressé, & qu'il n'y a point d'autre compte à faire, entre le Roi & lui, sinon que tout ce qu'il a est le bien du Roi, ou qu'il a aquis par le maniement des deniers de Sa Majesté; & que quand le Roi voudra le répéter, il n'a point d'autre chose à faire, qu'à lui abandonner tout ce qu'il possède, & à reprendre son habit, qu'il apporta de son país. Ainsi il tourne ces reproches en risée, ce qui lui réussit fort à propos. Le Roi ne demande jamais de compte avec lui; il n'en a pas seulement la pensée, & le laisse engraisser tant qu'il lui plaît; parce, qu'au reste, ce serviteur sert bien & fidèlement son Maître.

Modeste d'un grand de Perse, élevé de peu.

Le huitième de Décembre, qui tombe cette année, chez les Mahométans, au premier jour de leur mois *Muharrem*, & par conséquent de leur nouvelle année lunaire, qu'ils comptent mille vingt-neuf de l'hégire, qui est aussi le premier des dix jours de l'*asciûr*, dont je vous ai entretenu une autrefois suffisamment, sans qu'il soit besoin

soin d'en dire davantage, pendant lesquels ils déplorent, avec tant de démonstrations de leur douleur, la funeste mort de *Husein*. Le même jour, fort à propos, on reçut les nouvelles d'Ormus, que le Vice-Roi des Indes devoit être parti de Goa, dès le mois de Novembre, pour se jeter, avec une puissante armée, sur les mers de la Perse, contre les Anglois, & peut-être pour entreprendre quelque chose de nouveau contre les Perses mêmes. Que les Portugais d'Ormus avoient bien pressenti, que le Roi de Perse n'avoit pas des intentions favorables pour eux, & qu'on avoit oüi de sa bouche, qu'il vouloit aller à Sciras, peut-être dans le dessein de porter de-là la guerre dans l'île d'Ormus, qui n'en est pas beaucoup éloignée. Et que pour la sûreté de la ville, contre les surprises d'un affaut & d'un pillage, à quoi elle est exposée, pour être ouverte de tous côtez, sans aucune muraille, ils avoient eu la pensée de fermer, d'une bonne muraille, les entrées & sorties des ruës autour de la ville, afin que par le moïen de ces clôtures, & des maisons voisines, elle fût renfermée, comme d'une enceinte de murailles, continuées tout à l'entour. Ce conseil est fort bon, s'il est mis à exécution; mais ils devoient l'exécuter, plutôt que de le découvrir. Les Peres Augustins Portugais, qui sont ici, publièrent dans Hispahan toutes ces nouvelles, sans beaucoup de prudence. Parce que je me doute bien que toutes ces menaces des Portugais se résoudront facilement en de vains & inutiles discours, comme il leur est arrivé plusieurs fois. Au

Les Portugais se préparent à la guerre des Perses.

CON-

contraire, le Roi de Perse se prévalant de leurs avis, avancera & fera ses affaires, avec peu de paroles & beaucoup d'effet, comme il l'a pratiqué ci-devant. Le dix-septième jour de Décembre, qui fut celui de la solemnité du *Cast*; c'est-à-dire, du meurtre & de la mort d'*Hussein*, l'on représenta, dans la place publique, les spectacles ordinaires, & les processions, dont je vous ai fait la description dans quelque-une de mes lettres, où il n'y eut point de différence des années précédentes, sinon que le concours du peuple fut plus nombreux, & la pompe plus magnifique, à cause de la présence du Roi, qui la vit & considéra, étant dans un balcon sur la porte du Palais. Mais la fête se passa plus paisiblement, sans combattre, ni se toucher les uns les autres; parce que Sa Majesté ne voulut pas permettre qu'ils en vinssent aux mains, se contentant de faire venir en ordre les compagnies, les unes après les autres, sans qu'elles se rencontraient ensemble. Pour mieux voir ce spectacle, il ne voulut pas permettre qu'aucun homme de cheval y entrât, ni passât au-deça des ruisseaux, qui coulent tout autour du *Meidan*, & qui entourent toute la place: mais que les gens de cheval se tinssent au-delà de ces canaux, dont les bords étoient couverts de cette Cavalerie, & d'un grand nombre d'Infanterie, qui le considéroient: & les Dames étoient dans les balcons, & sur les terrasses, ou plates-formes, qui sont au haut des galeries. Un peu devant Noël, il me falut changer de logis une autrefois; parce qu'un grand, qui étoit étranger, étant arrivé en
 Cour

Cour, fut logé dans la maison de *Mullâ Ghal*, d'où le *Mehimandar* fut contraint de fortir pour lui faire place, & moi de céder la mienne au *Mehimandar*, qui en avoit besoin, pour sa commodité, & pour se tenir auprès de son voisin. On m'en donna une autre, assez grande, & fort éloignée de-là; mais qui m'étoit commode, comme étant proche, & presque contiguë à celle des Peres Augustins, où je pouvois assister à la Messe, & converser avec eux. Mais parce que la maison est vieille & bâtie à l'antique, avec plusieurs chambres & grandes sales, néamoins tristes & obscures, pour n'y avoir point de jardin, ni aucune vüe, quoiqu'il y ait deux petites cours; l'une à l'entrée, par le dehors; & l'autre au dedans dans l'appartement des femmes, je ne m'y suis jamais plû. Et dès le commencement je me proposai de n'y passer qu'une partie de l'hiver, & à la première occasion, de me pourvoir d'une meilleure & plus agréable, & de la prendre & affermer pour moi seul, à un certain prix, sans être continuellement dans cette incertitude, & sans changer tous les jours, demeurant en celle que nous tenons du Roi. Ainsi je passai toute l'année 1619. dans ces changemens d'une maison à l'autre, sans avoir aucun tems libre pour moi.

L'année présente 1620. commence par des bruits de guerre qui courent, & par des grabuges, qui se forment dans ces contrées. Le troisième de Janvier les Anglois d'Hispanhan reçurent nouvelles, qu'il étoit arrivé cinq vaisseaux de leur pais sur les côtes de *Giasék* dans la Perse, un peu au-

delà d'Ormus, qui étoient chargez de marchandises de deniers comptans pour trafiquer, & de plusieurs presents curieux, pour être presentez au Roi; & qu'après avoir déchargé leurs marchandises à *Giafek*, ils devoient aller reconnoître la situation, & sonder la profondeur des eaux de la mer de Combru, devant Ormus, pour y aborder & y faire leur desembarquement l'année suivante, avec la permission du Roi de Perse, qui leur avoit acordé ce lieu, comme étant plus commode aux Anglois, & plus fâcheux aux Portugais. Le cinquième du même mois, j'apris de bonne part, que le Roi avoit eu avis, que les Polaques avoient donné la chasse aux Turcs avec un avantage considérable; que les Turcs, par cette raison, étoient dans la volonté de faire la paix avec le Persan, & que *Jadigar Ali Sultan*, son Ambassadeur, qui étoit allé à Constantinople pour en traiter, seroit bien-tôt de retour à Hispahan, avec les articles de cette paix, sans néanmoins en spécifier les conditions. Durant ces derniers ours, les Peres Carmes-Déchauffez reçurent quelques troubles, qui furent bien-tôt apaisez. Quoique la chose soit assez particulière & secreta, je veux vous en faire le recit, pour vous faire mieux comprendre la manière de procéder, que les gens d'ici observent dans les affaires de la Justice, qui est assez raisonnable pour des barbares.

Il y avoit dans Hispahan un certain marchand Sirien venant des Indes, nommé *Chogia Altun*, qui avoit fait souvent des voyages de la Perse à Venise, & d'Europe
en

en Asie, & sur les terres des Venitiens, aiant avec eux de grandes & étroites correspondances, & qui s'étant formé à nos coutumes & façons de vivre, prenaht son nom propre au lieu de son surnom, se faisoit apeller en Italie, *Antoine d'Or*. Ce marchand avoit dans Hispahan un frère ^{La ja-} charnel, nommé *Elie*, plus jeune que lui, ^{lousie} qui n'avoit ni courage, ni moïens, ni in- ^{d'un fré-} dustrie pour en gagner, & qui étoit si pau- ^{re cause} vre, que pour avoir dequoi vivre, il s'é- ^{de grans} toit réduit à la condition de valet, & bien ^{troubles.} souvent servoit nos Religieux en qualité de serviteur-domestique; au lieu que son frère aîné étoit devenu fort riche, par son industrie & par son travail. Les Peres s'aperçurent que cét Elie, envieux & jaloux de la fortune de son frère; dans cét état où il se voïoit réduit, étoit dans la volonté de lui dresser une quérelle devant le Roi, au sujet de ses marchandises, pour voir s'il ne pourroit point lui en ôter une partie; & même on eut quelque soupçon qu'il étoit homme pour renier la Foi Chrétienne, afin de parvenir à ses desseins. Pour remédier à ces deux inconveniens; je veux dire, à ce qu'Elie ne molestât point son frère à tort; & beaucoup plus, afin qu'il ne prît point une folle résolution touchant les matières de la Foi, au préjudice de sa réputation & de sa conscience, & au grand scandale de ceux de sa nation; les Peres, sous prétexte de quelqu'argent qu'Elie leur devoit, le firent prendre, comme il se pratique en semblables cas; & pour l'empêcher de s'enfuir, ils le mirent aux fers dans une chambre de leur Convent, lui faisant, pour le

reste, toute sorte de bon traitemens, dans le dessein de le tenir là, jusqu'à ce que *Chogia Altun* aiant expédié ses affaires, fût hors d'Hispanhan, & lui hors d'espérance de lui nuire. Néanmoins cét Elie, plus rusé qu'eux, & poussé du malin esprit, se sauva de la prison, je ne sai comment; & s'en étant fui du Convent, gagna la porte du Roi, où tous les révoltez & tous les criminels, de quelque crime qu'ils soient atteints, trouvent leur sûreté. Il commença aussi-tôt à tempêter contre son frère, & contre le Pere Jean Vicairé des Déchaufsez. Ensuite il presenta une requête au Roi, lui exposant, que les biens de *Chogia Altun*, étant comme un héritage de leur pere commun, devoient être partagez entre eux deux par moitié; mais que son frère s'en étant emparé, refusoit de lui en faire part; & par cette raison il suplioit Sa Majesté de lui faire justice. Ensuite, discourant avec lui de vive voix, il lui fit entendre comme le Pere Jean l'avoit mis en prison, afin qu'il ne pût demander raison de cette injustice devant Sa Majesté; mais qu'il en avoit été délivré par la grace de Mahomet & d'Ali, qui s'étoient presentez à lui, & l'avoient mis en liberté. Qu'en reconnaissance de ce bienfait, il vouloit se faire Mahométan, moiennant que le Roi lui fit avoir la moitié du bien qui lui appartenoit justement. Pour irriter davantage les Juges, il ajoûta, que le Pere Jean étoit un méchant homme, qui rendoit de mauvais services à Sa Majesté, qui réduit de nouveau tous les Chrétiens d'Arménie & de Sirie, que le Roi avoit rendu Mahomé-

tans

tans les années précédentes, & qui de plus
avoit persuadé à des Persans d'embrasser la
Foi Chrétienne, & en particulier, qui avoit
gagné tous les habitans d'un certain villa-
ge, qu'on nomme *Cainon*. Il étoit vrai que
ce Pere avoit converti à notre Religion
une seule famille; savoir, un jardinier de
Sa Majesté, qui fut nommé *Elie*, avec un
de mes sevitours, qui avoit nom *Caccia-*
tur; & sa sœur, femme du même jardi-
nier, & un de ses petits-fils. Mais cét im-
posteur, pour rendre le Pere plus odieux
au Roi, ajoûtoit à ces trois ou quatre per-
sonnes la conversion d'un village entier. Sa
Majesté ordonna sur le champ, que le
Divan, ou Conseil de justice, feroit infor-
mer de tous ces Chefs. *Chogia Altun* fut le
premier cité dans le Divan, pour dire ses
raisons; non point par un ajournement par
écrit, comme parmi nous; mais, selon l'u-
sage de ce païs, par une personne publique,
qui est comme un de ces couriers de Ro-
me, qui l'assigna en personne, & qui le
conduisit au Divan, où le Président du
Conseil *Ali-culi Chan* étoit dans son sié-
ge, assisté du *Sadire*, qui est le Chef sou-
verain de leur secte, pour les affaires de la
Religion; beau-pere d'une fille du Roi; &
de *Corci-basoi*, gendre de Sa Majesté & Ca-
pitaine des Gardes-du-Corps, qui inter-
rogèrent *Chogia*, en présence des autres Sei-
gneurs, sur tous les points mentionnez ci-
dessus. A quoi il fit réponse, que pour son
bien, son pere, qui étoit un pauvre *Cafis*,
ou Prêtre Sirien, ne lui avoit rien laissé; &
que tout ce qu'il possédoit, il l'avoit lui-
même aquis, par son travail, & par son tra-

Calomnie
contre les
Peres
Carmes

fic, & par conséquent qu'il ne devoit rien à son frère Elie. Ce qui néanmoins ne l'avoit pas empêché de lui faire paroître souvent de la bonne volonté, en l'assistant de ses propres deniers, qu'il avoit dissipé follement, avec des femmes de mauvaise vie, au jeu & dans les cabarets, comme il s'offroit de le prouver, par des témoins irréprochables, tant des gens du pais, que des Francs, qui en savoient la vérité. Que touchant les affaires du Pere Jean, qu'on acusoit de faire des Chrétiens; comme il étoit marchand, il n'en pouvoit rien savoir; & que ce n'étoit pas son fait de vouloir réduire des Mahométans sous les loix de *Jesus-Christ*; mais le devoir & l'office de ce bon Pere, qui leur pouvoit répondre. Et que pour ce qui regardoit l'affaire de son frère Elie, qu'il étoit véritable, que le Pere Carme l'avoit fait mettre en prison, non pas pour l'empêcher de demander justice, comme il suposoit faussement; mais parce qu'il lui devoit une certaine somme d'argent, comme il paroissoit par un écrit de sa main, dont il ne pouvoit être païé. Il alléguait cette excuse, qu'il pouvoit prouver facilement, quoique la vérité fût, que le Pere avoit fait arrêter cet Elie, de crainte qu'il n'eût la liberté de se faire Mahométan, & le moïen de rendre quelque déplaisir à son frère. Les Seigneurs du Divan aïans entendu les raisons de l'un & de l'autre, connurent aussi-tôt le bon droit de *Chogia*, & la friponnerie de son frère. Aïans congédié *Chogia*, absous & innocent du crime, dont il étoit aculé, ils firent entendre à l'autre, que

que s'il étoit dans le deſſein de ſe faire Mahométan, ils le recevroient volontiers; mais qu'ils ne pouvoient pas ôter à ſon frère le bien qui lui appartenoit juſtement, pour le lui donner, à moins qu'il ne produiſit des témoins Mahométans, qui euſſent connoiſſance que ce bien provenoit de la ſucceſſion de leur pere. Qu'en ce cas, après qu'il auroit prouvé ſes prétentions, ils lui rendroient juſtice. Mais que s'il étoit dans l'impuiffance de le prouver, il étoit pareillement hors de leur pouvoir d'en uſer autrement, & de venir à une voie de fait; & avec ces paroles ils le renvoïèrent, trompé dans ſes vaines eſpérances. Touchant les autres chefs, qui regardoient le Pere Jean, & la converſion de ce grand nombre de Chrétiens, pour leſquels il étoit accuſé, *Agà Haggi*, qui étoit préſent, & quelqu'autres Seigneurs de la Cour, qui connoiſſoient le Pere depuis long-tems, dirent tous d'une voix, que c'étoit un homme de bien, qui étoit dans l'approbation du Roi & de toute la Cour, & que cét Elie, qui l'aculoit, devoit être ſans doute un mauvais homme & un impoſteur. Néanmoins, parce que c'étoit une affaire de Religion, ils y apportèrent toute la diligence poſſible, pour en découvrir la vérité. Et même *Ali-culi Chan* fit venir le *Calanter*, ou Prévôt du village, & lui demanda, s'il étoit vrai que le Pere eût converti un ſi grand nombre de leurs habitans, comme on diſoit. Le *Calanter* répondit à cela; que tous ſes habitans connoiſſoient bien le Pere; mais que nul n'avoit oïi parler qu'il eût rien fait de ſemblable. Qu'il étoit vrai,

que deux de leurs gens ; savoir , Elie
jardinier , & *Cacciatur* , mon serviteur
qu'il nomma de leurs propres noms , *Hu
sein* , & *Gelal* , les mêmes qu'ils pou-
voient étans Mahométans , étoient au ser-
vice des Francs ; mais qu'on n'avoit ja-
mais ouï dire qu'ils fussent Chrétiens
& qu'au contraire , ils n'avoient jama-
manqué de se presenter dans toutes les
ocasions , & à toutes les fois que le Roi
leur avoit commandé. Le Divan fut satisfait
fait , & on ne parla plus de cette affaire.
Elie le jardinier aiant été averti par le *Ca-
lanter* de ce qui se passoit , vint aussi-tôt
trouver le Pere , pour savoir de lui comme
il devoit se comporter dans cette conjonc-
ture ; protestant , avec beaucoup de con-
fiance & de résolution , que si le Roi le fa-
isoit appeler devant lui , pour être interro-
gé de cette affaire , il étoit entièrement
disposé à confesser la Foi , & à lui déclara-
rer , qu'il s'étoit fait Chrétien de sa pure &
franche volonté , sans nulle contrainte ; &
que pour le reste , Sa Majesté en ordonna
ce qu'il lui plairoit , sachant bien que s'il
mourroit pour cette cause , un supplice si
court & si léger lui aquéreroit une gloire
éternelle dans le Ciel , & la qualité d'un il-
lustre martyr sur la terre : ce qu'il dit avec
une grande franchise. Mon *Cacciatur* dit
presque la même chose ; mais non pas avec
tant d'ardeur , ce qui diminua beaucoup
notre joie. Pour remédier à tous les incon-
véniens , qui pouvoient naître de cette con-
joncture , après les avoir encouragez de
tout notre possible , nous leur recomman-
dâmes , que s'ils n'étoient point appelez , ils
n'en

n'en fissent aucun semblant ; & particulièrement, qu'Elie ne s'absentât point du village ; mais qu'il y vécut de la même façon qu'il avoit fait auparavant , de peur que sa retraite ne le rendit suspect , & que mon *Cacciatur* demeurât pareillement dans sa maison , comme auparavant ; ce qu'ils firent tous deux. Quelques autres nouveaux Chrétiens , & même de ceux qui avoient été réconciliez à l'Eglise , appréhendèrent ce murmure , & ne se montrèrent pas si courageux. Nous leur conseillâmes , pour prévenir les accidens qui pouvoient naître de leur foiblesse , de s'abstenir pour quelque tems de la fréquentation des Peres , & de se retirer ailleurs , sous quelque honnête prétexte , & de ne s'exposer point au danger , ne se sentans pas avoir les jambes assez fortes , pour tenir ferme dans une persécution qui pourroit s'émouvoir. J'espère néanmoins , avec la grace de Dieu , que nous ne ferons point dans ces peines , ne voyant aucune aparence de trouble , dans un tems si calme & si tranquille. L'imposteur Elie , qui , pour toutes les prières & les ofres avantageuses que son frère lui fit sous main , ne pût jamais se résoudre à quitter la porte du Palais Royal pour retourner avec nous ; parce que quoiqu'il se vît débouté de ses vaines prétentions , aux marchandises & aux biens de son frère , il espéroit néanmoins de grands avantages des libéralitez du Roi , en se faisant Mahometan. Mais enfin étant reconnu , après une si longue atente , qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui ; les Portiers même du Roi lui reprochant son extrême ingratitude ,

de ce qu'il s'étoit bandé contre nos Religieux, qui l'avoient toujours reçu & traité favorablement dans leur maison; & lui mettant devant les yeux, que c'étoit une étrange folie de chercher de meilleur pain, que celui de froment, comme dit le proverbe, vû même qu'il voïoit son frère, qui étoit sur le point de partir d'Hispahán, pour faire le voïage des Indes, bien venu & honoré du Roi, qui lui avoit fait présent d'une robe d'or, & qui lui avoit donné plusieurs belles & honorables commissions dans les terres de son obéissance, pour le service de Sa Majesté, & pour l'administration de ses affaires; s'en revint au Convent, comme un enfant prodigue, sans parler davantage de se rendre Mahométan. Un des Portiers du Roi le conduisoit, & lui servit en cette occasion, comme de parrain & d'intercesseur, pour moïenner sa réconciliation avec Dieu, & faire sa paix avec le Pere Vicairé, qui, après qu'il lui eût demandé pardon de ces impertinences passées, lui fit de graves & judicieuses remontrances, l'embrassa benignement, & lui fit les mêmes caresses qu'auparavant.

Solem-
nitez
que les
Chrétien-
s Oriën-
taux ob-
servent
à l'Épi-
phanie.

Le seizième de Janvier, les Chrétiens Orientaux, qui gardent l'ancien Calendrier, sans retrancher les dix jours de la correction du Pape Grégoire XIII. célèbrent la fête de l'*Épiphanie*, qui se fait parmi nous le sixième du même mois: & font, aussi bien que les Latins, une commémoration spéciale des trois Mîstères, qui arrivèrent ce jour-là: savoir, l'arrivée des trois Mages, qu'ils ont dans une vénération particulière; & le Bâtême de Nôtre-
Sei-

Seigneur, que les autres célèbrent avec plus de solemnité, & particulièrement les Arméniens, qui ont coûtume ce jour-là de mettre une croix dans l'eau, presque avec les mêmes cérémonies dont nous usons le samedi saint, quand nous plongeons le cierge paschal dans les fonds baptemaux. D'où vient, qu'ils nomment cette fête *Cacciciuràn*, qui signifie en leur langue, l'immersion, ou le bapteme de la croix. Le Roi s'étant rencontré lors à Hispahan, voulut encor assister à la fête, comme il avoit fait plusieurs fois, & dans la manière que le Cardinal Baronius remarque fort à propos dans ses Notes sur le Martirologe Romain, qu'anciennement les plus grands Princes, quoiqu'hérétiques & infidèles, comme l'Empereur Valens, & Julien l'apostat, ne manquoient point de se trouver, avec les Catholiques, pour assister à cette solemnité. Cela m'oblige de m'éloigner un peu de mon discours, pour vous en rapporter distinctement toutes les circonstances, & pour vous raconter en même-tems toutes les faveurs que le Roi fit ce jour-là aux Arméniens de Ciolfa. Quelques semaines auparavant, Sa Majesté avoit fait appeller *Chogia Nazar*, un des plus qualifiez & des plus riches Chrétiens de *Ciolfa*, & qui, par la mort de son frère *Chogia Sefer*, personnage fort estimé parmi eux, survenuë un peu auparavant, passoit pour le premier de toute la nation; & lui avoit demandé, si les Ciolfalins célèbreroient encor cette fête, avec les mêmes solemnitez que les années précédentes: *Chogia Nazar*, répondit qu'ils

la faisoient tous les ans, & qu'ils l'auroient déjà faite, si Sa Majesté l'eût commandée.

Le Roi
de Perse
voulut
assister
aux cé-
rémo-
nies du
Bâteme
de la
Croix.

Faites-là donc, dit le Roi, *& même avec plus de magnificence; parce que je veux y assister.* Sur cet avis, les Ciolfalins n'épargnèrent rien pour rendre la fête plus solennelle que jamais. Elle se passa de la manière que je vais vous raconter. Dès le point du jour, le Roi fit garder par ses *Jasaul* toutes les entrées des ruës qui vont aboutir à *Ciaharbag*, & ensemble les Ponts, par où l'on passe pour aller à *Ciolfa*, sans permettre qu'aucun homme de cheval y passât, sinon des personnes de marque, de peur que les cérémonies des Prêtres, & l'ordre de la Procession ne fut troublée, par la rencontre & par la foule des chevaux, au passage de la rivière. Ensuite les Dames, accompagnées de leurs amies & parentes, richement vêtues, & couvertes de leurs joiaux & pierres précieuses, selon l'usage du pais, se mirent dans un bel ordre, à toutes les portes des maisons, qui regardent sur la rivière, & qui sont sans doute les plus belles, & les plus magnifiques de la ville, par où le Roi devoit passer. De sorte qu'à la porte de chaque maison, il y avoit une troupe de quinze ou de vingt Dames, pour le moins, qui tenoient la collation préparée, avec des vases pour boire, les plus précieux qu'elles purent trouver, sur des balcons, ou galeries, qui sont fort larges, aux deux côtez des portes, garnies de beaux tapis, & de riches coussins, à la mode du pais. Les autres Dames de la ville, vêtues & parées superbement, furent placées sur les bords de la rivière, toutes
de

de rang, & autant avantageusement qu'elles pouvoient souhaiter, pour voir les cérémonies, sans nulle incommodité, étant séparées des hommes, & gardées par les *Jasaul* du Roi, qui étoient tout autour, avec beaucoup de respect & de civilité, pour empêcher l'abord des chevaux & des hommes, de quelque condition qu'ils fussent, de peur qu'elles ne fussent pressées. Il y eut pareillement un grand concours de quelques autres Dames Mahométanes d'*Hispanhan*, & d'*Abbaï-abad*, qui eurent aussi leurs places; mais séparées, & au-dessous de celles des Chrétiennes *Ciolfalines*. Par l'ordre du Roi, assez près des Dames, néanmoins dans un lieu un peu séparé d'elles, le long des bords de la rivière, les Prêtres s'arrêtèrent, avec leurs Croix, leurs clochettes d'argent, & une grande quantité de flambeaux allumés, qu'ils avoient porté à leur Procession. Ils s'étoient assemblez, pour cette auguste cérémonie, de douze Eglises voisines; savoir, dix de *Ciolfa*, qui sont dans cette ville, à présent qu'elle est beaucoup augmentée, & deux d'*Hispanhan*, avec d'autres Arméniens, qui font leur demeure à *Ciolfa*, quoiqu'ils ne soient pas naturels du pais, & qui avoient fait venir leurs Prêtres, avec leur peuple, pour assister à la procession, & se joindre avec ceux de la ville. Les Croix étoient presque toutes d'argent, belles, & grandes à proportion, quelques-unes dorées, les autres enrichies de cristal de roche, & d'autres matières précieuses, & dans un si grand nombre, qu'un de nos Francs, qui eut cette curiosité, me dit qu'il en avoit compté

Grand
nombre
de Croix
& de
clochettes
à la
Procession
des

jus-

Chrétien
Orientaux.

38 VOYAGES DE

jusqu'à cent, outre celles qu'il n'avoit pu discerner, non plus que leurs tintinnabules, ou clochetes, qui sont certaines plaques d'argent, toutes rondes, & façonnées diversément, avec plusieurs sonnetes à l'entour, de diverse grosseur, atachées ou enfoncées, comme les Croix, dans la pointe d'un grand bâton; & ces clochetes venans à se toucher l'une l'autre, & s'accordans, avec le son de quelques autres instrumens de métal, qu'ils nomment *Seng*, font un concert agréable. Les Prêtres, qui portoient les Croix, & les clochetes, avec ceux qui avoient de gros cierges allumés dans leurs mains; car pour des torches, ils ne savent ce que c'est; étoient vêtus de riches chapes, ou pluviaux de toile d'or, de diverses couleurs, & d'autres précieuses étofes, tant du Levant, que de la Chrétienté. Je croi qu'ils ne pouvoient être moins que quatre cens, parce que chaque Croix avoit au moins quatre pluviaux. Toute cette Procession marchoit par ordre, & comme en file, le long des bords de la rivière, avec plusieurs Ciolfalins séculiers, qui étoient à pié, accompagnés & suivis de nos Religieux. Nous autres, qui étions à cheval, eûmes notre département au-delà du premier bras de la rivière, qu'on passe à gué, dans une grande Ile, qui demeure à sec au milieu du canal, quand les eaux sont basses, où plusieurs gens de pié avoient encor passé sur des planches; outre un grand nombre de personnes, tant à pié qu'à cheval, des quartiers d'*Hispahan*, & d'*Abbas-abad*, qui occupoient entièrement l'autre bord de la rivière, vis-à-vis de

de *Ciolfà*. Le Pere Vicaire des Carmes-Déchaussez, & le Pere Prieur des Augustins, avec son compagnon & moi, & quelques Portugais, quoique nous nous fussions mis en état d'assister à la Procession à cheval, parce qu'il est impossible de faire autrement, & de pouvoir subsister dans un lieu où le Roi est présent en personne; néanmoins, pour faire honneur aux *Ciolfalins*, avant que le Roi fût arrivé, nous mêmes pié à terre, & nous tenans auprès des Portes-Croix, nous acompagnâmes le Patriarche des Arméniens *Melchisedech*, qui marchoit au milieu du Pere Vicaire & du Pere Prieur, jusqu'au lieu où il s'arrêta, pour attendre Sa Majesté. Ensuite nous remontâmes sur nos chevaux, pour retourner au même endroit, d'où nous étions partis, atendants de nous mettre à la suite du Roi, s'il étoit nécessaire, comme c'est la coûtume. Toute la matinée se passa de la sorte à contempler ce beau théâtre, dont la vüe étoit fort récréative. Mais le Roi n'arriva que bien tard, & un peu devant l'heure de son dîné. Néanmoins cette attente ne nous fut pas ennuyeuse, parce que nous eûmes le tems favorable, l'air n'étant ni trop chaud ni trop froid; mais doux, temperé, & couvert de nuées, qui nous étoient agréables, quoiqu'elles semblasent nous menacer de pluie, parce qu'elles nous défendoient des ardeurs du soleil, qui en toute saison sont plus véhémentes en ce pais, qu'elles ne sont en été dans l'Italie. Les Arméniens cependant, avec les forces d'un Hercule, faisoient en plusieurs endroits des sauts & des danses, au son de leurs

leurs instrumens, qui donnoient du divertissement à toute l'assemblée. Enfin le Roi arriva, par la ruë de *Ciaharbag* & du Pont, habillé de soie, contre son ordinaire, & d'une manière assez fantasque, la plume en tête, & fort gai, acompagné de ses deux fils, dont je vis le plus jeune vêtu superbement d'un habit de toile d'or, & monté sur un cheval, couvert de même étoffe; pour l'autre, il me fut impossible de le pouvoir considérer dans une si grande confusion de monde. Derrière lui marchoit *Isuf Aga*, Capitaine des éunuques, *Effendiar Beig*, favori de Sa Majesté, *Aga-Haggi*, premier Gentilhomme, ou maître de la chambre, & une Dame, qu'on avoit surnommée la *Dellalà chizi*; c'est-à-dire, la fille de la Courtière. C'est une femme de joie de sa profession, un peu âgée; mais fraîche & en bon point, le visage un peu écoulé, comme mâtiné, & qui cependant n'avoit rien de desagréable, favorisée du Roi, à cause qu'elle lui sert de bouffonne, & de Courtière, pour la jouissance de ses amours. Elle suit, & va par tout librement à cheval avec le Roi, le visage découvert, le voile levé, & se mêle indifféremment avec les Courtisans les plus intimes de Sa Majesté; qui non-seulement la respectent par flâterie, mais qui la craignent, à cause de l'entrée qu'elle a auprès du Roi, & pour les ruses dont elle se sert adroitement, qui donnent de la crainte & de la jalousie à certains maris, qui n'étans pas beaucoup assurés de la chasteté de leurs femmes, appréhendent que cette marchande s'introduisant dans leurs maisons, sans qu'ils puissent honnê-

honnêtement lui en refuser l'entrée, vint à corrompre l'honnêteté des Dames pour les plaisirs du Roi. Il ne faut pas s'en étonner, la chose étant arrivée autrefois à quelques-uns des plus lâches, abusant de leur simplicité. Les autres Courtisans, & les plus familiers de Sa Majesté, venoient ensuite, avec un gros de Cavalerie. Le Roi passant par la rue, où les Dames de Ciolfà l'atendoient aux portes de leurs maisons, il s'arrêtoit quelque-tems à chaque porte, hûvant à cheval, & mangeant ce qu'elles lui presentoient. Pendant ce tems-là, elles dansoient toutes de compagnie en sa présence, & representoient quelque balet, pour le divertir, & l'arrêter plus long-tems devant leur logis. Aiant enfin ataint les Croix, il s'en alla droit vers le Patriarche, & fit entrer devant lui son cheval dans la rivière, suivi de ses deux enfans, de quelques-uns de ses plus familiers, de nos Peres, de moi en particulier, de deux ou trois domestiques du Résident d'Angleterre, qui faisoient en tout le nombre de douze ou de quinze chevaux. Ensuite aiant aperçû le Pere Jean, il l'apella, faisant signe de la main au peuple de lui faire place pour passer, & l'embrassâ publiquement, avec beaucoup de démonstrations d'une amitié particulière. Après cela il commença, avec son humeur active & incapable d'aucun repos, à faire l'office de Maître des Cérémonies, allant devant & derrière, & donnant lui-même par tout l'ordre qu'il vouloit qu'on observât. Tantôt il s'arrêtoit auprès du Patriarche, & tantôt auprès de ceux qui conduisoient les cérémonies, puis

Le Roi
de Perse
honore
les cérémonies
des
Chrétien-
tiens.

il

il se tenoit au côté des Prêtres, & quelquefois il faisoit mettre au large les Portes-Croix, de peur qu'ils ne se pressassent les uns les autres; & plusieurs autres actions semblables, conformes à son naturel vit & bouillant. Les cérémonies se firent en sa présence; elles consistent en certaines prières qu'ils font, en versant un peu de chrême dans l'eau, où ils plongent ensuite toutes les Croix, & où plusieurs personnes nuës se jettent à la nage par dévotion. Et quoiqu'il commencât à pleuvoir, le Roi ne partit point delà si tôt, & aiant aperçu au delà de la rivière quelques Gentilshommes Géorgiens Chrétiens, ses hôtes & ses amis, il les fit venir à lui, & discourut familièrement avec eux, & avec les Ciolfalins, avec le Pere Jean, & généralement avec tous ceux qui étoient autour de lui, environ une demie-heure de tems, sans que nul bougeât de-là, non pas même les Prêtres, avec leurs Croix. Desorte qu'étans tous mêlez les uns avec les autres, Sa Majesté se vit entourée de Croix, dont les unes étoient si près de sa personne, qu'il sembloit que lui-même les eût dans la main. Entr'autres discours, qui furent le sujet de cet entretien, il proposa une question, selon sa coutume, à *Chogia Nazar* Ciolfalin; *Qui étoient ceux que les Arméniens tenoient pour les meilleurs Chrétiens, les Géorgiens, ou les Francs? Chogia Nazar*, qui avoit épousé une Demoiselle Géorgienne, quoique d'ailleurs les Arméniens & les Géorgiens se haïssent mortellement, répondit que les Géorgiens gardoient plus religieusement les jeûnes, que ne font pas les Latins,

tins,

ains, donnant à entendre par-là, que la rigueur du jeûne est dans une si grande vénération parmi les Chrétiens de l'Orient, qu'ils ont cette créance, que la perfection du Chrétien ne consiste qu'en ce seul point; d'où vient qu'ils estiment le meilleur Chrétien, celui qui observe les jeûnes plus rigoureusement, bien qu'il manque en plusieurs autres choses. Et il faut avouer que les Arméniens surpassent toutes les autres nations, pour les rigueurs du jeûne, & que nous autres Latins, sommes les plus larges & les moins scrupuleux. Mais le Roi, qui n'est pas fort amateur du jeûne, à cause que sa compléxion ne peut le supporter, à ce qu'il dit, ajoûta, qu'il n'entendoit pas parler des jeûnes, & qu'on laissât manger les Franks tant qu'ils voudroient; mais que sa pensée étoit de l'observation de la loi, & des saintes & sacrées cérémonies. Alors *Chogia Nazar*, soit qu'il se fût aperçû que le Roi étoit de ce sentiment, ou bien que lui-même le jugeât de la sorte; parce qu'effectivement il est fort affectionné, & fait beaucoup d'estime del'Eglise Latine, dit qu'entre tous les Chrétiens, il n'y en avoit point de plus ponctuels, ni de meilleurs que les Franks, pour ce qui regardoit les autres points de leur loi. Ensuite le Roi fit une autre demande au Pere Jean; *Qui étoient ceux de qui nous autres Franks avions une meilleure opinion, des Arméniens ou des Géorgiens?* Le Pere lui répondit d'abord, que des uns & des autres, il y en avoit de bons & de mauvais; mais le Roi le pressant de lui donner une réponse plus précise, il fut obligé de découvrir ses sentimens, &

Les
Oriental
mettent
toute
perfection
dans le
jeûne.

Question du
Roi de
Perse.
Quels
étoient
les meilleurs
Chrétiens
de

de lui dire , que les Arméniens lui sem-
bloient être plus gens de bien. Le Roi avoua
qu'il étoit vrai , & qu'après les Mahomé-
tans , il n'y en avoit point sur la terre de
meilleures gens qu'eux , parce qu'ils ne por-
toient point d'épée. Raison politique , qui
étoit à son avantage , & que pour cette con-
sidération il estimoit beaucoup , comme il
le donnoit à connoître. Le Pere jugea en
faveur des Arméniens ; peut-être parce que
c'étoit leur fête , & qu'il voulut leur com-
plaire en cela : pour moi je ne me fusse dé-
claré de la sorte en la presence de ces Cava-
liers Géorgiens , & beaucoup moins contre
la raison ; parce que dans les matières de la
Religion , comme remarque Baronijs dans
ses Notes sur le Martirologe , après d'au-
tres Auteurs , il n'est pas certain que les
Géorgiens se soient jamais éloignés de la
vérité Catholique , ni qu'ils aient d'autres
erreurs que celles des Grecs , dont ils sui-
vent les cérémonies en leur langue natu-
relle ; & par cette raison , il n'y a nul dou-
te qu'ils ne soient beaucoup meilleurs que
les Arméniens , qui suivent le parti de Diof-
core , dont les erreurs sont plus perniciou-
ses , plus grossières , & en plus grand nom-
bre , que celles de toutes les autres nations
Chrésiennes de l'Orient. Le Roi conti-
nuant ses demandes , voulut savoir du mê-
me Pere , si nous autres Franes célébrions
cette fête , ou cérémonie du *Cacciciurar* ;
à quoi ce bon Religieux fit réponse , que
nous la célébrions ; mais d'une manière un
peu différente , & à un autre jour , qui étoit
le samedi saint. Encor ai-je ouï dire , que
nos Peres Cordeliers , qui demeurent dans
la

la ville d'Alep, pour se conformer aux gens du païs, observent la même cérémonie, que les autres Chrétiens de l'Orient, le propre jour de l'Épiphanie. Cependant la pluie s'augmentoît, & les ruës commençoient à devenir sales & boueuses, ce qui obligea le Roi de se retirer, pour ne retener pas davantage le monde avec incommodité, & de gagner la maison du défunt *Chogia Sefer*, qui durant sa vie avoit été le Chef des Ciolfalins: où trois de ses enfans, qui étoient lors dans le païs; le quatrième, qui étoit le plus jeune, en étant absent, & qui avoient nom; le premier, *Melik Aga*; le second, *Frangul*; & le troisième, *Sultanum*, avoient préparé toutes les choses nécessaires pour la réception de Sa Majesté, avec leur oncle *Chogia Nazar*, qui voulut s'y trouver, quoiqu'il eût une autre maison séparée, où il faisoit sa demeure. Tout le pavé du logis, & les alées du jardin, depuis la porte de la ruë jusques dans l'intérieur des chambres, étoient couvertes de tapis de pié, de brocatel, de toiles d'or, & d'autres étofes précieuses, dont la plus grande partie fut gâtée, pour avoir été foulée aux piés de ceux qui venans de la pluie, avoient leurs souliers pleins de bouë: leur coûtume n'étant point de quitter leurs souliers à l'entrée de la maison; mais seulement à la porte des chambres, & des lieux où ils veulent s'asseoir. Nous acompagnâmes le Roi jusqu'à la porte du logis, où l'on nous fit entendre que Sa Majesté vouloit demeurer seule avec les Ciolfalins, sans autre compagnie; ce qui nous obligea à nous retirer tous par divers

che-

chemins, pour gagner les bords de la rivière. Je m'en allai dans la maison de *Chogia Abedik*, mon parent, qui m'avoit invité à dîner; & au sortir de table, je fus rendre visite à une de mes cousines, & à son mari *Chogia Astuazarur*, chez qui je rencontrai toutes celles de ma famille, qui avoient voulu se trouver à la fête, avec les Dames de *Ciolfa*. La pluie, qui étoit assez gaillarde, me fit passer tout le jour, & même la nuit suivante, dans une compagnie si agréable. Après que le Roi fut entré dans la maison de *Chogia Sefer*, il commanda qu'on fît venir tous les hôtes, & ceux qu'on rencontreroit sur les chemins, qui ne manqueroient pas de s'y rendre, dès aussi-tôt qu'ils furent sa volonté. On ne rencontra sur les chemins que trois Francs; savoir, ces trois Religieux, dont j'ai parlé ci-dessus, qu'on reconnut à leurs habits, qui demeurèrent avec le Roi, jusqu'au soir bien tard, qu'il se retira dans une chambre pour reposer, & tous les autres dans leurs maisons. Je ne puis pas vous raconter en détail tout ce qui se passa dans un si long entretien, où je n'étois pas présent, néanmoins je puis bien vous en dire quelques particularitez, assez considérables, dont nos Religieux, & quelqu'autres personnes d'honneur, qui n'auroient pas voulu mentir, me firent le rapport en mêmes termes. Premièrement il avança cette proposition, & la répéta diverses fois, que quiconque ne croïoit point en *Jesus-Christ*, & qui ne le reconnoissoit pas pour l'Esprit de Dieu, comme eux-mêmes le croïent & le confessent, étoit *Cafir*, qui est, à parler proprement, un Infidèle.

Parole
du Roi
de Per-
se, ho-
norable
à Jesus-
Christ.

Ce

Ce qu'il dit, après tous les Mahométans, qui sont dans la même créance ; cependant au fonds, ils ne savent ce qu'ils disent, ne prenans pas ce mot d'Esprit, dans le sens des Chrétiens, pour une des personnes Divines. Quoiqu'il en soit, cette manière de parler nous étoit favorable en la bouche du Roi. En quoi un de nos Religieux, qui est le Pere Peret, compagnon du Prieur des Augustins, & encor novice dans l'Etat de la Perse, dont il ignore entièrement la langue, & par conséquent incapable de rendre aucun service, commit une grande simplicité, par un zèle indiscret, & par son ignorance. Le bon Pere aiant ouï nommer *Jesus-Christ*, & ensuite prononcer le mot de *Cafir*, ou d'Infidèle, sachant que les Mahométans nient la Divinité de *Jesus-Christ*, pensa que le Roi avoit dit, que celui qui confessoit *Jesus-Christ*, être Dieu, ou Fils de Dieu, étoit un infidèle. Et là-dessus brûlant d'un zèle de professer la Foi avec toute liberté, en la présence du Roi, commença à s'écrier hautement, sans nulle crainte du danger où il s'exposoit ; *Que* Zèle in-
discret
d'un Pe-
re Au-
gustins. *ce qu'avoit dit Sa Majesté, n'étoit pas vé-
rifiable ; & qu'il étoit obligé de perdre plû-
tôt la vie, que de trahir la vérité par son si-
lence ;* & parce qu'il ne pouvoit pas s'exprimer par ses paroles, il donnoit à entendre au Roi, par ses gestes, qu'il lui fit couper la tête. Le Roi, qui reconnut la tromperie du Pere, & qui, comme un habile Courtisan, tel qu'il est, supporte, avec une grande patience, la simplicité & l'ignorance de certaines personnes qui ont à traiter avec lui, se tourna vers le Pere Vicaire, qui est
le

le seul Religieux qui entende la langue du pais, & lui dit, en riant : *Pere Jean, de grace, faites savoir à cet homme que je n'ai pas mal parlé; mais qu'il ne m'a pas bien entendu.* Le Pere excusa, le mieux qu'il put, l'action du Pere Nicolas, par une similitude, ou manière de parler, qui est assez commune entre les Orientaux. Que ces deux Religieux Augustins étoient deux boîtes fermées, pleines de grands tresors, qu'ils ne pouvoient pas produire au jour, n'ayant pas la clef pour les ouvrir: que c'étoient des personnes douées d'une grande doctrine, & d'une rare vertu, & qui étoient dans une haute estime parmi nous, mais qui n'ayant pas l'usage de la langue pour se faire entendre, manquoient de la clef, qui leur étoit nécessaire, pour faire voir au-dehors ce qu'ils cachotent au dedans. Outre cela, le Roi voulut voir certaines Reliques des Saints, qui furent apportées d'Arménie, quand les Ciolfalins vinrent faire leur résidence à Hispahan, & qu'on garde encor à present dans la ville de Ciolfa, où elles sont en grande vénération. Quand les Prêtres, qui les portoient pour les faire voir à Sa Majesté, furent arrivez, étans revêtus de leurs chapes, ou pluviaux, ayant tous des cierges allumez dans leur main; avec beaucoup de révérence, le Roi se leva de son siège, se tint debout, prit ce sacré dépôt, le baisa, le mit sur sa tête, commanda aux assistans de se tenir dans le respect devant une chose si sainte; & en un mot, lui rendit presque les mêmes honneurs qu'eût fait un Prince Chrétien. Dequoi il ne faut pas s'étonner, puisque les Mahométans reçoivent

Le Roi
de Per-
se révé-
re les
Reliques
des
Saints,

soient au nombre des Saints tous ceux que nous reconnoissons, quoiqu'ils ignorent leur nom, & principalement ceux qui ont vécu avant la venue de Mahomet, de quelques-uns desquels ils ont retenu le nom, & même rédigé par écrit l'histoire de leur vie, dans leurs livres des Prophètes, comme celles de S. Jean-Baptiste, de saint Georges, & de quelqu'autres, quoiqu'ils les aient remplies & altérées de plusieurs narrations fabuleuses, ou apocryphes. Ces témoignages d'honneur, que le Roi rendit à ces Reliques des Saints, ne furent pas approuvés de nos deux Peres Augustins, qui étans accoutumés aux formalitez, qu'on observe ponctuellement entre les Chrétiens, & n'ayant aucun usage de ce qui se pratique entre les Infidèles, s'imaginèrent que tout ce que le Roi avoit fait n'étoit qu'une pure moquerie, que son procédé étoit plutôt par dérision, que par vénération. Mais sur-tout ils trouvèrent mauvais, que voulant donner au Pere Jean, comme en éfer il lui donna, une petite partie des Reliques de Sainte Ripsime, Vierge & Martire, dans l'Arménie, de laquelle il est fait mention dans le Martirologe Romain le 29. de Septembre, il osa toucher & rompre de ses mains les ossemens de cette Sainte, qu'il envelopa dans un papier blanc, & la donna au Pere Jean. Ce que les Augustins ne purent approuver, comme une action de mépris, qui se fit en la présence de leurs Religieux. Mais le Pere Jean, qui étoit plus instruit, & mieux versé dans les affaires du monde & de la Religion, ne trouva point cette action mau-

vaife; & ne se fâcha point, qu'un Roi profane & infidèle eût touché ces saintes Reliques, sachant bien que tout ce que ces Princes font dans leur païs, comme il leur plaît, est permis, quand on ne peut les empêcher de faire ce qu'ils veulent; & qu'au contraire, on devoit estimer beaucoup l'honneur qu'un Roi infidèle avoit rendu, & rendoit continuellement aux choses sacrées de notre Religion, en la présence de ses sujets; ce qui leur aprenoit au moins le respect qu'ils devoient rendre à notre créance, & l'estime qu'ils devoient faire des choses de notre Religion. Sa Majesté proposa une autre question, touchant le Mystère de la très-Sainte Trinité; comme il se pouvoit faire que Dieu fût un, & qu'il y ait en même-tems trois personnes en Dieu. C'est le seul article, qui, avec celui de l'Incarnation, cause tous les différends que nous avons avec les Mahométans. Le Pere Jean, & les Peres Augustins, par son moïen, qui leur servoit d'interprète, lui donnèrent plusieurs raisons, qui n'apportèrent aucun fruit: parce qu'il est impossible d'expliquer comme il faut un Mystère si relevé dans un entretien de si peu de durée, où l'on ne raisonne pas avec ordre & méthode; mais en sautant ça & là; trois Religieux parlans en même-tems, dont deux ne savent nullement la langue du païs; & l'autre qui la fait, ignore entièrement les termes propres des sciences. Pour moi je serois d'avis que nos Peres eussent toujours avec eux quelques petits livres bien faits & bien fondez de ces matières en langage du païs, qu'ils pussent présenter

La question de la Trinité & de l'Incarnation, choque les Mahométans.

PIETRO DELLA VALLE. 57

sender pour réponse au Roi & aux autres, qui les en interrogeroient, leur faisant entendre qu'il n'est pas facile de répondre en peu de mots à ces demandes; mais que s'ils veulent prendre la peine de lire un de ces livrets, ils y trouveront la réponse, & toute la satisfaction qu'ils peuvent desirer. Et je suis assuré, que ces livres seroient bien reçus du Roi & de tout le monde, qui les liroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il se tint plusieurs autres discours dans cette conférence, tant des matières de la Religion, que de choses indifférentes, que j'ometts à dessein, tant parce que je n'y ai pas assisté, que parce qu'on m'en a fait le rapport différemment, desorte que je ne puis pas bien m'assurer de la vérité. C'est pourquoy je me contenterai de vous dire, que la pluie, qui étoit tombée durant tout le matin, aiant un peu cessé, le Roi se mit, avec ses hôtes, sur un balcon, au-dessus de la porte du logis; alors plusieurs Dames de Ciolfà s'étans assemblées exprès vinrent dans une petite place un peu élevée, & qui n'étoit séparée de la maison où il étoit, que de la largeur de la rue, où elles dansèrent en la présence du Roi, & chantèrent trois petites chansons, suivant la coutume de l'Orient, composées en langue Turqué ou Persane, dont la première étoit à la louange de Sa Majesté, pour le remercier des faveurs que ce jour-là elle avoit fait aux Chrétiens. La seconde étoit à la loiiange de *Chogia Nazar*, l'estimant bienheureux, pour l'honneur que lui & ses neveux avoient reçu d'un si grand Prince. Et la troisième étoit conçue en forme de prié-

res, qu'elles faisoient à Dieu, pour la santé & prospérité du Roi. Sa Majesté, qui se donnoit bien garde de faire jamais aucune action en la presence du Pere Jean qui pût causer du scandale, tant la vraie vertu se rend vénérable, même aux Princes infidèles, appréhendant que le Pere désaprouvât ces danses, d'autant plus qu'elles ne sont point en usage parmi les Perses, & que les Dames Mahométones de condition ne dansent jamais, & ne se découvrent point le visage aux yeux des hommes, lui demanda, comme en doutant, si ce n'étoit point un péché à ses Dames Ciolfalines d'avoir dansé en leur presence? Le Pere, qui vouloit plutôt louer les actions des Chrétiens de Ciolsa, que les blâmer, répondit, qu'il n'y avoit point autrement de péché; & que dans la Chrétienté, non-seulement les grandes Dames, mais aussi les Reines mêmes se tenoient découvertes & dansoient à la vûe de tout le monde. Ce qui n'étoit point à blâmer, puisque nous lisons dans la Sainte Ecriture que les Dames Juives avoient dansé devant le Roi Saïl, & devant David, son gendre & son successeur, Et en un mot, que la danse n'étoit point péché, si elle n'étoit accompagnée de quelque mauvaise intention. Le Roi, les Ciolfalins, & toute l'assemblée, furent extrêmement satisfaits de cette réponse. A l'issuë de cette conférence, le soleil s'allant coucher, le Roi pareillement alla se reposer dans une chambre, où il dormit toute la nuit, & un chacun se retira chez soi. Le Pere Jean, avant que de s'en retourner dans son Convent, vint au logis de Cho-

gia

Dan'es
est une
chose
indifé-
rente.

già Astuazatur, le mari d'une de mes belles-sœurs, où nous étions tous en visite, qui me fit le raport de tout ce que je viens de vous dire, lequel m'avoit déjà raconté, & qui depuis me fut confirmé par d'autres personnes. Le lendemain matin, le soleil étant déjà fort haut, quand je partis de *Ciolfa*, pour m'en retourner dans ma maison, je vis en passant que le Roi étoit encore dans le logis de *Chogia Sefer*; & le trompette de *Ciolfa*, que je rencontrai sur mon chemin, m'assura que le Roi lui avoit commandé de faire apporter son dîné d'Hispanhan, & qu'après avoir dîné à *Ciolfa*, il s'en étoit allé, presque aussi-tôt qu'il y fut arrivé.

Quelques jours après la fête, *Agamir* Secrétaire d'État, vint un matin, sans être attendu, dans l'Eglise des Peres Déchaufsez, pour rendre visite au Pere Jean, où il considéra curieusement leur Eglise, leur bibliothèque & leur Convent. Et au sortit delà, il alla rendre la même visite aux Peres Portugais, de l'Ordre de S. Augustin, où il vit toutes choses, & particulièrement le mauvais état de leur maison, qui pour être ancienne, menaçoit d'un côté de ruine, & étoit sur le point de s'en aller par terre; ce qui lui fit connoître le besoin qu'ils avoient d'acheter une place pour y faire un autre bâtiment. Ma pensée est, que ces visites se firent par l'ordre du Roi, quoique je n'aie pû pénétrer son dessein. Sa Majesté étoit pour lors alée à la campagne, avec les Dames de son Palais, pour y passer quelques jours dans les divertissemens de la chasse. Le même jour, après dî-

né, il arriva un courier d'Ormus avec deux paquets de lettres, qui s'adressoient aux deux Convents, pour leur faire savoir la mort du vice-Roi des Indes. On leur mandoit que cet événement n'empêcheroit pas que l'armée ne se mit en campagne; parce que son successeur, qui étoit un cavalier Portugais, qui s'étoit habitué dans les Indes, & qui avoit été nommé par Sa Majesté Catholique dans une lettre cachetée, qui ne fut ouverte qu'après le décès de son Prédécesseur, comme c'est leur coûtume, étoit pour exécuter de point en point les ordres de son Maître, & peut-être plus avantageusement que le défunt; parce qu'il avoit une parfaite intelligence des affaires de l'Inde, où il a passé plusieurs années, & pour être pleinement informé des desseins de l'armée, comme étant le Chef du Conseil de ce Roïaume, qui savoit tout ce qui en avoit été délibéré & conclu sur cette affaire. Le Pere Jean reçut une lettre d'Ormus, par la voie du même courier, de la part de l'Ambassadeur Dom Garcia, & une autre, qui s'adressoit au Roi, qu'il lui recommandoit de donner en main propre à Sa Majesté, le plus promptement & le plus secretement qu'il pourroit, sans en communiquer rien aux Peres Augustins, ni à aucune autre personne. Nous allâmes, ce Pere & moi, quelques jours après, visiter *Agamir*, aiant voulu, pour quelques considérations, lui rendre nos respects tous deux ensemble. Dans cette visite, le Pere, en ma presence, rendit conte au Secrétaire de la lettre, que Dòm Garcia lui avoit écrite; & de l'autre, qu'il avoit ordre de
pre-

présenter à Sa Majesté, dont il lui fit lui-même la lecture, & lui en donna l'interprétation juste, parce qu'elle étoit écrite en langue Espagnole, comme Dom Garcia l'en avoit prié. Je lui parlai de diverses choses, & entr'autres je lui donnai à entendre que j'étois dans la pensée de m'en retourner dans mon pays, ne voiant plus qu'il y eût dans la Perse aucune occasion de faire la guerre aux Turcs, ni aucune matière de ces honorables emplois, que j'allois rechercher dans le monde pour acquérir de la gloire; néanmoins que ma résolution dépendoit du succès d'une certaine affaire, dont j'avois commencé de traiter avec Sa Majesté; entendant parler de la Colonie Catholique & latine, que j'avois dessein d'établir à côté d'Hispanhan, & des bluettes de feu, s'il s'en étoit conservé quelques-unes, sous les cendres mortes de cette guerre, que j'espérois rallumer contre les Turcs, pour l'amorce de l'union du Roi de Perse avec les Cosaques. J'ajoutai, qu'à ces fins, je desirerois bien en avoir quelque résolution favorable de Sa Majesté. *Agamir* me repliqua là-dessus, qu'aussi-tôt que le Roi seroit de retour dans la ville, nous pourrions traiter de cette affaire l'un avec l'autre. Ensuite il nous demanda, si nous n'avions point appris quelques nouvelles des Anglois; & le Pere lui dit alors ce qu'il en avoit appris; qu'il y avoit des vaisseaux, qui étoient arrivez à *Giasék*, qu'on disoit être chargez de marchandises & d'argent. Les Anglois, repartit *Agamir*, ne sont pas personnes pour avoir un grand crédit, puisqu'on ne voit dans leurs afai-

res, que beaucoup de paroles & peu d'effets. Je le priaï, dans ce moment, de se souvenir de ce que je lui en avois dit un jour à Firuzchù. Je me souviens fort bien, me dit-il; & les paroles que vous m'avancâtes pour lors, dont j'ai reconnu la vérité, n'ont point sorti depuis de ma mémoire. Enfin nous prîmes congé de la compagnie, après avoir fait nos complimens au maître de la maison, au Vizir des Arméniens, & à tous les assistans. Nous fîmes les mêmes civilités, en entrant & en sortant, au fils de l'*Agamir*, qui n'étoit pas assis avec son pere; mais qui se tenoit, avec un grand respect, hors du lieu de l'audience, comme un simple Gentilhomme, pour recevoir & accompagner ceux qui entroient & sortoient de la sale, & comme tous les enfans de maison ont coûtume d'en user avec leur pere.

Respects
des en-
fans des
grands
pour
leurs pe-
res.

Mois &
jour es-
timé
malheu-
reux par
les Per-
ses.

Le vingt-neuvième jour de Janvier se rencontra cette année au dernier mercredi du mois *Sefer*, de l'an Arabique ou lunaire des Mahométans, qui est un jour que ces peuples, & particulièrement les Persans, estiment malheureux. Par cette raison, ils n'osent presque ce jour-là sortir de leur maison; ils ne rendent & ne reçoivent aucune visite, & se tiennent sur leurs gardes, avec toutes les précautions imaginables, comme un tems suspect, qui peut leur causer facilement quelque grande disgrâce. Tout le mois de *Sefer* est encor estimé malheureux. C'est pourquoi ils n'ont pas coûtume de se mettre en chemin, ni d'entreprendre aucune affaire, & principalement aucune guerre durant tout ce
mois

mois là. Mais de tous les jours, qu'ils estiment malheureux, il n'en est point, qu'ils appréhendent davantage, que le dernier mercredi de ce mois, en quelque jour qu'il puisse se rencontrer, que les Persans appellent *Ciaharscembé*, & que les Latins nommeroient en leur langue, la quatrième Férie de mauvais présage. La nuit d'après la fête de la Purification, ma maison fut réjouiie, par la naissance d'un enfant mâle de M. *Abdullah Gioerid* mon beau-frère, qui quelques jours après fut bûtizé dans l'Eglise des Peres Carmes - Déchauffez, de la main du Pere Jean Vicaire, & qui fut nommé Georges, par M. Robert Gifford, Gentilhomme Anglois Catholique, qui le tint sur les fonds, au lieu de Maître Georges Strachan, Gentilhomme Catholique Ecoissois, qu'on avoit destiné pour Parrein; mais qui ne pût venir en personne, à cause de son iadispotion. Le quinzième de Février, les Mahométans de Perse célébrèrent une de leurs fêtes, qu'ils appellent *Isfend*, du nom d'une herbe, qui naît & paroît la première sur terre; & dès qu'elle commence à paroître hors de terre, ils commencent leur solemnité. Elle ne consiste qu'en un grand nombre de flambeaux & de chandelles, qu'ils tiennent allumées dans leurs boutiques tout le long du jour & de la nuit suivante, pour une marque de réjouissance de ce qu'ils ont passé l'hiver, qui finit dans les pais chauds environ ce tems-là. Cette fête ne suit point l'ordre de l'année lunaire, qui est la plus commune aux Mohométans; mais le cours du soleil, qui ne s'observe que par les doctes en quel-

Fête du
Prin-
tens,
célébrée
par les
Periens.

ques choses, & se célèbre quand le soleil a passé le vingt-cinquième degré du Verseau, qui se rencontre presque toujours au jour que j'ai remarqué ci-devant; parce que l'an solaire étant stable, & dans une parfaite égalité, les mêmes jours arrivent tous les ans en même-tems; comme au contraire, les mois de l'année lunaire sont sujets au même changement que les fêtes mobiles. Le vingt-deuxième de Février, par un ordre exprès du Roi, quoique les hommes de lettres protestassent d'une commune voix que ce n'étoit pas le jour propre, le peuple, qui n'a point d'autre règle en toutes choses que la volonté du Roi, solennisa le jour de la naissance de leur imposteur Mahomet, qui, selon les années de la lune, qu'ils observent religieusement, arriva je ne sai quel jour du mois *Rabiàel-el-euvel*, qui est le troisième mois des Arabes. Mais sans vouloir m'étendre davantage sur les fêtes & solennitez que les Mahométans observent tous les ans, je vous en réserve la connoissance au *Tacuin*, ou aux éphémérides Persanes de la présente année, dont j'ai fait une Traduction assez juste en latin, que je porterai avec moi en Italie, pour la satisfaction des véritables curieux, où ils pourront voir, avec beaucoup d'exactitude, non-seulement ce qui regarde les points de leur Calendrier, mais encor tout ce qui appartient aux mouvemens des Cieux, dont ils ont fait les observations avec un très-grand soin, & plusieurs autres choses, dont nous n'avons pas l'usage, & qui méritent bien néanmoins que nous en aïons la connoissance. Ces éphémé-

méridés, qu'ils donnent tous les ans au public, dès le commencement de l'année, ne sont pas comme les nôtres, qui préviennent les tems & les années à venir, à cause qu'ils n'ont pas la commodité de l'imprimerie, & que l'écriture, qui se fait à la main, est un travail trop pénible: desorte que n'étans que pour l'année courante, les volumes ne sont pas plus gros que nos almanachs, & on peut les transcrire facilement. Aussi s'en fait-il un si grand nombre, que de toutes les personnes qui savent lire, à peine en est-il une qui n'aie son *Tacuin* dans son sein, pour voir ce qui se passe dans les Cieux, & connoître si l'heure est favorable ou malheureuse, pour entreprendre quelque affaire que ce soit, tant ce peuple est ataché à ces vaines superstitions. Mais laissons-les dans leurs folles imaginations, & parlons d'autre chose.

Epémérides des Perles.

Le jour du carnaval, qui arriva le troisième de Mars, le Roi étant venu sur le soir dans la place, le Pere Jean descendit de cheval, s'aprocha de Sa Majesté pour lui parler de mes affaires, & moi pour l'écouter, & puis il lui presenta la lettre de l'Ambassadeur Dom Garcia, qui lui avoit été mise entre les mains quelques jours auparavant. Sa Majesté l'aïant ouverte, la rendit au même Pere, qui l'aïant lûe, lui fit entendre de vive voix ce qu'elle contenoit; & après avoir discoursu long-tems ensemble sur le même sujet, le Roi fit ses plaintes ordinaires contre Sa Majesté Catholique, de ce qu'il l'avoit toujours entretenu de ses belles paroles, sans avoir jamais rien entrepris contre le Turc. Et parce que la lettre

de Dom Garcia contenoit quelques plaintes des Ministres d'Espagne contre les Anglois, qui étoient arrivez nouvellement; le Roi répondit courageusement à-cela, comme il avoit fait toutes les au refois, qu'on lui avoit avancé les mêmes propositions; que les Anglois seroient toujours les bien venus dans le país de son obéissance, & tous les autres qui y voudroient venir: que ce n'étoit pas une chose qui se dût demander; parce qu'il croïoit être obligé de les favoriser, & de leur rendre le réciproque. Touchant un autre point que Dom Garcia lui écrivoit, qu'il atendoit avec impatience l'Ambassadeur de Perse, pour avoir l'honneur de l'accompagner en Espagne, le Roi assura le Pere, que son Ambassadeur étoit déjà parti de la ville de *Sciraz*, qui est plus de la troisiéme partie de chemin d'Hispanhan à Ormus. Et enfin il lui déclara, qu'il avoit fait la paix avec le Turc; mais néanmoins qu'à toutes les fois que les Chrétiens auroient l'avantage sur leur ennemi, il sauroit bien s'en prévaloir de son côté, & prendre le dessus; & le pria d'en écrire aux Princes Chrétiens, le constituant son Procureur pour l'exécution de cette affaire. Et pour un témoignage, qu'il lui donnoit sa foi, il lui prit la main, & la ferra; & le Pere pareillement baisa la main de Sa Majesté, & lui promit qu'il leur en écriroit, dans les mêmes termes qu'il avoit déjà fait plusieurs fois. Le Roi eontinuant son discours, ajoûta qu'il avoit coûtume de venir tous les soirs dans la place, que le Pere ne manquât pas de s'y rendre le lendemain, & de lui faire voir quelques

Le Roi de Perse est prêt de faire la guerre au Turc, quand les Chrétiens arriveront.

ques mots de la devise, ou du signal de la Croisade, que le Pere Arménien avoit apportée de France. Puis aiant considéré les lunettes que le Pere Vicaire atachoit à ses oreilles, quand il vouloit lire ou regarder que chose, il les prit, pour voir, dit-il, si cette invention pourroit être à son usage, & promit de lui rendre le jour suivant. Le Pere voulut lui donner l'étui, pour les conserver: *Il n'est pas besoin*, dit le Roi, *n'aiez point de crainte, je ne les romprai pas.* Sa Majesté nous aiant congédié, elle resta encor quelque-tems dans cette place, & nous nous retirâmes dans nos maisons, parce qu'il étoit déjà fort tard. Dans ces entretiens, qui durèrent jusqu'à la nuit, le Roi tint plusieurs autres discours de l'Espagne & des Portugais, au sujet de l'Ambassadeur Garcia, que je ne vous dis point, parce que ce n'est pas à moi d'en parler; outre que je ne pûs pas entendre distinctement toutes les paroles, n'étant retiré un peu à l'écart par civilité, quand ils vinrent à parler de ces affaires; je compris bien néanmoins que Sa Majesté n'avoit pas beaucoup de bonne volonté pour cette nation. Le lendemain au soir, le Pere & moi, ne manquâmes pas de nous trouver dans la même place, comme le Roi nous l'avoit commandé, où il ne vint point ce jour-là, qui étoit un mercredi, parce qu'il étoit allé se divertir à Ciatharbag, avec les Dames de son Palais, comme il a coutume de faire tous les mécredis de l'année. Nous prîmes un autre chemin, & allâmes faire nos complimens au nouveau Résident d'Angleterre Eduard Monor, qui étoit arrivé ce jour-là

à His.

à Hispahan, sur les vaisseaux, qui étoient
 allez le recevoir. Nous l'avions connu
 avant qu'il fut en cette charge, à laquelle
 il parvint par le décès de Thomas Backer,
 qui étoit mort en Hispahan quelques mois
 auparavant. Le dixième jour de Mars, &
 non plûtôt, le Roi étant venu dans la pla-
 ce, le Pere Jean lui presenta le contreseing,
 ou la devise de la Croisade, composée en
 langue Italienne, écrite en caractères
 Italiens & Persans, & traduite fidèlement
 en langage Turc & Persan. Je trouvai cette
 occasion assez commode & avantageuse pour
 parler à Sa Majesté, en faveur du Pere Ni-
 colas Ruigiola Cordelier, Génois & passa-
 ger, qui venant des Indes pour aller en Ita-
 lie, étoit parti d'Hispahan il y avoit quel-
 ques jours, où je le trouvai fort à propos,
 pour le charger de quelques lettres que j'é-
 crivois à Rome, & ensemble je lui fis pre-
 sent d'un cheval pour son voiage. Ce pau-
 vre Pere n'étoit pas encor bien loin du
 lieu de son départ, quand il se vit arrêté
 par les *Rabdari*, ou gardeurs des chemins,
 dont le Roi s'étonna fort, témoignant as-
 sez clairement que cette action ne s'étoit
 point faite par son ordre, mais contre sa
 volonté. Il fit écrire promptement une let-
 tre aux *Rabdari* de la ville de *Juzbasci*,
 qui étoit le lieu où ils l'avoient arrêté,
 avec commandement exprès de le laisser
 passer en toute liberté, leur déclarant que
 ce bon Religieux étoit un des hôtes & amis
 du Roi, n'ayant pas acoutumé d'user de cet-
 te façon de parler, quand il s'agit des au-
 tres Francs, qui ne sont bien avant dans ses
 bonnes graces, comme je l'ai déjà remar-
 qué.

*Rabda-
 ri, garde
 des che-
 mins.*

PIETRO DELLA VALLE. 63
qué, au sujet des troubles qui commencent
à naître, & dont les Portugais sont mena-
cez.

Le treizième de Mars, les deux Ambaf-
sadeurs qui venoient de Constantinople,
firent leur entrée dans Hispahan, où ils fu-
rent reçûs magnifiquement par tous les bra-
ves de la Cour, & par tous les habitans de
la ville; savoir, *Jadigar Ali Sultan*, Am-
bassadeur du Roi de Perse, qui étoit allé
expres pour conclure la paix avec le Grand
Seigneur, mais qui fut rapellé, avec la
réponse dont il étoit chargé; & un autre
Ambassadeur de Sa Hauteffe, qui étoit
venu en sa compagnie pour le même éfet.
Tous alèrent au - devant d'eux, par or-
dre expres de Sa Majesté, avec une ca-
valcade, belle à merveille, & fort nom-
breuse, au milieu desquels ils marchoient
entre *Effendiar Beig*, conducteur d'une
bande, & *Burüm Casun*, de l'autre. Ce
fut un petit miracle, qu'on ne vit aucune
femme dans les ruës durant cette magni-
ficence, le Roi l'ayant expressément défen-
du; parce qu'il avoit appris que l'autre Am-
bassadeur des Turcs étant arrivé à Cons-
tantinople, s'étoit moqué de lui, jusqu'à
dire, qu'entrant dans le Palais Roial, à sa
réception, il n'avoit vû que des femmes,
qui étoient venuës au - devant de lui. C'é-
toit dire, en peu de mots, que le Roi de
Perse avoit fort peu d'hommes & de gens
dans ses Etats. Nous autres Francs mon-
tâmes à cheval, & allâmes jusqu'à la por-
te de la ville, par le commandement du
Roi, sans vouloir néanmoins passer outre;
parce que nous ne voulumes pas compli-
men-

menter l'Ambassadeur du Turc, notre ennemi mortel; & nous nous arrêtàmes un peu hors de la porte, faisant un gros de Cavalerie, pour voir passer & faire la révérence aux gens du Roi, qui le conduisoient; après - quoi un chacun de nous se retira dans sa maison, par divers chemins, sans qu'un seul voulut lui faire cét honneur, que de l'accompagner. L'Ambassadeur des Turcs fut logé dans la maison de *Cazi Can*, qui est une des plus belles & des plus commodes de la ville; & dès le soir même il fut introduit dans la chambre du Roi, pour lui baiser les piés; non pas en public, mais à huis clos & en secret. Ensuite il lui presenta ses lettres, que Sa Majesté ne voulut pas lire alors, ni lui parler d'aucune affaire, aiant destiné tout ce tems-là à le complimenter. Un mécredi, cinq jours après cette réception, que l'Ambassadeur s'étoit disposé à faire au Roi les presens, qu'il avoit apporté de Constantinople, on tint préparée la place, qui étoit au dedans, toute couverte de monde, & au dehors toute entourée d'un grand nombre de peuple, qui étoit sur les bords de la rivière, attendant la vûe de ce spectacle, comme c'est la coûtume. Pour cét éfet l'Ambassadeur vint en personne, jusqu'au lieu où il pût être vû facilement de Sa Majesté, qui étoit dans un balcon, sur la porte de son Palais; & tous les presens parurent en ordre, les uns après les autres, comme à une procession. Mais je ne sai pas pour quelle raison le Roi ne voulut pas sortir ce jour-là, ni recevoir les presens qui lui étoient préparez, ni pour quel motif il

Le Roi
de Perse
refuse
les presens du
Turc.

com.

commanda qu'on retournât le jour suivant, qui est une chose fort extraordinaire, & qui ne se pratique que rarement. Les spéculatifs en firent un mauvais jugement, & estimèrent que Sa Majesté n'étoit pas beaucoup portée à la négociation de cet Ambassadeur. Les presens ne furent point reportez dans la maison de l'Ambassadeur; mais ils demeurèrent comme en dépôt, entre les mains de ces jeunes hommes, qui avoient ordre de les porter au Roi, jusqu'à ce qu'ils en fussent déchargez, & qu'ils se presentassent une autrefois pour faire la même montre, quand Sa Majesté seroit dans le dessein de les recevoir. Mais le Roi ne voulut jamais les accepter; & le tout fut laissé & donné à ces jeunes gens, qui les portoient; c'est-à-dire, à un chacun sa pièce, Sa Majesté faisant son compte de les avoir reçûs. C'est pourquoi, soit qu'ils ne lui agréassent pas, ou qu'il n'eût pas beaucoup d'inclination pour les affaires dont il devoit traiter, il ne voulut jamais rien prendre pour lui; & par une espèce de mépris, il en fit ses libéralitez aux porteurs.

L'équinoxe de ce Printems, quand le soleil entra dans le premier degré du signe du belier, sous le méridien d'Hispan, commença cette année à trois heures & trente-cinq minutes de la nuit, après le vendredi vingtième jour de Mars, avec quelque peu de différence du tems, que la distance des lieux peut apporter, selon mon jugement & selon les observations de l'Italie. Le docte Mangin, qui a pris le méridien de Venise dans ses éphémérides, le
mar-

Les Per-
ses font
verlez
dans l'a-
strolo-
gie.

marque à six heures vingt - six minutes & quarante secondes après - midi du même jour. Ce qui me fait douter si les éphémérides de Perse ne se trompent point en cela de plus d'une heure, ou d'une heure & demie; parce que si l'opinion de Mangin est véritable, comme on ne doute point, que cét homme ne fût très - excellent & accompli dans la science des astres, le méridien d'Hispanhan, au calcul des Perses, ne seroit pas assez éloigné de celui de Venise; & il n'est pas possible que si peu de distance qu'il y a entre ces deux lieux, cause une si grande différence de tems. Quoiqu'il en soit, ce vendredi, qui tombe dans le quinzième jour du mois *Rabbia-ethani*, selon l'année lunaire des Arabes, qui est l'an mil vingt - neuf de l'égire de Mahomet, se rencontra ici le premier jour du mois *Ferverdin*, qui est le commencement de l'an solaire, le plus récent & le plus correct qui soit chez les Perses, selon leur dernière ere, ou la supputation *Gelaline*, comme ils l'appellent, du nom d'un certain Roi Mahométan, nommé *Gelal*, qui arrêta le tems, depuis lequel on compte jusqu'à présent cinq cens quarante - deux ans. Pourquoi nos hérétiques modernes, & presque tous les schismatiques Orientaux, quoiqu'ignorans dans l'astronomie, ont-ils une si grande répugnance pour la réduction des dix jours du Pape Grégoire XIII. & pour la correction des années du Calendrier, que c'est aujourd'hui une des plus difficiles & fâcheuses disputes qu'ils aient avec l'Eglise Romaine, bien que cette réformation, qui n'est pas néanmoins à leur goût, soit une des plus belles

Les Per-
ses ont
réformé
le Calen-
drier de-
vant
nous.

pre

productions des grands esprits, & un des points les plus importans, & peut-être des plus nécessaires pour l'observation juste du jour de Pâques, & des autres fetes mobiles. Les Persans, quoiqu'Infidèles, seroient capables d'apprendre & de comprendre cette nouvelle correction. Etans Mathématiciens & Astronômes excellens, ils y ont travaillé long-tems avant nous; savoir, dès le commencement de l'ere, ou de la suputation *Gelaline*. Depuis ce tems-là ils observent l'an du soleil, avec tant de justesse, qu'ils n'obmetent ni les heures, ni les minutes, & demeurent d'accord avec nous pour ce qui est du tems, que leurs années solaires plus anciennes, selon la suputation *Jezdigerdine*, du nom d'un de leurs Rois Gentils, nommé *Jezdigerd*, de laquelle ils comptent jusqu'à present neuf cens quatre-vingt-neuf ans, ne peuvent pas être fort justes; non-seulement parce qu'elles commençoient en divers tems de l'équinoxe du Printems, mais encor parce qu'elles étoient fort defectueuses, & manquoient dans les embolismes, d'où naissoient les mêmes erreurs, que nous avons remarqué depuis dans notre ancien Calendrier; ce qui les porta dès lors à entendre la correction du cours del'année, comme nous l'avons faite long-tems après eux. Mais je remets toutes ces observations à la Traduction que j'ai faite de l'éphéméride des Perses, où on pourra les voir avec plus d'exactitude, & plusieurs autres belles curiositez, dignes des yeux & de l'esprit des doctes; pour vous dire en passant que le *Neuruz*, ou le tems de l'équinoxe, est d'une si gran-

Les Perses
les so-
lemnise-
nt l'é-
quinoxe.

grande vénération entre les Perses, qu'ils en célèbrent la fête durant plusieurs jours. Cependant ils se sont passez cette année à la Cour, avec beaucoup de froideur, & peu de réjouissance; le Roi n'ayant préparé aucun banquet à ses hôtes, ni observé les solemnitez qu'on pratiquoit les années précédentes. Ce qu'on attribüe au déplaisir qu'il reçoit des affaires qu'il a avec le Turc, & de ces Ambassades, qui ne sont pas peut-être conformes à ses desseins, quoique le bruit & l'opinion publique porte, que la paix se doit faire; mais c'est peut-être avec des conditions autant facheuses au Roi de Perse, qu'elles sont avantageuses au Grand Seigneur. En effet, le vingt-cinquième de Mars Sa Majesté Persane partant d'Hispanhan, sans être nullement accompagnée, pour aller vers *Ferhabad*, comme on disoit, laissa ici l'Ambassadeur des Turcs nouvellement arrivé, avec ses dépêches, & sa réponse, pour s'en retourner à son Maître, ayant donné ordre que *Tochta Beig*, mon intime & ancien ami, l'accompagnât en qualité de son Ambassadeur, avec une nouvelle replique au Grand Seigneur, & de nouveaux presens, plus magnifiques que les premiers, qui étoient estimés vingt ou trente milles tomans, ce qui est une marque certaine que les affaires de la paix sont troublées, quoiqu'on ne le dise pas ouvertement. Nous avons reçu un de ces jours de bonnes & heureuses nouvelles de l'Europe, qui portent, que l'Archiduc Ferdinand de Gratz a été enfin élu Empereur des Romains, au grand desir des Catholiques. Mais on ajoûte, que

Ferdinand
élu Em-
pereur,
& le Pa-
latin Roi
de Bo-
hême,

pour

pour un contre-poids, qui abat & diminué beaucoup leur joie, les hérétiques de Bohême ont élu pour leur Roi le Palatin du Rhin, au préjudice de la première élection, que les Catholiques avoient déjà faite, de la personne du même Archiduc Ferdinand. Et que Gabor Bethléem, Prince de Transilvanie, fait tous ses efforts pour s'emparer de la Hongrie, & s'en faire déclarer & reconnoître Roi, contre les justes & légitimes prétentions de ce même Archiduc, qui avoit été élu avant lui, & tâche de s'y maintenir, nonobstant toutes les oppositions des Ministres d'Etat, contre un injuste usurpateur. J'ai reçu un avis, par la même voie, que le Palatin n'avoit pas encor accepté la Couronne, qui lui étoit présentée; mais je me doute bien qu'il ne sera pas homme pour la refuser, & Dieu veuille que son élection ne soit pas une semence de troubles & de guerres dans l'Allemagne. Lundi dernier, qui étoit le trentième de Mars, nous rencontrâmes ici quelques mauvais garnemens, qui arrivoient d'Ormus, & qui étoient des sujets du *Chan de Sciraz*, qu'il avoit mis sur mer, en grand nombre, dans des vaisseaux, pour s'emparer d'une certaine place, que les Arabes occupoient au-delà de la mer; ce qui leur réussit fort mal, par la courageuse résistance des Arabes, qui repoussèrent vaillamment les Perses. Nous apprîmes de leur bouche, que toute l'armée du Chan étoit postée sur les rivages de la mer aux environs d'Ormus; que tous ces confins de la Perse étoient couverts de soldats, qui menaçoient cette Ile, & que les habi-

tans

tans se préparoient à faire des tranchées, & à se mettre en défense. Mais vous verrez qu'il sera trop tard; & que le tems qu'ils ont employé dans leurs délibérations sera perdu pour eux. On m'écrivit de plus, que les Ormuziens s'étoient saisis de tous les marchands de Perse, qu'ils avoient pu rencontrer, & les avoient mis en prison, pour s'assurer de leurs personnes, & pour les retenir comme en ôtage, jusqu'à ce qu'ils vissent plus clair dans le succès de leurs affaires; mais que l'Ambassadeur Garcia les avoit fait mettre tous en liberté, n'ayant pas voulu permettre qu'on fît aucun acte d'hostilité contre les Perses, tandis que les affaires seroient encor en suspens, & qu'on ne vît plus clairement qu'ils avoient rompu de leur côté. L'action de Dom Garcia, en faisant mettre en liberté les marchands de Perse, n'est pas moins obligeante & prudente, que celle de ses gens, qui les avoient arrêtez prisonniers, étoit déraisonnable & injuste, qui ne seroit qu'à irriter les esprits de toute la nation. Après cela, je n'ai rien à vous dire davantage des affaires publiques.

Pour ce qui me regarde, outre ce que je vous écrivis avant-hier, qui fut le deuxième d'Avril, vous apprendrez que j'ai encor changé de logement une autrefois; la maison, où j'avois passé le Printems, ne me plaisant nullement, parce qu'elle étoit trop sombre & trop mélancolique; & plutôt que de me voir tous les jours en la peine où le Roi nous engage, par les changemens de celles qu'il nous prête, j'en ai trouvé une qui m'agréa, que j'ai pris à loüa-

loüage, pour n'en sortir que quand il me plaira. Cette nouvelle maison, que je tiens d'un *Cazi Saadi*, personnage de qualité, m'est extrêmement commode, en ce qu'elle est voisine des Carmes-Déchauffez, dans leur quartier, qu'ils nomment *Meidan-i-Emir*. Ce qui me la fait estimer davantage, c'est qu'elle est belle, gaie, fort logeable, avec un beau jardin, une eau courante, & un petit réservoir dans la sale, ou la chambre de l'audience. Au-dessus du jardin, il y a une allée découverte pour se promener, élevée d'un seul degré, longue de la portée d'un arc, & bâtie de briques, fort proprement, où je fais la plus grande partie de mes études & de mes spéculations, ne pouvant m'acoûtumer à faire mes exercices ordinaires dans la maison. Il y a de plus une sale intérieure, qui est en croix, avec quatre belles chambres, pratiquées dans les quatre vides ou angles de la croix, & une grande coupe, ou un dôme fort élevé au milieu, qui reçoit la lumière du dehors, comme on le voit à Rome dans l'Eglise de la Rotonde; desorte que les rayons du soleil, qui n'y entrent qu'obliquement par le haut, sans donner jusqu'au bas, ne me sont point importuns durant l'été; & l'endroit, où j'ai ma table pour lire & pour écrire, m'est extrêmement commode. Les *Paromisades*, que j'estime être à présent les peuples de *Zabelistan*, sur les limites de cet Empire, entre le soleil levant & le septentrion, bâtissoient anciennement leurs maisons de cette forme, au rapport de Diodore; c'est-à-dire, couvertes & voutées tout autour, n'aians qu'une ouverture au

Les mai-
sons de
la Perse
bâties
en dô-
mes.

mi-

milieu de la voute, par où la fumée de leur feu sortoit dehors, & la lumière du jour entroit dedans. Les Perses bâtissent encor à present une grande partie de leurs maisons de la même architecture, ou au moins la pièce principale, qui est la sale, bien qu'ils le fassent avec plus de disposition & d'ornement; ce que j'ai remarqué au sujet de ma maison. Les Dames y trouvent leur commodité; parce qu'il y a plusieurs belles chambres tout à l'entour, qui sont de plein-pié. Les chevaux y sont aussi bien logez, dans des écuries fort spacieuses, & si bien ajustées, qu'elles pourroient servir de galeries couvertes, & de promenades agréables. Les pavez, dont les toits sont couverts, sont assez larges, sans être sujets aux voisins, ni dominez d'aucun, comme étant plus élevez, d'où l'on découvre de bien loin les campagnes tout à l'entour. En un mot, la maison me plaît; & dans l'été, durant toute la nuit, que vous dormez à votre aise, en quelque chambre que ce soit, vous entendez une musique continuelle de grillons, qu'il ne faut point nourrir dans des cages, comme nous faisons en Italie; parce qu'il y a un si grand nombre de ces petits animaux dans tous les jardins de cette ville, qui sont à l'entour, ou à côté des maisons, que les chambres mêmes en sont pleines; & il n'y a pas un trou dans les murailles & dans les portes où l'on n'en trouve quelqu'un, qui ne sont pas néanmoins si noirs que les nôtres, mais qui tiennent un peu plus sur le gris obscur, & qui font toute la nuit un si agréable murmure, qu'on ne peut dormir que fort doucement

ment au bruit de ces petits musiciens. Mon jardin a des arbres, dont les uns donnent de l'ombre, & les autres portent des fruits. Il y a une grande quantité de fleurs, & de diverses plantes; les unes pour le divertissement, & les autres pour la nourriture de l'homme. Ce qui y vient le mieux, & en plus grande abondance, est le *Tarchun*, qui est l'herbe que nous apellons à Rome *Dragoncelle*, & , si je ne me trompe, la même que celle que les Latins nomment *Nasturcium*, & les Grecs *Καεδάμου*, qui étoit la viande ordinaire, dont les anciens Perses nourrissoient leurs enfans, comme Xéno-
 phon l'a remarqué, & Strabon après lui; & encor à present, elle est si fort en usage parmi cette nation, qu'on ne couvre jamais la table, pour prendre les repas, qu'en mettant le pain & le sel, on ne mette en même-
 tems sur la nape une grande quantité de cette herbe, qui se mange à l'entrée & à l'issuë du repas, parce qu'elle aiguise l'appetit. Plusieurs personnes, de médiocre condition, en font une bonne partie de leur dîné & de leur soupé, sans autre viande que du pain, détrempé dans une certaine liqueur, qu'ils nomment *Sechienghin*, composée de vinaigre & de sucre, qu'on vend tous les jours par les ruës dans les vaisseaux, qui est sans doute ce que nos Médecins nomment d'un terme Grec, *Oxifaccharos*;
 c'est-à-dire, sucre aigre, ou aigre sucré, & qui sert ici d'aliment, avec le pain & le *Tarchun*. Elle n'est pas seulement agréable à la bouche, mais fort nourrissante à l'estomach. Puisque je suis tombé sur ce discours, je vous assure que je me suis tel-

*Cyrop.
lib. 1.
lib. 15.*

Le *Tarchun*, ou la *Dragoncelle*

L'*Oxifaccharos*

lement acouûtumé aux viandes & aux goûts de ce païs, que je ne croi pas m'en pouvoir jamais distraire, non pas même au milieu des délices de Rome. Plusieurs choses, qui me choquoient au commencement, sont celles qui me plaisent à présent davantage. Le beure, qu'on verse ici sur les viandes qu'on fait rôtir, m'étoit d'abord insupportable, & la viande me sembloit plutôt une étuvée, que du rôti. Je le trouve à présent, si bon & sain, que je ne saurois me réduire à les larder, à la façon de notre païs, de cette matière, qui pour fraîche qu'elle soit, retient toujours une certaine qualité rance, qui est desagrèable au goût, & qui prend à la gorge. J'avois de l'aversiion pour le lait, tant à Constantinople qu'en Perse, maintenant je le trouve excellent, & fort rafraîchissant dans les chaleurs de l'été, sur-tout quand il est clair & bien coulé. Il m'en est arrivé de même de plusieurs autres viandes, & de la manière de les faire cuire, & de les assaisonner, comme du riz en diverses façons, qui est ce que j'aime le plus, du pilaò, du cilaò, dont je vous ai écrit une autrefois, du pèrian, qu'on fait cuire dans un four, du caril à l'Indienne; car la plus grande partie de leurs viandes sont apprêtées à la mode des Indiens & des Portugais, que l'expérience m'a fait trouver si bonnes pour ma santé, que j'ai résolu d'en user continuellement, même dans l'Italie. S'il plaît à Dieu, j'y enseignerai diverses sortes de viandes, avec la manière de les apprêter; & je suis assuré que plusieurs les approuveront, & y prendront goût; & entr'autres des concombres confits, comme on en man-

mange à Naples, qui sont excellens au goût, & fort rafraîchissant dans les chaleurs de l'été. Je me souviens qu'étant à Rome, pour en avoir vû manger à des gueux, assez salement, je ne pûs jamais me résoudre à en faire l'essai, m'imaginant qu'ils avoient mauvais goût. Mais depuis, étant en Barbarie, avec Vincent Caraffe, dans une compagnie, j'en fis l'épreuve à sa sollicitation, un jour que nous avions grand chaud & grand soif, après avoir fait une longue traite, avec notre escadron en bataille, la pique sur l'épaule, je les trouvaï si bons, que je ne pus m'empêcher de rire de ma simplicité passée, qui m'en avoit comme interdit l'usage. L'on en mange donc de la sorte en ce país, avec une autre espèce de viande, qu'on nomme *Paludà*, qui mérite bien d'être connuë de nos Italiens, & qui n'est rien autre chose qu'un tourteau d'amidon, qu'ils font, tantôt blanc comme nége, & tantôt jaune comme safran, dont ils le frotent, ou bien ils mêlent l'un avec l'autre, pour lui donner plus de grace. Ils taillent ce tourteau en petits morceaux, qu'ils mettent dans un plat de porcelaine, avec de l'eau-rose, du sucre en quantité, & une grande pièce de glace, qui se fait ici fort proprement; ce n'est pas que la nége n'eût le même effet. La glace vient à se consumer dans l'eau-rose, à faire fondre pareillement le sucre; & de ces choses mêlées ensemble, il se forme une certaine liqueur à la bouche, froide, & odorante; & pour la mieux assaisonner, on y met des amandes pelées, hachées menu, & parsemées de pourpier. Ces

Diverses
sortes de
viande,
dont
usent les
Perses.



choses sont assez rafraîchissantes, & ont bon goût : desorte que cette liqueur se cuisant avec tous ces autres ingrédiens, & particulièrement avec ces pièces du tourteau, il y a de quoi manger & boire en même-tems. Et il s'en fait un composé, qui a de la substance, qui est nourrissant, qui a du suc & du goût, qui est froid comme glace, & par-tant le plus excellent remède qu'on puisse prendre contre les chaleurs de l'été. Mais laissons-là ces entre-tiens de la bouche, & parlons de mon retour en Italie, dont je ne sai que dire jusqu'à présent.

Le transport, ou la transmigration, que j'avois tant souhaitée de la famille & des parens de ma femme, Madame Maani, en cette Cour, a eu enfin le succès que j'avois désiré. Ils y sont presque tous honnêtement accommodez, à la réserve d'un seul, qui nous manque & que nous espérons avoir bien-tôt auprès de nous. L'union que j'avois procuré, entre le Roi de Perse, & les Cosaques de Pologne contre le Turc, est encor sur pié, & nous n'en desespérons pas entièrement. Que si nous n'en avons vû aucun effet jusqu'à présent, il faut en attribuer la faute à la malice de ceux qui nous ont empêché, pour un tems, la communication que nous pouvions avoir avec ces peuples, & au Conseil du Roi de Perse, qui voudroit bien faire la paix avec le Turc. Néanmoins j'espère qu'un autre tems nous sera plus favorable, & que nous en verrons réussir les effets, puisque la correspondance que nous avons eüe avec les Cosaques pourra se remettre par quelque voie que ce
soit

soit; & que la paix, qui se fait entre les Turcs & les Perses, est si peu ferme, qu'elle vient à se rompre facilement à la moindre occasion qui se presente; & nous avons raison de la nommer plutôt une trêve, qu'une paix. Aussi le Roi proteste & nous promet tous les jours, que nonobstant tous les traiteuz d'une paix, autant avantageuse qu'il pourra desirer & demander du Turc, il est toujours dans la disposition de rompre avec lui de son côté, quand nous ferons le même du nôtre. Pour ce qui regarde l'établissement de la Colonie Catholique & de la nouvelle Rome, dont j'avois le projet, j'ai trois cens familles Siriennes en ma disposition, pour en jeter les premiers fondemens, que ma femme Maani a gagnées & jointes ensemble de ceux de sa nation, qui nous ont donné leur promesse de se ranger avec nous, sous le gouvernement & la conduite des Prélats Catholiques, & selon l'usage & les cérémonies de l'Eglise Latine, aussi-tôt que nous voudrons les assembler, ou qu'il en sera tems, & que les choses feront en état de le faire. Le Roi même est dans cette volonté de nous donner une terre à cet effet, qui est voisine d'*Hispanan*, avec droit de Justice; & qui plus est, nous saurons bien lui demander tout ce qui sera nécessaire, moyennant qu'on nous envoie de Rome un Prélat, pour gouverner ces pauvres ames, qui résidera à la Cour, au nom du Pape, duquel Sa Majesté ambitionne d'être honorée. Si on en veut écrire de Rome de la bonne manière, & en procurer l'exécution avec soin, je ne manquerai pas, de mon côté, d'y apporter

Dessain
d'une
Colonie
Latine
en Perse,
avanta-
geuse à
l'Eglise.

ter tout mon possible. Je m'estimerai heureux de me sacrifier en ce païs durant quelques années pour l'accomplissement d'une si bonne œuvre, de quelque façon qu'elle se fasse. Il est vrai que comme il n'y a personne à présent à Rome pour négocier une affaire, qui est de la dernière conséquence, sinon les Peres Carmes-Déchauffez, qui apuient & portent tout le faix; & eux-mêmes (je ne parle pas de ceux de Perse, mais de ceux d'Italie, dont les autres sont dépendans) font tant de difficultés, qui me semblent si froides, non pour l'exécution d'une si haute entreprise, mais pour la conservation de leurs Missions en ce païs, que je ne fai bonnement qu'en espérer. Après tout, l'essai ne nous en coûtera rien. Au reste ce seroit une chose, autant glorieuse à l'Eglise Romaine, qu'elle lui seroit avantageuse pour son agrandissement, d'avoir ici une Colonie Catholique, quand elle devroit faire quelque dépense pour le voiage & pour l'entretien d'un Evêque; & c'est à présent qu'il faudroit rompre la glace, que nous en avons l'ocasion, & la commodité favorable, sans laisser échaper celle-là de nos mains, ni mépriser celle-ci, que nous rechercherons peut-être dans un autre tems, que nous serons dans l'impuissance de les trouver. Et si tous ces Siriens, qui par l'autorité de ma femme & par notre moïen, sont disposez de s'unir ensemble, & de faire un corps avec nous, n'embrassent l'ocasion qui se presente; & si une fois ils se séparent les uns des autres, nous ne les aurons jamais; parce que les uns s'arré-
teront

teront à *Hispahan*, les autres se retireront ailleurs, en divers endroits du Roïaume, où il y en a déjà plusieurs de cette nation qui s'y sont habituez, à qui le Roi, en quelque lieu qu'ils aillent, ne manquera pas de leur donner quelques places pour se loger, & peut-être de les unir & assembler tous dans un lieu, aux environs d'*Hispahan*, comme nous voïons qu'il en a déjà la volonté, quoique pour le gouvernement temporel ils ne possèdent aucune Jurisdiction, & qu'ils soient sans chef & sans conducteur. Pour la direction spirituelle, ils se réduiront avec leurs Compatriotes, sous l'obéissance des Prélats schismatiques, d'où il sera impossible de les retirer dans la suite. Ce Peuple venant une fois à nous manquer, quoique dans une autre occurrence, il nous vienne un Evêque, ou un Prélat de Rome; il pourra bien à la vérité porter le titre de Pasteur, sans néanmoins en faire les fonctions, n'ayant point de troupeau, ni d'ames à gouverner, ce sera comme un néant. Au lieu que cette Congrégation Catholique étant une fois établie, & apuïée de ce grand nombre de familles, qui nous sont entièrement acquises, & celui des ames venant à croître & s'augmenter, nous y verrions, avec le tems, une Colonie & une ville Catholique, qui seroit assez considérable. Patience, c'est une affaire de Dieu; ceux qui ont le pouvoir, la feront quand ils en auront la volonté. Et quoiqu'ils ne me fassent pas l'honneur de m'emploïer, comme étant un instrument incapable de leur rendre aucun service; j'espérerai néanmoins en la volonté de

Dieu, considérant que celui qui inspire ces bonnes pensées dans son esprit, peut bien encor me donner des forces & les moiens de les mettre à exécution, & que les semences qu'il a fait naître dans mon ame, ne seront point inutiles. Je ferai tout mon possible pour suivre & seconder les mouvemens du Ciel. Et tandis que j'aurai quelque espérance de pouvoir faire quelque chose de bon, je croirai pareillement être contraint de demeurer encor ici, n'étant pas raisonnable d'abandonner de si belles espérances, pour un desir éfeminé de retourner dans mon païs, où j'aurai peut-être à passer le reste de mes jours dans une inutilité & dans une faineantise, sans gloire & sans emploi. Et quand bien, après une si longue absence, mes desirs devroient finir avec ma vie, sans nul éfet, le monde pourra dire de moi, ce que dit un Poëte.

*Cét homme prétendoit, après un long voiage,
Arriver jusqu'aux Cieux :*

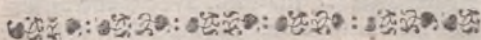
*Quand la mort, ne pouvant lui ôter le
courage,*

Lui a fermé les ieux.

Mais peut-être que ma plume m'a si fort transporté, que de parler des choses à venir plus que je ne devois. Je finis donc ces discours, qui sont hors de saison, en mettant fin à ma lettre, qui a déjà passé les bornes d'une juste grandeur. Et pour conclusion, je vous baise les mains de tout mon cœur, & à tous nos amis communs, en vous souhaitant une heureuse prospérité, dont je prie le Dieu du Ciel de vouloir vous favoriser.

D'Hispanhan le 4. Avril 1620.

LET-



L E T T R E IX.

D' H I S P A H A N.

Cette lettre nous fait voir combien il est difficile que les Perses soient jamais dans une parfaite intelligence avec les Turcs ; & elle nous apprend en même-tems le zèle des Polaqués, qui aiant formé un généreux dessein de faire la guerre à l'ennemi commun des Chrétiens, ne furent pas secondés. Les délicats y apprendront à faire de la glace pour boire frais en été.

M O N S I E U R,

Il y a ici un grand nombre de Portugais, tous gens de qualité, qui viennent des Indes, pour s'en retourner dans leur país, par le chemin de la Perse. Ils sont sur le point de partir d'*Hispahán*, divisez en plusieurs troupes. Comme ils sont dans le dessein de passer par l'Italie, je leur ai donné les adresses du chemin qu'ils doivent tenir, en leur donnant mes lettres. Quelques-uns d'eux sont pour aller à Naples, où ils pourront vous donner de bouche des nouvelles de ma santé. Et parce que j'ai fait rencontre d'un honnête marchand Vénitien, mon ami, qui va de compagnie avec eux jusqu'à Alep, j'ai voulu le faire porteur de la présente jusque-là, croiant qu'elle seroit plus assurée entre ses mains. Il la fera tenir à

Portugais venans des Indes, passent par la Perse & par l'Italie.

Rome dans ma maison, avec d'autres lettres de conséquence, d'où elle vous sera renduë fidèlement, pour vous faire savoir l'état de mes affaires, & de celles de ces quartiers, autant que j'ai pû en apprendre jusqu'à present.

Par la dernière de mes lettres du quatrième d'Avril, je vous donnois à entendre que le Roi de Perse, en partant d'*Hispahan* pour *Ferhabad*, sans être acompagné que de ceux de sa maison, avoit laissé ici l'Ambassadeur des Turcs, arrivé nouvellement pour traiter avec Sa Majesté, avec ses dépêches, & la réponse au Grand Seigneur, pour s'en retourner à Constantinople. Il ordonna qu'un de ses Ambassadeurs iroit avec lui, portant une nouvelle réplique au Turc, touchant les affaires de la paix. Il choisit pour ce sujet *Tochta Beig*, mon ancien ami; celui à qui le Roi donna le soin de ma personne, quand j'arrivai à la Cour la première fois. Ce qui me reste à vous écrire sur ce sujet, est, que le quatorzième du même mois *Tochta Beig* étant parti d'*Hispahan*, & aiant campé sous des tentes deux jours, avant que de se mettre en chemin pour aller à Constantinople, le Pere Vicaire des Carmes-Déchauffez & moi, avec trois Anglois, en étans avertis, nous nous mêmes aussi-tôt en campagne pour lui rendre visite. Nous le trouvâmes sur son départ; & ce Pere & moi, nous lui donnâmes une seule lettre pour nous deux, qui s'adressoit au Baillif de Venise, résident à Constantinople, & qui ne contenoit qu'un simple recit des loüanges & des mérites de *Tochta Beig*, qui à la Cour
s'é

s'étoit toujours montré notre ami, & de toute la nation des Frانس, le suplians, pour cette considération, & pour les intérêts communs de la Chrétienté, de le vouloir gratifier de son crédit & de son amitié dans l'Ambassade. Les Anglois le chargèrent d'un gros paquet de lettres pour leur Ambassadeur, qui étoit résident dans la même ville, dont *Tochta Beig* nous remercia, le Père & moi, en des termes, qui témoignent combien nos lettres lui étoient chères. Il nous dit clairement, que le sujet de son Ambassade n'étoit que pour signifier au Grand Seigneur, que si les Turcs vouloient la paix, sans autre condition, à la bonne heure; sinon qu'ils ne pouvoient pas espérer du Roi de Perse d'autres avantages pour l'avenir, que ceux qu'ils en avoient reçu jusqu'à présent, qui étoit tout ce que sa commission portoit, pour le faire entendre en termes exprès à Sa Hauteffe. Et que si les Turcs en vouloient user civilement, il n'étoit pas homme pour se laisser vaincre en politesse; que s'ils vouloient faire les fins, & biaiser dans leurs Traitez, il en feroit autant. Que s'ils prétendoient le traiter à la rigueur, il feroit encor pis à leur égard. Et se servant d'une manière de parler fort peu honnête, mais néanmoins assez commune, même entre les personnes les plus civiles, quand elles veulent braver quelqu'un, & le traiter avec mépris, il dit en propres termes, que le Roi de Perse chieroit sur le nez du Grand Seigneur, & de tous les Turcs. *Tochta Beig* est un homme fantasque, &, comme il me semble, un peu brouillon dans ses dis-

Ambassa-
sa des ré-
cipro-
ques du
Turc &
du Per-
san.



cours; & s'il n'est mélancolique, au moins est-il rêveur, ce qui me fait croire qu'il ne va pas volontiers en cette Ambassade, & que la paix avec les Turcs n'est pas si avancée qu'on nous le veut persuader à la Cour. Avant que de visiter *Tochta Beig*, nous fûmes le même jour chez *Zeman Beig*, qui porte la qualité de *Nazir*; c'est-à-dire, de Pourvoieur général, & de Surintendant de tous les trésors du Roi, qui étoit alors un peu hors de la ville, campé sous une tente, pour marcher au plutôt au devant de Sa Majesté. Il nous dit pour nouvelles, que le Roi n'étoit pas pour retourner si-tôt à *Hispahan*, que le peuple en faisoit courir le bruit, & que son absence seroit au moins de deux mois; en quoi il étoit d'autant plus croïable, qu'il étoit homme qui pouvoit le savoir mieux que tout autre, à cause de sa charge. *Tochta Beig* nous ajouta une autre particularité, qu'il ne pouvoit taire; que le Roi lui avoit expressément défendu de boire du vin quand il seroit à Constantinople, pour deux raisons: la première, de crainte que venant à perdre le jugement dans l'ivresse, il ne perdit aussi la conduite des affaires dans sa négociation; la seconde, parce que les Turcs, qui sont beaucoup plus sobres que les Perses, & principalement les personnes graves, se scandalisent facilement, & conçoivent une mauvaise opinion de ces Mahométans qui boivent du vin, & qui s'enivrent. L'Ambassadeur Turc sortit pareillement de la ville, au même-tems que *Tochta Beig* se mit en campagne pour Constantinople. Le seizième d'Avril quelques Chrétiens

L'Ambassadeur de Perse a défense de boire du vin à Constantinople.

d'A.

d'Arménie arrivèrent en cette ville, revenans de Pologne. Ils étoient chargez de quelques lettres de ces quartiers pour Sa Majesté, & d'une qui s'adressoit au Pere Paul Marie Citadin, Religieux de S. Dominique, natif de Bologne, homme de grande autorité, qui quelques années auparavant avoit été envoié de Rome en qualité de Vicaire Général des Dominicains de l'Arménie. Ce Pere étoit alors absent, n'étant pas encor de retour des Indes, où sa charité l'avoit porté, & arrêté quelque tems, pour recueillir les aumônes des Portugais, qui sont assez libéraux, pour le soulagement de ses Convens d'Arménie, qui sont dans la dernière nécessité. Le Pere Jean, Vicaire des Carmes Déchauffez, en l'absence du Pere Paul, qui lui en avoit donné la permission, comme à un de ses meilleurs amis, chez qui il est logé quand il est à *Hispahan*, ouvrit & lût la lettre, que lui écrivoit de Varsovie en langue latine, un certain personnage que nous ne connoissons point; mais qui témoigne bien, par ces paroles, qu'il avoit bonne part dans les Conseils du Roi de Pologne, & dans le maniement des affaires d'Etat. Le seing, ou la souscription, étoit conçûe en ces termes, *Olivarius de Marcones P. K.* dont les deux dernières lettres, séparées l'une de l'autre, & marquées de deux points, nous donnent à juger qu'elles pouvoient signifier *Palatinus Kiovia*, & que le Palatin de Kiovie en étoit l'auteur, qui avoit pensé aux affaires des Cosaques de la mer noire. Qu'il soit, pour l'heure presente ce qui pourra, du nom & seing de cette

let-

lettre, dont nous espérons avoir un jour la connoissance, & dont je garde une copie fort exacte, comme étant intéressé dans cette affaire: ce personnage faisoit savoir au Pere Paul, qu'il lui avoit écrit une autrefois fort au long, de même qu'au Roi de Perse, par un exprès, nommé Jacob l'Arménien, envoié de la part de Sa Majesté Persane. C'étoient les lettres, comme je vous ai déjà dit une autrefois, qui arrivèrent à *Cazuin*, sur la fin de l'année mil six cens dix-huit, où j'étois alors avec le Roi, à mon retour de la guerre contre les Turcs, que Sa Majesté ne lût point, & qu'elle n'a point lû depuis. Ce Seigneur ajoûtoit dans ces lettres, qu'on atendoit avec impatience le retour de ce *Jacob*, avec la réponse; & qu'on s'étonnoit que le Roi de Perse ne l'eût pas renvoié avec ses dépêches; puisque les Polaques étoient entièrement disposez à faire tout ce qu'il voudroit, & de le venir joindre avec leur armée au Port de *Janus*, qui étoit sans doute une place que les Perses devoient avoir demandée pour leur sûreté, & pour être sous la puissance & sous la domination de leur Roi. Et que lui-même (j'entends ce Seigneur de *Marconés*, qui avoit écrit cette lettre) seroit venu en personne pour traiter avec le Roi de plusieurs autres affaires de plus grande conséquence; mais qu'il leur sembloit fort étrange, qu'il n'eût pas daigné leur répondre jusqu'à présent, n'attendant que d'être informez de ses volontez pour se mettre en campagne, & le priant de vouloir faire réponse au plûtôt à ces dernières lettres, & aux précédentes,

Ligue
formée
entre les
Pola-
ques, &
les Per-
ses, ren-
due inu-
tile.

de

PIETRO DELLA VALLE. 87

de qui *Jacob* avoit été le porteur. Par le contenu de cette lettre, nous jugeâmes facilement, que le Roi de Perse devoit avoir fait auparavant quelque instance, pour engager les Polaques dans quelque entreprise sur la mer noire, ou sur la riviére de Trébizonde, où je me suis laissé dire que ce Port de Janus étoit situé, & que les Perses avoient demandé, comme un lieu de retraite, afin que les Cosaques y vinssent par mer se joindre à lui pour faire la guerre au Turc, qui ne pouvoit que lui être extrêmement préjudiciable de ce côté-là, pour les raisons que j'avois proposées au Roi, étant à *Ferhabad*. Nous aprîmes aussi, que les Polonois & les Cosaques étoient prêts, de leur part, & qu'il ne manquoit plus que l'exécution du Roi de Perse, pour l'entreprise d'une affaire de si haute importance. Mais, comme j'ai déjà dit, le Persan ne lut point les lettres, qui lui furent aportées par ce *Jacob* Arménien, & je pense qu'il ne se souvenoit point de les voir; parce que lors qu'elles lui furent renduës, le Grand Seigneur & lui, étoient bien avant engagez dans leurs traittez, & dans une espérance presque certaine de faire la paix; c'est pourquoi, s'imaginant bien ce que ces lettres portoient, & ne desirant que la conclusion de la paix avec son ennemi, il ne voulut plus entendre aux propositions des Polaques, qui n'aspiroient qu'à la guerre. Cette même espérance de paix l'a empêché jusqu'à présent de lire ces lettres, & même lui a fait perdre la pensée d'y répondre. Que si cette paix vient à être empêchée, ou rompue, par quelque occasion, Dieu sait quel en

Port de
Janus,
sur la
mer no-
re.



fera le succès. De ces dernières lettres; une, qui s'adressoit au Pere Paul, comme je vous ai raconté, fut reçüe, & lûë ensuite par le Pere Vicair des Carmes-Déchaufsez; & l'autre, qui s'adressoit au Roi, bien que les Arméniens, qui l'avoient apportée, eussent délibéré au commencement d'aller eux-mêmes la presenter à Sa Majesté, en quelque lieu qu'ils pussent la rencontrer; enfin après y avoir mûrement pensé, ils jugèrent qu'il étoit plus à propos de la confier entre les mains du même Vicair, qui la rendroit au Pere Paul, à son retour des Indes, qu'on atendoit d'un jour à l'autre, pour la presenter à Sa Majesté, suivant ce qu'on leur avoit recommandé à leur départ, que de s'exposer aux incommoditez d'un si long & ennuiëux voïage, qu'il leur eût fallu faire, allant & retournant de *Ferhabad*. Et qu'au cas que le Pere Paul ne revint plus, ou que son voïage fût trop diféré, le Pere Jean traiteroit de cette affaire, de la manière qu'il jugeroit la plus avantageuse. Desorte que les deux lettres étans demeurées entre les mains du Pere Carme, l'un des deux Religieux fera cette affaire avec le Roi, tandis que les esprits se conservent encor dans leur chaleur, aussi-tôt que Sa Majesté fera de retour en ce pais, & à la première commodité qui se presentera. Il la supliera instamment de vouloir prendre la peine de lire ces lettres, tant les premières que les dernières, & d'y faire réponse; & tous deux ensemble ne manqueront point, de leur part, à faire leur possible, pour faire réussir une entreprise si glorieuse. Je ne m'y épargnerai point, de

de mon côté, l'affaire me touchant de si près, comme le premier moteur, qui en a donné les premiers commencemens. Que si le succès ne répond pas à nos desirs; puisque les Polaques ont donné des témoignages si publics de leur bonne volonté, nous sommes dans la résolution de faire entendre au Roi de Perse, & à tous les peuples, que s'il ne s'est rien fait de considérable au desavantage des Turcs, il n'a pas tenu aux Franks, comme le Roi de Perse le publie ordinairement, mais à lui seul, qui a refusé une si belle occasion, qui lui étoit présentée, & que lui-même avoit recherchée autrefois avec tant d'empressement.

Le jeudi saint, que les Chrétiens Orientaux, suivant l'ordre du Calendrier ancien, ont célébré cette année le vingt-troisième d'Avril, nous eûmes fort à propos dans *Hispahan* un Prêtre Sirien, de la nation des Nestoriens, sujets du Prete-Jan, nommé *Gas Hanna*, de la maison de *Nah-hac*, bien qu'*Amid* fut le lieu de sa naissance; au reste fort versé dans sa langue, & très-bien intentionné, qui, après avoir lû nos livres & conféré assez long-tems avec nos Peres Déchaussez, qui l'avoient eu durant quelques jours dans leur maison, s'accordoit assez bien avec nous autres latins, & avoit des sentimens fort Catholiques de notre Foi. Ce bon Prêtre voulant servir d'exemple à ceux de son pais, à un jour si solennel, & même les rendre plus affectionnez aux cérémonies de notre Religion, & pour étouffer la zizanie, que certains schismatiques commençoient à semer par tout, qu'il

Les Pol
laques
dit polak
à faire la
guerre
au Turci

Prêtre
Sirien,
affection-
né à l'E-
glise La-
tine.

qu'il étoit dans l'impuiffance d'offrir en fa langue le facrifice de la Meffe dans notre Eglife, n'ayant aucun *Scemmaz*; c'est-à-dire, aucun Diacre pour l'affifter, ce qu'ils croient absolument néceffaire, voulut au moins communier publiquement, en fes habits facerdotaux, de la main du Pere Vicaire des Carmes-Déchauffez. Il entendit fa Meffe, comme il avoit fait une autrefois, & à la fin de l'Evangile, il fit une exhortation fort profitable au peuple, en langue Arabique, qui est à present commune, les portant à la confession & à la communion en ces saints jours; & , ce qui étoit le plus important, leur prouvant, par les raisons de S. Paul, l'union étroite qui doit être en tous les Chrétiens Catholiques, puisqu'ils font membres d'un même corps, qui est l'Eglife, dépendans d'un même Chef, qui est *Jesus-Christ*, dont le Pape de Rome est le Vicaire souverain. Et qu'il n'étoit pas juste de se désunir, par des partialitez, en diverses sectes, contraires & discordantes les unes des autres, nommant les uns Nestoriens, les autres Jacobites, & les autres diféremment, ni de se séparer de l'Eglife Romaine, qui étoit sa mere & la maîtresse de toutes. Il leur montra pareillement la néceffité de la confession, contre l'abus, dont certains esprits de ces païs sont préocuzez, & comme il n'étoit pas licite de recevoir le sacrement de l'Autel, avant que de s'être présenté à celui de la pénitence. En un mot, ses paroles & ses exemples furent d'une si grande autorité, que ce jour là, & à la même Meffe, plusieurs Siriens commencèrent,

après

après s'être confessé ; les uns à lui , avec la permission du Pere , & les autres au Pere même. Mes domestiques furent les premiers qui s'acquiterent de ces saints devoirs , & en particulier mon Beau - pere , qui ne l'avoit pas encor fait depuis son arrivée à *Hispahan* , quoiqu'il n'eût pas manqué de venir à nôtre Messé avec les autres. Ce sont les dispositions , & comme les premieres fleurs des fruits que nous espérons cueillir un jour de notre Colonie Catholique , si Dieu nous fait la grace de la planter.

Je ne me souviens point qu'il se soit passé rien de mémorable , que ce que je vais vous dire , qui arriva sur la fin du mois de Mai. Deux Peres Augustins allans un jour à cheval par la ville , suivant la coûtume des anciens Perses , qu'ils observoient constamment , jusqu'à la fin des jours caniculaires , au rapport de *Xénophon* , & conformément à la pratique de tous les gens de qualité , qui ne vont point autrement , pour se tirer de la foule du peuple , & des autres embarras des ruës , rencontrèrent deux ivrognes l'épée à la main , qui menaçoient tous les passans , & les contraignoient de fuir. Les Religieux , qui se voïoient un peu à leur avantage , voulans passer outre ; ces ivrognes , étonnez peut-être de la nouveauté de leur habit , & de savoir que c'étoient des Francs , d'une profession contraire à leur créance , avec la fureur du vin qui les possédoit , se jettèrent sur ces Peres ; dont l'un prenant la fuite , & l'autre aiant mis pié à terre , ou étant tombé de cheval , criant à l'aide ; ils eurent bien de la peine à se sauver

Insolem-
ce de
quelques
ivrognes
griève-
ment puni-
nie.

ver de leurs mains, à la faveur d'un grand nombre de gens, qui vinrent à leur secours. Ils firent ensuite leurs plaintes au Gouverneur de la ville, de ce qu'aïans l'honneur d'être hôtes du Roi, ils avoient été traités de la sorte. Ce Gouverneur, quelques jours auparavant, avoit fort maltraité un marchand Venitien, qui avoit été trouvé avec une certaine Dame Mahométane. C'est pourquoi tous les Frans, de toutes les nations de l'Europe, aïans été dans sa maison, ils firent un grand bruit à ce sujet, & le menacèrent d'en faire leurs plaintes par écrit à Sa Majesté. Celui-ci voulut donner en cette occasion quelque satisfaction aux Frans; & aïant appris que ces ivrognes étoient des gens d'*Ali-culi Chan*, Président du Conseil, il lui en parla d'abord & obtint de lui la permission de les punir. L'un fut trouvé, arrêté par la Justice, & exécuté à mort sur le champ, par son ordre, aïant eu le ventre ouvert, suplice ordinaire des criminels. L'autre s'enfuit, sans savoir où; mais le Gouverneur le fit proscrire, ordonnant qu'il seroit mis à mort, en quelque lieu qu'on le trouvât. Et, si je l'ai bien compris, il fit encor publier par la ville, qu'aucun ne fût si hardi que d'offenser les Frans, ou d'avoir querelle avec eux. Le suplice de cet ivrogne ne fut pas trouvé fort rigoureux, parce qu'il le méritoit, suivant leurs loix.

Au défaut d'autre matière, & pour ne pas finir si-tôt ma lettre, aïant le loisir & le tems de vous écrire au long, je vous dirai quelques particularitez de deux bâtimens de cette ville, que j'ai considéré quel-

que-

quelques fois, par divertissement, dont je ne me souviens point de vous avoir jamais écrit, & qui méritent néanmoins que vous en ayez la connoissance. Le premier est le château d'*Hispanhan*, où sont les trésors du Roi, les papiers, les armes, & les autres choses de conséquence, & où le Vizir, qui l'a en garde, fait sa demeure. L'autre, sont les glaciers, qu'ils appellent *Buzchané*, qui est le lieu où se fait & se conserve en grande quantité toute la glace, qui se consume dans cette ville durant l'été, pour rafraîchir, tant la boisson, que les fruits, & ce qui est nécessaire pour les usages de la table. Le château est bâti dans un lieu plat, comme les autres bâtimens de la ville, à une de ses extrémités, & un peu hors de son enceinte. Il est d'une grandeur raisonnable, avec plusieurs & divers logemens au-dedans, où cependant je ne suis jamais entré. J'ai remarqué qu'il n'a, par les dehors, aucun fossé qui l'environne, comme les forteresses ou citadelles, ni contrescarpe, ni rempart; mais une seule muraille, fort élevée & épaisse à proportion, qui n'est pas bâtie de pierres ou de cailloux, mais de terre séchée au soleil, qui étant foulée & pressée fortement, vient à se durcir avec le tems, comme le tuf. Cette sorte de muraille n'est point sujette à la batterie du canon, parce que les boulets n'y font qu'un trou médiocre où ils entrent, & s'arrêtent au-dedans sans faire aucune brèche; il est vrai qu'elles sont trop foibles pour résister à la sape, & aux travaux des pionniers. Mais comme les forces du pais ne consistent pas tant dans les murail-

Descri-
ption du
château
d'*Hispan-*
han.

Les Per-
ses ne
fortifient
point
leurs
places.

les des places, que dans les armées de leurs soldats, leurs châteaux ne sont que des maisons publiques & assez fortes, pour servir plutôt en tems de paix que de guerre, à conserver les choses qu'ils veulent y mettre à couvert, & tenir en sûreté. C'est tout ce que je vous puis dire du château d'*Hispahan*. Pour ce qui regarde les glaciers, il faut savoir qu'on n'a point l'usage en cette ville de ramasser & garder de la neige pour l'été, comme on le pratique dans l'Italie, & dans plusieurs autres villes de la Perse, & comme ils le pourroient faire facilement ici, s'ils en vouloient prendre la peine; parce qu'elle y tombe fort épaisse durant l'hiver. Mais ils aiment mieux user de glace que de neige, soit par coutume, ou par galanterie, ou par délicées, non de celle qui se forme par hazard à la campagne, des eaux le plus souvent sales & corrompues, & qui est par conséquent fort préjudiciable à la santé, & moins unie que l'autre; mais de celle qui se fait par artifice, des eaux les plus pures & les plus claires qui se peuvent trouver. Outre qu'elle est plus pôle, elle a toutes les bonnes qualitez nécessaires pour la santé du corps, qui se fait & se conserve en la manière que je dirai. Il y a une grande plaine, hors de la ville, exposée à la bize, où ce vent souffle avec liberté, & où ils tirent une muraille droite du levant au couchant, d'une longueur, telle qu'il leur plaît; mais pour l'ordinaire, de vingt ou vingt-cinq toises de long; d'une épaisseur juste & suffisante, autant qu'il en est de besoin; & d'une hauteur, qu'elle puisse défendre

Descri-
ption des
glaciers.

fendre du soleil, & de faire bien loin de l'ombre sur la terre, même quand cet astre est en sa plus haute élévation, & au point de son Midi, aux plus grands jours d'été, qui est environ de huit toises de haut, ou un peu davantage. A cette muraille, ainsi conduite du levant au couchant, il y a comme deux bras, ou deux autres pans de murailles, tirez en angles droits, qui vont du midi au septentrion, en ligne droite, d'une même hauteur & épaisseur, que celle du grand mur, & d'une longueur proportionnée, qui contient environ la cinquième partie de la longueur de l'autre. De sorte que, par exemple, si la muraille, qui va du levant au couchant, est de vingt toises; ces deux bras, qui sont aux extrémités, & qui s'étendent vers le septentrion, n'en auront que quatre, au plus. Et ces deux bras, qui sont à ces deux extrémités, servent à donner de l'ombre au dedans, & à empêcher que le soleil n'y donne le matin & le soir, lorsqu'il se leve & qu'il se couche. Par ce moyen le soleil n'y bat jamais, & tout le long du jour il y a de l'ombre continuellement, qui couvre la terre de l'étendue de plusieurs toises: & le vent de bize y donne avec liberté, n'y aiant aucun empêchement de ce côté-là, qui en ferme ou défende l'entrée. Dans ce réduit, frais & ombragé tout à l'entour, ils creusent une fosse, aussi profonde qu'il leur plaît, & ordinairement de vingt ou trente palmes, qui ocupe toute l'étendue de cette grande enceinte de murailles. Et l'hiver étant venu, quand le froid est le plus rigoureux, & que les gelées sont plus fortes; je ne sai
com-

comment, ni avec quels instrumens ils labourent la plaine, qui est au-devant de cette fosse & de ces bâtimens, & qui est exposée & découverte au Nord, en plusieurs petits sillons, qui viennent ensuite à remplir cette enceinte d'autant de petits canaux, qui n'ont que trois ou quatre doigts de profondeur. Sur le soir, ils conduisent, d'ailleurs fort proprement, par certains petits canaux, je ne sai s'ils sont couverts ou non, une eau courante, claire & bien choisie, qui abreuve la plaine de telle sorte, que tous ces autres petits canaux, qui sont entre les sillons, reçoivent autant d'eau qu'ils en peuvent tenir, & non pas davantage. Cette eau, comme elle est basse & en petite quantité, se glace facilement la nuit suivante, alors ils jettent & répandent la glace dans cette fosse le lendemain, dès le point du jour, avant que le soleil soit levé, ou qu'il ait aucune force. Et parce qu'il est impossible que cette glace ainsi jettée, soit arrangée également dans cette fosse, ils versent un peu de la même eau dessus, qui venant pareillement à se glacer, remplit tous les vides, & met la superficie dans une parfaite égalité. Par ce moyen toutes ces pièces, ramassées les unes avec les autres, ne font qu'une seule masse, qui va d'un bout à l'autre, épaisse plus ou moins, selon la quantité qu'ils en ont tirée de leurs canaux. Le soir suivant, ils conduisent l'eau dans leurs sillons, de la même manière que le jour précédent, & le lendemain ils ramassent encor la glace, dont ils font une seconde couche, qui se prend avec l'autre, par le même artifice, & par la même

me

me infusion d'eau qu'auparavant ; & des deux, il ne s'en fait qu'une pierre. Ils continuent cette opération tous les jours durant un mois, ou plus, jusqu'à ce que la fosse soit pleine, & comblée d'un bout à l'autre, depuis le fond jusqu'aux bords, au niveau du terrain. La glace étant ainsi formée, afin qu'elle se conserve mieux durant tout le tems qu'ils n'en usent point, les chaleurs n'étans pas encor excessives, ils la couvrent d'un peu de paille, de peur qu'elle ne soit endommagée du soleil. Car pour la pluie, qui tombe rarement en ces quartiers, ils ne l'appréhendent pas beaucoup. L'été, ils la rompent à coups de pics, & la mènent par la ville, sur des chevaux, ou sur des mulets, qui sont assez chargez de deux ou de trois pièces, qu'ils vendent par les ruës, outre celle que les marchands achètent en gros, & qu'ils revendent en détail, à juste prix, dans leurs boutiques, n'y aiant point de maison qui ne s'en serve & n'en fasse provision. Ils la rompent en pièces, à coups de haches & de marteaux, dont ils mettent une partie dans leur vin, d'une autre dans leur eau, & l'autre dans les vaisseaux où ils boivent. Ils en mettent aussi de grosses pièces sur les fruits, & sur d'autres viandes, dans les plats qu'on sert à table, avec tant de gentillesse, qu'on ne peut voir rien de plus beau. Elle est rafraichissante, autant & même plus que la neige ; & outre qu'elle rafraichit, elle réjouit extrêmement la vûë, par sa blancheur transparente. Il y a un grand nombre de ces glaciers dans *Hispahan*, parce qu'il s'en consume tous les ans une grande quantité

dans cette ville. J'ai voulu vous en faire la description fort au long, comme d'une chose qui mériteroit bien que ceux de notre païs en eussent la connoissance & l'usage. Et je ne doute point que si on en fa-voit le secret en Italie, on ne pût facilement faire de semblables bâtimens, où les eaux, bonnes à merveille, ne manqueroient point à cet éfet : si ce n'est que la trop grande humidité de notre terroir seroit contraire & nuisible à la glace, qui se garde facilement à *Hispahan*, où la terre est extrêmement sèche, & par conséquent fort propre à sa conservation. Encor pourroit-on y remédier, en garnissant les lieux de paille tout à l'entour, au-dessus & au dessous, couvrant les bâtimens, qui sont ici découverts, pour les défendre de la pluie, & usant de toutes les précautions, que nous avons coutume d'apporter à nos puits de neige, qui ne nous réussissent pas mal.

Chats
de Chorazan.

L'amour que j'ai pour ma patrie est grand, & le desir que j'ai de l'enrichir de tout ce que je pourrai trouver de bon & de beau en quelque païs que ce soit, ne l'est pas moins. Jusques-là, qu'ayant rencontré en ce païs une très-belle espèce de chats, qui sont proprement de la Province de *Chorazan*; mais d'une autre mine & d'une autre qualité, que ceux de *Sore*, dont nous faisons tant d'estime, & qui ne sont rien auprès de ceux de *Chorazan*, je suis dans la volonté d'en porter à Rome, pour en peupler la race dans l'Italie. Leur grandeur & leur forme est comme celle des chats ordinaires. Toute leur beauté consiste dans leur couleur & dans leur poil, qui est

PIETRO DELLA VALLE. 99

est gris, sans nulle mouchetûre & sans nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, si ce n'est qu'elle est un peu plus claire, ou plus obscure, sur le dos & sur la tête, & plus claire sous la poitrine & sous le ventre, qui va quelquefois jusqu'à la blancheur; avec ce tempérament agréable, du clair & du brun, comme parlent les Peintres, qui mêlez l'un dans l'autre, font un merveilleux éfet. De plus, leur poil est délié, fin, lustré, & mollet ou délicat comme la soïe, & si long, que quoiqu'il ne soit pas entièrement hérissé, néamoins il est en quelques endroits couché & annelé, particulièrement sous la gorge, à la poitrine & aux jambes. Enfin je puis dire que les chats de *Chorazan*, sont entre les autres chats, ce que sont les barbets entre les chiens. Le plus beau de leur corps est la queuë, qui est fort longue, & toute couverte de poil, long de cinq ou six doigts, qu'ils étendent & renversent sur leur dos, comme font les écureuils, la pointe en haut, en forme de panaches, qui est un objet agréable à la vûë. Ils sont, au reste, si privez, que ma femme ne peut s'empêcher quelquefois d'en mettre quelqu'un dans nôtre lit entre les draps. J'en ai mis ensemble quatre couples, mâles & femelles, afin qu'ils multiplient, & que j'en puisse porter un nombre à Rome, que je tiendrai renfermez dans une cage durant mon voïage, comme les Portugais en ont fait conduire d'ici jusqu'aux Indes. Mon beau-pere, qui est d'une belle humeur, voïant que je les estime beaucoup, n'a point d'autre pensée, tous les matins, que de leur faire donner à manger



en sa presence. Il prend un plaisir particulier de diviser la part à un chacun, & de les faire sauter en haut pour la prendre. Il les carresse; il les appelle chacun par son nom, ambar, caplan, farcfanic-chio, ninfafa; & eux pareillement le connoissent, ils miaulent autour de lui, ils sautent sur lui, qui est un divertissement agréable. Je n'ai peur que d'une chose, qu'il me ruine, pour leur donner trop de chair.

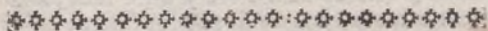
Agneaux
de di-
verses
cou-
leurs.

Je croi vous avoir écrit une autrefois, que la Province de *Chorazan* produit des agneaux de diverses couleurs, les uns gris, les autres noirs, & les autres blancs, dont le poil est fort beau, tout hérissé, & parfaitement frisé & ennelé vers la pointe. Mais de quelque couleur qu'ils soient de ces trois, les uns ont le poil ou la laine longue de quatre doigts & davantage, qui, outre la beauté qu'elle leur donne, les couvre & les défend des plus grands froids de l'hiver. Les autres l'ont médiocre, d'un ou de deux doigts au plus; & les autres si courte, qu'ils n'ont point d'autre beauté plus que les nôtres, sinon qu'elle est frisée. Ceux qui sont à grande laine, de couleur grise, l'ont un peu blanche vers la pointe; desorte que ce poil qui est luisant, venant à se friser en rond, & à se boucler en forme de petits nœuds, ces boucles paroissent, à ceux qui les regardent de loin, comme autant de perles, enfilées dans ces poils de laine. J'emporterai de ce pays des pellisses, & des fourures de bonnets de toutes ces peaux & de toutes ces couleurs, avec plusieurs autres choses curieuses, & entr'autres des bonnes saies, ou juste-au-corps bien fourrez. Je dis que



PIETRO DELLA VALLE. 101
je les apporterai à Rome, comme si déjà j'é-
tois prêt à partir pour l'Italie, quoique je
ne sache pas encor le tems, ni beaucoup
moins le jour de mon départ, qui fera
quand il plaira à Dieu, entre les mains de
qui je remets entièrement la conduite & le
succès de mes affaires. Cependant je vous
prie de me conserver toujours l'honneur de
vos bonnes graces, & de celles de nos amis
communs, à qui je baise les mains d'une
grande affection.

D'Hispanhan le 20. de Juin 1620.



L E T T R E X.

D' H I S P A H A N.

*Cette lettre n'est qu'un Panégyrique des vé-
ritez & des mérites du Pere Paul Marie
Religieux Dominicain, Vicaire Général
de son Ordre dans l'Arménie, & une re-
commandation de Thomas Gentilhomme
Portugais.*

M O N S I E U R ,

Je commencerai la presente, par où un
de nos Poètes a commencé le recit de ses
disgraces.

Mon livre, vous irez à Rome, pour paroître Ouid.
Devant ceux qui sont nez au monde pour Trist. lib.
régner. 1. eleg. 6.

*Je n'en suis point jaloux, pourvû que vôtre
Maître*

Aie la liberté de vous acompagner.

E 3

O!

O ! si je pouvois aller à Rome avec ma lettre, & avec le bon Pere Paul Marie Ciatadin, de l'Ordre de S. Dominique, Vicaire Général de l'Arménie, qui me fera la faveur de la porter ; combien de discours agréables, combien de contes facétieux, combien d'entretiens honnêtes, combien de conférences doctes & savantes aurions-nous à faire à l'ombre des rochers de *Posilipe*, que j'ai tant aimé ? Mais puisqu'il ne m'est pas permis d'y aller en si peu de tems, & par un chemin si court, que ce bon Pere y aille seul, à la bonne heure, je n'en suis point fâché, qu'il y arrive heureusement, & que le Ciel veuille le favoriser dans son voiage de toute la prospérité & de tous les bons succès que je lui souhaite. Que puis-je dire de cet illustre personnage, qui fait plus de la moitié de mon ame, sinon qu'il est un des plus rares esprits & des plus savans que je connoisse ? Et ce qui augmente la matière de sa gloire, c'est une personne d'une rare vertu, & d'une très-sainte vie ; & quiconque a l'honneur de converser avec lui, de témoin, devient bien-tôt le juge & le héraut de ses loüanges. C'est le second Apôtre de l'Arménie en Orient, qui pour la gloire de l'Evangile a souffert de grands travaux, & entrepris de longs voïages jusqu'aux Indes, aiant rempli tous les lieux où il a demeuré, de l'odeur de ses bonnes actions & de son ardente charité. Sa renommée vole déjà jusqu'aux extrémitez du monde, & passe les bornes du soleil. Et je ne doute point que vous n'en aïez entendu parler à ses confrères de Naples. Pour moi, n'aïant rien

Ioüange du P. Paul Marie, Religieux Lomincain.

rien à vous dire, qui puisse égaler la grandeur de ses mérites, j'aime mieux me taire, que d'en obscurcir l'éclat, qui surpasse la clarté du soleil, par l'obscurité de mes pensées, & par les nuages de mon discours. Je suis donc fort content que ma lettre aille jusqu'à Naples, où elle sera vüe de plusieurs, & particulièrement de vous, Monsieur, qui n'avez pas des yeux de taupe, mais des yeux de linx. Et je vous tiendrai conte des faveurs, que vous, & mes autres amis de Naples, ferez à ce bon Pere, comme vous pouvez bien le comprendre, de l'estime que je fais de sa personne, & de ce que je vous en ai dit, d'où j'atends les effets, sans autre recommandation, connoissant combien vous êtes prompt à m'obliger en toute occasion. Pour des curiositez, je n'en ai point à vous écrire pour ce voiage qui soient de conséquence, que je réserve à une autre occasion; non plus que des nouvelles de l'état de mes affaires, & de celles du païs. Le Pere, qui en a une parfaite connoissance, pourra vous les faire savoir de bouche. Je vous assure qu'il n'y a personne qui en soit mieux instruit que lui, & qui vous en puisse parler avec plus de certitude & de vérité. Desorte que remétant le tout au raport qu'il vous en fera, je finirai la presente par les humbles baise-mains que je vous presente, & à M. André mon Compère, à M. Colleta, à M. le Docteur, & à nos autres amis, qui recevront pareillement, de ma part, cette lettre pour eux, comme l'aïant écrite à tous en commun.

D'Hispanhan le 3. d' Août 1620.

E 4

M.

Recom-
menda-
tion d'un
Gentil-
homme
Portu-
gais.

M. Thomas de Lima, jeune Gentilhomme Portugais, est pour aller de compagnie avec ce bon Pere, qui vous informera pleinement des bonnes qualitez de ce Seigneur, des travaux qu'il a souffert, & des voïages qu'il a fait sur les terres des Indes, pour le service de la Religion. Tout ce que j'ai à vous dire, est qu'outre la considération particulière de son mérite distingué, je vous supplie de le considérer comme une personne que je desire servir. C'est pour-quoi vous m'obligerez infiniment de lui donner la connoissance de tous mes amis.

LETTRE XI.

D'HISPAHAN.

Cette lettre contient trois choses fort remarquables. La naissance d'une guerre cruelle, entre les Persans & les Portugais, par la prise de l'Isle de Kesom sur le Persan, pour la commodité de l'eau. Les impostures étranges d'un Seigneur Persan, qui se disoit le Mechdi, ou l'Envoïé de Dieu; & sa fin malheureuse. Et les desseins d'une ligue, entre les Polonois & le Persan.

MONSIEUR,

Je ne veux pas vous écrire pour cette fois aucune lettre d'avis; d'autant plus que je suis plus en colère, de ce qu'il arrive ici tous les jours des caravanes & des couriers d'Alep, qui nous apportent des lettres, & des nouvelles de la Chrétienté, sans en avoir jamais aucune pour moi, qui vien-

ne

ne de Naples, de votre part, qui sont celles que je desirer avec plus de passion. Cependant le porteur aiant retardé quelque-tems son départ, je n'ai pû m'empêcher de prendre la plume pour vous mander des nouvelles de ce païs, n'aïant pas voulu permettre que ma main fut la dernière à vous faire savoir ce que vous pourriez apprendre de la bouche de ceux qui vont vers vous, qui ne manqueront pas de vous raporter ce qui se passe, quand même je manquerois à vous l'écrire. Voici donc en peu de mots ce que j'en ai pû recueillir, depuis ma dernière du vingtième de Juin.

L'onzième de Juin passé, il arriva ici aux Peres Déchauffez un homme de pié venant d'Ormus, qui apporta les nouvelles, que les galions extraordinaires de Portugal, qu'on avoit si long-tems attendu, avoient mouillé l'ancre à la vûe d'Ormus le seizième de Juin, qui devoient amener le Pere Racheté de la Croix, Carme-Déchauffé, avec la réponse, & les lettres de Sa Majesté Catholique au Roi de Perse, dont je vous ai souvent parlé; que le Général, ou Capitaine Major de ces vaisseaux, étoit un certain *Ruy Freira d'Andrada*, bon soldat, & résolu de s'aquiter dignement de sa charge. Mais que le Pere la Croix, conformément au bruit que les Anglois, en avoient fait courir il y a déjà long-tems, sans que je puisse comprendre par quel moïen, & de quel endroit ils l'avoient pû savoir, étoit mort dans le voïage avec son compagnon, nommé Frère Elisée, sur les côtes de la Guinée, n'étans pas encor bien éloignez de Portugal; le Pere, le

Mort de
deux l'e-
res Car-
mes Dé-
chauffez
susp-
çonée
de poi-
son.



trentième de Mai de l'année précédente 1619. & le Frère, quelques jours auparavant, tous deux étans tombez malades le même jour, & d'une même maladie. Ce qui donna occasion à quelques-uns de soupçonner, qu'étans Castillans de naissance, quelque Ministre Portugais leur pourroit avoir donné du poison, pour se défaire d'eux, avant leur arrivée, de peur que les Castillans ne vinssent à s'introduire & à prendre pié dans les affaires du Portugal. Mais ce soupçon est autant téméraire & mal fondé, que le Capitaine général des vaisseaux est grand ami des Peres Déchaufsez, qui avoit une affection particulière pour le Pere de la Croix, dont la mort lui fut extrêmement sensible. Outre qu'il lui étoit fort avantageux que le Pere vécut plus long-tems, pour l'honneur de sa charge, & pour l'avancement de ses affaires. Desorte qu'on ne peut raisonnablement le soupçonner d'une action si noire, que nul autre pareillement ne pourroit avoir commis dans le vaisseau d'un Général: quoiqu'il en soit, le Pere est décédé. A peine ces galions commençoient à paroître, que le Pere Prieur du Convent des Carmes d'*Ormus* entra dans une barque, pour aller dans le vaisseau du Général recevoir les premières nouvelles; & s'en étant retourné la même nuit, il dépêcha cét exprès d'*Hispahan* au Pere Vicaire d'*Hispahan*. Ce messager, outre la lettre du Prieur, lui apporta encor celles du Général des vaisseaux, du Capitaine d'*Ormus*, & d'un autre Ministre d'Espagne, qui est là en qualité de Trésorier, qu'ils nomment l'Intendant

dant des affaires , qui tous demandoient conseil au Pere Vicaire d'*Hispahan* , de ce qu'ils doivent faire , vû la mort du Pere Racheré , & les mauvaises intentions du Roi de Perse contre les Portugais , qu'il avoit suffisamment déclarées de vive voix , & par la réponse qu'il avoit renduë il y a quelque-tems , par le moïen du même Pere Vicaire , à une copie qui étoit venuë par terre , par une autre voie , des lettres du Roi d'Espagne , qui devoient être présentées à celui de Perse , par les mains du défunt. Vû aussi les aparences d'une guerre presque formée , à laquelle ceux de l'Arabie-heureuse avoient donné commencement. Car ils avoient fait plusieurs insultes par mer au Roi de Perse , & suscité contre lui les gens du Chan de Sciraz , avec un grand nombre de barques. Les Portugais avoient donné du secours à ces derniers , & étoient résolus de ne les point abandonner , aïant déjà fait venir à cet effet de Goa quantité de vaisseaux chargez de soldats. Ils demandoient donc conseil au Pere , comme étant pleinement informé de l'état des affaires de Perse , de ce qu'il jugeroit le plus expédient dans cette conjoncture ; parce que les ordres & les instructions d'Espagne portoient, que le Pere Racheré s'adresseroit directement à Dom Garcia de Silva Figueroa , Ambassadeur de Sa Majesté Catholique , qu'on présuposoit être encor en cette Cour , afin qu'eux deux ensemble traitassent avec le Roi. Mais que si , par hazard , le Pere venoit à manquer en chemin , ou que Dom Garcia ne se trouvât plus dans la Perse , qu'il vint d'Ormus quelque autre

Les Portugais
diverses ,
pour
traiter
avec le
Perse.

108 VOYAGES DE
personne d'autorité, sous le nom d'Ambassadeur, nommant en particulier l'Intendant des affaires, ou le Capitaine Major; non pas celui des galions; mais un autre, qui réside à Ormus, & qui commande à la garnison ordinaire de cette place. Le Général des Vaisseaux, comme un vaillant soldat, qui ne demandoit que de l'emploi, pour s'autoriser dans sa charge, n'étant pas beaucoup considéré dans le repos de la paix, témoignoit assez, par sa lettre, le desir qu'il avoit de rompre avec le Persan, sans attendre ni réponse, ni Ambassade, & se tenoit toujours préparé à cela. C'est pourquoi il ne permit point qu'aucun de ses soldats prît terre, excepté quelques pauvres malades, & quelqu'autres des plus considérables, qu'il prît avec lui, quand il descendit, pour aller rendre ses visites au Capitaine d'Ormus, & aux autres Ministres. Le Capitaine d'Ormus, au contraire, qui étoit mieux instruit des affaires du país, & qui étoit intéressé dans le commerce des marchandises avec la Perse, que la guerre pourroit interrompre, préféroit les avantages de la paix aux incommoditez de la guerre, à laquelle néanmoins il ne consentoit point, si l'on ne faisoit pour toujours quelque honnête acommodement avec la Perse, par l'entremise d'une Ambassade, ce qui ne lui sembloit pas difficile. L'Intendant des affaires, soit pour les mêmes intérêts du commerce, ou pour la plus grande connoissance qu'il avoit des forces & des affaires de l'un & de l'autre parti, se portoit à la paix. Mais il n'eût pas voulu venir en qualité d'Ambassadeur en Perse,
pour

pour éviter peut-être les dépenses, ou les incommoditez du voïage; ou parce qu'il prévoïoit bien que l'Ambassadeur qui viendroit ne feroit aucune bonne affaire, ou pour quelque'autres considérations qui le touchoient; & il paroïsoit, par leurs lettres, que la résolution du traité dépendoit entièrement du conseil, que le Pere Vicaire d'*Hispahan* leur donneroit. Les galions, envoieez extraordinairement de Portugal, étoient au nombre de quatre, sans compter une Ourque qui les suivoit, faisant cinq Vaisseaux en tout. Ce dernier même se perdit sur les côtes de Melinde; les hommes s'étans sauvez du naufrage, avec l'artillerie, & peut-être avec les marchandises, parce qu'il fut brisé sur les terres des Portugais. Outre ces quatre galions, arrivez de Portugal, il y avoit trois autres vaisseaux, qu'ils avoient pris dans le détroit de la Méque, chargez de marchandises. Desorte qu'il y avoit en tout sept vaisseaux assez bons, bien armez, bien équipez, bien bâtis, & bien pourvûs de soldats & de munitions. Ils avoient ordre du Conseil d'Espagne de prendre de force la Citadelle & le Port de Combru en la terre-ferme de Perse, au cas que le Roi fit refus de le leur remétre entre les mains de son bon gré; de s'emparer des Isles de Barheim & de Kesem; de détruire le peuple des *Nichilû*, ennemi des Portugais, qui habite à present dans les terres du Roi de Perse, sur les côtes de la mer, où il a passé du rivage de l'Arabie, qui est à l'oposite, & à la dévotion des Portugais, où il faisoit auparavant sa demeure. Enfin ils avoient

Entre-
prise des
Portu-
gais
contre
les Per-
sans.

avoient ordre de bâtir une Citadelle dans Kesem, & d'y mettre garnison, pour s'assurer à l'avenir de cette Ile, où il y a quantité de bonnes eaux, dont Ormus a disette, afin qu'elle fut à sa dévotion, comme elle est à sa bienséance, sans être jamais sujette à la domination des Perses, qui l'occupent à present. Il y avoit encor au port d'Ormus quelque'autres vaisseaux de guerre, comme je l'ai déjà dit en passant, qui étoient venus de Goa, pour secourir les Arabes, & pour se joindre avec eux contre les Anglois. Desorte qu'on faisoit compte de plus de trois milles Portugais en tout, que leurs ennemis estimoient encor être en plus grand nombre. Cette nouvelle avoit été apportée aux Ministres du Roi de Perse, par un courier à cheval, envoyé expressément par le Sultan de Bender en grande diligence, six jours avant que nous l'eussions reçüe. Et ce courier avoit changé de relais à Lar, & puis à Sciraz; & enfin il avoit pris des chevaux tous frais à *Hispanhan*, pour aller trouver le Roi. Lala Beig, Trésorier d'*Hispanhan*, se découvrit à quelques marchands Francs, & leur ajoûta, que les Portugais avoient fait quelque'entreprise sur le Barheim & sur Bender, qui est le Port de Combru, mais qu'on y avoit pourvû de bonne heure. Les Peres Augustins, qui résident à *Hispanhan*, & qui s'intriguent volontiers dans les affaires de leur Nation, soit qu'ils en aient la commission, ou autrement, dès aussi-tôt qu'ils entendirent le bruit de ces nouvelles, commencèrent à courir par la ville, pour assurer aux Ministres de l'Etat, aux Officiers, & au peuple,

ple, que cette armée n'étoit point venuë pour faire la guerre aux Perfans, avec qui tous les Portugais defiroient de vivre en bonne paix, & dans une ferme & inviolable correspondance, mais pour courir sur les Anglois, dont le tems feroit connoître la vérité.

Le feizième de Juillet, qui tomboit au quinzième du mois *Sciohaban*, les Mahométans solemnifèrent une de leurs grandes fêtes, qu'ils nomment *Sceb-i-Berat*; c'est-à-dire, la nuit d'immunité ou d'exception, pendant laquelle ils ne font point d'autres actions, que de prier Dieu, de donner l'aumône aux pauvres & de vâquer à d'autres semblables œuvres de piété, qu'ils appliquent, particulièrement aux ames des défunts, confessans & croïans, selon les principes de leur foi, ce que nos hérétiques, qui étans Chrétiens ont reçu de plus grandes lumières, ne veulent pas croire, ni avoüer. Et cette fête arrive toûjours le quinzième de *Sciohaban*, suivant le cours de la lune, dont je pense vous avoir écrit une autrefois. L'on fit une autre fête à *Hispahan* le jour suivant, parce que toutes les boutiques aïans été fermées, le peuple se transporta hors de la ville, au lieu acoutumé, pour faire des prières publiques pour la santé du Roi, qui étoit grandement malade, & en danger de mort, à *Ferhabad*; jusques-là, que les *Chizilbasci*, qui font la plus grande & la plus noble partie de sa milice, ne le voïans plus depuis quelques jours commencèrent à se soulever, d'où vint que *Zeineb Begum*, la première & la plus considérée de toutes les Princesses, qui

Les Mahométans dévots aux ames des défunts.

avoit

avoit été disgraciée de la Cour durant plusieurs années, mais qui fit enfin sa paix avec le Roi à *Cazuin*, où j'étois alors l'an 1618, qui n'a point abandonné Sa Majesté dans cette dernière maladie, & qui l'a toujours servi de sa propre main, avec beaucoup d'affection, voyant le danger de l'état présent des affaires, pour le murmure des *Chilbasci*, dit hardiment au Roi, qu'il n'y avoit point de tems à perdre, s'ils ne vouloient être tous massacrez dans le Palais, comme il arrive assez souvent en semblables rencontres, par l'élection d'un nouveau Roi: & tout malade & foible qu'il étoit, elle le mit dans une litière, qu'elle fit faire sur le modèle de la mienne, qu'elle avoit vûë à la campagne, & puis elle le fit sortir dehors pour être vû des Gentilshommes de sa Cour & de ses gardes, qui le tirèrent de *Ferhabad* & le conduisirent à *Firuschu*, où l'air étant extrêmement sain, il commence à se porter mieux. L'appréhension fut si grande dans le Palais, & l'affaire alla si avant, que le Roi même, pour arrêter le cours du mal, parloit déjà de nommer pour un Successeur à la Couronne, le plus jeune de ses deux fils, *Imamculi Mirza*, jeune Prince de bonne mine, & qui promet beaucoup. La sortie du Roi apaisa les murmures, & fit que la Perse n'eut pas besoin de voir la Couronne d'un pere sur la tête de son fils; néanmoins le jugement & le choix que le Roi *Abbas* avoit fait de son cadet, aiant été publié par tout, *Imamculi Mirza* acquit autant de crédit & de réputation, que le pauvre *Muhamed Chodabendé Mirza* son aîné en perdit dans l'esprit

Le Roi de Perse grièvement malade, nomme un Successeur.

l'esprit du peuple; & peut-être que le petit *Soliman Mirza*, son neveu & fils de défunt *Sofi Mirza*, l'aîné de tous ses enfans, ne fit pas une petite perte; parce que la créance commune étoit, que S. M. avoit eu toujours la volonté portée pour le petit *Soliman*, conformément à ce que je vous ai écrit autrefois: mais dans cette conjoncture, son bas âge le rendant encor incapable de régner; & d'ailleurs le Roi étant obligé de n'avoir aucune inclination pour *Chodabendé*; le meilleur moïen que S. M. pût prendre pour prévenir & remédier aux desordres, fut de choisir un milieu, & en choisissant *Imanculi*, qui peut espérer avec le tems une bonne fortune, puisqu'il en a déjà reçu les premières faveurs. Le Roi a recouvré sa santé depuis qu'il est à *Firuzcuh*, néanmoins avec beaucoup de peine, & non entièrement; car je suis persuadé que cette maladie lui a donné un dangereux coup, parce que quoi qu'il soit d'une constitution assez robuste, la vieillesse lui a diminué les forces, étant âgé de cinquante-deux ans. Les excès de la bouche, & les débauches continuelles des femmes, lui ont ruiné la santé; & les sueurs du mal de Naples, dont il a été ataqué plusieurs fois, lui ont usé le corps, en lui ôtant jusqu'au poil de la tête. Ajoûtez à tout cela, les inquiétudes, les chagrins, & les peines d'esprit, communes aux personnes de cette qualité, qui l'ont entièrement abatu; desorte que je ne juge pas qu'il doive vivre long-tems. Il n'étoit pas seul malade à *Firuzcuh*; on tient qu'il y avoit plus de quatre-vingt Dames de son Palais arrêtées au lit, qui toutes avoient pris leur maladie

à Fer-

à *Ferhabad*, parce qu'elles y étoient allées trop tard, & que l'air y est très-mauvais dans les chaleurs. Je me suis laissé dire une chose, que je ne puis croire, que le Roi a maudit *Ferhabad*, & qu'il n'ira plus jamais. Je viens d'apprendre que Sa Majesté a à *Firuscuh*, auprès de sa personne, trois Ambassadeurs; un Moscovite, arrivé depuis peu; un Turc, qui n'est pas de grande considération, n'étans qu'un simple Janissaire, qui est venu de nouveau; & le Résident d'Angleterre, qui est allé là exprès, pour obtenir permission du Roi d'aller à *Gilan* choisir de la soie à sa mode; parce qu'il n'y en a que de la déliée de Chorazan à *Hispanhan*, qui n'est pas celle qu'ils demandent; & il n'y en a point de grosse, qui est celle qu'ils cherchent. Le Roi lui a donné permission d'aller en la Province de *Ghilan*, choisir telle soie qu'il lui plaira, & en telle quantité qu'il en pourra paier, ou à deniers comptans, ou à troc pour d'autres marchandises, que leurs vaisseaux leur amenèrent il y a quelque-tems, & que le Roi reçoit au prix qu'il lui plaît; parce qu'ils n'ont pas la liberté de traiter ni de négocier avec d'autres qu'avec Sa Majesté. Les marchandises d'Angleterre sont, pour la plûpart, des draps, des toiles des Indes, & choses semblables, qui n'ont pas beaucoup de cours dans la Perse, & qu'on est contraint de garder long-tems dans un magasin; avant que de pouvoir s'en défaire; & le Roi, d'un autre côté, qui ne veut rien perdre, ni rendre son argent stérile, leur permet bien à la vérité de prendre de la soie dans la Province de *Ghilan*, moiennant que ce soit au prix le plus

Les Anglois
achètent
les soies
de Perse.

plus haut d'*Hispahan*, où il la fait conduire à ses dépens. Les Anglois s'y accordent, parce qu'ils ne peuvent faire autrement; mais en effet, cette manière de commerce est fort changeante & désavantageuse, & il est bien difficile que les Anglois puissent long-tems subsister; outre que les Portugais feront leur possible pour les chasser, & que la Perse est maintenant si pleine de leurs marchandises, qu'au jugement des plus experts dans le commerce, il faut un grand nombre d'années avant que d'en pouvoir voir la fin. Quel succès peuvent donc espérer les autres vaisseaux Anglois, qui viendront l'année prochaine aborder aux côtes de la Perse?

Il arriva au Roi un autre accident fort étrange & curieux, dans la ville de *Ferhabad*, qui, outre sa maladie, lui donna bien à penser, & lui causa beaucoup d'inquiétude, quoiqu'il eût les moïens faciles d'y remédier promptement, & avantageusement pour lui. Voici ce que c'est.

Dans la Province de *Ghilan*, qui est contiguë du côté du Couchant, à celle de *Manzaredan*, où étoit lors Sa Majesté dans la ville *Ferhabad*; un homme, des principaux du pais, & même des *Sceichavendi*; c'est-à-dire, des parens du Roi, & de la race du vénérable *Sciach Sofi*, commença de publier par tout qu'il étoit le *Mechdi*; c'est-à-dire, l'Envoïé de Dieu, qu'ils appellent encor d'un autre nom, illustre & magnifique, *Saheb ezzeman*, le modérateur & le maître du tems, qu'ils croient être descendu de la lignée & de la semence d'*Ali*, qui est né il y a déjà long-tems, & qui depuis s'est soustrait & comme perdu

Imposture
de d'un
faux-
Mechdi,
ou En-
voïé de
Dieu.

de

de la vûe des hommes, & que Dieu tient caché, comme ils s'imaginent follement, jusqu'à ce qu'il vienne sur la fin des tems, dans la même personne qu'il avoit dès le point de sa naissance, & qui est encor vivant à present; ou peut-être qui doit naître de nouveau, pour la seconde fois, de la même race d'*Ali*, selon l'opinion de cet imposteur, qui étant assez connu, pour sa personne & pour sa naissance, vouloit néanmoins être tenu pour ce *Mechdi*, qui devoit être le Seigneur & le Maître de toutes choses, & opérer des miracles par une puissance souveraine. Et par une opinion toute contraire à la nôtre, qui le prenons pour l'Antechrist, & pour méchant homme, ils estiment que ce sera un homme de Dieu, juste & plein de bonté, & que son règne se conservera perpétuellement dans un état heureux, attribuant faussement à l'Antechrist ce que les Prophètes ont prédit du Royaume de *Jesus-Christ*; ce qui sera la cause que ce malheureux aura tant de crédit, & tant de partisans & de sectateurs dans le monde. Celui-ci se vançoit donc d'être le *Mechdi*, prêchant par tout, conformément à leur doctrine, que le *Mechdi* introduira une nouvelle forme de gouvernement. Il assembloit du monde, & commençoit déjà à être suivi d'un grand nombre de disciples & de sujets. Il se vançoit, entr'autres choses, qu'il feroit tailler en pièces tous les Chrétiens, découvrant par ce moïen ses folies & ses pernicious desseins. Mais sur-tout il se plaignoit de la mauvaise conduite du Roi Abbas, qu'il acusoit de mauvaise foi & de plusieurs

trom-

tromperies, pour lesquelles il vouloit lui-même revoir ses comptes, & régler tous les partis du pais. Pour cét éfet, il envoia plusieurs fois de ses gens à *Ferhabad* vers le Roi, chargez de lettres Patentes, en forme de commandement, où il désaprouvoit les mauvaises procédures de Prince, lui commandoit de s'amender, & de venir le trouver en personne pour s'abaisser devant lui : & qu'en cas de refus, il iroit lui-même le trouver, pour le châtier de sa desobéissance. Le Roi prévint aussi-tôt que c'étoit le commencement d'une sédition fort dangereuse pour lui & pour toute la Maison Roïale ; parce que, par la simplicité des uns, qui pourroient le croire ; & par la mauvaise volonté des autres, qui pour se vanger de Sa Majesté, se rangeroient de son côté, il ne pouvoit manquer de monde ; si on lui donnoit le tems de se fortifier dans ses desseins. Par cette raison, il résolut de couper le chemin à un mal si dangereux, avant qu'il passât plus avant. Quelques-uns disent, qu'il fit de grandes caresses & de riches presens aux Envoyez de sa part, & les renvoia à leur maître, avec des paroles obligeantes, & des réponses fort gracieuses pour l'amuser. Les autres, au contraire, disent qu'il les fit arrêter pour les faire mourir. Mais aiant pensé depuis qu'il valoit mieux leur crever les yeux & leur couper le nez, comme il l'exécuta, à ce qu'on pense, il les fit mettre sous bonne & sûre garde, jusqu'à dire, que si leur maître étoit celui qu'il prétendoit, il feroit des miracles en leur faveur, & guériroit leurs plaies, ce qu'il l'obligeroit d'al-

ler

ler le reconnoître , pour lui rendre ses
 hommages , & s'aquiter de son devoir. Et
 qu'après plusieurs jours , ces pauvres blef-
 fez , non-seulement n'aïans point été gué-
 ris , mais étans morts de leurs blessures , le
 Roi fut plus hardi qu'auparavant à faire
 voir & croire au peuple leur imposture.
 Mais qu'il en soit ce qui pourra , qu'il ait
 bien ou mal traité ces Députez ; comme
 c'est une chose fort éloignée , elle se racon-
 te si différemment , que je n'ai pû claire-
 ment en découvrir la vérité ; ce qui est le
 plus certain en cette affaire , c'est qu'il en-
 voïa quelques *Chizilbaschi* , de ses plus afi-
 dez , & gens de cœur , dans la Province de
Ghilan , vers ce suposé *Mechdi* , qui n'é-
 toient pas plus de quatre ; ce que je croi
 d'autant plus facilement , qu'un si petit
 nombre de soldats étoient pour faire moins
 de bruit ; & si l'affaire ne lui réussissoit pas ,
 selon sa volonté , il lui importoit fort peu
 de perdre ces quatre hommes , quoique les
 plus hardis de son armée , qui étoient les
 seuls , qui avoient eu le courage de faire
 cette entreprise. Il les envoïa donc , avec
 des presens & des lettres , pour visiter le
Mechdi de sa part. Celui-ci les aïant con-
 fidérez , leur demanda où étoit leur Roi ,
 & pourquoi il n'étoit pas venu en person-
 ne lui rendre ses respects ? Ils firent répon-
 se , qu'il y viendroit bien-tôt , & qu'en aten-
 dant , il les avoit envoïez devant pour le
 complimenter. Il les reçût humainement ,
 sans se douter nullement de leur mauvais
 dessein. Mais eux se servans de l'ocasion ,
 se saisirent de ce pauvre misérable , qu'ils
 mirent à mort , & ainsi la fête finit , avec
 sa

sa vie ; & ceux qui l'avoient suivi , se dissipèrent dans un moment , avec ses impostures. On ajoûte que le Roi se mit dans une grande colére pour cette action , dont il appréhendoit la conséquence , comme d'une chose fort périlleuse , parmi des gens disposez à croire de leger , & amateurs de nouveautez , & qu'il avoit eu la pensée de châtier le peuple de *Ghilan* , & de ruiner tout le pais. Mais aiant considéré depuis , que le péché n'étant pas universel , & seulement particulier à ce fou , & à ceux qui l'avoient suivi , qui n'étoient pas plus de quarante quand il mourut , il n'étoit pas juste que la peine fut générale. Il modéra donc sa colére , & se contenta de châtier les coupables , dont quelques-uns étoient des principaux de *Ghilan* , qui perdirent la vie , après avoir perdu l'obéissance & le respect qu'ils devoient à leur Prince légitime. Passons à un autre point.

Le vingtième de Juillet , le Vicaire des Carmes Déchaussez d'*Hispahan* dépêcha le courier venu d'*Ormus* , avec la réponse aux lettres de ces Seigneurs qui l'avoient envoié , & avec le conseil qu'il leur donnoit sur cette affaire , en ces termes : Qu'il ne jugeoit pas à propos qu'on envoiât en Ambassade une personne de qualité , de crainte qu'en cas de rupture , elle ne demeurât engagée dans la Perse , & exposée à mille affronts. Cela n'étoit pas à craindre pour le Pere Racheté de la Croix , s'il eût été vivant ; parce qu'aïant été envoié en Espagne , par le même Roi de Perse , il eut pû retourner en sûreté , & vivre dans son Convent d'*Hispahan* , comme auparavant , en qua-

qualité de simple Religieux, & non de personne publique, représentant Sa Majesté Catholique. Il leur fit aussi savoir, qu'ils ne devoient point entendre du Roi de Perse d'autre réponse, que celle qu'il leur avoit donnée tant de fois en cette matière, & qu'au reste il n'étoit pas pour rien restituer, pour toutes les Ambassades qu'on pourroit lui envoyer. Néanmoins qu'il s'en rapportoit entièrement à leur prudence, & aux ordres & instructions qu'ils avoient reçu d'Espagne. Et parce qu'ils lui avoient donné suffisamment à entendre qu'ils mettroient entre ses mains les affaires d'*Ormus*, pour en traiter avec le Roi, au défaut du Pere Racheté; le Pere Vicaire s'en excusa de tout son pouvoir, & supplia ces Messieurs de vouloir aussi l'excuser, sachant bien que pour des considérations assez justes, qui regardoient les intérêts de leur Convent, il n'étoit pas à propos qu'il se mêlât des affaires fâcheuses, que le Roi de Perse avoit à démêler avec les Portugais. Voilà donc quelle fut la réponse que le Pere envoya à *Ormus*, touchant les affaires du tems, qu'il me fit l'honneur de me communiquer avant que de l'écrire, pour savoir mon sentiment, sachant bien que j'avois une connoissance des affaires du pais, qui n'étoit point à mépriser, & que je lui donnai fidèlement par écrit, qu'il aprouva, & qu'il envoya ensuite à *Ormus*, avec beaucoup de satisfaction.

Le vingt-troisième de Juillet, le Pere Paul Marie Citadin Dominicain, Vicaire Général de son Ordre dans l'Arménie, qui se trouva alors à *Hispanan*, de retour de

de son voiage des Indes, qui est sur le point de son départ pour l'Italie, & qui sera lui-même le porteur de la presente, & d'une autre que je vous écrivis lundi dernier, s'entretenant avec moi des affaires des Cosaques de la mer noire, au sujet des conférences que j'avois eues avec le Roi de Perse, & conformément à la satisfaction que je reçois d'apprendre quelque chose, me donna connoissance de certaines particularitez, que Sa Majesté Persane ne m'avoit jamais communiquées, peut-être par malice, de peur qu'en conservant le souvenir, je ne lui en fisse les reproches dans quelque rencontre importante. Mais à présent que je les sai, je ne veux pas manquer de vous en faire part, afin que vous en aiez la connoissance, aussi-bien que du reste qui regarde cette matière, dont je vous ai écrit ci-devant. Ce bon Pere me dit donc, & me l'assura, que quand le Roi de Perse envoia *Jacob* l'Arménien en Pologne, avec des lettres pour cette affaire; le même *Jacob* lui en apporta la réponse à *Cazuin*, où je me trouvais alors ainsi que je vous l'ai mandé dans une de mes précédentes. Outre cette autre réponse, qui fut envoyée ces jours passez, avec les lettres d'un Ministre d'Etat, nommé *Olivier de Marconez*, comme vous pouvez l'avoir appris de ma dernière; & qu'à la premiere fois que ce *Jacob* Arménien fut de retour de Pologne, pour entrer en traité avec Sa Majesté, le Pere Paul Marie, en mon absence, se trouva avec le Roi dans son camp, qui étoit alors dans l'Arménie, assez près de son Eglise. De plus, que les lettres, que le Persan envoia en Pologne,

Lettres
d'un Sei-
gneur de
Polo-
gne,
pour la
ligue
contre le
Turc

furent écrites en son nom, & sous son autorité, en nôtre langue, de la main du Pere Paul, aiant appris de lui-même, que le Roi de Pologne le connoissoit, & savoit les habitudes qu'il avoit dans la Perse, qui étoit la seule raison qui l'avoit obligé de passer par la Pologne, avant que de venir en ce pais. Et que les lettres du Persan étoient fort avantageuses aux Polaqués, qui s'offroit de bâtir à ses dépens une forteresse sur quelque Port de la mer noire; à l'embouchûre d'une rivière du pais des Géorgiens voisin de Trébisonde, qui est ce qu'ils nomment *Guriel*, & qui fait une partie du Roïaume de *Colchos*. Et que le Roi de Perse ne s'offroit pas seulement à bâtir cette forteresse à ses dépens, & à la mettre ensuite entre les mains des Cosaques, sous l'autorité du Roi de Pologne; mais encor il s'offroit à la garder, avec ses gens, pour demeurer toujours dans l'obéissance des Polaqués, de crainte que les Cosaques ne vinssent à s'établir dans ces Provinces, & à faire quelques progrès contre les Turcs. Et sans doute qu'il entendoit parler de *Sanus*, que *Marconez* nommoit dans ses lettres. Et ce qui est bien davantage, le Roi de Perse s'offroit de faire en sorte que tous les Chrétiens Géorgiens de ce pais-là seroient sous l'obéissance du Roi de Pologne; & parce que le Pere Paul, écrivant cette lettre au nom du Roi de Perse, lui donna à entendre, qu'étant homme du Pape, il étoit raisonnable qu'il rendit conte à Sa Sainteté de cette négociation; & même qu'il seroit d'autant plus utile & avantageux à Sa Majesté d'en user de la sorte, que le Pape étoit pour

Confé-
dération
des Po-
laques,
avec les
Persans,
rendue
inutile.

Proposi-
tions du
Roi de
Perse
avanta-
geuses à
l'Eglise
Latine,

pour pousser & porter le Roi de Pologne à cette union. Le Persan en fut très-content, & voulut qu'il écrivit pareillement au Pape en son nom, donnant toutes les assurances du monde à Sa Sainteté, que si cette affaire réussissoit, il obligeroit tous les Chrétiens Géorgiens, tant ceux qui étoient restez dans leurs pais, que ceux qui étoient passez dans la Perse, & à présent ses sujets, qu'il savoit bien être *Schismatiques* & atachez au parti des Grecs, à rendre obéissance au Saint Siège. Telles furent les propositions que le Persan fit aux Polaqes, de la conséquence que vous pouvez juger, touchant les affaires que je lui avois proposées. Telles furent les promesses avantageuses, & les ofres si considérables, qu'il fit alors à ceux de notre parti. Telles furent les lettres qu'il leur écrivit, dont il n'a jamais voulu depuis lire, ni savoir la réponse, ce qui me met en colére, avec juste raison. Et je ne sai si c'est parce qu'il a changé d'avis, ou parce qu'il connoît à présent qu'il ne peut exécuter ce qu'il promet, sans beaucoup de considération, & avec trop de présomtion de ses forces. Le Pere Paul me dit de plus, que lorsque le Roi de Perse envoïa ces lettres en Pologne, il y avoit auprès de lui des Ambassadeurs, & des personnes, les plus qualifiées entre les Géorgiens, & peut-être quelques-uns du pais de *Guriel*, dont il est à présent question, ou des Provinces de *Dadian* & de *Basciaciuc*, ou de quelqu'autre, qui ne lui est point sujette; & que ces Ambassadeurs eurent la connoissance de toutes ces affaires, dont le Roi ne se cachoit point d'eux, &

en parloit ouvertement, soit pour leur donner de la crainte des Frانس, qui venoient en sa faveur, ou pour quelqu'autre considération. Et je ne doute point que ces Ambassadeurs n'aient donné avis à leurs maîtres de l'entreprise que le Roi de Perse avoit formée de les assujétir sous la domination étrangère des Frانس; ce qui ne pouvoit leur être fort agréable, quoique la venue des Frانس en leur país leur eut été avantageuse, pour défendre ces peuples au besoin, quels Chrétiens qu'ils puissent être, des invasions des Turcs, & des insultes des Perses. Cependant, pour ce qui est des intérêts des peuples libres, & de ceux qui sont soumis à leurs Princes naturels, ils ne pouvoient goûter de se voir réduits sous la domination des étrangers, quoique d'une même croiance & d'une même loi; parce que la sujétion est toujours un joug fâcheux & difficile à supporter à des personnes nourries & élevées dans un air de liberté. Il ne faut donc pas s'étonner si, après tous ces avis, quand cette armée de Cosaques se presenta, dont il ne resta que quarante hommes sur terre, qui étoient dans le dessein de se rendre à la Cour du Roi de Perse, on les arrêta sur les chemins, avant que d'y être arrivez, excepté celui-là seul, qui vint à *Ferhabad*, avec des lettres de créance, duquel je croi vous avoir parlé dans une de mes précédentes, & que le Prince de *Basciaciuc*, après plusieurs caresses, trahit & livra entre les mains des Turcs: soit que les Géorgiens en aiant été avertis, l'eussent prévenu, ou bien qu'il ne soit pas facile au Roi de Perse de conduire son armée

mée jusqu'à la mer noire, & d'exécuter tout ce qu'il a promis, ou qu'il ait changé d'avis, pour les avantages qu'il espère tirer de la paix avec le Grand Seigneur; toutes ces grandes entreprises sont suspenduës & arrêcées jusqu'à present, dans le même état que je vous ai représenté en plusieurs de mes lettres, sans que les ofres & les vaines parades du Roi de Perse, avec toutes les dispositions & la promptitude de nos gens, aient produit aucun éfet, si toutefois les dernières lettres de Pologne n'en produisent quelqu'un de nouveau, & ne réveillent une affaire endormie & comme morte. Quand le Roi vint à *Hispahan*, le Pere Vicairé ne manqua pas de lui presenter ces lettres, avec une copie de celle que le Seigneur de *Marconés* écrivoit au Pere Paul; & moi je ne manquerai pas, de mon côté, d'atifer le bois & de mettre le feu, autant que je pourrai.

Le premier jour d'Août, qui est la fête de S. Pierre-aux-liens, au lieu des divertissemens ordinaires de la ville Rome, je reçûs quelque disgrâce dans maison, de la mauvaise humeur de ma belle-mere, Madame Mariam, qui se plaisant nullement dans le país de Perse, je ne sai pas pour-quoi, & je croi qu'elle-même ne le fait pas, nonobstant toutes les raisons bonnes ou mauvaises que nous pûmes lui apporter, pour lui persuader le contraire; enfin demeurant ferme dans son opinion, contre la volonté de tous ses enfans, & de son propre mari, voulut sortir d'*Hispahan*, pour s'en retourner en Turquie avec une caravane, dans la résolution néamoins d'aller fi-

Déplai-
si de
l'auteur,
pour le
retour
de sa
belle-
mere.

nir ses jours dans son païs de la Mésopotamie, aussi-tôt que les chemins lui en seroient ouverts. Elle avoit en sa compagnie la seconde de ses filles, Mademoiselle Rachel, assez grande, mais assez laide, que je ne pressai pas beaucoup de demeurer, parce qu'il m'importoit fort peu en quel lieu elle fit sa résidence, puisque c'étoit elle qui l'avoit portée la première à cette séparation. Quelque déplaisir que j'en eusse, elle emmena encor avec elle la plus jeune de ses filles, *Isnichar*, âgée de six à sept ans, ou environ, douée d'une parfaite beauté & d'un excellent esprit, que j'eusse bien voulu la retenir avec nous; mais il me fut impossible d'empêcher qu'elle n'allât avec sa mere. Tous les autres demeurèrent, & il n'y eut aucun qui voulût aller avec elles; parce qu'aïans plus de jugement, ils reconnoissoient que la Perse est un païs meilleur que la Turquie. Il n'y eut aucun remede, & nous fûmes contraints de la laisser aller, avec tous les déplaisirs de sa fille, Madame Maani, que vous pouvez penser, néanmoins avec cette espérance, qu'elle pourra un jour s'en repentir, & qu'elle sera contrainte de retourner en Perse, à cause de son humeur changeante, & qui est comme naturelle aux femmes. Mais si cela se voit, ce sera dans un tems qu'elle ne reverra plus sa chère Maani, parce que je n'espère pas faire long séjour en ce païs.

Un Pere
Augustin en-
voïé en
Ambassa-
sade à
Ormus.

Lundi dernier, qui étoit le troisiéme de ce mois d'Août, le Pere Manuel de la Mere de Dieu, Augustin Portugais, partit d'*Hispahan*, par le commandement de ses Peres, pour aller à *Ormus*, leur signifier, de

de la part de leurs Religieux, que l'Ambassade, qu'ils avoient destinée, étoit entièrement inutile, & que c'étoit perdre le tems que de vouloir traiter d'affaire avec les Perses. Ou s'ils vouloient entrer dans quelque traité de paix, qu'ils leur en laissassent la négociation, sans envoyer d'Ambassadeur, ni faire des dépenses inutiles; & qu'eux, avec moins d'argent qu'ils n'en donneroient à un Ambassadeur, feroient tous les voïages & les affaires qui seroient nécessaires. En un mot, qu'il n'est nullement à propos d'envoyer un Ambassadeur; & que si les Ministres d'*Ormus* ne veulent pas les en croire, au moins ils leur donnent un acte de leur protestation, & de l'instance qu'ils leur en font, pour leur justification auprès du Roi Catholique. Ce qui a émû d'avantage les Peres Augustins à envoyer le Pere Manuel avec tant de chaleur, pour négocier cette affaire, & empêcher la venue d'un Ambassadeur, c'est qu'ils ont trouvé mauvais qu'on se fut adressé pour cet effet aux Peres Carmes, qui ne dépendent point du Portugal. Ce qu'ils voudroient bien empêcher, de peur que les affaires ne soient renvoyées au jugement des Peres Déchauffez, comme ils le soupçonnent, & que le Pere Vicaire n'ambitionne de s'intriguer dans ces traitez, comme ils le croient, pour les desemparer de leur place; c'est pour cette raison qu'ils pressent, avec tant d'instance, la venue d'un Ambassadeur d'*Ormus*. Moi, qui fait le secret, & qui est entièrement contraire à leurs pensées, je me suis souvent moqué de ceux qu'il a engagez dans cette affaire

pour son départ, de la peine d'esprit qu'il se donne, qui est moins suportable que les fatigues de son voiage, & de la ruse dont ils se sont servis pour trouver l'ocasion d'une honnête retraite, afin, disent-ils, qu'étant seul, ils trouvent plus facilement le lieu de la sépulture & les ossemens d'un de leurs Religieux, nommé Bernard d'Azevedo, qui mourut il y a quelque-tems dans le voiage d'Ormus, & qui fut inhumé à la campagne près d'un village, où ils font courir le bruit, que le Pere Manuel va pour en tirer les ossemens & les porter à *Ormus* dans une terre benite. Ainsi va le monde; & ainsi gouverne-t'on ces fous, comme les oiseaux dans une cage. Quelques-uns en demandent de cuite, les autres de cruë; à la fin nul ne sauroit dire ce qu'il veut.

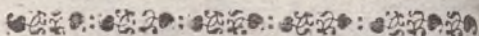
Un autre Portugais est arrivé depuis d'*Ormus*, envoié par le Général des galions, en Espagne au Roi Catholique, par le chemin de terre, qui est beaucoup plus court. Il a apporté pour nouvelles plus récentes, que tous les gens de ce Général inclinent fort à la paix avec le Persan, & d'autant plus, que les ordres d'Espagne sont de donner sur les Anglois, avant que de rien entreprendre; ce qui les oblige à se tenir toujours prêts, pour les ataqer quand ils arriveront, qui est, pour l'ordinaire, environ les mois d'Octobre & de Novembre. Et que cependant on envoieera un Ambassadeur sans autre suite, pour négocier la paix avec Sa Majesté, & faire un grand parti, qui prendra toute la soïe, ce que nous n'avons point encor vû. Ce que je sai
pou

pour certain est, que plus il y aura de Partisans, qui se presenteront pour le debit de la soie, plus le Roi Abbas la tiendra chere; mieux il fera ses affaires, & se moquera de l'envie que les uns ont contre les autres.

Le Roi est encor à *Firuzcuh*, comme je pense, s'il n'est déjà passé à *Abicurreng*, où il a coûtume de se tenir tout l'été à la fraîcheur des montagnes, & à considérer les travaux qu'il y fit faire, pour conduire certaines eaux par le milieu. Après le jeûne de leur *Ramadhan*, on le verra à *Hispahan*, où je l'atens avec un extrême desir, pour mettre quelque fin à mes affaires.

Je n'ai rien davantage à vous mander, & le tems qui me presse m'empêche de vous écrire plus au long, ce qui me fait finir la presente, en vous baisant les mains, & à tous nos amis, priant Nôtre-Seigneur de vous conserver en santé & prospérité.

D'Hispahan le 8. jour d'Août 1620.



LETTRE XII.

D' H I S P A H A N.

Cette lettre nous fait voir l' Ile d'Ormus sur le point de sa ruine : un Prince Géorgien dépouillé de ses Etats, & toute la Géorgie dans une horrible consternation ; les Persans réduits à boire de l'eau, par la défense du vin ; les Portugais en bataille navale contre les Anglois. Les avantages funestes d'un des fiées de Maam ; & le tableau des mœurs & de la barbarie des Perses, si naïvement représenté, qu'il est capable d'ôter le desir d'y aller aux plus curieux.

MONSIEUR *mon cher ami Marius,*

Que le país délicieux de la belle Italie ; mais plutôt que les rochers inaccessibles du Caucase ont vû naître dans le monde, & que les tigresses impitoiables de l'Hircanie que j'ai vûës, ont allaité de leurs mamelles ; en quoi peut vous avoir si fort désobligé le pauvre Pelerin, le pauvre fantasque Académicien humoriste, que vous aiez demeuré si long-tems sans l'honorer de la moindre réponse, à tant de lettres qu'il a pris la peine de vous écrire ? Peut-être que vous n'avez trouvé personne pour la porter ? N'y a-t'il donc plus de postes, ni de relais, qui aient pû porter

vos

Plaintes
de l'au-

vos lettres jusqu'à Rome, & les délivrer ^{teur,}
entre les mains d'Horace, votre ami & le ^{contre}
mien, qui les eut mises dans ses paquets, ^{le silen-}
pour les faire tenir à Venise ou à Marseil- ^{ce de}
le? N'y a-t'il plus de vaisseaux au port de ^{son ami,}
ces deux grandes villes, ni de couriers, qui
veüillent porter une lettre en Asie? O
Dieu! qu'il arrive tous les jours de vais-
seaux de Marseille & de Venise à Alep, &
de couriers par terre à Constantinople, &
de-là encor à Alep; & d'Alep combien
voit-on tous les jours arriver de caravanes
& de couriers en Perse? Je reçois tous les
jours des lettres de Venise & de Sicile; il
m'en vient de France, d'Espagne, de Con-
stantinople & des Indes; j'en reçois de tou-
tes les parties du monde, & je n'en reçois
aucunes de Naples, ni de Rome, qui néa-
moins me seroient les plus agréables de
toutes. Et j'ai encor le cœur de vous écri-
re? Je conserve encor le souvenir de Rome
& de Naples? Je me rends encor impor-
tun, par mes lettres, au Seigneur Marius?
Je puis dire, après Fidentius:

*Misérable Prince, es-tu si abusé
De ne connoître pas, après un long silence,
Que ton ami Marsan a perdula créance
Qu'il avoit en ta plume, ou qu'il t'a mé-
prisé?*

Que peut faire M. Marius? Quel est l'é-
tat présent des villes de Naples & de Ro-
me? L'amour que j'ai pour eux me con-
traint de leur écrire; je vais chercher ceux
qui me fuient. Je conserve perpétuelle-
ment dans mon cœur l'image de ceux qui
me méprisent, & je fais tout mon possible
pour plaire à ceux qui me paient d'ingrati-

tude. Je dis, avec le Prince des Poëtes, si je n'en ai point perdu le souvenir.

L'Amour est trop cruel à l'endroit des mortels,

Pour avoir des Autels.

Néanmoins j'adresse encor la presente à celui qui peut - être en fera mépris, & je l'envoie sans être cachetée. J'écris pour la dernière fois ; si je ne reçois point de réponses à tant de lettres, comme il seroit bien juste. J'écris en ce grand papier des Indes, afin que la beauté & la nouveauté rende l'écriture plus agréable à celui à qui la lettre est envoyée.

Ma dernière fut du huitième d'Août, outre une autre fort courte, dont le Pere Paul fut le porteur, qui contenoit toutes les nouvelles de ce pais, qu'on devoit lui avoir mandées de Rome, & particulièrement les affaires d'Ormus, avec tout ce qui s'étoit passé entre les Portugais, les Anglois & le Persan, qui sont à present les choses les plus remarquables que nous aïons en ce pais-ci. Continuant à lui écrire depuis ce qui s'est passé de nouveau, suivant l'ordre que j'ai acoutumé de garder, je lui dirai, que le vingtième d'Août de l'année précédente 1620, le Pere Vicair des Carmes-Déchauffez reçût un courier d'Ormus, avec des lettres du Capitaine d'Ormus, de l'Intendant, qui est là comme le Tresorier de Sa Majesté Catholique, & du Pere Prieur de leur Convent, dont celle du dernier étoit fort courte, qu'il avoit écrite à la hâte, étant pressé du tems. Tous le prioient, avec instance, d'aller en la place du Pere Racheté défunt, trouver Sa Majesté

jetté Persane, pour savoir d'elle sa dernière résolution, touchant la paix ou la guerre, en quoi il rendroit un service si signalé au Roi d'Espagne. Qu'il prît l'argent, qui lui seroit nécessaire pour son voiage, d'un marchand d'*Hispan*, dont il seroit remboursé à *Ormus*. Ils ne manquoient pas cependant de lui représenter qu'il y avoit fort peu d'argent dans les cofres d'*Ormus*, & qu'ils savoient bien qu'il ne prendroit que ce qui lui seroit précisément nécessaire, avec d'autres considérations semblables. Le Pere Vicaire s'aperçût bien que c'étoit plutôt par compliment, que par desir qu'ils eussent, qu'il allât trouver le Roi. Aussi ne lui avoient-ils point envoyé la lettre, que le Pere Ratcheté avoit apportée d'Espagne au Roi de Perse, ni la lettre de change, pour recevoir l'argent qui lui étoit nécessaire pour son voiage, comme ils pouvoient le faire facilement. Ils lui mandoient seulement qu'il en prît, à l'insçu du Capitaine des vaisseaux, n'ayant pas voulu prendre la peine de mettre la plume à la main pour cet effet, quoiqu'il soit un des confidens des Peres Déchauffez, ce qui faisoit connoître qu'on ne lui avoit rien communiqué de cette affaire, n'ayant pas même donné le tems au Pere Prieur d'écrire, si ce n'est à la hâte, & l'Intendant n'ayant pas même signé la sienne, feignant que c'étoit par oubli, ou par trop de précipitation. C'étoient autant de signes qu'ils n'avoient point envie que le Pere Vicaire entreprit cette affaire avec le Roi; mais que ce qu'ils en faisoient, n'étoit que pour satisfaire aux volontez du Capitaine des vaisseaux, qui

ne

ne vouloit pas consentir qu'un autre eut cette commission, ajoûtant que telle étoit l'intention du Roi d'Espagne, pour son service & pour le bien de son Etat. On voulut le païer de cette aparence; encor ce fut avec tant de froideur, & tant d'épargne, pour la dépense qu'il falloit faire dans ce voïage, que le Pere ne pouvant honnêtement accepter cette charge, ils puissent prendre son refus pour une excuse, & pour une occasion de la donner à quelqu'autre, qui leur agréât davantage, comme aux Peres Augustins Portugais qui en faisoient les poursuites, ou à quelqu'autres Portugais séculiers leurs confidens, qui seroient pour ménager cette affaire à leur volonté, & pour les intérêts particuliers de ces Ministres, plutôt qu'au gré de Sa Majesté Catholique, & pour le bien du public. Le Pere Vicaire, qui pénétoit dans leurs desseins, & qui voïoit clairement leur manière de procéder, non pas tant pour leur obéïr, que pour ne faire aucun préjudice à sa Religion à *Ormus*, & dans les Indes, & pour ne donner aucun sujet aux moqueurs de faire quelques mauvais rapports de lui, & de ceux de son Ordre, à Sa Majesté Catholique, & lui rendre leur fidélité suspecte, comme de personnes moins portées à son service, qu'aux intérêts des Anglois, résolut d'accepter cette charge, contre ce qu'il avoit déterminé par mon conseil quelques jours auparavant, & fait savoir aux Ministres d'*Ormus*, y aiant été poussé par ces motifs, que je trouvai fort raisonnables, suivant la maxime; qu'un homme sage change d'avis, quand les affaires

res changent de face. Il se proposa d'aller trouver le Roi, par quelque voie que ce fut, pour lui parler de ce qui étoit contenu dans la commission qu'on venoit de lui donner, quoique ce fut avec beaucoup de froideur, & peu de démonstration d'une franche & bonne volonté. Et comme il étoit instruit de leurs façons d'agir, il ne manqua pas de le leur faire savoir, par le même courier, qu'il renvoia à *Ormus*. Le Pere prit cette résolution, d'autant plus volontiers, qu'il jugeoit à propos, pour des considérations particulières, d'aller trouver le Roi, pour lui signifier la mort du P. Ratcheté, dont il atendoit le retour depuis long-tems, & pour lui présenter quelque Bref de Sa Sainteté, qu'il avoit reçu de Rome quelques jours auparavant, & pour d'autres affaires. Et quoique la créance commune & le bruit fut, que Sa Majesté devoit revenir bien-tôt à *Hispahan*, il estima qu'il étoit plus à propos & de la bienfiance d'aller le trouver en personne, que d'attendre son retour, qui étoit incertain. Mais avant que d'accompagner par pensée le bon Pere dans son voyage, je veux vous faire part d'une chose assez curieuse, qui arriva ici lorsqu'il étoit sur son départ.

Le vingt-huitième d'Août le Roi envoia un Exprès à *Hispahan*, avec des lettres, portant défenses à tous les Mahométans de boire du vin, ni d'en vendre, en quelque façon que ce fut. Elles furent publiées ce même jour, & les autres suivans, à son de trompe, par tous les carrefours de la ville. Sa Majesté permettoit néanmoins aux Arméniens, aux Géorgiens, aux Francs, & aux autres

Défense
faite aux
Persans
de boire
du vin.

Chrés-

Chrétiens d'en boire, & d'en faire autant qu'il leur plairoit, pourvû qu'ils n'en donnassent point, ni pour de l'argent, ni par présent, à aucun Mahométan, soit naturel, ou Chrétien renégat, sur peine de la vie, tant pour celui qui l'auroit bû, que pour celui qui lui auroit vendu ou donné. L'on ne fait pas quel a été le sujet ou la cause de cette loi nouvelle & rigoureuse. On croit probablement que ce doit être la maladie dangereuse, dont le Roi fut ataqué ces jours derniers, soit que le vin la lui eut causée, comme je vous en ai touché quelque chose dans une de mes précédentes, ou plutôt qu'il eut eu quelque scrupule, & qu'il eut cru sa conscience chargée d'un péché si public que l'ivrognerie, qu'il toléroit dans son Roïaume, & qui leur est défendu si étroitement par leur loi. Sans examiner davantage les motifs qui l'ont porté à faire cette ordonnance, elle est observée fort religieusement, au moins en public, de tous les Mahométans, même des plus Grands; non-seulement à *Hispahan*, mais par toutes les terres de cét Empire; & je puis vous assurer que plusieurs ont perdu la vie, par des suplices atroces, pour l'avoir violée, sans qu'ils aient pû se délivrer, ni par argent, ni par d'autres moïens, conformément à la rigueur dont le Roi Abbas a coûtume d'user pour l'exécution de ses ordonnances. Le châtiment des coupables est tel que je vais vous le dire. On verse du plomb fondu dans la bouche & dans le gozier du Mahométan qui a bû du vin, & on ouvre le ventre à celui qui en a vendu ou donné; comme il y a quel-

Suplices
cruel,
pour
ceux qui
boivent
du vin.

quelques jours que nous en vîmes un funeste spectacle dans la place d'*Hispanan*. Je vous laisse à penser si ce peuple, qui est naturellement porté à l'ivrognerie, a trouvé cette loi bien dure & facheuse pour lui; & sur-tout, les Courtisanes l'ont jugée insupportable. Elles ont employé le crédit d'*Agga Haggi*, le plus considéré entre les favoris du Roi, le Chambrier, & le Secrétaire de ses plaisirs, & qui est comme leur Surintendant, auquel elles paient un tribut, & qui sont dans sa dépendance; les caresses de la *Della Chizi*, la plus aimée de ces filles de joie; & l'autorité des plus puissans, qui ont entrée dans le cabinet du Roi, où ils font tout leur possible pour lui faire révoquer cette loi, lui ofrans même à cet éfet une grosse somme d'argent; parce que, disent-elles, sans les débauches du vin, qui sont aussi fréquentes & ordinaires à cette nation, que les divertissemens du jeu parmi nous autres, & que, selon le proverbe ancien, *Vénus se morfond, si Cérès & Bacchus ne l'échauffent*, les pauvres misérables ne seront plus visitées, elles ne gagneront plus rien, & enfin elles se verront réduites à mourir de faim. Il n'y a point eu de remede jusqu'à present, & selon moi, cette loi est pour subsister longtems, d'autant plus qu'elle empêche les querelles, les scandales, & les autres inconveniens, qui naissent de l'ivrognerie, & modère les dépenses, particulièrement des gens de guerre. Et comme le Roi, qui est grand éconôme, n'est pas fort prompt à paier ses soldats, étant bien aise de les tenir à sec, de crainte qu'ils ne viennent
 aisé-

aisément à lever la tête ; & comme d'ailleurs il ne veut pas leur donner les moyens de faire des dépenses superflues, il ne leur donne que par mesure, ce qui est suffisant pour les faire subsister. Depuis la publication de cet Edit, j'ai pris plaisir souvent à considérer les mouvemens & les gestes que font ces pauvres *Mahométans*, voyans les Chrétiens boire du vin publiquement. Combien de soupirs ils jettent du profond de leurs cœurs ; combien de paroles pleines d'envie & d'amertume ils laissent aller de leurs bouches, estimans leur condition pire que celle des étrangers. Mais je n'ai pu m'empêcher de rire, voyant ma maison plus fréquentée qu'à l'ordinaire, même de quelques personnes de condition, à cause du privilège, que la qualité d'hôte du Roi me donne, non-seulement de boire du vin en liberté, mais aussi d'en présenter aux *Mahométans*, qui me font l'honneur de me visiter, pourvu que ce soit avec une honnête retenue, sans sortir dehors, ni paroître ivres dans les rues. Mais il m'arrive assez souvent, qu'après les avoir régalez à ma table de plusieurs santez buës, je suis obligé de leur faire encor la charité de leur prêter un lit pour dormir, jusqu'à ce qu'ils aient cuvé leur vin, & qu'ils soient libres de la fureur de Bacchus, avant que de sortir en public, & de se produire à la vûe du monde. Le Roi en boit, à ce que j'entends, mais en cachete & fort sobriement, de peur de causer du scandale à ses sujets ; encor est-il seul ; & la nécessité l'oblige, à cause de la débilité de sa complexion, à ce qu'il dit, d'en boire durant tout

Les Per-
ses natu-
relle-
ment
ivro-
gnes.

le jour un certain nombre de verres, par l'ordre des Médecins. Quelques-uns, des plus grands & des premiers Ministres de son Etat, qui sont en petit nombre, lui aians représenté les mêmes raisons de leur besoin, ont eu la permission d'en boire aussi, pourvû que la chose se fasse secrettement, dans leur chambre & sans scandale. Il n'y a que sur les terres d'*Imamouli Chan de Sciraz*, qui est la véritable Perse, où l'on ait la liberté entière d'en boire autant qu'on veut; parce que ces peuples, qui ne voient le Roi dans leur país que fort rarement, & qui le reconnoissent encor moins, sont fort peu de cas de ses ordonnances, & n'ont de l'estime & de l'amour que pour leur *Chan*. Dans les autres Provinces, comme je l'ai appris de la bouche de ceux qui y ont voïagé, on n'ose presque proférer le mot de vin. Mais laissons-là le vin & les ivrognes, pour retourner aux nouvelles d'*Ormuz*, & pour considérer des affaires plus nobles & plus importantes.

Le Pere Vicaire sortit d'*Hispahan*, à l'entrée de la nuit du quatrième jour de Septembre, pour aller trouver le Roi, & traiter avec lui des affaires dont il étoit chargé par sa commission, & pour lui présenter le Bref de Sa Sainteté, avec les dernières lettres de la Pologne; tant celles qui s'adressoient à Sa Majesté, traduites en Persan, que celles qu'on avoit écrites au Pere Paul, pour lui faire mieux connoître quelle étoit la diligence de nos gens, & qu'il ne tenoit qu'à lui que les Cosaques ne fissent un coup digne de leur courage. Le Pere aiant marché durant quelques jours, fit rencontre d'une

d'une

d'une grande partie de la Cour, qui lui assura que le Roi étoit en chemin pour venir à *Hispahan*, & qu'étant déjà sorti du *Mazanderan* par des chemins inconnus, il s'étoit dérobé d'eux en queue, étant seul avec les Dames de son Palais, & ses ser viteurs ordinaires, sans avoir voulu permettre que nul autre lui fit compagnie. On ne savoit pas au vrai quel chemin il avoit pris, mais l'opinion commune étoit, qu'il avoit tiré vers *Mesced*, dans la Province de *Choras*, pour visiter le tombeau de son parent *Imam Riza*. Quelques-uns soutenoient, qu'il avoit pris le chemin d'Este, ce qui fut trouvé véritable; & mon jugement est, que le motif qui l'y porta, fut pour remédier aux conspirations & aux soulèvemens que les Turcomans avoient formez contre lui durant sa maladie, sur ces confins de ses Etats, & sur les limites de ses ennemis les *Ubeghiens*, avec le secours peut-être, & par l'intelligence d'un demi parent du Roi, de la race des *Seidi*, descendants de *Mahomer*, qui s'étoit retranché, avec les Turcomans, dans une place forte de ces cantons là; parce que, selon le proverbe de Naples, quand le feu prend à la maison, tous ceux qui sont dedans gagnent au pié. Le Pere étant donc incertain du lieu où le Roi étoit allé, & appréhendant, avec juste raison, qu'après avoir fait bien du chemin, il ne pût encor avoir la commodité de lui parler, il jugea qu'il auroit plutôt fait de retourner à *Hispahan*, attendant des instructions plus certaines du lieu où il pourroit le trouver. Il revint donc à *Hispahan*, le matin du quinzième jour de Septembre, où

Soulevement des Turcomans & Ubeghiens.

où il trouva des nouvelles plus fraîches, avec une lettre du Général des vaisseaux, qui déplorait l'état misérable d'*Ormus*, où le mal aloit tous les jours en croissant, à mesure que l'eau venoit à leur manquer, que les Persans leur empêchoient de puiser, & que cette Ile étoit dans un extrême danger, auquel il ne pouvoit apporter aucun remède, à cause qu'il n'avoit pas l'autorité, ni l'ordre du Roi Catholique de rien entreprendre, que par le conseil du Capitaine de la Place, & de l'Intendant des affaires. Ces Officiers, sans nulle autre considération, que celle de leurs intérêts particuliers, dans l'entretien du commerce, ne vouloient nullement prêter l'oreille aux délibérations de la guerre, & remettoient de jour en jour la décision de cette affaire, par leurs traitez inutiles, & par leurs fausses propositions de paix. Et nonobstant le grand & prochain danger où ils voioient *Hormus* réduit, d'où ils espéroient tirer quelqu'avantage, ils vivoient dans un tel repos, que le Capitaine des vaisseaux en étoit étonné. Celui-ci ne pouvant faire autre chose, en avoit averti souvent le Roi Catholique, & ne cessoit tous les jours de faire mille protestations, qui ne servoient qu'à faire beaucoup de bruit, sans nul effet. Ces nouvelles firent connoître clairement au Pere Vicaire, le peu de volonté que les Ministres d'*Ormus* avoient pour les affaires de leur Maître & de l'Etat. C'est pourquoi il estima qu'il étoit à propos, pour sa décharge, de leur faire savoir qu'il n'avoit pû trouver Sa Majesté Persane, & qu'il étoit en volonté de passer outre



outré pour la chercher, si leurs nouveaux amis, & leurs meilleures résolutions ne l'eussent arrêté. Ils en furent fort satisfaits, pour diférer de plus en plus l'exécution d'une affaire de telle conséquence. Je vous raconte ces choses, afin que vous voyiez de quelle manière les plus grands Princes sont servis dans les Provinces éloignées de leur présence, principalement quand ils n'ont pas soin de se faire servir de leurs sujets, avec toute la fidélité possible. Changeons maintenant de discours.

Un Dimanche vingtième de Septembre, un des principaux Géorgiens, notre ami, nommé M. *Mehrab*, homme grave & fort âgé, assista à la Messe dans notre Eglise des Carmes-Déchauffez. Ce Gentilhomme avoit passé sa jeunesse au service de ce *Simon*, Prince des Géorgiens, qui mourut dans les prisons de Constantinople, où les disgraces de la fortune ne purent encor le débaucher du service, ni le retirer de la compagnie de son Maître. Et depuis ce tems-là, se voyant dans un âge plus mûr, il a toujours continué dans la même fidélité, & ne s'est jamais dispensé du service & de l'obéissance du Prince *Luarzab*, héritier & petit-fils de ce *Simon*, qui est environ de mon âge, & retenu prisonnier dans la Perse. Et quoique tous les Etats de ce Prince soient à présent réduits sous la puissance du Roi de Perse, qui a établi dans le gouvernement de cette Principauté un cousin du Prince légitime *Luarzab*, pour la posséder, non en qualité de Prince souverain & héréditaire; mais en simple Chan, qui relève de lui, & qui lui est sujet, comme

font

Le Prin-
ce des
Géor-
giens dé-
pouillé
de ses
Etats.

font tous les autres de la Perse. Ce cousin est Mahométan, & fils d'un Pere qui abandonna la foi Chrétienne, dans laquelle il avoit été nourri & élevé, pour embrasser les erreurs de Mahomet; de manière que nous pouvons bien dire, que le gouvernement de cét Etat est à present entre les mains des Mahométans, quoique cét honnête Gentilhomme *Mehrab* ait toujours persévéré jusqu'à cette heure, & persévère encor à present, avec une grande fermeté, dans la profession Chrétienne; car il est bien venu auprès du Roi de Perse, qui l'a toujours maintenu dans son gouvernement, dans le commandement qu'il a dans les armées, & sur toute la milice Chrétienne des contrées de *Tiflis* & de *Gori*, qui est son país naturel. L'ayant interrogé assez curieusement, des affaires des Géorgiens, il me déclara naïvement ce qu'il en savoit, tout ce qu'il en pouvoit avoir appris, & principalement il me donna des nouvelles certaines des fils de cét autre Prince des Géorgiens, nommé *Teimuraz*, dont les Etats aians été entièrement ruinez & ravagez par le Roi de Perse, ce misérable fugitif fut contraint de se retirer vers les Turcs, qui le reçurent & qui lui ont donné depuis quelque petite terre, pour son entretien. Mais la mere, avec ses enfans, aiant été envoiée Ambassadrice en Perse, pour traiter d'un acommodement de paix avec le Roi, ce barbare la retint prisonnière, contre le droit des gens, sans lui vouloir permettre de s'en retourner dans sa maison. Et comme je persiflois curieusement dans mes demandes, ce brave Gentilhomme me confirma
une

Prin-
ces des
Géor-
giens
châtrez.

une chose, dont j'avois oüi parler auparavant, & qui est véritable, que les fils du Prince *Teimuraz*, qui furent arrêtez avec leur mere, & qui sont dans la ville de *Scirraz* en Perse, avoient été châtrez par un exprès commandement du Roi, qui, sans user d'une plus grande cruauté en leur endroit, ne voulant pas leur ôter la vie, se contenta de leur ôter cette partie de leurs corps, qui lui pouvoit un jour causer du soupçon, en la personne de leurs successeurs. Action qui seroit parmi nous inhumaine & exécrationnable; mais qui est permise à ces barbares, par des considérations d'Etat. Il me raconta aussi que ces pauvres enfans avoient témoigné, par leurs paroles, le repentiment qu'ils avoient de leur disgrâce. Nous sommes donc coupables, disoient-ils, de la faute que notre pere peut avoir commise contre le Roi de Perse? Mais leurs excuses & leurs prières ne pûrent empêcher qu'ils ne fussent châtrez. Ces précautions extraordinaires que le Roi de Perse apporte à la conservation de son Etat, seront un jour la ruine de sa maison. Dieu le permettra ainsi, lui qui ne laisse point impunies les injures qui sont faites à autrui, & celui qui les a reçues, ne les mettant point dans l'oubli, pour en tirer un jour la vengeance. Les Géorgiens pourront, à leur tour, avoir leur revanche contre la Perse, si rien ne les en détourne, comme ils ne font pas bien d'accord entr'eux. Outre que *Teimuraz* a deux enfans de sa seconde femme, qui est la sœur de ce *Luarzab*, un garçon & une fille, qui conserveront la famille, Dieu ne voulant pas qu'elle soit éteinte, puis-

puisqu'elle est du nombre des fidèles, quoique par un jugement secret il ait permis qu'elle ait été si affligée. La mere de *Teimuraz*, qui est prisonniere, avec les autres, dans *Sciraz*, & qu'on nomme *Ketevan Dedupal*, qui veut dire la Reine *Ketevan*, parce que les Géorgiens honorent leurs Princes du titre & de la qualité de Rois, & je croi que ce n'est pas sans raison, ne savoit pas encor, quand ce Gentilhomme me racontoit ces choses, que ses neveux eussent été châtrez; parce que quoiqu'ils soient tous dans une même ville, on ne leur permet pas de converser les uns avec les autres, & sur-tout on éloigne ces petits Princes de la compagnie & de la vüe de leur grand mere, de crainte que cette illustre Princefse, qui professe publiquement & avec une constance invincible la Foi Chrétienne, ne conserve dans leurs cœurs l'amour de la Religion de leurs Peres, dont le Roi tâche de les détourner, les faisant élever dans la croiance de *Mahomet*. Ce Seigneur me dit outre cela, que le Roi avoit marié depuis peu deux sœurs de nos Princes; un de *Teimuraz*, & l'autre de *Luarzab*, après les avoir gardées assez long-tems dans son Haran, dont il avoit donné l'une au Chan de *Ghiengé*, qui a ses terres voisines de la Géorgie, & l'autre à un certain Sultan qui a ses États à l'entour, qui sont tous deux de race Mahométane de Pere en fils: le Chan de *Ghiengé* est d'une famille ancienne, & fort noble entre les *Chizilbasci*, & le Sultan d'une famille, qui a été agrandie depuis peu par les libéralitez du Roi, mais qui est franc Mahométan d'inclination & de nais-

fance. Et que Sa Majesté Persane avoit ordonné, que toutes les terres qui appartenoient autrefois à *Teimuraz*, fussent partagées entre ces deux Chans, & que les Géorgiens de son pais pussent y retourner avec liberté, pour la repeupler & y vivre sous l'obéissance de ces deux Princes Mahométans. Remarquez, s'il vous plaît, l'artifice. Les terres de *Teimuraz*, & principalement la Province de *Lachet*, dont la ville principale est *Grim*, furent entièrement ruinées, dont les habitans, à la réserve d'un petit nombre de Gentilshommes qui suivirent *Teimuraz*, dans les Etats de trois autres Princes Géorgiens, qui étans plus en sûreté que les autres, se tinrent toujours sur leurs piés; & le reste fut contraint, par la violence du Roi, de se retirer dans la Perse, où ils furent dispersez, par les Provinces avec ses sujets. Depuis ce tems-là, cette terre à demeuré sans Prince & sans Seigneur, quoique quelques Géorgiens, leurs voisins, & quelques *Tartares Lezghiens*, n'aient pas manqué de se servir de l'occasion pour y aller établir leur demeure. Aujourd'hui le Persan, qui a un desir extrême d'en être paisible possesseur, & la rendre habitée, à cause que la terre est fort fertile, & qu'il n'y en a point de si bonne dans toute la Perse; les *Mahométans* ne pouvant pas le faire, & les *Géorgiens* n'étans pas gens pour se ranger volontiers sous l'obéissance des étrangers d'un autre pais, & d'une autre loi que la leur, ni pour vivre long-tems en paix sous leur domination, a trouvé ce milieu de leur donner deux Princesses, que le peuple ne fera point

point de difficulté de recevoir, étant de la maison Roïale & du sang des Princes Géorgiens, qu'il a néanmoins mariées à de francs & naturels *Mahométans*; afin que si elles conservent secretement la foi de leurs ancêtres, du moins leurs enfans soient *Mahométans*; & qu'ainsi, avec le tems, ces Etats demeurent sous la puissance des Princes, qui professeront la loi de *Mahomet*, sous la domination des Rois de Perse; étant à présumer que ces deux Princesses aïans eu des enfans de leurs maris, comme y étans intéressés dans leur fortune, auront plus de bonne volonté pour la maison de leurs enfans, quoique *Mahométans*, que pour celles de leurs frères infortunés, quoique Chrétiens. Ce qui est confirmé par l'exemple de ce qu'on voit déjà dans les Etats de *Luarzab*; car les peuples aïans mis en oubli l'amour de leur Prince légitime, qui est prisonnier, mais encor vivant, sont gouvernez beaucoup plus paisiblement, & avec plus de satisfaction, quoique peuplez d'un grand nombre de Chrétiens, bien aguerris par un nouveau Prince *Mahométan*, de race, & jeune d'âge, régnant à présent, pour cette seule considération, qu'il est de la maison de leurs Princes naturels, & cousin de *Luarzab*; & qu'il se comporte en leur endroit comme un Chan, sujet & dépendant de la Couronne de Perse, & non pas comme un Prince souverain & absolu. En un mot, ce Roi ne connoît rien, & ne fait rien que pour arriver à ses fins; mais Dieu est plus intelligent & plus puissant que lui, ce qui me fait appréhender pour lui quelque mauvais succès. Et pour ce qui regard

de la Géorgie, je me souviens, qu'en d'autres occasions, & particulièrement sous le règne de *Termur lenk*, que nous nommons *Tamerlan*, elle a souffert des disgrâces, & des pertes beaucoup plus considérables, des insultes & des invasions des nations barbares; mais la furie étant passée, ces peuples se sont toujours ralliez, & ont maintenu la Foi Chrétienne. Quoiqu'elle soit bien imparfaite, & embrouillée de quelque *schisme*, elle s'est cependant conservée dans leurs cœurs, où elle a jetté de si profondes racines, que malgré les diverses persécutions, dont ils se sont vûs ataquez, les révolutions étranges, qui ont fait si souvent changer de face à leur État; le voisinage & la jalousie des Princes infidèles, qui les environnent de toutes parts; les entreprises secrètes & ouvertes de tant de puissans ennemis, qui ont tâché de les détruire; ils se sont toujours conservez, par une espèce de miracle. Et quoique leurs Princes, au raport des Historiens, aient quelquefois chancelé dans la Foi; & que quelques-uns, presséz par la nécessité de leurs affaires, l'aient tournée & changée en diverses manières, le Christianisme a eu toujours le dessus, & les Chrétiens ont repris leur Principauté, dont ils avoient été dépouillez, & les Princes sont rentrez dans la Foi Chrétienne, d'où ils étoient sortis. Dans ces derniers différends, qu'ils ont eu à décider avec la Perse, quoique deux de leurs Princes, *Taimuraz* & *Luarzab*, aient été dépouillez de leur États; l'un prisonnier, & l'autre fugitif. Cependant ils sont encor en vie, & moins âgez tous deux

Les
Géor-
giens
vaillans,
& ai-
mant la
liberté.

deux que le Roi Abbas, pour ne pas perdre l'espérance qu'un jour ils pourront changer de fortune. Et quand bien ces deux Princes perdroient leur espérance, avec la vie, il reste encor sur pié trois autres Princes Géorgiens, qui sont ceux de *Basciacuc*, de *Guriel*, & de *Dadian*, ou de la Mingrelie, qui sont plus florissans que jamais, & qui se tiennent forts dans leurs pais, où les Perses ni les Turcs n'ont jamais pû mettre le pié. Et nous avons sujet de croire qu'ils se conserveront perpétuellement, & la Foi Chrétienne avec eux; & encor quelque raison d'espérer, qu'un jour ils pourrout s'emparer, avec justice, des États dont les deux autres ont été dépouillez par violence, s'ils ne sont eux-mêmes dans l'impuissance de les recouvrer. Quand je viens à considérer ces choses, & les dépenses que nos Papes de Rome font à fonder des Colléges, à envoyer & entretenir des hommes exprès, en divers endroits de la terre, & les soins qu'ils aportent à réduire à l'union de l'Eglise Latine les peuples Orientaux, sujets au Turc & au Persan, qui en font des hommes, sans chef & sans conducteur, réduits à une cruelle servitude, soumis à des Princes Infidèles, extrêmement puissans, sans armes, sans conduite, & par conséquent aussi inhabiles, qu'impuissans à faire aucune entreprise apuïée sur un fondement ferme & solide; je me suis étonné, qu'ils n'aient jamais eu de pensée pour cette nation des *Géorgiens*. Elle n'est point barbare, comme quelques-uns de nos Auteurs, qui n'en ont pas la connoissance, ont voulu nous le faire croi-

Mœurs
& Religion des
Géorgiens,

re. Mais, au contraire, comme je les connois, pour les avoir pratiqués fort long-tems, qui est extrêmement civilisée, à leur mode, pôle, généreuse, pleine d'une noblesse florissante, dont le sang & la naissance fait un juste discernement, & du peuple, selon l'usage de notre pais. Une nation, qui en nombre d'habitans, & en étendue de terres, ne cède rien à l'Italie. Une nation qui a été gouvernée de tout tems par des Princes Chrétiens, qui entretient de grosses & puissantes armées, qui incessamment les armes à la main, & dont la vie est un combat continuel contre les Infidèles, pour les intérêts de la Religion, & de laquelle on pourroit espérer plus d'avantage, avec juste raison, que de ces misérables, qui sont dans l'oppression, sous la tyrannie des infidèles. Ajoutez à toutes ces considérations, que leur pais est voisin des Provinces & des forces de l'Europe; puisqu'on peut aller en peu de jours de Pologne en Géorgie par la mer noire avec un vent favorable. C'étoit une navigation moins libre & moins fréquentée qu'elle n'est à présent, que les Cosaques de Pologne sont entrez cette année dans l'embouchure de la mer noire, & ont pénétré bien avant jusqu'à la tour des prisons & aux faubourgs de Constantinople, d'où ils ont enlevé un si grand nombre d'esclaves, que les plus grands de la Porte n'osoient plus aller de ce côté-là se divertir à la fraîcheur de leurs jardins, les voians courir par tout l'épée à la main, sans trouver de résistance. Outre ces considérations, c'est une chose fort remarquable, que les *Géorgiens* s'a-

pro-

prochent encor de plus près des points de notre Religion, que des Provinces de notre Europe. Parce que quoiqu'ils oficient en leur langue, suivant l'usage des Grecs, ils sont moins infectez de leurs erreurs que les autres; ou s'ils y sont engagez, je puis dire que ce n'est qu'en partie, & non pas entièrement; ou s'ils le sont, étans moins adonnez à l'étude des lettres que les Grecs, ils ont moins de malice & plus d'ignorance, & par conséquent ils sont plus faciles à suivre la vérité & à fuir le mensonge. De plus, ils ne sont pas opiniâtres ni superbes, comme les Grecs, mais doux & benins dans leur conversation; si afables, & si dociles, que la plus grande partie des pertes qu'ils ont reçues des Perses, ne leur est arrivée que pour avoir été trop crédules, & trop faciles à se laisser persuader, ou plutôt tromper. Outre qu'ils ne contestent point avec nous de la primatie comme les Grecs, & qu'ils n'ont pas une aversion de l'Eglise Romaine, comme les *Moscovites*; mais plutôt ils ont une singulière dévotion pour S. Pierre, & pour la ville de Rome, où est son tombeau. Ils fuient la compagnie des Arméniens, & les ont en horreur, à cause de leurs hérésies; & au contraire, ils ont de l'inclination pour les Latins & les Romains, comme je l'ai expérimenté en ma personne en différentes occasions. Je me souviens entr'autres qu'un jour, marchant avec l'armée du Roi vers *Cazuin*, certains Seigneurs, des principaux entre les Géorgiens, qui étoient venus nouvellement à la Cour, pour je ne sai quelles affaires, & que je n'avois pas encor vûs, mar-

chant de compagnie avec les autres, rencontrèrent de nuit ma litière, où étoit ma femme Maani; & par une curiosité de voir une chose, qui leur sembloit nouvelle & étrange, à la faveur de la lune, qui étoit fort claire cette nuit-là, ils s'assemblèrent tous à l'entour de cette litière, les hommes avec leurs femmes, qui avoient en leur compagnie un grand nombre de Dames de bonne mine, toutes à cheval, & le visage découvert, comme les hommes, selon l'usage de leur pays. Ces Dames, qui environnoient ainsi ma litière, saluèrent ma femme, & lui parlèrent en leur langue, avec un extrême déplaisir de ce qu'elles ne pouvoient se faire entendre. Madame Maani vit bien qu'on la saluoit, & leur parlant du mieux qu'elle pût, elle tira son chapelet de son bras, & leur montra la croix, qui étoit au bout. Quand ces Dames eurent aperçû ce signe sacré de notre rédemtion, elles commencèrent toutes à s'écrier, avec une allégresse incroyable, *Cartueli, Cartueli*. Ce terme veut dire proprement en leur langue, un Géorgien. Mais ils le prennent communément pour un Chrétien; comme si être Géorgien, & bon Chrétien, étoit une qualité inséparable. De même que le mot *Tatar*, qui signifie proprement Tartare, est pris chez eux communément pour un Mahométan; & tous les Mahomérans, de quelque nation qu'ils soient, passent entr'eux sous ce nom de Tartare. Et ainsi ils ajoûtent, par une haine particulière, qu'ils auront conçû contre quelqu'un de leur créance, le mot de *Zagli*, qui signifie un chien, en disant *Zagli Tartare*; c'est-à-dire, chien de Tartare, chien

chien de Mahométan. Les Dames Géorgiennes crioient donc hautement, avec une joie particulière, que Madame Maani étoit Chrétienne, & en quelque façon Géorgienne, comme elles. A ces paroles, leurs maris s'informèrent pourquoi j'étois séparé d'elle, & m'envoierent chercher de tous côtez, avec autant de diligence & de soin, qu'ils avoient de desir de me voir. J'en avois été déjà averti, ce qui m'obligea de m'en aller directement au lieu. Ces honnêtes gens m'atendoient, tournans doucement à l'entour de ma litière, avec ces faiseuses de révérences, qui me firent toutes les caresses possibles, plus par signes, que par paroles; elles & moi, ne nous entendans point. Je me fis reconnoître pour Chrétien, le mieux que je pûs, en nommant Rome & S. Pierre. Un des principaux d'entr'eux, grand & bel homme, blanc comme un signe & richement vêtu; comme nous marchions à cheval, l'un à côté de l'autre, m'embrassa, me pressa la main contre sa poitrine, leva les yeux au Ciel en pleurant; proféra des paroles pleines d'affection, bien que je n'en comprisse pas la signification, & jetta des soupirs du profond de son cœur, qui me faisoient assez connoître en particulier la bonne volonté qu'ils avoient tous pour moi, à cause de la Religion, & qui déclaroient ouvertement le zèle & à la piété singulière qu'ils ont pour la Foi Chrétienne, qu'ils conservent toujours, bien qu'elle soit couverte des ténèbres de quelques erreurs assez grossières, qui lui ôtent les pures lumières de la vérité. Desorte qu'il est à présumer, vu

Courtoisie des
Géorgiens.

leurs bonnes dispositions, & la nécessité présente & pressante de leurs affaires, que l'amitié des Princes Chrétiens de l'Europe, & particulièrement celle du Roi de Pologne, leur seroit autant souhaitable, qu'elle peut leur être avantageuse, par le secours qu'ils peuvent en espérer dans les rencontres, quand il n'y auroit que la protection de leur amitié, & l'assistance de leurs bons conseils, dont ils ont plus besoin que d'aucune autre chose, pour se maintenir entre les Infidèles; & qu'il ne seroit pas difficile de les réunir tous ensemble avec nous dans un même sentiment d'amour & de Religion; & sur-tout si on leur permettoit l'usage de leurs cérémonies anciennes, à quoi ils pourroient être attirés facilement, par l'exemple, & au moien des *Russiens* Catholiques de Pologne, qui suivent les cérémonies de l'Eglise Gréque, & qui sont voisins de leurs païs. Ainsi, par cette alliance de l'Europe avec l'Asie, la Foi Chrétienne viendrait à s'augmenter & à se fortifier merveilleusement dans ces lieux qui ont le berceau de sa naissance. Et parce que les intérêts des Géorgiens sont plus mêlez avec ceux du Persan, qu'avec les autres Princes Infidèles, le Pape, comme ami commun, pourroit interposer son autorité, & se rendre Arbitre de la paix & de la guerre entre les uns & les autres; & entre les Géorgiens mêmes, quand ils sont en discorde, ce qui est le plus grand desordre & le plus dangereux mal qu'ils doivent appréhender. Desorte que, sous sa protection, ils vivroient dans une étroite union, & dans une parfaite correspondance entre eux.

tr'eux. Ils se rendroient plus prudens & avisez dans leurs affaires avec leurs ennemis voisins; & enfin ils seroient plus confiderez & respectez de tous les Infidèles. Et pour en venir à bout plus facilement, il ne faudroit, selon mon jugement, qu'en-voier & introduire une fois dans la Géorgie des Peres Jésuites, qui aians appris la langue du país, y fonderoient des Collèges à leur mode, dont ils laisseroient la direction à ceux qui viendroient après eux, comme ils ont fait ailleurs. En un mot, ce seroit une bonne affaire, dont l'exécution seroit facile, les succès avantageux, & l'entreprise digne de la piété d'un grand Pape. Si Dieu me fait la grace de retourner à Rome, je ne manquerai pas d'en parler à la premiere occasion, & d'en dire mon sentiment. Mais remettons à un autre tems ces discours politiques, dans lesquels mon zèle m'a engagé insensiblement, & reprenons nos nouvelles. Le même *Mehrab* me dit de plus, qu'en faveur du mariage de ces deux Princesses Géorgiennes, l'opinion commune étoit dans la ville de *Sciraz*, que le Prince de *Luarzab*, qui y étoit détenu prisonnier avec d'autres, seroit bientôt élargi, & peut-être que le Roi vouloit le voir, & lui faire caresses, quand il seroit arrivé à *Hispahan*. Mais l'opinion a été fausse, & on a vû le contraire; puisque ce pauvre Prince, au lieu d'être élargi, a été resserré plus étroitement peu de jours après dans un château, sans avoir la liberté d'en sortir, après l'avoir eue de sortir même hors de la ville, étant acompagné, pour se promener, ou pour chasser. Le

Avis importants pour réduire les Géorgiens à l'unité de l'Eglise.

même Gentilhomme me répondit, à toutes les demandes que je lui fis sur les moindres particularitez du país de la Géorgie, qu'il y avoit eu six Princes, l'un desquels, qui étoit voisin des terres du Grand Seigneur, a été ruiné & chassé peu-à-peu de son Etat, par les guerres continuelles, qui se sont entretenues entre les Perses & les Turcs sur ses confins; suivant tantôt un parti, & tantôt l'autre, sans tenir un milieu. Des autres cinq qui restent, il y en a deux dépouillés de leur Principauté, *Teimuraz*, & *Luarzab*. L'Etat de *Teimuraz* est plus proche de la ville de *Sciumachi*, & plus oriental, dont les villes principales sont, *Zagam*, & *Grim*, où le Prince faisoit sa résidence ordinaire. Celui de *Luarzab*, aboutit aux terres du Persan, du côté du midi, & tire plus vers le couchant, & est plus voisin de l'Arménie, dont il contient peut-être une partie; & sa ville principale est *Teflis*, autant habitée qu'elle étoit auparavant. Celui qui le possède à présent, est le fils de défunt *Bagrid Mirza*, cousin de *Luarzab*, qui s'est fait vassal du Roi de Perse, & religieux de Mahomet. Il n'y a donc plus que trois Princes qui restent dans la possession de leurs Etats; celui de *Basciaciuc*, dont le país est situé, comme dans le centre de la Géorgie, & fortifié des montagnes, particulièrement du côté de la Perse, qui est la cause que le Persan n'y a pu jamais entrer bien avant. En tirant davantage vers le soleil couchant, au-delà de *Basciaciuc*, sur les rivages de la mer noire, & dans un lieu mieux situé & plus avantageux, on rencontre les país

de

Princes
de la
Géorgie.

de *Dadian* & de *Guriel*, que les deux autres Princes possèdent. *Guriel* est plus méridional, proche de *Cogne* & de *Trébizonde*, qui appartiennent au Turc; & *Dadian* est plus septentrional, au-delà du fameux fleuve *Phasi*, qu'ils nomment à présent *Fasso*, près de la grande montagne de *Caucase*, habitée par les Tartares *Lezghiens*, & par d'autres peuples, qui allant du levant au couchant, tout le long de cette vaste terre, qui s'étend entre les deux mers, la noire & la Caspienne, laissant les Géorgiens au midi & les Circassiens au nord, entre les Tartares & les Moscovites, couvre presque toute la Géorgie des froids du septentrion, & la défend contre les courses & les invasions des peuples barbares leurs voisins. Il m'ajouta, que *Dadian* est le país que les Turcs nomment *Mingrelie*, & qui par conséquent doit être le Roïaume de *Colchos*, selon l'Abregé Géographique, quoique, selon moi, *Colchos* fût d'une plus grande étendue; mais les Rois faisant leur résidence dans la contrée de *Dadian*, pour la commodité de la mer noire, nous l'ont rendu plus connu. Il est vrai que le Prince, qui régné aujourd'hui dans la Principauté de *Dadian*, est fort jeune, comme me l'avoit dit à Constantinople, il y a cinq ou six ans, un Pere Jésuite, qu'on y avoit envoyé, & qui fut de retour au tems que je m'y trouvai. Mais ce Pere étant mort de peste, un peu après qu'il y fut arrivé, aiant perdu ses écrits & ses mémoires sur mer dans un naufrage, toutes les instructions que j'en pus tirer, fut qu'il avoit vü ce jeune Prince fort jeune,



ne, sous la conduite de sa mere, qui lui avoit fait beaucoup de careffes. Il le vit habillé simplement, & à la ruttique, sans nul ornement, comme un homme de la campagne, qui venoit de la chassé dans une chaise, où il avoit aporté la tête d'un grand sanglier, qu'il avoit tué à la chassé. *Battoni Mehrab*, autrement le Seigneur *Mehrab*, ne put me rien dire du fleuve *Phasi*, & de la Peninsule *Aea*, qui se forme des rivières *Hippo* & *Cyane*, qui toutes deux se jettent dans le canal du *Phase*, d'où étoit la fameuse *Circé*, surnommée l'*Acane*, parce que les noms sont changez. Il me donna bien raison de quelqu'autres choses, que j'avois apprises d'une autre part; savoir, que les *Cosaques* de Pologne continuoient leur navigation sur les rivières de la *Géorgie*, & entretenoient une étroite alliance avec les *Géorgiens*; & que depuis peu le Roi de Pologne avoit envoié deux ou trois vaisseaux chargez de presens au Prince *Teimuraz*, qui étoit voisin de *Guriel*. Je ne fai si ce n'est point à *Cogne*, ou dans quelque'autre lieu de la dépendance des *Turcs*, qui est sans doute la terre dont ils lui ont donné la jouissance. Que la premiere femme de *Teimuraz* étoit de *Guriel*, & que celle du Prince *Basciacuc* est sœur du Prince de *Dadian*; ce qui n'empêche pas que ces deux Princes ne soient en guerre l'un contre l'autre, pour quelques différends qui sont nez entr'eux. Et parce que celui de *Dadian* avoit eu le dessus sur celui de *Basciacuc*, & lui avoit fait beaucoup de maux, ce dernier avoit été contraint d'envoier demander du secours au *Persan*, protestant

• Guerres
civile,
causes
de leur
guine.

testant de vouloir dépendre entièrement de lui à l'avenir, & le priant de lui envoyer les gens qui sont à *Teflis* & à *Gori*, commandez par ce *Battoni Mehrab*, qui m'en a fait le recit. Que le Persan n'avoit pas vû de bon œil les Ambassadeurs de *Basciacuc*, avoit refusé leurs presens, & n'avoit pas voulu écouter leurs demandes, en disant que ce n'étoient que mensonges & fourberies. Parce que, comme je croi, le Prince de *Basciacuc* n'avoit jamais témoigné beaucoup de bonne volonté pour le Persan, ou peut-être parce qu'il avoit demandé des Géorgiens & des soldats Chrétiens à son secours; au lieu que s'il eut demandé des Persans, de la secte de *Mahomet*, sans doute il en eut eu autant qu'il en eut pû desirer, & au plûtôt; le Roi n'ayant pas voulu perdre cette occasion, comme il a fait autrefois en semblables rencontres. Car je sai bien que toute son ambition seroit d'entrer, avec ses gens, dans le pais de *Basciacuc*, ce qu'il n'a jamais pû faire jusqu'à present, & que ce seroit une occasion favorable pour parvenir à l'exécution de ses desseins, comme il en pourroit bien un jour naître d'autres de leurs péchez, si les guerres continuent entre *Basciacuc* & *Dadian*. De même que la mauvaise intelligence, qui vint à se former & à s'entretenir les années précédentes entre *Teimuraz* & *Luarzab*, quoique cousins, fut la principale occasion de leur ruine; car elle donna l'entrée au Persan dans leurs États, pour les châtier de ce qu'ils ne s'étoient pas rendus dans son camp, contre le Turc, quand ils furent mandez dans une occasion,

où

où il s'étoit vanté en la presence de l'Am-
bassadeur du Grand Seigneur, qu'il les fe-
roit venir, & qu'il les auroit de son parti.
Ils s'en excusèrent, le plus civilement qu'il
leur fut possible, pour témoigner aux
Turcs qu'ils étoient neutres; & ainsi ils fi-
rent refus d'obéir au Persan, dans les événe-
mens douteux de cette guerre. La guerre
étant finie, & les Turcs s'étans retirez, un
chacun d'eux tâcha de rentrer dans les bon-
nes graces du Roi de Perse, & de lui faire
paroître qu'il étoit de son parti. Mais la
jalousie s'étant formée entr'eux, ils prirent
aveuglément les armes les uns contre les
autres; & enfin, pour avoir eu plus de créan-
ce au Roi de Perse, qu'à eux-mêmes, ils
se creusèrent la fosse dans laquelle ils tom-
bèrent, & ne s'aperçurent de leur chute,
qu'après qu'il n'y eut plus de remede de se
relever. Le même Gentilhomme me con-
firma, ce qu'il m'avoit déjà dit une autre
fois, qu'anciennement, mais ma pensée
est qu'il n'y a pas beaucoup d'années, les
Princes de *Dadian*, & de *Guriel*, étoient
sujets de celui de *Basciacuc*, qui possède
encor à present plus de terres qu'eux, &
n'étoient que comme de simples Gouver-
neurs, qui dépendoient de lui, dans une
si grande soumission, que lorsqu'il mon-
toit à cheval, l'un d'eux lui tenoit la bride,
& l'autre l'étrier. Depuis, étans devenus
puissans peu-à-peu, non-seulement ils se
font soustraits de sa domination, mais ils
font venus jusques-là, que de marcher de
pair avec lui, d'entrer dans son alliance;
même de lui faire la guerre, & de se ren-
dre redoutables. Voilà ce que j'appris de
la

la bouche de *Battoni Mehrab*, le jour qu'il vint pour entendre la Messe dans notre Eglise, accompagné de *Battoni Vacheanc* son fils, & des *Battonis* ou Seigneurs *Begian*, & *Afrandil*, enfans de son frere, dont j'ai voulu vous faire part, tant pour vous donner plus de lumières de plusieurs autres choses, que je vous ai écrites sur ce sujet, que pour l'avoir jugé digne de satisfaire à l'honnête curiosité des bons esprits de l'Italie, qui n'ont que peu ou point du tout de connoissance de ces païs-là. Parlons à present d'autres choses particulières.

Le Dimanche vingt-septième jour de Septembre, *M. Abdulmessih*, frere de ma femme, & le cadet des enfans mâles, apporta une grande joie à tous ceux de la maison, par son arrivée à *Hispahan*, qui nous fut d'autant plus agréable, qu'il étoit moins attendu, & à moi particulièrement, qui ne l'avois jamais vû, mais qui l'avois désiré long-tems, comme je croi vous l'avois témoigné par quelqu'une de mes lettres. Je veux vous raconter l'histoire de ses aventures, aussi heureuses, que digne de compassion. Etant encor fort jeune, l'esprit qui paroïssoit dans toutes ses actions, & les signes qu'on voïoit en lui, qu'il étoit pour parvenir un jour à quelque haute fortune, portèrent les Turcs à l'enlever de la maison & des mains de son pere, par violence. Je dis par violence, parce que les Chrétiens de l'Orient ne paient point le tribut de leurs enfans au Grand Seigneur, comme ceux de la Grèce. Néanmoins un certain *Mustapha Subasci*, qui étoit alors Lieutenant Général de la Milice dans la ville de *Bagdad*,

Avan-
ture pro-
digieuse
d'un
beau-
frere de
l'Au-
teur,

fil

Enle-
vé des
Tures, &
nourri
parmi
eux.

fil d'un pere Chrétien, & d'une mere pa-
reillement Chrétienne, qui étoit encor vi-
vante & fort âgée, & qui s'étoit toujours
maintenuë dans la profession de la Foi, le
prit & l'enleva par force, sous prétexte
qu'on l'avoit trouvé couché avec une fem-
me Mahométane, qui est un crime, selon
leur loi, qui ne s'expie que par le feu, ou
par le changement de la Religion, en se
faisant Mahométan, sans que les prières
du pere, ni les protestations faites en Jus-
tice, ni les ofres qu'on lui fit d'une grande
somme d'argent, pût fléchir le cœur de ce
barbare. Au reste, ce crime supposé étoit au-
tant éloigné de la vérité, que ce pauvre en-
fant étoit dans un âge incapable de le com-
mettre. Il suffit que *Mustapha* le voulut
de la sorte. Il le prit, & l'emmena dans sa
maison par violence, & contre sa volonté,
où après l'avoir fort maltraité, & battu
cruelement durant quelques jours, à cau-
se qu'il pleuroit, & faisoit quelque résistan-
ce à recevoir la Circoncision, qu'ils nom-
ment *Mahmud*, il le garda encor auprès de
lui durant plusieurs années, pour le faire
élever & instruire, conformément à leurs
coûtumes, dans les erreurs de leur créance,
dans le métier de la guerre, & dans les au-
tres exercices de leurs profession, le tenant
si serré, avec d'autres jeunes hommes, qu'il
nourrissoit de la même manière, comme
dans un séminaire, qu'il ne lui étoit pas
permis de voir ni de parler à aucun de ses
parens, ni à aucun Chrétien, ni même à au-
cune autre personne. Etant devenu grand,
& la barbe commençant à lui venir au men-
ton, ils le tirèrent delà, l'enrôlèrent dans
la

la Milice, lui donnèrent de bons appointemens, & une place honorable entre les soldats du Grand Seigneur, ne manquant pas depuis de l'avancer de plus en plus par les armes. Alors il eut, non-seulement la liberté de sortir, mais aussi la permission de se retirer dans la maison de son pere pour y vivre avec lui. Parce que les Turcs n'appréhendent point que des enfans, qu'ils ont élevez de la sorte avec beaucoup de soins, & durant un grand tems, retournent en arrière, quand on les a tirez de ce séminaire, pour les mettre dans la liberté, & dans l'autorité de soldats, qui est grande entre les Turcs, en quoi pour l'ordinaire ils ne sont point trompez. Notre *Abdulmessih* donc, soit qu'il y fut porté, par le grand amour qu'il avoit pour les siens, ou qu'il eut déjà l'âge de discrétion quand il fut pris, ou plutôt, comme il faut croire, que la grace de Dieu fut extraordinaire en lui : comme dès le commencement il avoit été pris & circoncis par violence, sans donner aucun consentement à ces actions impies ; non-seulement il n'eut jamais d'inclination pour la superstition de Mahomet, mais il conserva toujours constamment dans son cœur la Religion de ses ancêtres ; se moquant en son particulier de la créance des Mahométans, il protestoit en secret d'être fidèle Chrétien, si quelque jour il pouvoit sortir de la cage, pour retourner dans la maison de son pere, se faisant nommer par les Chrétiens du nom de son Bâteme, & observant toutes nos cérémonies, comme le jeûne de carême, & les autres qu'il pouvoit garder dans sa maison, sans danger d'être vû. Bien
qu'ex-

Chrétien
en son
cœur, &
Mahomé-
tande
profes-
sion.

qu'extérieurement il s'accommodât & dissi-
mulât avec les Turcs en plusieurs choses,
trompé par une ignorance, qui régné en-
tre les Chrétiens de l'Orient, & qui possède
particulièrement l'esprit des hommes, qui
sont sans étude & sans lettres, qu'il s'agit pour
se sauver, de conserver la foi dans son cœur,
quoiqu'on en témoigne des apparences con-
traires; &, comme je pense, combattu & sur-
monté par la crainte de perdre la vie, ou de
ruiner entièrement sa fortune & toute sa
maison, ou attiré peut-être par la douceur
des biens de la terre, de la liberté & de l'au-
torité dont il jouissoit, avec espérance de
voir sa famille traitée plus favorablement,
& respectée en sa considération. Desorte,
que se croiant assuré dans sa conscience, par
la Foi Chrétienne qu'il professoit en son
cœur, il persévéra toujours de vivre com-
me les Turcs, & de faire comme eux; non-
seulement tandis que *Mustapha*, qui l'a-
voit élevé, fut vivant, mais encor après son
décès, s'étant mis à la suite d'un autre Gé-
néral des Turcs, nommé *Bekir subasci*, qui
ne reconnoissant le Grand Seigneur que de
nom & par bienveillance, s'est fait tiran,
& comme Roi absolu de *Bagdad*, entra
tellement dans ses bonnes grâces, qu'il le
prit dès-lors sous sa protection. Pour l'a-
mitié qu'il lui portoit, il chercha toutes
les occasions de l'avancer, & l'employa bien
souvent dans des charges publiques assez
considérables, comme lorsqu'il l'envoia
souvent, avec une compagnie de soldats,
exiger les tributs des Arabes du desert, &
qu'il l'occupa en d'autres factions honora-
bles, qui sont de confiance parmi eux, &
de

de profit pour ceux qui s'en acquitent dignement. Quand j'épousai sa sœur *Maani* dans la ville de *Bagdad*, je fus privé de l'honneur de sa présence, parce qu'il étoit alors à la campagne occupé dans ces emplois publics, & ne revint à la maison qu'après notre départ. Mais aiant appris de son pere notre mariage, il se fit connoître à moi par ses lettres, & entretint toujours depuis une parfaite corespondance, me faisant savoir l'état de ses affaires & de sa condition. Ce qui m'obligea pareillement de lui écrire assez souvent, dans le desir que j'avois de le détourner de ce genre de vie, pour satisfaire aux devoirs de ma conscience, qui me faisoit souhaiter une favorable occasion de le rapeller dans le sein de la foi, que je pris enfin de la confiance, qu'il me témoignoit par ses lettres, & du desir continuel qu'il avoit de me voir. Je commençai donc à me découvrir à lui sans crainte, l'exortant & le conjurant, par mes prières, de venir me trouver en Perse : je ne manquai pas de lui représenter les obligations de sa conscience qui l'obligeoit de se retirer entièrement de la compagnie & du service des Turcs, & de lui apporter les raisons pour lesquelles il ne pouvoit se sauver vivant avec eux, bien qu'il se conservât dans son cœur les sentimens de notre foi, & que son ame n'étoit point en sûreté dans cette dissimulation de créance & de Religion. Je lui rendis ces charitables offices assez souvent, & d'autant plus volontiers, que j'avois été averti qu'une Demoiselle Turque, des premières de la ville de *Bagdad*, lui portoit de l'affection, & que sous ces amours

se-

secrètes elle comptoit de se marier avec lui. Ce que j'apréhendois extrêmement, pour des raisons fort justes; parce que si ce mariage se fut accompli, l'affaire de son salut étoit desespérée, sachant bien le pouvoit que cette passion d'amour exerce sur les esprits, dont elle s'est emparée. Desorte que n'ayant point de tems à perdre, je lui écrivis fort au long sur ce sujet, & en sa langue naturelle, qui est l'Arabe, afin qu'elle eût plus d'efficacité pour le persuader, & de si bonne grace, que j'en fus étonné, après l'avoir écrite. Car quoique je ne sois pas tout-à-fait ignorant de la langue, je ne me croïois pas assez savant pour l'écrire, comme je fis toute d'une suite, sans y avoir pensé, moi seul, sans être aidé d'aucun, n'ayant ni maître ni livre pour me diriger. D'où je connus la vérité des paroles de *Jesus-Christ* dans son *Evangile*: *Que lorsque nous avons à parler, pour la défense de la foi, nous ne devons point nous mettre en peine de ce qu'il nous faudra dire; parce que le Saint-Esprit parlera pour nous, & nous mettra les paroles dans la bouche.* Je lui écrivis donc, cét Esprit de Vérité conduisant ma main & mon entendement; & après lui avoir représenté les intérêts de son salut, & les obligations de sa conscience, avec toute la force de mes raisonnemens; parce que je connois assez le naturel des gens de ce païs, qui se laissent facilement emporter aux intérêts temporels, je ne manquai pas de l'engager dans ces considérations; qu'il se souvint de quelles gens il étoit né; quels avoient été ses aïeux & ses ancêtres; & quel commerce la secte de Ma-

ho-

Math.
xo. 19.
29.

Sollicité
par l'Aut-
teur à se
ranger
avec
nous.

hommet pouvoit prétendre ou espérer de l'illustre maison des *Gioerides*, laquelle parmi tous les différends de la Religion, depuis mil ans, ou environ, parmi tant de Provinces ruinées, & parmi tant de pertes particulières, s'étoit toujours conservée dans son intégrité; retenant le premier rang entre les Gentilshommes Chrétiens, que sa noblesse lui a aquis, & l'ancienne Religion, que la piété de ses ancêtres lui a laissée pour héritage; ce qui a été la cause quelle a été conservée & favorisée de Dieu jusqu'à présent, parmi de si horribles tempêtes. Qu'il considérât quelle sorte de gens étoient les Turcs, & quels avantages il pouvoit espérer d'eux; qu'il sçavoit que leurs plus fidèles serviteurs, après avoir enduré toute sorte de travaux, & consumé leur vie à leur service; si toutefois c'est vivre que de souffrir tant de misères, qui sont presque inévitables à ceux qui s'attachent à leur parti, n'ont point d'autre récompense, que d'avoir la tête tranchée de la main d'un bourreau, ou de se voir affommez comme des chiens, perdant dans un moment, avec la vie, l'ame, la réputation, l'honneur, & tout ce qu'ils ont aquis à leur service avec beaucoup de peine. C'est Par des raisons pressantes un proverbe commun entre les Turcs, que tout ce qui est entré par la bouche de ceux res. qui les servent durant plusieurs années, leur doit sortir dans une heure par une autre partie de leur corps, que l'honnêteté ne permet pas de nommer. Qu'il n'y a qu'entre les seuls Chrétiens qu'on puisse trouver une parfaite justice, un empire légitime, une véritable noblesse, une vraie

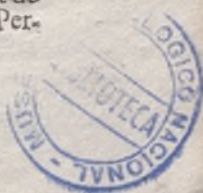
félicité spirituelle & temporelle, avec une espérance certaine d'une mort précieuse; &, ce qui est plus à estimer, après cette mort, d'une autre vie éternelle & bienheureuse. Je lui ajoutai qu'il avoit une belle occasion, & une commodité fort grande, de se retirer du service des Turcs, & de me venir trouver en Perse. Que c'étoit un pais avantageux pour toutes sortes de personnes, où il trouveroit ceux de sa famille auprès de moi, au lieu qu'il étoit contraint de vivre seul, & privé d'une grande partie des commoditez nécessaires; & que je ne manquerois pas de le mettre dans la meilleure passe qu'il me seroit possible, avant de partir de la Perse, où j'étois dans l'estime & dans la considération qu'il avoit pû savoir. Enfin ma conclusion étoit, que pour être vrai Chrétien, il étoit obligé de suivre mon conseil, puisque la profession de cœur n'étoit pas suffisante sans la confession de bouche, & que sans les démonstrations extérieures, l'intention intérieure étoit imparfaite. Et que s'il le faisoit, nous en recevriens tous la satisfaction qu'il pouvoit s'imaginer; que nous le considérions pour ce qu'il est, & que nous aurions pour lui l'amour, l'estime, & le respect que sa naissance & sa vertu méritent. Mais que s'il refusoit de le faire, il devoit être averti, que ne péchant plus par ignorance, il ne devoit plus se prévaloir du nom de Chrétien; & qu'en ce cas nous ne voulions jamais entendre parler de lui, & que ses parens ne vouloient jamais le reconnoître, ni l'avouer pour un de leurs enfans. Cette lettre lui fut portée en diligence, &, gra-
ces

ces à Dieu, fort à propos, en un tems qu'il
 étoit refroidi dans ses amours, sa maîtresse
 s'étant engagée dans un mariage. Desorte,
 que pour cette nouvelle occasion, ma lettre
 fit une si forte impression sur son esprit, qu'il
 me fit réponse sur le champ, & me promit
 de venir au plutôt, avec plus d'effets que de
 paroles. Pour l'exécution de son dessein,
 il fit courir le bruit entre ses amis, qu'il
 étoit sur le point de s'en retourner à Con-
 stantinople, où il espéroit trouver une
 meilleure fortune, & de se mettre en che-
 min dans la compagnie d'un *Cadhi* de *Bag-
 dad*, qui étoit disposé à faire le voyage.
 Cela lui servoit d'excuse pour refuser la
 paie d'un soldat, qui étoit le plus fort lien
 qui le tint attaché. Parce que vous n'ignorez
 pas que ceux qui sont à la solde des Prin-
 ces, n'ont pas la liberté de disposer de leurs
 personnes comme ils voudroient bien. En
 effet, il partit aussi-tôt avec le *Cadhi*, étant
 convenu secrettement avec sa mere qu'il
 iroit avec cet Officier jusques dans la Mé-
 sopotamie, où il verroit ses parens, qui y
 sont en grand nombre, & que delà il vien-
 droit à la dérobée en Perse, par le grand
 chemin de *Tebriz*, où passent tous les
 jours les caravanes & les marchands. Après
 le départ du fils, la mere partit aussi de
Bagdad, & arriva à *Hispahan*, par un che-
 min plus droit & plus court, où il devoit
 aussi se trouver le propre jour de Pâques,
 par un autre chemin plus long. Suivant ce
 projet, arrêté entr'eux, ma belle - mere
 vint à *Hispahan* l'année précédente. Elle
 me raconta ces nouvelles, dont je ne reçus
 pas moins de joie, que j'en ressentis de son

arrivée. L'ayant atendu de jour en jour, durant plusieurs mois, après les fêtes de Pâques, sans le voir, je commençai à me défier, & presque à desespérer de sa venue, & principalement lorsqu'au mois d'Août dernier, ma belle-mere se déplaisant dans la Perse; ou plutôt ayant été persuadée, par une autre femme de son païs, qui étoit dans le même dessein, & qui avoit intérêt de l'avoir pour compagne de son voiage, voulut absolument retourner en Turquie, contre la volonté, & même au mépris de tous ses gens, qui par raisons, & par prières, vouloient la retenir auprès d'eux. Tant une opinion, fortement imprimée dans l'esprit d'une femme, a de force & de pouvoir sur elle! Tant se soucient peu les Dames de ce païs d'entreprendre de petits voïages d'un mois de chemin. Elles les entreprennent avec autant de facilité, que si elles n'alloient que se promener dans une allée de leurs jardins, quoiqu'elles n'aient pas la commodité des carosses & des litières de l'Europe. J'écris ces choses à la confusion des Dames de notre païs, qui devant aller de Naples en Calabre, ou de Rome à Lotette, en parlent dix ans auparavant; & il y en a, comme on m'écrivit un jour de ma bonne cousine Madame Laure Cajetan, qui, pour aller à *Tivoli* se divertir durant quinze jours, font leurs visites un mois avant que de partir, & prennent congé de leurs amis & parens, comme si elles devoient aller aux Indes, pour ne plus retourner. Mais pour reprendre mon discours, du retour de ma belle-mere en Turquie, je présumois, avec raison, que son fils se trouvant

vant

vant là avec elle , & ne voulant pas la laisser seule , n'étoit pas pour venir. Il en arriva tout le contraire ; parce qu'étant arrivé en *Mésopotamie* , & s'étant séparé du *Cadli* , après avoir visité les parens de sa mere à *Amid* , & ceux de son pere à *Mardin* , qui est le lieu de sa naissance , où il vit tout leur bien possédé par un de ses oncles , qui le logea dans sa maison , sans en témoigner le moindre ressentiment , par une certaine générosité , qui est comme naturelle à toute la nation Assirienne , & digne de notre étonnement , pour le peu d'estime qu'ils font de leurs biens , & pour le peu de regret qu'ils ont de les perdre , spécialement quand ils ne sortent de leurs mains que pour entrer en celles de quelqu'un de leur sang ; soit qu'il n'eût pas trouvé l'ocasion assez favorable de faire le voïage qu'il avoit destiné , ou qu'il jugeât plus à propos de reprendre le chemin de *Bagdad* , il y retourna dans le dessein devenir en Perse , par la voie qu'il m'ouvroit par une de ses lettres. Il ne fit aucune difficulté de retourner à *Bagdad* , sachant bien que n'étant plus à la solde , ni sur le rôle du Prince , il ne seroit pas recherché , ni observé de si près ; & que pour ceux qui le connoissoient , il ne manqueroit pas d'excuses , de ce qu'il avoit interrompu son voïage de Constantinople ; comme il pouvoit trouver pareillement de nouveaux moïens d'en sortir quand il voudroit , & de se rendre en Perse secrètement , ou dans une caravane , avec des marchands , ou par quelqu'autre voie. Et quoiqu'un peu de tems après son arrivée à *Bagdad* , sa mere y arriva aussi , revenant de



Perse, il ne changea point de résolution, & me garda fidèlement la parole qu'il m'avoit donnée. Au contraire, il se mit en colère contr'elle, de ce qu'elle étoit retournée en Turquie, ne trouvant ce voiage nullement à propos; & il en conçût un tel dépit, qu'il demeura plusieurs jours sans vouloir l'aller voir, se tenant dans la maison de quelqu'ami, jusqu'à ce qu'enfin il se laissa fléchir par les instantes prières qu'on lui en fit. Et quoiqu'elle s'excusât sur l'air de la Perse, qui n'étoit pas favorable à la plus grande de ses filles, qu'elle avoit amenées avec elle, & qui à la vérité est fort mal saine, il jugea que ses excuses étoient trop frivoles pour une chose de telle conséquence. Et persistant dans sa résolution, il partit de - là peu de jours après son arrivée; & le vingt - septième de Septembre, après avoir marché durant quinze jours continuels, avec toute la diligence du monde, il arriva à *Hispahan*, où sans nous avoir fait avertir de sa venue, ni savoir rien de son voiage, comme nous revenions de la Messe, nous le vîmes dans ma maison, avec autant d'étonnement que de satisfaction. Tous avoient un desir extrême de le voir, & moi particulièrement, qui ne l'avois jamais vû, & il ne témoigna pas moins de joie de son côté, quand il eut appris que son petit frère, & deux de ses petits neveux, étudioient sous la direction des Peres Carmes, dans le Collège des langues de S. Pierre & de S. Paul, que ses bons Peres ont érigé cette année par mon conseil, pour le bien de tous ces peuples Orientaux, & pour la bonne éducation de leurs enfans. *Abdulmessih* témoi-
gna

Si venuë
en Perse.

gna à ces enfans qu'il envioit leur jeunesse; parce que s'il étoit de leur âge, il feroit volontiers leur compagnon d'études. Le cinquième d'Octobre, qui étoit le jour que les Peres Déchauffez célébroient la fête de leur bienheureuse Mere *Sainte Thérèse, Abdulmessih*, en la présence de tous ses parens, & d'un autre Gentilhomme Chrétien, qui l'avoit vû à *Bagdad*, vivant comme les Turcs, pour lui ôter le scandale qu'il pouvoit lui avoir donné, se presenta devant le Pere Vicaire, qui est comme Plénipotentiaire du Pape, avec une pleine & entière autorité, & le pria, avec instance, de le rebenir, & le réconcilier avec l'Eglise, aiant déjà appris de nous autres qu'il avoit encouru les Censures Ecclésiastiques pour les péchez de sa vie passée, protestant néanmoins qu'il n'avoit jamais eu l'intention d'être *Mahométan*, ni autorisé cette secte; & que tout ce qu'il avoit fait ci-devant ne procédoit que de son ignorance, ou de la crainte de la mort, ou de quelqu'autres intérêts temporels. Mais à présent, qu'il avoit été instruit que ces choses lui étoient défenduës, il détestoit & maudissoit toutes ces feintes & dissimulations, parce que son courage étoit ferme & résolu, comme il l'avoit toujours été, de vouloir vivre & mourir Chrétien, en observant tout ce que la sainte Eglise Catholique commande. Le Pere Vicaire, après lui avoir donné une courte & pressante instruction au sujet de sa vie passée, & de ce qu'il devoit faire à l'avenir, lui imposa une pénitence salutaire, & le mit entre les mains de sa sœur *Maani*, pour lui apprendre les

Sa conversion,
& sa pénitence.

prières & la doctrine Chrétienne, en sa langue Arabe, qu'il ignoroit. Ensuite il lui donna la bénédiction & l'absolution de ses péchez, l'embrassa avec une grande douceur, & le fit embrasser à son frère aîné, & à tous nous autres ses parens & amis, qui l'ayant recouvert, croïions avoir découvert un nouveau monde. Il continué de vivre de la sorte avec nous, & se tient à *Hispahan* extrêmement satisfait, & résolu de faire revenir au plûtôt sa mere en Perse, pour y vivre tous ensemble, plûtôt que d'en sortir jamais. Et moi, qui estime avoir fait un grand butin, j'en recois une satisfaction d'esprit, d'autant plus grande, que pour avoir été mieux instruit que le commun des Chrétiens de ce pais, je le connois plus homme fait & achevé, que tous ceux de sa famille, & plus versé dans les affaires du monde; ce qui me fait espérer qu'il ne fera pas un jour inutile aux siens. Je crains de vous avoir été importun & ennuyeux, par le recit de cette histoire, que j'ai décrite trop au long, avec toutes ses circonstances. Mais outre que je n'avois rien de meilleur à vous écrire, je croi qu'un homme est excusable, qui, dans un pais si éloigné, n'a la liberté d'écrire à ses amis qu'une ou deux fois l'année, & qui cherche sa consolation dans leur entretien, passé les limites d'une lettre ordinaire. Je l'ai fait aussi, pour des considérations particulières, afin que vous participiez à ma joie, pour un ouvrage qui me touche de si près, & afin que vous puissiez comprendre, non - seulement les accidens funestes, qui ataquent les plus grands Princes, comme ceux des Géorgiens, mais qui

qui affigent les familles particulières, à combien de misères sont exposez les Chrétiens malheureux de l'Orient, & principalement les sujets du Turc, qui ne sont pas maîtres de leurs propres enfans, & ne peuvent pas dire qu'ils les tiennent assurez dans leurs maisons. Et en même-tems pour persuader aux peuples de l'Europe, & surtout aux Princes Chrétiens, une entreprise, qui leur seroit plus glorieuse & plus profitable, que de passer toute leur vie à contester; de quoi? De quatre piés de terre, que leur imagination leur fait espérer dans l'Allemagne, dans la Flandre, ou dans l'Italie, qui est une chose honteuse. Au lieu que s'ils emploïoient ces tresors, & réservoient ce sang, qu'ils dissipent & répandent pour des sujets si minces & si peu considérables, au service de Dieu & de la foi Chrétienne, ils se rendroient maîtres des plus grands Roïaumes de l'Orient. Le Turc ne pourroit pas subsister dans la Turquie; le Persan ne se croiroit pas assuré dans la Perse; le Grand Mogol, & les autres Rois des Indes prendroient l'épouventé au seul bruit de nos armes. Quelqu'un me répondra, peut-être, tout ce que vous proposez sont des discours d'un bel esprit, mais non pas des choses qu'on puisse exécuter. Pourquoi non? Alexandre le Grand avoit-il plus de trente milles Macédoniens dans ses armées; avec son courage, & sa résolution de bien faire, qui en valoit bien autant? Ne vainquit-il pas Darius en bataille? Ne conquit-il pas tout son païs, qui contenoit presque tout ce que les Turcs & les Perses ensemble possèdent à présent?

Quel est
l'état des
Chré-
tiens,
sous la
domina-
tion des
Turcs.



Peut - être qu'il n'y a plus d'Alexandres dans le monde, & qu'il fut le seul, ou non pas un homme comme les autres? C'est cela que j'appelle des chansons, & des raisons de gens fort peu entendus dans les affaires. Nous ne manquons point d'Alexandres; & Alexandre fut un homme comme les autres: nous ne manquons point d'hommes doüez d'un bel esprit, & favorisez de la fortune comme lui, & il s'en trouveroit des millions dans l'Europe; mais les occasions nous manquent, par la faineantise de ceux qui ont plus de pouvoir; & de-là vient qu'il n'y a plus d'Alexandres dans le monde. Qu'on me donne la disposition des Etats de la chrétienté; qu'on me donne les forces & l'autorité absoluë d'un Alexandre, moi qui ne suis qu'un ver de terre auprès de tant de braves gens, je leur promets les victoires d'Alexandre. Mais que nous sert-il de jeter des paroles au vent, de prêcher dans un desert, & de s'alambiquer le cerveau, pour desirer une chose impossible? La Sainte Ecriture nous a donné des avertissemens, par son Prophète Daniel; par S. Jean, dans son Apocalipse, & par d'autres voies, que l'Empire Romain, qui s'est rendu redoutable jusqu'aux extrémités de l'Univers, ne sera plus une grande Monarchie; mais plusieurs petits Roïaumes, les uns bandez contre les autres, qui se détruiront peu-à-peu, jusqu'à la fin du monde, & jusqu'à l'avènement de l'*Antechrist*, que nous pouvons & devons déjà craindre, en attendant sa venue, puisque nous en avons devant nos yeux des signes manifestes, qu'un Roïaume s'élèvera contre

trè un autre Roïaume, & qu'une nation prendra les armes & fera la guerre à l'autre. C'est pourquoi nous devons chercher notre satisfaction dans le Ciel, par la conformité de nos volontez avec celle de Dieu. Je finirai, en vous faisant part du peu de nouvelles qui me restent à vous écrire des Etats de la Perse.

Le dixième d'Octobre, le *Daroga* ou Gouverneur d'*Ispahan*, *Mir Abdulaazzin* gendre du Roi, & comme il la fait voir depuis peu dans les fonctions de sa charge, étoit un fol bien fait, eut quelque contestation sur les matières de son Gouvernement, avec le *Calanter* ou Juge de cette ville, qui est un Officier fort grave; parce que le *Calanter*, lui reprocha qu'il avoit exigé du peuple plus d'argent que sa commission ne portoit, le *Daroga* se mit dans une si grande colère, qu'il le fit battre & mener en prison; mais le *Vizir* y acourut aussi-tôt, qui le fit élargir; & toute la ville se souleva, & fit un grand bruit contre le *Daroga*, sans pouvoir néanmoins parer aux coups, ni empêcher l'affront que le *Calanter* avoit reçu, qui envoya aussi-tôt vers le Roi pour lui faire ses plaintes. Le *Daroga* des Chrétiens Arméniens presenta aussi ses plaintes en même-tems contre ce Gouverneur d'*Ispahan*, de ce qu'il se mêloit de vouloir chasser les Arméniens, avec autant d'injustice que de témérité, contre les loix, & au-delà des devoirs de son Office, & un entre'autres qu'il avoit fait mourir, pour avoir donné du vin à des Mahométans, assurant que ce n'étoit pas tant pour le vin, que par une jalousie qu'il avoit conçue contre ces

Plaintes
adressées
au Roi,
contre
son gen-
dre.

Arménien, qui avoit en la jouissance d'un des garçons de la Cahuë, de l'amour duquel le *Daroga* d'*Hispahan*, étoit follement transporté. Il y avoit une troisième plainte contre lui, à la requête de l'*Affas*, qui est comme le capitaine du Guet à Rome, sinon qu'il a plus d'autorité, & qu'il est dans une considération plus éminente & honorable, aiant non-seulement le pouvoir de se saisir des personnes, mais encor de les châtier, & même de juger des causes criminelles, quand le coupable a été pris sur le fait, selon les loix militaires, ou comme le Gouverneur de Rome décide les différends, qui naissent entre les maîtres & les serviteurs pour leurs salaires, sans autres consultations. Le même Capitaine presenta une autre plainte au Roi contre ce *Daroga*, au sujet d'une querelle, que quelques insolens de ses domestiques avoient dressée contre ses gens. Il ne manqua pas, pour le rendre plus odieux à Sa Majesté, de lui raconter ce qui se passa durant sa maladie, quand son Gendre, cherchant les occasions de quelque nouveauté, écrivit par un exprès aux Rebelles d'*Efterabad* son parent. La vérité étoit, qu'au tems de la maladie du Roi, le *Daroga* alla un jour dans la forteresse, pour voir & appliquer le sceau aux cofres de Sa Majesté; mais le *Vizir*, qui y fait sa demeure, & qui a tout sous sa garde, le repoussa, & ne voulut pas lui donner l'entrée dans le trésor, disant qu'il n'y avoit que voir, & que cela ne touchoit point les devoirs de sa charge. On envoia des plaintes si pressantes sur tous ces chefs, qu'elles produisirent la nouveauté que je vous dirai ci-après.

Mai;

Mais il est nécessaire de vous parler auparavant de la venuë d'un Ambassadeur, qui arriva à *Hispahan* le treizième d'Octobre, de la part d'un Roi des Indes, du pais qu'on apelle *Dacan*, qui est proprement cette terre-ferme, sur les rivages de la mer, où les Portugais tiennent *Ciaul Bassain*, & quelques autres places. Ce Roi étoit fort puissant, de la Religion de Mahomet, & de la secte de *Sciai*, comme les Perses. Et cet Ambassadeur étoit Abissin, comme tous les autres Rois des Indes se servent volontiers des gens de cette nation, qui ont été pris & faits esclaves dès le berceau, par les Mahométans de la Méque & de la mer Rouge, voisins de l'Ethiopie, qui vont tous les ans par mer en vendre un grand nombre à ces Princes barbares, qui les font instruire ensuite à leur mode, les poussent dans les emplois publics, les élèvent à une haute fortune, & ont cette opinion, qu'ils réussissent mieux que les autres dans les gouvernemens. Et à present celui qui gouverne le Roïaume de *Dacan* en la place du Roi, encor fort jeune, nommé *Nizam Sciaqch*, sans que j'aie pû savoir si c'est son nom propre, ou le titre de sa dignité, est un autre Abissin, ou Habescin, selon leur manière de prononcer, qu'on apelle *Melik Ambaret*, qui est dans une haute réputation par toutes ces contrées de l'Orient. C'est de ce Roïaume de *Dacan*, & de la ville de *Peten*, ou *Petan*, que viennent ces belles toiles fines de coton, de toutes sortes, qu'ils nomment *Peteni*, qui sont fort estimées en ce pais. Cette Ambassade n'étoit qu'une Ambassade d'honneur.

pour réciproquer, par un riche present de ces belles étofes de *Peten*, l'Ambassade & le present que le Roi de *Perse* avoit envoié auparavant à celui de *Dacan*, d'un grand nombre de chevaux, qui sont d'un grand prix, & fort estimez dans toute l'*Inde*, particulièrement ceux d'*Arabie* & de *Perse*, & dont le Roi de *Dacan* a besoin pour la guerre qu'il a continuellement sur les bras, contre le *Mogol* son voisin. Et ainsi les Ambassades & les presens, que les Rois de l'*Orient* se font les uns aux autres, ne sont qu'une espèce de commerce, ou un échange de marchands; puisqu'un chacun fait valoir & estime les siens en telle sorte, qu'il y trouve subtilement son compte. Et comme si le plus ou le moins qu'on donne est, ou une marque de la grande ou du peu d'estime qu'on fait de la personne à qui le present est envoié, ils se fachent, & prennent au point-d'honneur, si les presens ne sont pas d'une égale valeur & d'un même prix, ou plus grand, ou moindre à proportion, selon la qualité des personnes qui les donnent & qui les reçoivent. Pour cette raison, le Roi de *Perse* s'ofensa il y a quelques années, de ce que le Roi Catholique ne lui avoit pas rendu le réciproque de cinquante charges de soie qu'il lui avoit envoiées; non véritablement par present, mais par essai, & comme un échantillon, pour les vendre à son mot dans les Roïaumes d'*Espagne*. Frere Antoine de Govea, qui acompagnoit l'Ambassadeur de *Perse*, & qui faisoit partie de l'Ambassade, soit qu'il jugeât qu'il fut plus à propos d'en user de la sorte, pour épargner la dépense de

'Ambassade des Princes de l'Orient, sont des trafics de marchands.

de la voiture & des Doïanes, ou que pour quelqu'autres confiderations, où il fe trouvoit intéreffé, il crût faire un grand plaisir au Roi d'Espagne, perfuada à l'Ambaffadeur, fon compagnon, de la presenter en pur don à Sa Majesté Catholique, au nom de Sa Majesté Persane, qui nonobstant sa grande libéralité, dont il fait tant de parade, lui eût aporté beaucoup plus de profit par un échange, que par une vente, si la chose eût eu le succès qu'il espérait. Mais l'Ambaffadeur de Perse, qui n'avoit pas reçu un ordre de son maître, tant pour cette action, que pour plusieurs desordres qu'il avoit commis en divers endroits de l'Europe, en retournant dans son país, fut puni exemplairement de sa témérité, dans la place publique, par la main d'un bourreau, le même jour qu'il fit son entrée dans *Hispahan*, presque à la vuë du même Antoine de Govea, qui retourna pareillement avec lui, en qualité de Vicaire ou Sufragant de la Cirenne. Le Roi de Perse, qui se fût contenté d'un present, d'une valeur égale à la soie, qu'on avoit donnée contre son ordre, reçût celui que l'Evêque lui apporta d'Espagne; mais comme il n'égaloit pas le prix de sa soie, il n'en fit pas grand cas, & en fut tellement indigné, qu'il dit à l'Evêque, qu'il vouloit absolument être satisfait, & que lui-même le rembourfât du restant de la somme à laquelle il l'avoit aprétiéc. Ce bon Religieux, qui étoit retourné en Perse avec de grandes prétentions, que sa dignité d'Evêque & de Visiteur Apostolique lui faisoient espérer, présument vainement que
les

les Arméniens, & tous les Chrétiens de la Perse se rangeroient sous son obéissance, comme étant leur Pasteur Catholique, envoié sous l'autorité des Apôtres, & plus légitime que les Patriarches Schismatiques de l'Orient, dont il fit même quelque ouverture au Roi mal à propos & hors de saison, vû la mauvaise conjoncture & l'état présent des affaires; aiant oui qu'on parloit hautement de lui faire paier la soie, ne voulut plus tant faite valoir ses prétensions; mais s'écoula de la Perse d'une belle manière, & par une certaine invention, s'envola plus vite qu'un oiseau à Ormus, où il emmena en même-tems tous les Religieux de son Ordre, pour ne pas courir seul une si longue carrière. Le prétexte qu'il prit d'une si prompte retraite, fut qu'il avoit un juste sujet de se facher, de ce que le Roi, par mépris qu'il faisoit de leurs personnes & de leurs affaires, non-seulement ne leur avoit point acordé la supériorité qu'ils desiroient sur tous les Chrétiens du pais; mais encor avoit contraint plusieurs Chrétiens de ses terres de se faire Mahométans, pour ne l'avoir pas païé d'une certaine somme d'argent, qu'il leur avoit prêté quelques années auparavant dans leur nécessité. Il étoit vrai que les Chrétiens, qui firent cet emprunt, s'obligèrent cruellement, ou à lui rendre la somme dans le tems porté par leur traité, ou à se faire esclaves du Roi, & par conséquent Mahométans. Le terme du paiement étant expiré depuis plusieurs années, le Roi ne leur avoit jamais demandé la somme, ni l'accomplissement de leur promesse, que pour lors; où

crotant

croïant faire un déplaisir sensible à l'Evêque, il leur en fit la demande, & voulut les contraindre à renier la foi, n'ayant pas voulu, pour certaines considérations, qui n'étoient pas tout-à-fait impertinentes, recevoir de la main de l'Evêque, & de nos autres Religieux, la somme qu'ils ofroient de lui paier de leurs propres deniers, pour conserver ces misérables debiteurs dans la possession de leur foi. Je me souviens de vous avoir entretenu de cela, par une de mes lettres, quand j'étois à *Ferhabad*. Enfin la foïe du Persan, qui fut mal récompensée par l'Espagnol, a donné le commencement à toutes les intrigues, que le Roi de Perse a formées & entretenues, durant plusieurs années, jusqu'à mon tems, & qui n'a pû être satisfait, par la prise de la Citadelle de *Bender*, qu'il a ôtée aux Portugais, ni même par les grands & riches presens qui lui furent offerts par l'Ambassadeur d'Espagne Dom Garcia, de la part du Roi Catholique son maître, dont je vous ai fait le recit dans mes dernières lettres. Que ces choses soient dites en passant, parce que je voi bien que cette digression a passé les bornes d'un discours qui doit être réglé. Pour retourner donc à l'Ambassadeur de *Dacan*, le même jour qu'il fit son entrée dans *Hispahan*, avec autant de magnificence, & aussi-bien acompagné qu'il pouvoit le desirer, pour l'absence de la Cour; comme il se rendoit au logis qui lui étoit préparé, passant devant la porte de la maison du Roi, il descendit de cheval, & alla baiser le seuil de la porte du Palais, qu'ils tiennent pour un lieu sacré. C'est pour

Ambas-
sadeur
du Roi
de Da-
can.

Il baise
la porte
du Palais
Roiâl.

pour cela qu'ils estiment que c'est un grand crime de le fouler aux piés, aussi enjambent-ils dessus quand ils y passent, comme faisoient nos anciens Gentils, qui, selon l'opinion du docteur *Varron*, cité par *Servius*, dans son Commentaire sur la huitième Eclogue de *Vergile*, métoient les portes au nombre des choses sacrées, qu'ils dédioient à la Déesse *Vesta*. Les plus dévots les baisoient, même par cérémonie, espérans d'y recevoir les grâces que leurs Dieux communiquoient aux hommes dans les lieux les plus saints. Pendant que l'Ambassadeur de *Dacan* faisoit ces soumissions extraordinaires, ou plutôt ces flâteries, à la porte du Roi, les gens representoient quelques sortes de jeux dans la place, avec leurs épées nuës dans la main, dont ils faisoient sortir une lueur, avec des bluettes de feu, comme ils firent encor depuis devant la porte Roïale. Ce n'étoit pas un spectacle bien curieux, ni fort considérable, aussi n'avoit-il pas beaucoup de gens à sa suite. Depuis ce jour-là, je ne l'ai plus vû par la ville, ni aucun de ses gens, & je croi qu'il est allé trouver le Roi, aiant appris qu'il n'étoit pas pour retourner si-tôt; ce que je n'ai pas encor eu la curiosité de demander.

Le même jour de cette entrée, on sût à *Hispahan* qu'il étoit arrivé à *Ormuz* une Patache d'Espagne, envoïée exprès en droiture, avec des instructions, qui devoient être les mêmes que celles qu'un courtier avoit apportées par terre peu de jours auparavant; & qu'aussi-tôt qu'elle eut rendu les lettres du Conseil, elle partit pour *Goa*
dans

dans le même dessein. Ces avis, comme on
 a su depuis, n'étoient que pour avertir les
 Portugais de se tenir sur leurs gardes, &
 leur armée prête à marcher, à cause que les
 Anglois devoient aller aux Indes cette an-
 née-là, avec plus de forces qu'à l'ordina-
 ire. Les Portugais, qui eussent plutôt desi-
 ré d'être secourus, que d'être conseillez,
 ne furent pas fort satisfaits de ces avis secs
 & infructueux. Néanmoins *Ruy Freira d'An-
 drada*, Capitaine Général des galions ex-
 traordinaires, comme un vaillant Officier
 qu'il est, se mit en devoir de combattre
 avec ses vaisseaux le mieux qu'il pût; & il
 se prépara pour aller les attendre à *Giask*,
 qui est un port, ou un havre de Perse, où
 ils ont coûtume d'aborder, pour empêcher
 leur décente & s'oposer à ce qu'ils n'enle-
 vassent la soïe de la Perse, dont ils vouloient
 se charger; & en un mot, il s'aquita, &
 s'est toujours depuis aquité dignement de
 son devoir. Les Anglois avoient déjà fait
 conduire à *Hispahan* plus de deux cens
 charges de soïe de *Ghilan*, dont une partie
 étoit païée, & la plus grande restoit encor
 à païer; ce qu'ils espéroient faire des de-
 niers provenans de quel qu'autres marchan-
 dises, qu'ils avoient exposées en vente dans
 la ville d'*Hispahan*. Le jour même que
 l'Ambassadeur de *Dacan* fit son entrée, ils
 eurent un grand diférend avec les *Rabdari*,
 ou Garde-chemins de *Carcica Chan*, sur le
 refus qu'ils faisoient de lui païer les péages
 ordinaires de cette soïe, qui n'étoient pas
 excessifs; mais qu'il avoit droit d'exiger
 en certains lieux de passage de sa Province.
 Comme ils se sont rendus odieux, par ce
 pro-

Anglois,
odieux a
la Perse.

procédé, aux marchands, & aux sujets de la Perse, pour leur avoir ôté les moyens de faire quelque gain dans leur trafic, ils se rendent pareillement odieux aux Grands & aux Ministres, dont ils ont tâché de diminuer les pensions & les gages; & au Roi même, n'y aiant ici personne qui aprouve leur trafic. Les affaires en sont venuës à ce point, qu'en quelques lieux ils ont été fort maltraitez, par certains Chans & autres Grands du Roïaume, qui ont fait battre & estropier leurs serviteurs, sous d'autres prétextes, & en ont fait affommer quelques-uns sur les grands chemins, comme s'ils avoient été assassinez par des voleurs; parce qu'ils avoient été, de leur côté, se plaindre au Roi de ses Ministres. Outre que le Roi, dans son particulier, ne leur veut pas beaucoup de bien, n'ignorant pas que ce sont des pirates, & que les vols ne sont pas aprouvez en ce pais: néanmoins, pour quelques intérêts, il fait avec eux du méchant, sans leur faire de bien. Ils pensoient tromper le Roi, en prenant la soïe de *Ghilan*; parce que, sous ce prétexte, ils en eussent pû faire passer d'autres, qu'ils eussent acheté par contre-bande de ses sujets, qui leur eussent vendu volontiers à moindre prix qu'ils ne la vendoient au Roi. Mais, à ce que j'entends, ils ont été trompez; parce que le Roi, sous prétexte qu'il n'y en avoit point d'autre, leur en fit donner qui ne valoit rien, dont le fil étoit aussi rude que des pièces de bois; & telle, qu'il n'est pas possible que jamais ils puissent la debiter; mais dont ils ont été comme forcez de se contenter, & de la païer au même prix que la

la bonne. Ils conduisirent donc cette soie, il y a quelque-tems, vers *Giassach*. Leur Résident, & quelqu'autres des principaux de la nation, y étoient en personne, non sans crainte de rencontrer les Portugais, qui étoient préparez à les recevoir, & qui avoient mouillé l'ancre sur les côtes de *Giask*, résolu de leur empêcher l'embarquement de leurs marchandises, & de leur enlever leur soie, s'il étoit possible, ou au moins d'y mettre le feu. En éfet, nous n'avons point d'autres nouvelles des vaisseaux Anglois, sinon qu'aïans été avertis de l'armée, & des autres préparatifs de guerre des Portugais, ils ne se sont point encor presentez au port de *Giask*; & il est dorénavant trop tard pour les attendre, & le tems propre à la navigation est passé, eu égard aux années précédentes: aussi les Anglois, qui sont en Perse, desespérant de pouvoir embarquer leur soie pour cette année, ont été contraints de retourner sur leurs pas, & ont envoié des Députez au Roi pour lui en faire leurs plaintes. Si cela est, leurs affaires vont mal; car outre qu'ils ont perdu beaucoup de leur crédit auprès du Roi, qui commence à recevoir les Portugais leurs ennemis, ils se trouvent tellement endettez, & même à Sa Majesté, qui sans doute voudra être païée en deniers comprans, qu'ils seront contraints, dussent-ils plutôt brûler, de lui vendre, à son mor, le peu de marchandises qu'ils ont. Si bien que, s'ils n'ont point le secours qu'ils espèrent de leurs vaisseaux qui sont sur mer, ils demeureront ici plus d'un an, fort embarrassés dans leurs affaires; & qui
pis

pis est, ils ne trouveront personne qui veuille leur prêter de l'argent à intérêt sur leurs marchandises, parce que les Ministres d'Etat s'y opposent; car ils veulent qu'elles demeurent hypothéquées à la Chambre Royale, afin que le Roi, qui est marchand, puisse se les faire ajuger à bas prix pour ce qui lui est dû. Que si les Officiers de la marine ont eu quelque jalousie d'Etat, au sujet de l'armée navale des Portugais, ils sont maintenant en repos, ayant eu assurance du Général, qu'il entretiendra toujours une parfaite correspondance avec eux, & qu'ils n'ont jamais eu la pensée de rien tenter contre le Roi, qui est leur ami, mais seulement contre les Anglois, qui sont des pirates sur mer, dont les Persans sont fort joyeux. Et le Roi a coutume de dire, qu'il défendra ses amis sur ses terres, comme son devoir l'y oblige; mais qu'il ne se mêlera point de leurs affaires sur mer, & qu'ils fassent comme ils pourront. Les Ministres de Portugal ont été pareillement bien aises de ce que le Pere Vicaire n'a point encor vû ni parlé à Sa Majesté, estimans qu'il leur est plus avantageux d'attendre quel sera le succès des affaires qu'ils ont à décider avec les Anglois; & je croi que le Roi, qui est averti de tout ce qui se passe, n'en est pas fâché, pour n'être point obligé de se déclarer ouvertement pour les uns, ou pour les autres, jusqu'à ce qu'il voie quelle sera l'issue de leurs différends. C'est pourquoi je tiens pour chose certaine, que la paix ou la guerre, entre les Portugais & les Persans, dépend en partie de ce qui se passera cette année entre les

Por-

Portugais & les Anglois; parce que si le Persan voit que l'Anglois soit le plus fort, il se mettra de son côté, par l'espérance qu'il auroit d'entirer un jour du secours pour se rendre maître d'Ormus: mais s'il voit, au contraire, que les Portugais aient le dessus, la considération de ses intérêts particuliers lui fera changer d'opinion, pour entretenir le commerce avec eux, & conserver l'amitié des plus forts.

Le vingt-troisième d'Octobre *Lala Beig*, Tresorier & Surintendant des affaires du Roi, & principalement de celles qui regardent les marchandises, alla dans l'Eglise des Peres Augustins Portugais, où ils l'avoient invité, pour recevoir quelques galanteries de l'Inde, dont ils lui firent présent, peut-être pour leurs intérêts particuliers. Je m'y rencontrai par hazard, où *Lala Beig* en ma présence, assura que le Roi étoit pour séjourner long-tems à *Ferhabad*, n'étant point allé à *Mesced*, comme on disoit, puisqu'il avoit commandé qu'on y envoiât plusieurs maîtres de divers métiers, pour y travailler plus que jamais. *Lala Beig* ne dit point le sujet qui avoit obligé le Roi de rompre son voiage de *Mesced*, étant déjà à moitié du chemin; mais on en parla diversement à *Hispahan*. Quelques-uns ont voulu dire que les *Uzbeghs*, voisins de la Province de *Chorazan*, aians été avertis de la marche du Roi, avec si peu de gens, lui dressèrent une ambuscade sur les chemins, pour se saisir de sa personne; ce que le Roi aiant sù, il retourna sur ces pas. Cette raison n'est pas probable; parce que *Mesced*, étant renfermé dans

dans les Etats de la Perse, & à l'entrée de la Province de *Chorazan*, je ne saurois comprendre comment les *Uzbeghs* auroient pu pénétrer jusques-là, & se saisir de la personne du Roi, ou sur les chemins, ou dans la ville, sans être découverts, passans par les autres terres voisines. Les autres ont dit, ce que j'estime plus croïable, que le Gouverneur de *Chorazan*, aiant averti le Roi que les *Uzbeghs* avoient fait plusieurs courses, & des dégats horribles dans cette Province, où Sa Majesté ne devoit aller qu'avec les forces à la main, & une armée assez puissante pour les chatier. Mais qu'il n'étoit ni bien seant à sa dignité, ni avantageux à ses sujets d'y aller seul, sans autre compagnie que de sa Cour ordinaire, & sans leur faire ressentir la peine de leurs violences & invasions; ce qui fit que le Roi n'acheva pas son voïage. Les autres avoient cette pensée, que le Roi étant en chemin reçût des avis de *Tochta Beig* son Ambassadeur, qu'il avoit envoie depuis peu à Constantinople, que les Turcs armoient; & bien qu'il ne fût pas quel étoit leur dessein, & que l'opinion commune fut que c'étoit contre la Pologne; il étoit à propos qu'il se tint sur ses gardes, & qu'il retournât au plutôt, sans s'éloigner davantage de la Turquie, dans un tems qui devoit lui être suspect. Quelqu'ocasion qui ait pu porter le Roi à changer de dessein, comme c'est un Prince rusé & prudent, qui ne veut pas faire paroître à ses gens aucune bassesse ou légèreté, feignit un matin, en se levant, que la nuit précédente *Imam Riza*, pour lequel il avoit tant de vénération, à cause

Feinte
superstitieuse du
Roi de

de

de sa sainteté prétendue, lui étoit aparu tout vêtu de blanc, & lui avoit demandé à quel dessein il avoit entrepris le voiage de *Chorazan*? Que si c'étoit pour visiter son tombeau à *Mesced*, il ne le rencontreroit pas; & que sans aller si loin, il étoit toujours auprès de lui, il l'accompagnoit en quelque lieu qu'il allât, & étoit toujours prêt & disposé à le garder & protéger dans les occasions: & par cette raison, qu'il rompit ce voiage inutile, & qu'il s'appliquât seulement à bien gouverner ses autres Provinces, qui pour l'heure presente avoient plus grand besoin de sa presence. Qu'en cela il feroit une action, qui seroit beaucoup plus agréable à Dieu & à lui-même, que le voiage de *Chorazan*, & la visite de son tombeau. Desorte qu'ayant assemblé les plus Grands de sa Cour, qui se trouvèrent alors auprès de lui, & leur ayant déclaré son songe; ce même matin, après avoir fait plusieurs prières, & fait égorger plusieurs agneaux en sacrifice, quoique ce soit sans nulle cérémonie, & qu'ils soient simplement égorgés comme les autres, par un cuisinier, pour les manger ensuite, ou pour en distribuer une partie aux pauvres. Et après avoir fait de grandes aumônes, en rendant des loüanges particulières à son *Imam Riza*, il donna l'ordre pour son retour vers *Ferhabad*, couvrant ses desseins de cette feinte, & arrêtant, par cette invention artificieuse, la curiosité de tous ces hiboux d'une populace importune.

Le second jour de Novembre *Ali-culi Chan*, qui se trouva pour lors à *Hispahan*, exerçant la charge de *Divan Beig*, ou de
Pré-

Perse;
pour
couvrir
ses des-
seins.

Président du Conseil, qui est un Juge souverain, à peu près comme l'Auditeur de la Chambre à Rome, il reçût commandement du Roi de revoir les comptes de l'administration du *Daroga* d'*Hispahan* son gendre, & qu'il fit savoir à Sa Majesté, qui étoit celui qui avoit eu le tort dans le citrend, qui s'émût entre ce *Daroga* & le *Calanter* de la ville, & qu'il mit en prison un certain *Feruch* Lieutenant de son gendre, contre lequel il avoit reçu des plaintes des citoïens d'*Hispahan*, pour mille vexations qu'il avoit commises, afin de tirer de l'argent de leur bourse. *Ali-culi Chan* exécuta promptement les ordres de Sa Majesté; & sur la résistance que les gens du *Daroga* firent dans la place publique, où ils mirent l'épée à la main, pour défendre le Lieutenant de leur maître, & empêcher qu'il ne fut conduit en prison; ceux d'*Ali-culi Chan* firent la même chose; & avec le secours de quelqu'autres esclaves du Roi, ils eurent l'avantage dans ce combat, & firent *Feruch* prisonnier, après l'avoir bien battu, & couché sur la place un ou deux hommes du *Daroga*, qui avoient fait résistance. Cela ne se passa point, sans donner de la peur au *Daroga* même. Néanmoins on ne lui fit aucun mal, sinon qu'on revit exactement ses comptes, & qu'on informa Sa Majesté qu'il avoit tout le blâme de la querelle, qui s'étoit formée entre lui & le *Calanter*. On fit aussi prisonnier en même tems un autre Lieutenant de l'*Affas*, nommé *Zeman*, par le même ordre de Sa Majesté, & presque pour les mêmes desordres qu'il avoit commis à *Hispahan*. Le Roi
leur

Desordres de quelques Officiers ghaticz.

leur fit favoir à tous deux, que c'étoit par son commandement qu'on les avoit arrêtez prisonniers. A l'égard du *Daroga*, il fut suspendu de l'administration de sa charge; & le bruit court que Sa Majesté est pour lui jouïr un mauvais tour; car ce n'est pas la première fois qu'il a été châtié de ses desordres. On assure cependant qu'*Agamir*, Secrétaire & favori du Roi, & intime ami du *Daroga*, l'a délivré des dangers du supplice, en representant à Sa Majesté, qu'elle n'ignoroit pas que c'étoit un fou achevé, & qu'il n'étoit pas juste de le châtier de ses folies, d'une infirmité naturelle, ni de l'employer dans les affaires du gouvernement, attendu son incapacité; mais qu'ayant l'honneur d'être son gendre, il étoit de la bienséance de lui donner les moïens de subsister & de s'entretenir selon sa qualité. Et qu'à l'égard de ses folies passées, il la supplioit humblement de lui pardonner, pour l'amour de sa fille qu'il avoit épousée; & pour la considération de sa noblesse, & de la qualité de *Seid* qu'il portoit; c'est-à-dire, décendu de la race de Mahomet. Ce qui réussit de la sorte.

Le troisième de Novembre il se fit quelque réjouissance publique dans *Hispahan*, pour la naissance d'un fils que le Roi eut d'une Dame de son Haran. Je ne sai pas encore le nom qu'on lui a donné; mais je sai bien que Sa Majesté n'est pas fort joïeuse de la naissance de ses fils, pour les intérêts de son Etat; parce que, comme dit l'Écriture: *Vous avez multiplié le nombre de nos enfans; mais vous n'avez pas acré les sujets de notre joïe.* Le sixième de Novembre fut

Beïram, ou fête du sacrifice d'un chameau.

le jour du *Beïram*, ou la Pâques du *Curban*; c'est-à-dire, du Sacrifice. *Lala Beig* exerça la fonction de Sacrificateur, aiant fait mourir de sa main le chameau avec la pointe d'une lance, comme je vous l'ai écrit fort au long dans une autre lettre. Le douzième du même mois, il vint à *Hispahan* un autre *Daroga*, envoyé du Roi, qui avoit dépossédé son gendre avant le tems; parce que, selon la coûtume, il devoit être continué dans sa charge jusqu'au jour de l'équinoxe du printems, qui est le premier jour de l'année solaire chez les Perses. Le nouveau *Daroga*, qui n'est venu que pour achever le tems qui reste jusqu'au point de l'équinoxe, est Géorgien de race, quoiqu'il soit Mahométan de croïance & de profession, d'une ancienne noblesse; car il est frère de *Bagred Mirza*, oncle propre du Prince *Luarzab*, que le Roi avoit pourvû des Etats de son neveu, lui aiant ôté les biens, avec la liberté; & que son fils, qui est fort jeune, possède encor à present, sous le titre de *Chan de Teflis*. Ce nouveau *Daroga* d'*Hispahan* se nomme *Chosrou Mirza*; c'est-à-dire, le Prince *Chozrou*, comme on le doit écrire & prononcer, & non pas *Chosdroa*, comme nous l'avons reçu des Grecs; car, avec leurs déclinaisons de noms, ils ont estropié les noms propres de toutes les langues du monde, pour ne pouvoir, ou ne savoir pas prononcer beaucoup de lettres étrangères. Le vingt-sixième Novembre, fut le premier jour de l'an nouveau des Mahométans & des Arabes, qui observent l'an lunaire, & par conséquent le premier jour du mois Arabe *Muhar-*

Harrem, & des dix jours de l'*Asciur*, pendant lesquels les Perses pleurent la mort de *Hussein*, mille trente ans après la fuite de Mahomet, quand il sortit de la Méque, & se retira vers Médine, au sujet de la Religion, pour publier les impiétez de sa secte. L'égi-
re de Ma-
homet.

Tout le tems, qui s'est écoulé depuis ce jour si funeste à l'état du Christianisme; c'est ce que les Mahométans appellent proprement l'*égire*. Le trentième de Novembre, je tins sur les fonds de Bâtême, dans l'Eglise des Peres Déchauffez, une petite fille de M. *Zacharie*, & de Mademoiselle *Mariam* sa femme, nos anciens amis, dont j'avois déjà tenu deux enfans mâles en d'autres Eglises, à laquelle je donnai le nom de *Marthe*. Le cinquième de Décembre, l'on célébra la fête du *Cull*; c'est-à-dire, de la mort de *Hussein*; mais avec moins de solemnité que les années précédentes, à cause de l'absence du Roi & de la Cour. Le neuvième de Décembre à trois heures de nuit, nous eûmes une éclipse de lune, extraordinairement obscure, dont nous ne pûmes pas observer exactement le tems, ni les autres circonstances, pour n'y avoir point d'horloges à *Hispahan*. Je considérai cet astre, avec un astrolabe, dans le commencement de son éclipse, à trente-huit degrez, ou trente-huit & demi d'élévation. Et selon les observations qu'en a fait le docte *Mangin*, sous le méridien de Venise, je faisois mon compte, que le méridien d'*Hispahan* faisoit une différence notable d'environ trois heures trois quarts de celui-là; & par conséquent qu'il en étoit éloigné de plus de cinquante-six de-

I 2 grez

196 VOYAGES DE
grez vers l'Orient. C'est la dernière chose
remarquable, que je puisse vous commu-
niquer des affaires & de l'état de ce país,
qui fera la clôtüre de l'année 1620. & pour
nous donner l'entré dans la suivante 1621.

Les commencemens de la nouvelle an-
née nous ont été fort difficiles à supporter,
à cause des rigueurs d'un froid hiver, qui
durant plusieurs jours a tenu la terre cou-
verte de glace & de néges, si épaisés, qu'il
fallut employer le pic & la pèle pour ren-
dre les chemins libres, & ouvrir les passa-
ges. Et touchant les affaires du monde,
comme j'écrivois la presente, il est arrivé,
au moment que j'étois prêt à vous mander
quelqu'autres nouvelles, un courier aux
Anglois, envoié par leurs gens de *Giaseh*,
qui étoient allez sur mer. Ils leur mandent,
que le vingt-septième de Décembre, qua-
tre de leurs vaisseaux étoient abordez en
Perse au hayre de *Giask*, avec deux autres
vaisseaux Portugais, chargez de marchan-
dises, qu'ils avoient prises sur la route.
Qu'ils avoient trouvé l'armée Portugaise à
l'ancre au port de *Giask*, où elle les aten-
doit, qui n'étoit composée que de quatre
navires à voite, sans autres vaisseaux à rame.

Combat
de valdes
Portu-
gais &
des An-
glois.
Qu'ils avoient combatu tout le long d'un
jour; & qu'un des vaisseaux Portugais
avoit pris la fuite, à ce que l'on croïoit; les
autres aiant tenu bon dans le combat, après
avoir perdu leurs mâts, & resté si maltrait-
tez, qu'ils n'étoient plus en état de tenir la
mer, & beaucoup moins de soutenir le
combat, pour avoir perdu beaucoup de
leurs soldats dans le choc. Et que les An-
glois, sans perdre le tems, ni l'ocasion qui
fo

se presentoit favorable à leurs desseins, avoient déjà débarqué cent balles de marchandises, & cinquante caisses d'argent, qu'ils avoient mis sur terre en lieu de sûreté, & qu'ils s'étoient reposez la nuit, dans la résolution de combattre dès le point du jour, & de prendre les vaisseaux des Portugais, ou de les brûler, ou de les couler à fonds; ce qui leur sembloit facile à faire. Et en attendant, ils avoient envoié la même nuit cet exprès, qui n'avoit pas eu le tems de leur apporter des nouvelles certaines du succès de la bataille & de l'issüe de leurs affaires. Les Anglois d'*Hispahan*, qui tenoient la victoire assurée dans leurs mains, & qui vouloient s'acréditer auprès de *Lala Beig* Tresorier, pour avoir de l'argent, qu'il refusoit de leur prêter, ne voiant arriver aucun de leurs vaisseaux, & les pressant, au contraire, de leur paier plus de quinze milles zequins, dont ils étoient redevables au Roi, publièrent ces heureuses nouvelles & témoignèrent la joie qu'ils en recevoient, dès le soir même, au son des tambours, des flûtes & des fifres, & peut-être trop tôt, la fête n'étant pas encor passée. Les Peres Augustins, & les autres Portugais, qui résident en cette ville, eurent bien du dépit de voir leurs ennemis favorisez de la fortune.

Mais le deuxiême de Février un autre courier arriva d'Ormus, qui apporta des nouvelles plus fraîches, & plus avantageuses aux Peres Augustins, du sixiême de Janvier. Elles portoient, qu'il étoit vrai que les quatre vaisseaux des Anglois étoient ar-

rivez devant *Giask*, avec deux autres qu'ils avoient pris en chemin sur les Portugais, à l'un desquels ils avoient mis le feu, après l'avoir déchargé, parce qu'il n'étoit plus en état de servir étant usé de vieillesse, & l'avoient jetté tout ardent contre la flotte des Portugais, qui étoit au port de *Giask*, pour la brûler; mais que la flotte n'en avoit été aucunement endommagée, & qu'il n'y avoit que le vieux vaisseau qui s'étoit consumé dans l'eau. Que le combat, qui fut sanglant, venant à s'échauffer, un vaisseau Portugais; savoir, l'Amiral, ou le Patron, comme ils l'appellent, où le Général s'étoit mis en personne, pour être plus léger & plus propre au combat que la navire Capitane, s'étoit retiré de la mêlée. Ce ne fut pas pour prendre la fuite, comme les Anglois l'avoient cru; mais pour regagner l'autre vaisseau marchand Portugais, comme en effet il fut repris. Les Anglois le conduisoient prisonnier; & ils devoient l'avoir laissé bien loin derrière eux, quand ils se présentèrent au combat. Que la bataille avoit été cruelle & sanglante, de part & d'autre, durant plusieurs jours. Qu'il étoit véritable, que le premier jour les Anglois avoient débarqué leurs marchandises; parce que les Portugais, pour prendre le haut du vent en pleine mer, leur avoient donné le loisir & la commodité de s'approcher de terre, où ils avoient pû facilement débarquer, & mettre leurs marchandises à couvert, à la faveur du rivage, d'où les grands vaisseaux ne pouvoient s'approcher qu'environ d'un mille d'Italie. Que le Général des Portugais ne connoissant pas qu'il étoit dans la
puis-

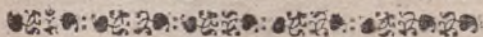
puissance des Anglois de décharger leur marchandise, & de charger la soie de Perse, avoit changé de dessein; & que, sans se soucier du vent, il s'étoit approché de la terre, aiant occupé le milieu entre le rivage; & les Anglois leur empêchant l'abord, le débarquement, & en même-tems les privant du secours qu'ils pouvoient espérer de terre-ferme. Que les affaires étoient en cet état, quand le courier partit, le combat continuant toujours, avec beaucoup de chaleur & de sang; & les barques des Portugais, allans & venans jour & nuit d'*Ormus* à *Giasch*, qui ne sont éloignés l'un de l'autre que de trente lieues, pour apporter des munitions & des vivres, & fournir du rafraichissement à l'armée Portugaise, & conduire leurs blesez à *Ormus*. Qu'un navire des Anglois avoit déjà commencé à s'ouvrir, & que prenant l'eau de tous côtes, qu'il étoit pour couler bien-tôt à fond. Qu'il y avoit sept vaisseaux médiocres, & à ce que je croi, à rames qui venoient d'*Ormus* au secours des Portugais. Qu'on y atendoit de jour en jour deux autres grands vaisseaux de haut bord, avec un autre vaisseau de guerre à rame, qui leur devoient venir de *Goa*. Desorte que les Portugais espéroient avoir l'avantage, & tenoient la victoire assurée pour eux. Le même courier apporta une autre nouvelle, qui étoit assez mauvaise pour les Portugais, qu'un Capitaine Mahométan du Roi d'*Ormus*, dans la terre-ferme, voisine de l'Arabie-heureuse s'étoit révolté, & avoir livré entre les mains du Persan deux Places de cette côte, dont l'une se nommoit *Giulfar*,

Progrès
du Roi
de Perse.

& l'autre *Doba*, toutes deux voisines, d'*Ormus*, par mer, & de *Moscat* par terre. Cette dernière place appartient pareillement aux Portugais, d'où ils avoient coûtume de recevoir leurs provisions ordinaires, pour les nécessitez de la vie. Si cela est véritable, le Roi de Perse a gagné peu-à-peu, & s'est rendu maître, tant du côté de la Perse, que de celui de l'Arabie-heureuse, de tous les lieux qui donnoient à manger & à boire aux habitans d'*Ormus*, & il est à présent dans son pouvoir de les faire mourir de faim & de soif quand il voudra. Les Portugais, mal conseillez, s'en mettent fort peu en peine, & n'estiment pas que les pertes du Roi d'*Ormus*, leur vassal, soient leurs pertes propres, comme en éfet elles le sont. Pourvû qu'ils entretiennent la paix avec le Persan, ils négligent d'appliquer les remedes & de pourvoir aux dangers qui menacent le Roïaume d'*Ormus*, où le Persan porte tous ses desseins, & dont un jour il se rendra maître, si les Portugais ne changent de conseil, & ne se rendent plus sages.

C'est tout ce que je puis vous dire jusqu'à présent des affaires publiques. Pour les miennes particulières, elles sont, Dieu merci, dans l'état que je puis souhaiter, pour ce qui regarde ma santé, & celle de toute ma famille. Cependant, sur le commencement de l'autonne, je fus ataqué de mon mal ordinaire, si cruellement, que je n'eus point d'autre pensée que celle de la mort, que je voïois devant mes yeux. Et un jour, qui fut le septième de Septembre, je composai l'építaphe, que je voulus qu'on gravât sur mon tombeau, non dans cette belle & magni-

magnifique sépulture, que j'avois désignée l'année auparavant, de me bâtir à la campagne, à la façon de ce pais, avec des enrichissemens particuliers, & de grandes inscriptions; mais dans un sépulchre ordinaire, en quel lieu que ce fut, & même dans l'Eglise, selon l'usage des Chrétiens. C'est pourquoi, en quelque lieu & en quelque-tems qu'il plairoit à Dieu de me retirer de ce monde, si on jugeoit à propos de graver quelqu'épitaphe sur mon tombeau, je desirois qu'elle fut conçûe en ces termes.



A U R O I,

En qui & par qui toutes choses sont vivantes.

PIERRE DELLA VALLE,

Epitaphie de l'Auteur, composé par lui-même.

Surnommé le Pelerin, a laissé ici en dépôt les dépoüilles mortelles de son voiage, jusqu'à ce qu'il vienne les reprendre, doüées de l'immortalité, pour les emporter avec lui dans le Ciel, & pour les consacrer à Dieu, son Sauveur, après son heureux retour.

Il mourut au Seigneur le jour.... du mois....

l'an de nôtre salut M. D. C....

& de son âge le....

MAIS à present je n'ai pas besoin de tombeau ni d'épitaphe, les dangers

15 de

de la mort aïans cessé avec mon mal, & Dieu m'aïant remis dans une parfaite santé. Ce qui m'a resté à vous écrire, est, que n'aïant eu aucun empêchement qui m'ait détourné de mes études, en l'absence de la Cour, j'ai donné tout mon tems à caresser les Muses, & à m'emploier à des ouvrages de belles lettres, où j'ai beaucoup profité. Et premièrement il y a déjà plusieurs mois que j'avois commencé une *Grammaire de la langue Turque*, que j'ai composée en Toscan, & dont je suis venu à bout, avec toute la satisfaction que je pouvois espérer, puisqu'elle est facile, claire & courte. Je dis courte, à l'égard de ce qu'elle contient, & qui néanmoins, pour le grand nombre des règles qu'il faut observer en cette langue, ne fera point si petite qu'elle ne fasse un juste volume, qui ne sera pas moindre que la Grammaire Caldaïque de *Géorges Amira*, qui n'est pas peu pour un livre de cette nature. J'ai employé environ dix-huit mois à la composer, si je veux compter tous les jours, qui se sont écoulés depuis que je mis la première main à cet ouvrage; mais si je veux seulement prendre les jours que j'y ai travaillé le matin durant quelques heures, je ne pense pas y avoir employé plus de dix-huit semaines. Il suffit, j'en suis content, & je suis dans une ferme résolution, que, s'il plaît à Dieu de me ramener à Rome, où je ne manquerai point de commoditez, aussi-tôt après mon arrivée, je la ferai imprimer pour le bien public, sur l'espérance que j'ai d'y trouver des Imprimeurs & des lettres des lan-
gues

gues étrangères. Jen'ai pas donné de l'emploi seulement aux Muses Turques & Toscanes pendant ce doux repos, comme vous pourriez bien croire; mais encor aux Persanes, aux Arabes, & aux Latines; parce que j'ai entrepris de traduire divers petits Ouvrages de ce païs, qui ne seront pas desagréables, comme je le croi, à ceux de notre Europe. Ce sont, premièrement: *La Profession de la Loi Mahométante, selon l'usage des Perses*, qui est un petit livre parmi eux, à proportion du Catéchisme, ou de la Doctrine Chrétienne parmi nous, qui contient en peu de paroles la substance de leur foi & de leurs cérémonies. J'ai entrepris cette traduction en faveur de nos Religieux, qui ont besoin de savoir ces choses, pour répondre pertinemment aux Mahométans, avec lesquels ils entrent souvent en conférence des matières de la Religion; & j'espère que mon travail aura le succès que je desire. Je suis encor dans le dessein de traduire, du Persan en Latin, trois petits Ouvrages de choses fort curieuses, qui appartiennent à l'Astronomie. Le premier est une Ephéméride de l'année dernière 1620. composée par un des plus fameux Astrologues de la Perse, où il n'a pas seulement compris les aspects des Planètes, les mouvemens des Cieux, les changemens des saisons de l'année, & les autres observations, qui sont marquées dans nos Almanachs & dans nos Ephémérides; mais encor plusieurs suputations & calculs des années, divers pronostics, toutes leurs fêtes mobiles & permanentes; & enfin plusieurs

Compo-
sitions de
l'Auteur.

Ephémé-
rides des
Perses.

petites remarques sur les histoires de l'antiquité, & sur d'autres matières, qui sont pour plaire aux esprits de l'Europe, & dont la connoissance d'une année seule leur fera connoître toutes les autres. Le second, est une *Explication*, ou un *Commentaire*, composé par un autre excellent personnage, pour bien comprendre & se servir pour toujours de ces Ephémérides Persanes, avec une déclaration de tous leurs chiffres, & caractères; ce qui est une chose agréable & curieuse, dont ceux de nôtre pais admireront l'ordre, la briéveté, la facilité, & comment ils peuvent comprendre & renfermer, en si peu d'étendue, tant de choses avec tant de clarté. Le troisième est un petit *Traité des Ascendans*, qui contient sommairement le jugement de toute la vie des personnes, néanmoins en termes généraux. Nos savans pourront, non-seulement remarquer la manière dont usent ceux de ce pais, dans leurs observations & les jugemens qu'ils font des personnes; mais voir encor comment ces Infidèles comprennent parfaitement quelle est la force du franc arbitre, ne parlans qu'avec beaucoup de modération des choses qui doivent arriver, & ne portant leur vûe & leur jugement, sans nulle superstition, que sur ce qui doit arriver au vrai par la vertu naturelle des astres. Je mets ces trois ouvrages dans un seul volume, quoiqu'ils soient de différens Auteurs, à cause du rapport qu'ils ont l'un à l'autre, chacun néanmoins avec sa Préface séparée. Jen'y mets pas simplement la Traduction Latine; mais le Persan d'un côté, & le Latin de l'autre, pour

pour faire voir ma fidélité. J'observe la même méthode, dans la *Traduction de la Doctrine, ou de la Profession de Foi des Mahométans*; & parce que c'est une matière d'Altrologie, je dédie cet ouvrage au Sieur *Magin*, la gloire de nos Italiens, & un homme si éclairé dans cette science, comme tout le monde sait, avec qui je fis amitié quand je passai par Bologne. Je suis également l'Arabe & le Persan, dans la traduction des ouvrages composez en ces deux langues, quoique je m'atache davantage au texte Arabe, comme étant l'original. J'ai encor entrepris la Version d'un autre livre, intitulé *Les mille noms de Dieu*, qu'ils ont souvent entre les mains, & qui ne sera point inutile, quand il ne donneroit point d'autres lumières que l'interprétation fidèle de mille atribus de Dieu, dont la connoissance sera fort agréable aux véritables amateurs de la langue Arabe. J'ai destiné cet ouvrage à M. Marius Schippan, qui est fort curieux de cette langue, & des sciences Orientales, s'il n'a pas changé d'inclination. J'en ai un autre dans l'esprit, sans y avoir encor mis la main, parce qu'il demande plus de tems que je n'ai dessein d'en passer en ces cantons. Quand sera-ce donc? Qui le sait? Un jour néanmoins viendra, ou ici, ou ailleurs, que je travaillerai à traduire du Persan en Toscan, un livre qu'ils nomment, *La Moële des Histoires*, & un petit *Abregé de l'histoire de tous les Rois de Perse*, depuis *Adam* jusqu'à *Sciach Tahamasp*, aïeul de celui qui règne aujourd'hui: & peut-être une autre *Histoire des Califes de Babilône*, qui sont des choses peu con-

nuës

nuës en Europe. J'ai un autre livre en main, qui sont les *Centons* d'Ali, fort élégans & fort moraux, composez en vieux Arabes, & traduits en Persan. Enfin je ferai tout mon possible, afin que l'Europe tire quelque utilité de mes voïages; & mon nom, quelque gloire de mes écrits. Mais parce que l'agréable *Boccalin*, dans ses Recueils du Parnasse, & le *Caporal* dans ses Poësies, disent que les Traducteurs des Livres n'aians pas la force de grimper sur le sommet de cette rude montagne, après s'être bien peinez, pour aller boire de ces douces eaux d'Aganippe, abatus & vaincus du travail, sont contraintes de s'arrêter au pié de la montagne, atendants de contenter leur apetit du potage qui tombe d'enhaut, ou qui leur est envoïé de la cuisine des hommes de lettres. Pour n'être pas du nombre de ces personnes si malheureuses, & pour n'être pas mis au rang des ânes, comme quelqu'uns y mettent les Grammairiens, & où ma Grammaire Turque pourroit bien me réduire, je ferai tous mes efforts pour me faire connoître dans le monde, par quelques legères productions de mon esprit. Et si mes mérites ne peuvent pas m'élever jusqu'au faite de cette docte montagne, ma volonté ne manquera pas de m'y porter, fût - ce dans une simple charette, & en danger de me rompre le col par les chemins; non pas pour y être reçu en qualité de bourgeois, ce que je n'ambitionne point; mais au moins pour y avoir une maison à louïage, afin d'aller quelquefois me divertir avec ces nobles citoiens, quand le beau tems me le permettra, &

pour

pour faire tout mon possible, qui est la plus haute de mes prétentions, à ce que j'obtienne des patentes, avec privilège de composer des vers, non pour les mettre sous la presse, qui seroit un peu trop pour moi, mais entre les mains de mes amis, pour en avoir leur jugement. Et si mon peu de savoir ne me donne pas l'entrée dans le conseil, & dans la sale du sénat, pour porter mon suffrage & dire mon avis avec les doctes, qui ont le droit de bourgeoisie, que je sois au moins admis aux spectacles publics dans la place, entre les moins intelligens, sans être repoussé par les gardes, comme ignorant. J'ai assez de courage pour cela, & la paresse ne me le fera jamais perdre; mais je ne sai pas si j'aurai des forces proportionnées à la grandeur de mes entreprises. En ce genre d'écrire, j'ai tissé la couronne *Giotride*, à l'honneur de mon épouse *Maani*. Je suis aussi dans la volonté d'entreprendre de nouveau, & de réduire dans une meilleure forme, avec plus de suite & plus d'ornement, la fable des amours des Pêcheurs, que j'avois commencée par divertissement lorsque j'étois à Naples, & que j'ai été contraint d'interrompre depuis, par les occupations de mes voïages. L'ordre que j'observerai dans la composition de cet ouvrage, sera d'insérer des vers dans quelques endroits de la prose, dont j'ai composé une bonne partie; mais que je ne puis continuer, n'ayant pas mes papiers, ni les projets que j'en ai formez. J'ai les premières ébauches que j'en ai tracées, que je laissai à Rome, & à Constantinople, avec le reste de mes hardes. Si ce que
 j'ai

j'ai à Constantinople n'est point perdu, comme j'en ai peur, je mettrai la dernière main à un ouvrage, dont le dessein est formé, & où j'ai déjà appliqué les premiers traits & les premières couleurs. Ce sont les lettres amoureuses des Pêcheurs, dont la composition est en prose; mais l'air & la forme est poétique. Elles contiennent une description fidèle de mes voyages sur mer, avec un récit des histoires & des fables anciennes, au sujet des lieux où j'ai passé, & où elles sont arrivées. Toutes ces lettres sont adressées par un Pêcheur, à une belle Pêcheuse, dont le nom est feint; mais la personne véritable, soit que je nomme cette Dame Clerine, ou Belise, sans être encore bien certain quel de ces deux noms je lui donnerai, quoique je sois résolu de lui faire porter l'un ou l'autre. Tel sera le sujet de mes études, & des occupations de mon esprit, si mes papiers & mes mémoires sont encore en leur entier à Constantinople, où je les laissai. J'y fus possédé de mes fureurs poétiques; les Muses, qui me jetoient dans ces emportemens, étans aidées des avantages du lieu & de l'aspect d'une galerie, d'où je découvris toute la ville, la mer, la terre, & les agréables campagnes de l'Europe & de l'Asie, jusqu'au mont Olimpe, & bien loin au-delà. Si donc mes écrits ne sont point perdus, & si la trame de la toile que commençai lors à ourdir s'est conservée, je ne manquerai pas de décrire un songe amoureux, que j'ai feint à la louange de la chaste & belle Nimphe Corinée, avec un dialogue du choix que cette Dame avoit fait de ses amours. Je ne veux pas

pendant les produire en public, pour quelques opinions extravagantes que je tâche de soutenir. Mon esprit se portant où étoit mon cœur, & mon dessein étant de louer, par cette invention, quelques Dames d'une humeur presque aussi peu constante, que j'avois aimées étant à Naples & à Rome, & que je fais passer dans mes écrits sous le nom de Nymphes & de Pêcheuses, usant de ces termes de reconnaissance, pour ne les pas frauder des louanges qu'elles méritent; & pour honorer par ma plume ces nobles Dames, qui m'ont favorisé en quelque lieu, & en quelque manière que ce soit, ou de leur amitié, ou de leur courtoisie, & comme on dit, qui m'ont traité à la cavalière. Il est vrai qu'entr'elles, je considère davantage, par une juste raison, & que je donne plus de louanges à celles, pour qui mon attachement a passé les termes de la courtoisie, & a eu des mouvemens plus sensibles d'un amour heureux, ou infortuné, qui sont ces sept Nymphes, si célèbres dans mes écrits; savoir, Elicopide, autrement l'ingrate Gliriane, l'honnête Corinée, la fidèle Corimaure, l'agréable Belise, la seconde Cipasse; je dis la seconde, parce que la première fut celle qui posséda le cœur du poëte Ovide, la bizarre & changeante Clerine; & enfin celle qui a appliqué le dernier sceau à nos amours, la Nimphe Gioeride, à présent mon épouse. Comme Gliraine & Gioeride, sont celles à qui j'ai eu plus d'atache, elles tiennent le premier rang dans mes écrits & dans mon cœur, qu'elles possèdent entièrement, sous le nom de Perinte, qui est

mon

Amours
de l'Au-
teur.

mon véritable nom poétique. Pour les autres, dont les amours n'ont été que des moqueries, & dont les flâmes n'ont pas pénétré jusqu'au vif; j'en parle, à la vérité, mais sous d'autres noms, & sous des personnes empruntées, que je change, comme un Protée, en diverses formes, à mesure qu'elles changent d'amours. Mais pour retourner à mes petits ouvrages, ils seront accompagnés un jour, comme j'espère, de la Pastorale du Tigre, & de la Voyageuse amoureuse Fatmat, ou de tel autre nom qu'il me plaira d'imposer à une Demoiselle Turque, fille du noble Soliman. J'ai fait dans cette pièce les projets des amours de cette Demoiselle, & de deux autres de ses semblables. J'ai laissé à Constantinople plusieurs autres ouvrages imparfaits de pareille nature, qui sont conçus confusément dans mon esprit, & que je pourrai produire un jour à mon aise. Sous les ornemens du discours, & sous les voiles de la fiction, j'y cache plusieurs histojres véritables & curieuses de ce qui m'est arrivé, pour la plus grande partie, & à quelques-uns de mes amis. Toutes ces choses de mon invention ne sont pas pour être mises en lumière, sachant bien qu'elles ne méritent pas d'être imprimées; mais seulement pour être communiquées en secret à mes amis intimes, dont je n'appréhende point la raillerie, quoique mes écrits méritent leur censure. Pour conserver le souvenir de mes peines amoureuses, & laisser à la postérité des témoignages de l'inclination que j'ai eu toujours au service des Dames, je les mettrai dans ma bibliothèque, écrits à la main,

ou dans mon cabinet, dédiez aux Muses. Car j'ai deſſein de dreſſer à Rome la plus ſomptueuſe & magnifique bibliothèque que je pourrai après mon retour, avec toutes les curioſitez que j'eſpère rapporter de mes voïages. Mais je parle de mon retour, & de la ville de Rome, comme ſi j'étois à Freſcati ou à Marin, ne penſant pas que j'aurai bien à ſuer avant que d'y parvenir. Ainſi va le monde. Le deſir me transporte, & cependant je demeure ici, m'entretenant de vains diſcours; me repaiſſant de penſées inutiles, & me nourrifiant de folles eſpérances, tandis que vous, plus ſage & plus prudent que moi, parmi ces beaux eſprits de l'Italie, parmi ces agréables entretiens de l'Europe, parmi ces commoditez avantageuſes de profiter de vos études, parmi les Chrétiens, & dans la compagnie de tous les honnêtes gens, allez tous les jours ſur le Parnaffe; je ne fai pas ſi c'eſt en caroſſe ou à cheval, ou ſur une mule, comme le Caporal; vous pouvez vous y enivrer de ces liqueurs délicieuſes de l'hélicon, où vous êtes plongé juſqu'à la gorge, vous moquant d'une pauvre miſérable, qui mourant de ſoiſ, au milieu de ces barbares, n'a point d'autre ſoulagement, que de crier avec Ovide :

*Pour ſoulager mes maux, je n'ai que les
Corales,
Dont les cheveux ſont blonds, & les humeurs
brutales.*

Pendant que vous êtes à votre aiſe; puis-je dire autre choſe, attendant un meilleur ſort, ſinon qu'il eſt impoſſible,

De

*De goûter le bonheur de la paix sur la terre,
Si l'on n'a pas senti les malheurs de la guerre.*

Il est vrai, je ne connoissois pas bien les richesses de notre païs, avant que d'avoir éprouvé l'indigence des étrangers; & j'espère que je les goûterai mieux que je n'ai fait ci-devant, quand Dieu m'en donnera un jour la jouissance. J'étois persuadé que les commoditez de la vie n'étoient pas si grandes, ni fréquentes ailleurs, & si particulièrement chez les barbares, qu'elles sont chez nous; mais du moins je pensois qu'on y voïoit tomber des pluës, si l'on n'y voit pas déborder des déluges. Je peux cependant vous assurer, que la privation des délices de notre païs, & la grande différence qu'il y a, entre les divertissemens de l'Italie & les brutalitez de l'Orient, n'est pas ce qui me donne le plus de peine, n'ayant pas l'esprit si féminin, que de préférer les plaisirs d'une vie poltrone & fainéante, aux considérations d'une autre genre de vie laborieuse & pénible, mais louïable & glorieuse. Ce fut la réponse que je donnai, en partant de l'Italie, à une Dame qui tâchoit de me détourner de mon voïage. Que j'étois las & ennuié des délices dans lesquelles j'étois né, & avois toujours vécu; que je voulois m'en sévrer pour quelque-tems, & éprouver quelque mal, pour en recevoir quelque avantage. Desorte que je me soucie fort peu de la privation de tous ces biens, quoiqu'elle soit extrêmement fâcheuse & difficile à supporter. Mais la privation de cette florissante Académie de ces beaux esprits, avec qui il y a toujours à profiter, ces doctes conférences, ces cu-

ieuses bibliothèques, ces nouvelles diver-
 tissantes, qui abordent à la Cour de Rome
 de tous les endroits du monde, ces discours
 étudiez, ces entretiens savans, avec des
 personnes qui savent parler & répondre à
 propos; & tant d'autres choses, dont l'es-
 prit d'un homme, que la nature a créé rai-
 sonnable, se repaît & se nourrit, ne sont-
 elles point capables de me causer de la dou-
 leur, quand je m'en vois privé; serois-je for-
 mé de chair, ou, pour dire mieux, serois-je
 homme doié d'entendement, si je ne res-
 sento point l'absence & la privation de
 ces biens? Ce n'est pas que je veuille dire,
 que la façon de vivre des gens de ce pais
 soit tout-à-fait une vie de bêtes, ni que
 tous les Persans soient stupides & ignorans
 comme des ânes, ce qu'on ne peut dire,
 ou penser qu'avec injustice; & quoiqu'ils
 soient mis au nombre & au rang des barba-
 res, ils ont néanmoins je ne sai quoi, qui
 ne ressentent point son barbare. Ils sont
 raisonnables comme les autres; ils savent
 beaucoup de choses, & même des affaires
 du monde, aussi-bien que nous. Mais que
 puis-je faire? Il ne se trouve pas un hom-
 me docte dans un troupeau de mille bêtes,
 qu'il faut conduire le bâton à la main, au
 son de la clochete? Et de tous les gens doc-
 res qui sont ici, je dis à *Hispahan*, où est
 la Cour principale, si vous leur ôtez la con-
 noissance de l'astrologie judiciaire, & de
 l'art de deviner, où comme des infidèles,
 ils sont incomparablement mieux versez
 que nous autres, qui ne l'exerçons pas, &
 qui n'en faisons pas grand estime; pour
 les autres sciences, les premiers d'entr'eux
 ne

ne feroient pas des médiocres parmi nous. Ils n'ont pas la tête propre à l'histoire, à l'antiquité, ni aux autres sciences curieuses, qui sont comprises sous le nom des belles lettres. Ils ont quelque connoissance de la poésie, comme de la moralité, des pensées, des sentences, & des beaux termes de la langue; mais ils manquent de l'invention, qui est la plus noble partie, & comme l'ame de tout le corps. En général, leurs entretiens ordinaires ne sont que de manger & de boire, sans ouvrir la bouche pour dire une seule parole. Tous leurs complimens sont; vous soiez le bien venu; comment vous portez-vous; voilà votre place, qui vous est destinée: ce qu'ils répètent incessamment, avec importunité. Ce qui me donne le plus de peine est, que ceux qui viennent de dehors, trouvant quelqu'un dans leur maison qui soit venu les visiter, pensent parler fort à propos, & user d'une grande civilité envers leur hôte, lui disant; soiez le bien venu. Le Roi, oiii le Roi même, qui est des plus spirituels, des plus actifs & des plus pénétrants de son Royaume, un jour que je lui fis un compliment de trois ou quatre paroles, à la mode de notre pays, se tût tout court, & je vis bien qu'il ne savoit que répondre; ce qui m'a fait depuis changer de langage, pour m'accommoder à leur façon de parler; c'est-à-dire, de parler toujours, & avec toute sorte de personnes, à la simplicité, & de la manière dont usent les femelles de nos quartiers, & les personnes qui n'ont jamais vû l'A, B, C, & d'un langage, que Dieu veuille qu'il ne vienne pas à corrompre peu-à-peu ma langue naturelle, &

à me

Les Per-
sans ont
l'esprit
groslier.

à me faire passer pour un marmot, quand je serai de retour en Italie. Pour les Dames, je n'en dis mot, parce qu'elles demeurent continuellement renfermées dans leurs maisons; ou si la nécessité les oblige d'en sortir, elles vont à pié par les ruës, le voile abatu; ou si elles sont à cheval, elles sont tellement déguisées, qu'on ne les peut connoître ni discerner, si ce sont des gueuses ou des femmes de Seigneurs. C'est pourquoi ce n'est pas la coutume de les saluer; mais on les laisse passer comme des bêtes; & bien souvent on en fait de mauvais jugemens; ce qui semble fort étrange à un cavalier pôli, nourri dans les civilitez de l'Europe, qui rencontre dans son chemin quelque une de ses parentes, ou de ses voisines, ou de ses amies, les plus intimes, comme il peut arriver à ceux, qui, comme moi, sont mariez, d'avoir quelque habitude avec des Dames, qui font l'honneur à leurs femmes de les visiter. Je parle des femmes d'honneur & de condition; car les Courtisanes sont infâmes, & communes, indifféremment à tous les hommes, qui en veulent pour le prix de leur argent; il lui seroit impossible d'en servir aucune en cavalier, ni même d'en trouver qui agréât son service, ou qui voulût reconnoître d'aucune faveur honnête les marques de sa courtoisie. Tout ce qu'il pourroit faire, ce seroit de lui écrire quelque lettre d'amour, pleine de pensées & d'affections, ou lui dire quatre ou cinq vers qu'elle entende, ou lui alléguer quelque histoire des Metamorphoses, quand l'ocasion s'en presente. Il y a quelques jours que j'envoiai une Epigramme,

me,

me, de ma façon, en vers Persans, à une Dame de nos intimes amies, qui se pique de bel esprit, & qui, à cause de l'étroite liaison qu'elle a avec ma femme, m'appelle son frère spirituel, comme on parle ici, à qui je rends tous les devoirs de la civilité, avec la permission de ma chère compagne, qui connoissant bien mon humeur, & ma façon d'agir, qui n'est pas de vouloir rien entreprendre à son préjudice, me permetvoientiers de caresser les Dames de cette qualité à la cavalière, & selon l'usage de mon pays. Je lui envoieai donc ces vers Persans, en raillant sur son nom. Quelle réponse pensez-vous qu'elle me fit? Elle m'envoia pour réponse, une lettre bien composée, & pleine de beaux vers amoureux. Je dis, beaux; parce qu'ils étoient tirez de leurs meilleurs Auteurs, & qui convenoient fort bien au reste du sujet de la lettre, écrite en beaux caractères, peinte en or vermeil, & enrichie de figures, & d'autres galanteries à leur mode. C'étoit la même lettre, que son mari lui avoit écrite autrefois se trouvant éloigné d'elle; & parce qu'elle étoit belle, pleine de beaux mots, fort obligeans, & de pensées amoureuses, elle m'en fit un présent, & voulut qu'elle me servit de réponse. Voiez si cette procédure est de bonne grace, & si elle n'est pas capable de faire tomber les bras à un pauvre poëte, comme nous disons par raillerie; parce que les Muses sont extrêmement mélancoliques, sans la compagnie de cupidon & de sa mere. D'ailleurs se fatiguer l'esprit & la main, à broüiller & salir des feuilles entières de papier de vers déroberz

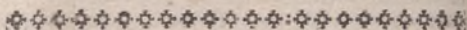
robez de tous côtez, & raportez confusément, sans avoir une personne qui les entende, c'est une chose capable de faire désespérer Pétrarque, Arioste, & à plus forte raison des Poëtes de fèves comme-moi. Ce que je vous dis, afin que vous ne vous étonniez point si j'ai pris un si grand dégoût de la Perse, puisque j'en ai un juste sujet, & que vous vous étonniez plutôt de la patience que j'ai eüe jusqu'à présent. Ce que j'ai dit en passant de mes vers composez en Persan, qui sont les prémices poëtiques de ma Muse Persane, m'a fait naître la volonté de vous les envoyer avec ma lettre, en vous avertissant cependant de deux choses. La première, que j'ai composé ces vers par syllabes, contées selon les régles de notre Europe, sans savoir si la poësie de ce pais garde les mêmes loix dans leurs langues Arabe, Turque & Persane, n'ayant pû l'avoir en ma possession, ni la lire jusqu'à présent. L'autre, que j'ai composé cette Epigramme à la loiiange d'une Dame nommée *Bibi Zohra*; c'est-à-dire, Madame Venus, du nom d'une des sept Planetes du Ciel. Vous direz, & vous jugerez ce qu'il vous plaira de mes vers, qui vous doivent être presentez de ma part, écrits en caractères Persans d'un côté, & de l'autre en caractères italiques, afin que vous puissiez comprendre, par ceux-ci, comment ceux-là se doivent lire, avec une interprétation juste & fidèle, mot pour mot en notre langue, que j'ai insérée au milieu de ces deux sortes d'écritures.

Pour ne pas commencer une autre feuille, outre que je travaillerai bien à achever celle-ci, je finirai ma lettre à la faveur des

Muses, & avec les bonnes graces de cette belle Dame *Zohra*, qui me fit un present il y a quelques jours de cet excellent papier, sur lequel je vous écris, & de plusieurs autres galanteries. Ce qui me fait souvenir de vous prier que vous gardiez, s'il vous plaît, toutes les lettres que je vous écris, parce que je n'en retiens point de copie, & que je n'en ai que de simples mémoires en forme de journal, qui sont imparfaits. J'y ajoûte beaucoup de choses, qui me viennent dans la mémoire, quand j'ai la plumé à la main pour vous écrire, qui ne sont point marquées si précisément sur son papier, avec toutes les circonstances, dont j'accompagne mes lettres, de plusieurs discours de mes affaires & de celles de mes amis, selon les ocurrences des jugemens, des aparences, & de plusieurs autres choses semblables, toutes bien fondées, sur les informations certaines que j'en ai, & de plusieurs choses secretes, que j'ai apprises de divers endroits, & que j'ai recueillies toutes ensemble, dans un même dessein, pour en faire un volume. Ce sont des choses, non-seulement curieuses, mais encore utiles, & même nécessaires pour l'intelligence du principal de l'histoire, & qui ne sont point couchées dans les mémoires de mon journal, ou pour épargner ma peine. Sans autre discours, j'y marque simplement les événemens de chaque jour, ce qui me suffit; mais qui ne pourroit pas vous servir, ni à aucun autre, sans quelque chose de plus que j'ajoûte dans mes lettres. De sorte que vous m'obligerez de conserver les lettres que je vous écris, parce que

je n'en ai point de copie, & qu'il se peut faire que j'en aie besoin un jour, pour suppléer aux défauts de ma mémoire, qui est sujette à manquer, comme celle des autres hommes. Et si elles peuvent arriver à bon port, c'est un miracle, dans une si grande distance de lieux, par tant de mains, avec si peu de sûreté, ou pour mieux dire, parmi tant de dangers, par mer & par terre. Je vous fais une seconde prière, qui est de saluer, de ma part, tous nos amis, que je ne nomme point, de crainte d'être trop long, mais que je considère l'un après l'autre; & sur tous Messieurs Spina, le compéte André, avec ses annexes; M. le Docteur incomparable, & le Seigneur Coleta, qui est comme le sel, qui assaisonne notre conversation. Avec cela, je prie Nôtre-Seigneur de vous conserver en santé & en prospérité, & je vous baise les mains, & à tous ceux de notre société.

D'Hispanhan le propre jour du Carnaval
23. Février 1621.



L E T T R E XIII.

D' H I S P A H A N.

Cette lettre est plutôt un panégyrique des vertus & des illustres actions du Roi de Perse, qu'une simple lettre, par laquelle l'Auteur retracte ce qu'il avoit écrit contre Sa Majesté, dans ses lettres précédentes, où il l'avoit acufée de cruauté, de lâcheté, & de peu d'amour pour les Chrétiens.

MONSIEUR,

Puisque nous sommes entrez dans le carême, & que le tems est venu de penser au plutôt au salut de notre ame, je me suis souvenu de l'obligation que j'ai de m'aquiter des devoirs d'un Chrétien, & de réparer l'injure que j'ai faite à ceux dont j'ai blessé la réputation, de crainte que ma conscience ne soit chargée d'un péché d'injustice. Je me souviens donc que dans mes précédentes lettres, & particulièrement dans la dernière, qui a été la plus longue de toutes je vous ai mandé que j'avois murmuré contre le Roi Abbas, & que je m'étois plaint assez souvent de lui de trois choses: disant que c'étoit un Prince, qui n'avoit ni courage ni valeur, qui n'avoit aucune inclination secrete à la Religion Chrétienne, & qui s'étoit montré fort cruel & impitoiable en certaines actions. Je confesse d'avoir dit cela dans l'ardeur de

ma

ma colère, & dans la passion qui me transportoit au sujet de nos affaires; car je voiois qu'il ne faisoit pas tout ce que j'eusse bien désiré, & qu'il ne se portoit pas à des actions violentes, que mon zèle me faisoit souhaiter contre les Turcs, comme à faire des traitez, à entretenir des intelligences avec la Pologne, & autres choses semblables. De ce qu'il avoit fait quelques actions qui m'ont déplû, contre les Chrétiens Géorgiens, que j'aime d'une inclination naturelle. Je ne sai si ce n'est point qu'il y ait dans mes veines quelques gouttes de leur sang, comme cela pourroit bien être, si ce qu'on dit est véritable, que notre maison, que je ne reconnois néanmoins que pour une famille de Rome, tire son origine de la Biscaïe, qui est la partie la plus saine & la nation la plus incorruptible de l'Ibérie d'Europe, dont celle de l'Asie n'est qu'une colonie, selon l'opinion des plus anciens Auteurs; ou plutôt, comme disent les autres, l'Ibérie Asiatique est la mere qui a produit & envoyé ses enfans dans l'Europe. Voiant donc que le Roi Abbas traitoit autrement, que je n'eusse voulu, les Géorgiens, & les autres peuples de notre Religion, il ne faut pas s'étonner s'il m'est échappé d'en dire du mal. Mais les premières fougues de ma colère étant un peu apaisées, & mon esprit s'étant remis dans un état plus modéré, pour considérer plus mûrement les actions de ce Prince, & pour les mesurer, non à l'aune d'une passion déréglée, mais avec le juste compas de la raison; j'ai reconnu que j'avois passé les bornes du discours, & que mes plaintes injustes l'avoient privé

L'Auteur se retrahe du mal qu'il avoit écrit contre le Roi de Perse.

des loiianges qui sont dûs à ses bonnes qualitez. J'avoué par conséquent que je suis obligé de lui restituer ce que je lui ai dérobé; & que l'aïant chargé d'un blâme, qu'il ne méritoit point, ma consciencé m'oblige à present à m'en dédire, à faire paroître son innocence dans les trois chefs dont je l'avois acusé, avec des raisons aussi fortes & autant efficaces pour sa justification, qu'étoient celles que j'avois alléguées pour sa condamnation.

Et pour commencer par le dernier point, qui étoit touchant son procédé barbare & inhumain; dites-moi, de grace, de quelle barbarie, ou de quelle cruauté pouvons-nous acuser le Roi Abbas, qui au reste est un Prince Mahométan, nourri & élevé dans les coûtumes tiraniques de l'Orient, privé des lumières de la vraie loi de Dieu, qui est la seule qui a exterminé les tirans & la tiranie de l'Univers, & principalement de nos Provinces, de ce que, pour une jalousie ou raison d'Etat, il a rendu impuissans les enfans du Prince de Teimuraz, qui non-seulement est d'une loi & d'une croïance contraire à la sienne, mais son ennemi mortel qui lui a fait la guerre incessamment. Il n'en a jamais agi de la sorte contre aucun autre, quoiqu'il n'eût pas moins de sujets ni d'ocasions de leur en faire autant. Et cependant nous savons ce qui s'est passé chez nous dans la ville de Milan, au milieu des Chrétiens, & des Chrétiens Catholiques, où un Louïs, surnommé le Maure, a fait emprisonner, qui est bien pis que de châtrer, non pas un de ses ennemis, ni un étranger de sa nation, ou de sa

Princes
Chrétien
plus
cruels
que les
barbares.

Reli-

Religion, pour la conservation de son Etat; mais un de son sang, & son propre neveu; pour lui ôter une Principauté, que la naissance lui avoit acquise, & que le droit & la raison devoient lui conserver? Un Mainfoi, Prince de Naples, qui, par une impatience de régner, fit étouffer avec un oreiller son propre pere, qui étoit à l'agonie, n'ayant pas voulu lui laisser une pauvre heure de tems qui lui restoit à vivre. Et tant d'autres parmi nous, qui pour des raisons d'Etat, ont commis des impiétés, dont le Roi Abbas n'a jamais eu la simple pensée. N'est-ce donc pas une chose surprenante, qu'un Mahométan de l'Orient ait eu plus de clémence & de bonté que nos Princes de l'Europe? Et que nos Chrétiens aient surpassé les barbares en cruauté & en tyrannie.

Pour le second chef, qui regarde l'inclination qu'il a, bonne ou mauvaise, pour les Chrétiens; c'est une vérité, connue aux yeux de tout le monde, qu'il n'a jamais fait aucune injure aux Chrétiens, Princes ou particuliers, ses vassaux, pour la seule Foi, mais pour d'autres considérations, encor a-t'il eu des raisons puissantes, & des motifs fort justes, qui l'ont porté à ces violences. Que s'il s'est emparé du Domaine & des Etats des Princes Géorgiens, nous devons considérer, sans nulle passion, que ces Princes, comme c'est la coutume des petits, qui ont leurs terres engagées entre deux plus puissans, & comme depuis peu quelques Potentats en ont usé dans l'Italie, pour la sûreté de leurs Etats, & pour le bien de leurs affaires, se tournans tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre, & dépendans aujourd'hui de la Perse & demain de la Turquie, le Persan a été comme forcé de chercher ses assurances parmi tant de changemens.

Cruauté
du Per-
san, ex-
cusee par
des rai-
sons d'E-
tat.

Et si pour de semblables occasions entre les Chrétiens, qui professent une même foi, un Roi de France n'a fait aucun scrupule de dépouiller, par une raison de bien-séance, le Duc de Savoie de ses Etats; & si même depuis peu de tems le Roi d'Espagne, qui est son proche parent, a eu la volonté & a tâché d'en faire autant, quoiqu'il n'en ait pas eu le pouvoir; faut-il s'étonner, si un Roi Mahométan, pour les mêmes raisons, & dans les mêmes conjonctures, a fait la guerre aux Géorgiens, qui sont d'une autre loi, & s'il a fait tous ses efforts pour s'emparer de leurs Etats, croiant, au reste, que les aiant réduits sous sa puissance, & à la secte de Mahomet, il feroit une action de charité de gagner tant d'ames à Dieu? Pourquoi blâmerons-nous donc le Persan des choses qu'il a faites dans le dessein de rendre un service signalé à Dieu? Et au contraire, pourquoi louerons-nous les Princes Chrétiens de quelques entreprises & actions héroïques, puisqu'ils sont certains de la damnation de plusieurs

Le Roi
de Perse
franc
Maho-
métan.

ames? De plus, je sai très-bien, que le Roi Abbas est ferme Mahométan, pour son particulier & pour les affaires de son Etat, & que jamais il ne se rendra Chrétien, sans miracle. Je n'ignore pas aussi qu'il est extrêmement zélé pour la gloire de sa fausse Religion, & qu'il emploiera ses forces & ses finances pour son agrandissement; ce qui n'est point à reprendre, selon la raison
humai-

humaine; parce qu'il croit, en faisant cela, s'aquiter de son devoir. Eh! plût-il à Dieu que nos Princes eussent le même zèle, & qu'ils suivissent son exemple, pour l'augmentation de notre foi. Nonobstant toutes ces connoissances, je ne saurois nier qu'il n'ait fait beaucoup de bien aux Chrétiens, & qu'il n'ait favorisé notre Religion, soit qu'il y ait été porté par ses propres intérêts, ou par d'autres considérations, qui n'empêchent pas que nous lui soions obligés. Quand il n'y auroit rien davantage que d'avoir donné l'entrée au Christianisme, & introduit le culte de *Jesus-Christ* en la Perse, où le nom même étoit inconnu devant son règne, n'est-ce pas beaucoup? Le bon traitement qu'il nous fait tous les jours, dans les pais de son obéissance, est-ce une marque d'une mauvaise ou d'une bonne affection qu'il a pour nous? Pour cette seule action, ne devons-nous pas le combler de louanges & l'élever jusqu'au Ciel?

Mais venons au premier point, qui regarde son courage & sa valeur. Il est certain que le Roi Abbas a perdu volontairement plusieurs belles occasions contre les Turcs, de gagner sur eux quelques Provinces, & entr'autres celles de Bagdad, qui lui fut offerte par le Gouverneur, où il méprisâ d'aller, pour s'en rendre le maître; qu'il a négligé de grands avantages, dont il eût pû se prevaloir; qu'il n'avance point les traitez qui sont commencez avec la Pologne, & choses semblables. Mais en un mot, c'est un Roi, & ce qu'on ne sauroit nier, c'est un Roi fort sage. Que si entre



les personnes privées, on dit ordinairement qu'un fol est mieux instruit de ses affaires propres, qu'un homme sage ne l'est de celles d'autres; quel jugement devons-nous faire d'un Prince prudent & rusé, comme lui, dans les affaires d'Etat? Plusieurs choses ne se font pas, parce qu'elles ne peuvent se faire, dont les particuliers n'ont pas de connoissance: ou si elles peuvent se faire, il n'est pas à propos qu'elles se fassent. Il n'y a que les personnes sages qui prévoient les conséquences. Il est facile de bien jouer à ceux qui ne sont point engagez dans le jeu, qui sont dans la galerie pour juger des coups, & qui n'ayant pas la raquette à la main, s'étonnent quand la balle ne va pas droit; mais s'ils jouoient eux-mêmes, ils ne feroient pas peut-être de meilleurs coups.

Le Roi de Perse, comme me dit un jour un homme de grand jugement, pouvoit facilement prendre Bagdad; mais l'importance étoit de conserver ses conquêtes.

Le Roi
de Perse
ne veut
rien con-
quérir,
qu'il ne
puisse
conser-
ver.

Il a voulu prendre sur les Turcs, & en éfet il a pris ce qu'il pouvoit garder facilement, & ce qu'il tient encor à présent; c'est à savoir tout le païs, qui est renfermé & fortifié du côté du Couchant, des hautes & difficiles montagnes du Curdistan, qui la couvrent & défendent des invasions de son ennemi. Mais de traverser les montagnes, pour passer à Bagdad dans les plaines de Babilône, ou dans les autres lieux découverts de la Mésopotamie & de l'Assirie; à quoi bon, après s'être rendu maître de Babilône, quelle aparence de pouvoir conserver un païs, qui professe une Religion différente & contraire à la croiance des Perses, & qui est

est exposé aux courses des armées nombreuses des Turcs, qui viendroient fondre sur eux, épais comme mouches, pour me servir des termes du Roi Abbas ? Le Roi Ismael la prît, & il ne pût la conserver. A quelle fin donc consumer tant de tresors, & perdre tant de monde ? Au reste le Roi Abbas fait ses affaires ; & s'il se désiste ou se retient de faire quelque entreprise, c'est par raison de jugement ; & non par lâcheté de courage.

Je l'ai blâmé de ce qu'il est fort tendre & facile à pleurer, comme d'une chose mal séante à un homme courageux. Mais je ne faisois pas attention que les larmes ne procèdent pas toujours de foiblesse d'esprit, mais bien souvent de déplaisir, & de componction pour les offenses de Dieu ; de compassion pour les misères d'autrui, de la connoissance des calamitez humaines, & de son infirmité propre, à quelque éminent degré de gloire qu'un homme puisse être élevé, de l'amour qu'on a pour quelqu'un, & de mille autres passions, qui sont plus dignes de louanges que de blâme. Nous savons que des hommes fort courageux ont souvent versé des larmes de cette nature. Je me souviens que le Pape Clément VIII. de notre tems, qui sans doute étoit un grand personnage, pleuroit facilement, & en abondance, pour peu de sujet. Quelle grande merveille est-ce donc, si j'ai vû quelquefois tomber des larmes des yeux du Roi de Perse ? de se voir réduit à la nécessité d'abandonner ou d'exposer ses villes au pillage ; ses sujets dans la confusion, leurs maisons desertes, leurs personnes

Diverses
causes
des lar-
mes

nes dans les dangers, leurs biens dans la perdition; d'entendre à ses oreilles des cris pitoiables des meres, & de leurs enfans fugitifs; de voir la triste séparation des parens; savoir, des jeunes hommes, capables de porter les armes, & contrains d'abandonner des vieillards, sans force & sans défense, fuïans & errans par les campagnes; toute la Cour dans une profonde consternation; ses troupes, divisées en deux corps d'armées, assaillies par des ennemis puissans, à qui elles n'étoient pas pour résister, la partie n'étant pas égale des deux côtez; d'apprendre que ces mêmes ennemis étoient entrez bien avant, & avoient déjà pénétré jusqu'au lieu où étoient les monuments de ses ancêtres, d'où il avoit été contraint de faire transporter ailleurs leurs offemens. C'est la plus grande malédiction qu'un Persan puisse craindre, ne trouvant point de peine si horrible pour les défunts, que de leur faire changer de sépulcres & de tombeaux, de crainte que les Turcs ne les fissent brûler, comme ils l'en menaçoient, de se voir en même-tems combattu de la nécessité, de la crainte & du danger de perdre sa réputation, & de l'importunité de son Conseil & de son peuple, qui, pour arrêter le cours d'un mal public, le portoit à condécendre à une paix autant défavantageuse, qu'elle lui étoit moins honorable; & tant d'autres troubles qui arrivèrent au même-tems, n'étoient-ce pas des sujets suffisans de lui tirer les larmes des yeux? Je vous assure, & je puis le dire, avec certitude, pour l'avoir vû, que pendant ces desordres, plusieurs personnes, qui

Change-
ment de
sépulcre,
est une
horrible
malédic-
tion en-
tre les
Perses,

qui ne prenoient aucun intérêt dans le succès de cette guerre, & qui n'avoient rien à craindre, pleurèrent néanmoins quelquefois, par la seule compassion qu'ils ressentoient de la peine que souffroit le Roi Abbas. Faut-il donc s'étonner, si lui-même pleuroit aussi, par la compassion qu'il avoit d'un si grand peuple qui souffroit tant de maux à son occasion? C'est bien un sujet d'un autre étonnement, à le bien considérer, que dans un tems où il se voïoit accablé d'affaires, combattu de la nécessité, attaqué des dangers, pressé par les conseils & presque forcé par les prières de ses sujets, il ne pût jamais consentir à la moindre condition honteuse de paix, ni à relâcher rien de ses intérêts, de la valeur d'un seul poil de sa tête. Celui qui a le courage d'en venir jusques-là, peut bien se vanter qu'il ne manque point de cœur.

Tout, en un mot, tout ce que j'ai dit contre le Roi de Perse, je l'ai dit par colère, qui avoit obscurci les lumières de ma raison. Mais à présent, que je parle sans passion, je le dis, & le dirai toujours, sans que j'y sois porté d'autres intérêts que de ceux de la vérité, que le Roi de Perse est un bon Roi, un juste Roi, un grand & vaillant Capitaine, qu'on ne peut en parler autrement sans injustice, & une personne qui est pour s'aquérir, avec le tems, une haute & illustre réputation. Et j'ai tant d'amour & d'estime pour sa vertu, que, s'il plaît à Dieu, avant que de sortir de la Perse, j'aurai un recit fidèle de toutes ses actions, & je prendrai la peine d'écrire en notre langue l'histoire de sa vie, pour en don-

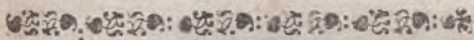
ner la connoissance aux gens de notre païs, & rendre son nom plus illustre, par ces devoirs & par ce petit service que je desire lui rendre. Outre que je m'estime fort honoré, & j'en tire de l'avantage, d'avoir été si long-tems un de ses hôtes; & qui plus est, d'avoir été toujours à sa suite, & dans sa compagnie, durant un an entier, dans les plus grandes disgraces qu'il eut jamais éprouvées durant tout le cours de sa vie: de m'être trouvé avec lui l'an 1618. pour défendre la sépulture & les tombeaux de ses Prédécesseurs, & de m'être depuis rencontré dans ses triomphes, dans ses prospérités, & dans le haut point d'une grandeur où il ne s'étoit jamais vû. Cela arriva, après la victoire qu'il remporta sur les Turcs, où, comme un autre Alexandre, après la défaite de Darius, il se vit complimenté dans un même-tems à *Hispahan*, par les Ambassadeurs de tous les Princes de l'Univers, Chrétiens & Infidèles, dont je vous ai écrit autrefois fort amplement. Desorte que si Pirithoüs s'estime glorieux d'avoir fait compagnie à Thésée dans ses travaux; si les Argonautes méritent d'avoir une place entre les Héros, pour avoir accompagné Jason dans ses conquêtes de Colchos; je pense, & je l'espère avec raison, que je rendrai mon nom célèbre, pour avoir combattu seul, & sué sous le harnois, sous la discipline d'un si grand Capitaine, qui n'ignore rien dans le métier de la guerre; & d'avoir participé aux plus grandes disgraces, aux plus heureux succès, & à toutes les aventures d'un Héros si illustre.

Ce qui doit suffire pour la justification

PIETRO DELLA VALLE. 231
du Roi Abbas, & pour la décharge de ma
conscience; & si cela ne fufit pas, je m'o-
fre d'y fupléer entièrement, en tout lieu,
& en toutes les manières qu'il fera befoin,
en vous baifant les mains très-afectueufe-
ment, & à tous nos amis.

D'Hispanhan le 25. Février 1621.

Je voudrois bien favoir fi vous aurez
agréable de paffer pour Académicien, &
fous quel titre, dans l'Epître dédicatoire,
de l'Interprétation que j'ai compofée des
mille noms de Dieu, qui vous eft destinée.



LET T R E X I V .

D' H I S P A H A N .

*Dans cette lettre, notre voïageur assure son
ami de la réfolution qu'il a prise de s'en
retourner en Italie, à quoi il eft porté,
par un defir naturel à tous les hommes,
de mourir où ils ont commencé à vivre;
par fes indispositions fréquentes & dan-
gereufes; par le changement des affaires
de la Perfe, qui lui font defefpérer un
établissement de la Foi Catholique; &
par les difpofitions d'une guerre cruelle,
qui fe formoit entre les Perfans & les Por-
tugais. Cette lettre eft affez curieufe.*

MONSIEUR,

Je puis dire, avec S. Jérôme, que j'ai re-
cû des lettres qui font l'acompliffement de
mes fouhaits, quand j'ai reçu la vôtre du
vingt-

vingt-septième de Novembre 1620, qui m'a été présentée, comme un breuvage rafraîchissant, après avoir enduré une cruelle soif durant deux ans. Et quoique je sois menacé de la mort, qui est proche de moi, conformément aux doctes & judicieux discours que vous me faites, touchant mes indispositions, je vous assure que la lecture de vos lettres, au seul nom de Marius, m'a donné plus de joie, que si vous m'eussiez écrit de votre main une promesse assurée d'une longue vie, & d'une parfaite santé. Le Portugais, qui est allé à Naples se rendre Religieux, vous a fait un rapport assez fidèle de l'état de ma santé, si ce n'est qu'il a un peu exagéré la grandeur de mon mal. J'ai eu toujours soupçon jusqu'ici; & encor à présent je ne suis pas assuré de n'être point ataqué de la maladie à laquelle il me condanne, quoiqu'il y ait des opinions contraires, dont j'espère m'éclaircir & changer d'air au plutôt. Le lait n'a pas été le dernier remède qu'on m'a ordonné, comme il dit; mais le premier que je pris de moi-même, me souvenant que celui qu'on ordonne aux malades dans l'Italie, sert fort peu à plusieurs, parce qu'ils le prennent trop tard. Quant à présent, je ne saurois dire comment je me porte; & je ne pense pas qu'il y ait personne en ce pais qui en puisse porter un jugement certain. Tout ce que je puis vous assurer est, qu'avec la grace de Dieu;

Maladie
de l'Au-
teur.

Virg.
Æneid.
lib. 3.

Je suis encor vivant, sur le bord du tombeau.
Si mon mal est tel, que le juge le Portugais, j'ai vécu assez long-tems, & deux ans plus qu'on ne pensoit, pour de bonnes raisons,

sons,

sons, quoiqu'il ne me semble pas que je sois réduit à cette extrémité; car je marche quelquefois; je lis, j'écris, j'étudie, je monte à cheval; je fais assez souvent une lieüe de chemin, sans peine & avec plaisir. En un mot, je m'emploie à tous les exercices que je faisois étant en santé, quand j'étois plus gras & moins robuste. Si mon mal n'est pas tel qu'on l'estime; comme en éfet les indices que je vous en ai donné, m'en font concevoir une meilleure espérance, je puis bien vous assurer que je n'ai aucun mal considérable, dont le voiage de mon retour ne me guérisse entièrement. Mon plus grand mal est la mélancolie, & l'imagination que j'ai d'être plus malade que je ne suis: comme il m'arriva le jour que je reçus votre lettre, & lendemain que nos Religieux étoient sur le point de chanter l'Office des Morts pour le repos de mon ame, croians déjà que j'étois mort, sur vôtre parole, à qui ils ont beaucoup de confiance. Mais cette mauvaise humeur m'a un peu passé, & à present je me porte mieux; bien qu'à toutes les fois que je souviens des paroles de votre lettre, la pensée de la mort, que vous m'annoncez, me fait trembler, & m'ôte toutes les forces. Il est vrai que la raison, qui prévaut, & qui a toujours le dessus dans mon ame, m'ayant donné un généreux mépris de la mort, par différentes raisons, a tellement apaisé ces premiers mouvemens extérieurs, que je ne suis point attristé de votre lettre; au contraire, je vous en rends graces, & je vous en suis obligé. Car je vous reconnois en cela pour un fidèle & véritable ami, qui me parle

fran-

Sa réfi-
gnation
à la
mort.

franchement & sans dissimulation. Au reste, que je doive mourir tôt ou tard, ma vie est entre les mains de Dieu, à qui je la remets entièrement; & quoiqu'il en puisse arriver, je suis tout disposé à me mettre en chemin, pour mon retour dans le lieu de ma naissance, plutôt que demeurer ici plus long-tems sans rien faire, vû que les espérances que j'avois conçûes d'y établir une colonie Catholique, & d'y voir un jour fleurir l'Eglise Latine, me semblent désormais vaines & inutiles. Il y a déjà quelques mois, que le Pere Vincent de S. François Carme-Déchauffé, est arrivé dans la Perse, envoyé de Rome en qualité de Visiteur des Religieux de son Ordre. On l'attendoit il y a fort long-tems, & on nous avoit fait espérer de grandes choses pour l'avancement de cette Mission à son arrivée. Mais il n'a rien apporté qui concernât l'établissement de cette colonie. Et moi cependant, qui avois mis ordre à toutes les choses nécessaires, & qui ne demourois en ce pais que par un grand zèle de la Religion, sur l'espérance du secours qui nous devoit venir de la Cour de Rome, après avoir attendu plus de deux ans, me voiant aussi peu avancé à la venue de ce bon-Pere, qui étoit notre dernière espérance, qu'au commencement de mon entreprise; que dois-je attendre davantage? Il n'est pas raisonnable que je passe toute ma vie dans la Perse, m'y voiant inutile. Ma maison m'appelle à Rome, où elle s'en va être deserte par mon absence. Mes parens & mes amis, & vous entr'autres, qui sont en peine de moi, m'y appellent, qui me crient, me con-

ju

jurent incessamment de retourner, & m'en pressent, par leurs instantes & efficaces prières. J'y suis porté, par des considérations de mes intérêts particuliers, & par la loi de la charité bien ordonnée, qui nous oblige à procurer plutôt notre conservation, & celle de nos affaires, que des plus importantes d'autrui. C'est pourquoi je suis résolu, sans diférer davantage, de m'en aller, quoiqu'avec un grand chagrin, de ne pouvoir exécuter une entreprise si glorieuse, qui ne peut se faire sans moi dans un autre tems. Mais il faut céder à l'impuissance, à la nécessité, & la fortune; ou pour mieux dire, à la volonté de Dieu, comme je fais, & je me rends à ce qui me presse & pique davantage. A présent, sur-tout que j'ai reçu ces bonnes provisions pour mon voiage, que vous savez & qu'on m'a envoiées, je me prépare pour mon départ, & je croi fermement que la presente sera la dernière que je vous écrirai d'*Hispahan*. Mon voiage ne sera pas par la Turquie, qui seroit bien le chemin le plus court, pour les raisons que nous en donnoit M. Vecchieti, de bonne mémoire, de crainte que si je me mettois entre les mains des Turcs, ils n'eussent assez de bonne volonté pour me récompenser des mauvais services que je leur ai rendu. Outre qu'il me seroit impossible d'y passer, avec ma femme & ma famille, que je conduis, sans être connu, à Bagdad, & en d'autres lieux, où nous avons des parens & des amis. Puisque ceux qui nous feroient caresses, & qui nous embrasseroient ouvertement, en témoignage de leur amitié, seroient seuls suffisans de nous décou-

Le che-
min de
l'Au-
teur, à
son re-
tour.

vrit

vrir au péril de notre vie. Nous ferons
 donc le tour, qui est plus long, par les
Indes; savoir, par Ormus, par Goa, &
 par l'Océan, en passant vers l'autre Pôle,
 au Cap de bonne *Espérance*. Dans un si long
 voiage, ô Dieu! combien de choses cu-
 rieuses pourrai-je apprendre de l'*Idolatrie*
 des *Indiens*, de la diversité des drogues,
 des épiceries, & des autres simples étran-
 gers. Pour l'heure présente, il faut que je
 me contente de ce que j'ai. Mais si Dieu me
 fait jamais la grace de pouvoir arriver dans
 mon pays, je ferai un excellent *Itinéraire*, &
 je tirerai un fruit avantageux de mes travaux
 passés, dont j'aurai l'obligation à M. *Ma-*
rius, qui m'a jugé digne de ses faveurs, afin
 que je n'aie pas sujet, comme *Alexandre*,
 de porter envie à *Achilles* de son *Homère*.
 Si donc je puis arriver en vie au lieu de ma
 naissance, nous nous verrons, nous nous
 embrasserons, ou à Rome, ou à Naples.
 Si je prens la voie de Portugal, j'irai pre-
 mièrement à Rome, où je ne manquerai
 pas de passer un été à *Polisippe*, pour faire
 goûter les délices du pays à ma chère *Ma-*
ni, & lui donner le tems & la commodité
 de recevoir les faveurs de ces Dames qui
 la souhaitent, comme vous me mandez,
 de qui elle sera toujours servante afection-
 née, comme je suis leur très-humble &
 obéissance serviteur. Ce sera là, s'il plaira
 Dieu, que je prendrai plaisir de voir &
 d'embrasser nos anciens amis, & plusieurs
 autres, que nous avons aquis de nouveau;
 & particulièrement de faire de longues &
 agréables conférences, avec Messieurs *Fa-*
brius *Colonna*, *Horace* de *Feltro*, *Stigiola*,
 &

Sa re-
 connoi-
 sance er-
 vers son
 ami.

& plusieurs autres personnes doctes, qui ont tant de passion pour moi, comme vous m'écrivez qu'ils veulent venir jusqu'à Rome pour me voir. Mais que veulent-ils venir voir, ces bons Seigneurs? Un roseau, agité des vents. Il n'est pas besoin qu'ils prennent tant de peine; car je n'ai pas les mérites d'un *Tite-Live*, & des autres personnages de cette qualité. Que si par hazard, puisqu'il faut penser à tout, ou pour être déjà mal disposé de ma personne, ou quelqu'autre disgrâce, que je puis & dois appréhender dans un si long voiage, Dieu veut disposer de ma vie avant que nous puissions vous revoir, je vous conjure, Monsieur, de me conserver la même amitié que j'aurai éternellement pour vous, vivant & mourant, comme il convient à une amitié telle qu'est la nôtre, fondée & établie sur la vertu, & qu'au moins mes cendres ne soient point fraudées du peu de réputation que mes grands travaux ont mérité. Si je puis y arriver vivant, mes écrits y arriveront, dont vous pourrez disposer à votre volonté, comme je l'ai ordonné par un *Testament*, que je fis il y a plus d'un an, & qui est déjà enregistré à Rome où je l'enregistrai. Et touchant l'*Itinéraire*, sur lequel vous vous plaignez que je ne vous ai jamais découvert mes intentions; que puis-je dire davantage, que ce que je vous en ai écrit mille fois? La plus grande faveur que vous me puissiez faire en ce monde est de disposer, comme il vous plaira, de tout ce qui est contenu dans mes lettres, ajoutant, retranchant, augmentant & diminuant ce que vous jugerez à propos, n'ayant point d'autre dessein que

Testament de l'Auteur.

que d'emporter avec moi les matériaux d'un ouvrage dont vous ferez le choix, & auquel vous apliquerez la forme, comme le maître & l'architecte, tenant pour bien fait tout ce que vous ferez & ordonnerez, en quelque-tems que la chose se fasse. De tout cela, je ne vous demande qu'une seule grace, que la *Relation* de mes *voïages* soit dédiée à notre Académie des *Humoristes*, à qui j'adresse un petit discours des motifs qui m'ont porté à les entreprendre. Je vous en ai envoïé une copie, que je n'estime pas beaucoup; parce que vous la ferez mieux que moi, comme vous m'avez fait espérer que vous aviez dessein de la faire dans une petite Préface gaillarde, qui me sera fort chère. Desorte qu'il ne me reste rien à vous dire davantage sur ce point, sinon que vous en ferez comme il vous plaira, que j'en serai fort satisfait, & que je vous en demeurerai infiniment obligé. Il n'y a qu'une seule chose qui me déplaît, c'est que vous êtes en doute si vous avez reçu toutes mes lettres, & si je ne vous ai point caché plusieurs affaires d'importance & curieuses. Par votre dernière du vingt-septième Novembre 1620. vous m'accusez de n'avoir reçu des miennes, que celles de Ferhabad & de Cazuin, qui sont fort vieilles, de l'année 1618. depuis je vous en ai écrit plusieurs, contenant les mêmes curiositez que le Seigneur François reçût à Rome, avant son départ en Allemagne. Si elles ne vous ont pas été rendues, vous pourriez savoir des courtiers de Rome, si vous prenez la peine de vous en informer, que je vous ai écrit trois fois. La première lettre, datée

datée du mois d'Avril ou de Mai, de vingt & une feuilles de papier, contenoit la relation de toute la guerre des Turcs, où je fus toujours présent en personne auprès du Roi de Perse; & de ce qui survint après la guerre, comme son arrivée dans *Cazuin*, la réception des Ambassadeurs des *Indes* & de *Moscovie*, leur entrée, & leurs presens magnifiques, avec plusieurs autres choses fort remarquables. J'écrivis en même-tems à M. le Docteur, & je lui envoiai des vers, que j'avois composez sur la mort & sur les disgraces de Madame Julie, que je nomme dans mes vers *Glaucille*. Je sai, de bonne part, qu'ils ont été mis entre les mains de M. le Cardinal *Crescence*. La seconde lettre que je vous adressai, étoit du mois d'Août: elle étoit beaucoup plus longue; car elle contenoit la venue & l'entrée triomphante du Roi dans la ville d'*Hispanhan*, acompagné des Ambassadeurs étrangers, qui étoient alors en grand nombre à la Cour, avec les réjouissances publiques, & la magnificence des flambeaux allumez durant toute la nuit, pour la victoire qu'il avoit remportée sur les Turcs. Sa Majesté étoit suivie ou précédée, d'une armée de soixante milles Mousquetaires, qui chantoient, dansoient, & faisoient mille autres actions, aussi extravagantes que curieuses, où je fus toujours présent. Et cette lettre étoit acompagnée d'une autre en Arabe, de ma femme *Maani*, assez ample, qu'elle-même avoit dictée, sans autre rhétorique, que celle dont la nature l'a gratifiée, qui n'est pas à mépriser, étant fort éloquente, en sa langue, naturellement & sans nul artifice. Par cette

Nombre des lettres quel'Auteur a écrites à son ami.

L'entrée triomphante du Roi de Perse, après la victoire sur les Turcs.



cette lettre, elle vous rendoit conte, en peu de mots, de tous les événemens de sa fortune, qui à la vérité ont été fort étranges. Sur la fin, elle vous prioit d'honorer son nom, & de le rendre recommandable par quelqu'un de vos doctes ouvrages. Et je m'étonne davantage que vous n'aiez point reçu celle-ci; parce que le paquet de cette Dame, avec plusieurs autres lettres qu'elle écrivoit pareillement en Arabe à Messieurs nos parens, a été rendu fidèlement à Rome, & toutes les lettres mises entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Elle a reçu réponse de toutes, excepté de la vôtre. Ce paquet s'adressoit à M. le Cardinal Crescence, & étoit recommandé au sieur Horace, pour en faire la distribution à ceux à qui ces lettres étoient adressées, avec la traduction que j'en avois composée en Italien, & l'interprétation du cachet & des armes de cette Dame. Horace aiant ordre de vous faire part de tout; qu'à fait Horace? Auroit-il été si négligent? Tant de lettres pourroient-elles s'être perduës? Un maître, qui est éloigné de sa maison est toujours mal servi. Informez-vous-en avec soin, & peut-être les trouverez-vous à Rome dans un coin de la maison du Cardinal Crescence, ou de la mienne. La troisième & dernière lettre, que je vous écrivis sur la fin du mois d'Octobre de l'an 1619. contenoit une relation du congé & du départ de tous les Ambassadeurs étrangers, de tous les articles de la paix ou de la guerre acordez entr'eux, & de toutes leurs négociations, ensuite desquelles ils eurent leur audience de congé & de plusieurs

fleurs autres choses remarquables, dont je
 ne me souviens pas à present. L'année sui-
 vante 1620. je lui écrivis quatre fois: la
 première au commencement d'Avril, lui
 faisant part de plusieurs avis assez curieux,
 qui remplissoient onze feuilles de papier;
 la seconde du vingtième de Juin: la troisié-
 me au mois d'Août, dont le Pere Paul Ma-
 rie Citadin, Religieux Dominicain, &
 Vicaire Général de son Ordre dans l'Armé-
 nie, fut le porteur, à qui je n'osai pas con-
 fier aucune lettre d'affaires, appréhendant
 qu'il ne passât point par la ville de Naples.
 Et la quatrième fut au mois d'Août, par
 une autre voie, où je vous fis savoir tout
 ce que j'avois pû aprendre des nouvelles
 curieuses de ces pais. Cette année 1621. je
 ne vous ai écrit qu'une fois, sans celle-ci;
 mais deux lettres ensemble; une fort lon-
 gue, en deux feuilles de papier de l'Inde,
 d'une grandeur extraordinaire, contenant
 plusieurs recueils curieux, en date du vingt-
 troisième de Février, dans laquelle je pro-
 testois de ne lui écrire plus, que je n'eusse
 reçu auparavant quelque une des siennes; &
 l'autre étoit du vingt-cinquième du même
 mois, enfermée dans le même paquet. Je
 lui écris à present pour la seconde fois,
 après avoir reçu une des vôtres. Vous
 voiez par là qu'il vous manque plus de la
 moitié de mes relations, qui ne sont pas
 des choses que l'on puisse mettre en oubli.
 Mais si vous faites vos diligences à Rome,
 & particulièrement auprès du Cardinal
 Crescence, je suis certain que vous les re-
 cevrez, & qu'elles ne peuvent être per-
 duës; parce qu'elles ont été renduës en main

propre, à ceux à qui elles s'adreffoient. Pour la lettre, que vous dites avoir perduë, avec la description de Constantinople, je ne la lui ai jamais envoïée; parce que, comme je vous ai écrit une autrefois, je n'en ai pas de copie, & que je ne suis pas en humeur pour en refaire une semblable. Néanmoins, puisque vous me témoignez un si grand desir de la voir, je pourrai la transcrire, un jour que je ne saurai que faire. Je vous la porterai avec mes autres papiers, n'ayant pas le tems de la lui envoïer, étant sur le point de partir de la Perse pour m'en retourner en Italie. Pour les choses qui se sont passées dans cette Cour, je les ai toutes, & les ai bien avant gravées dans mon esprit. Mais parce que je ne me souviens pas de ce que je lui ai mandé, il est plus à propos d'attendre notre entrevûë, où en m'interrogeant je vous répondrai si à propos, & je vous dirai tant de belles choses, que mes réponses passeront dans votre esprit pour des mémoires fort amples & admirables. Mais les matières sont en si grand nombre, que je ne sai par où commencer, ni à quoi je me dois apliquer, comme un aveugle qui ne marche qu'à tâtons. J'ai mis par écrit la mort du *Nasuh*; mais j'en ai laissé la relation à Constantinople dans mes papiers, qui font les neuf premières feuilles de mon journal, & je ne saurois dire pour quoi je l'ai laissée. A la bonne heure, s'ils ne sont point perdus, ils seront avec mes autres livres, que je fis porter à Venise il y a plus de deux ans, sans avoir jamais eu la pensée de les faire conduire à Rome, quoique j'ai écrit depuis plus de soixante mille fois.

fois. Mais je vois bien qu'il est nécessaire que j'aille à Rome, pour me servir moi-même, autrement mes affaires n'iroient pas bien. Si Dieu me fait la grace d'y arriver, je ramasserai tout ce qui est dispersé, & j'espère faire quelque chose de bon. Outre les relations que vous avez pû voir, je suis résolu, sinon de faire peindre, au moins de faire graver sur des plaques de cuivre, ce qui s'est passé de plus mémorable & de plus curieux dans mes voïages, pour en conserver la mémoire dans ma maison, avec les habits naturels, avec les figures & les plans des lieux où j'ai passé. Sous chaque table, qui sera de la grandeur d'un livre médiocre, je mettrai deux vers latins, qui seront comme l'ame, & qui feront l'explication de la planche, comme nous en voïons l'exemple dans les Cloîtres de nos Convents, où la vie des Saints nous est représentée dans un tableau, avec un vers au-dessous. Je croi que la vûë n'en sera pas desagréable, & que ces planches imprimées se trouvant de la grandeur du livre de mes relations, & y étans ajoûtées, lui apporteront beaucoup d'éclaircissement & d'ornement. Dieu me conduise jusques-là où je ne manquerai pas d'occupation. Pour les drogues & les médicaments, dont il se plaint que je ne lui ai point fait de réponse, je m'en étonne; parce que je lui ai écrit souvent, qu'on n'a point ici de connoissances particulières de l'*Amome*; & je n'en ai jamais pû recevoir aucune lumière, avec tout le soin que j'y ai apporté, même dans la Médie, où l'on dit qu'elle est produite, après en avoir parcouru la plus grande partie. Pour l'*Hamama*,

Dénom-
brement
de quel-
ques
plantes
médici-
cinales.

L'a-
mome.

Hamama.
ils

ils ne le connoissent point, & ne vendent qu'une certaine semence, dont je vous en-voiai une montre de Bagdad en 1616. avec celles de plusieurs autres drogues, sans en avoir jamais reçu de réponses. Toutes ces plantes, & semences médicinales, étoient envelopées dans un gros paquet de papier, chacune à part, avec son nom, où je n'avois pas oublié de mettre le *Sombol Chatai*, ou l'*Espy* de *Chatai*, qui est une racine qu'ils nomment simplement *Espy*, & qui est nouvelle en ce pais, n'y ayant pas longtemps qu'elle a commencé d'y venir. Son odeur, qui a beaucoup de rapport à celle de l'épinard, est cause qu'on lui donne, par excellence, le nom d'*Espy*. Ma curiosité m'avoit porté à vous écrire, pour savoir au vrai si cette plante est nouvelle, ou si elle est connue de tout tems, afin d'en porter avec moi; mais mes disgraces ordinaires m'ont privé de la réponse que j'atendois; elles n'empêcheront pas cependant que je ne vous en fasse voir. Je lui mandois de plus, que la plante de l'*Hamama*, dont on vend la semence, n'a aucune des marques que Dioscoride donne à l'*Amome*; & mon jugement est qu'elle n'est pas une chose fort précieuse. En un mot, tout ce que je puis vous dire de l'*Amome*, est qu'il n'est pas encor bien connu dans ce pais. On y vend je ne sai quoi pour du *Coste*, qu'un droguiste Venitien, mon ami, m'a assuré n'être pas le véritable *Coste* des anciens, qui m'a empêché de vous en envoyer, sur ce qu'il m'a dit qu'on en trouvoit de même dans l'Italie. Le *Cinnamome*, dont vous me dites que les Arabes le nomment *Dartzeni*; je vous donne

Espy de
Chatai.

Le *Coste*.

Le *Cin-*
namo-
me.

ne

ne ma parole que le *Dart-Sini*, commel'appellent les Arabes, ou *Dar Cini*, comme les Perses & les Turcs le pronnoncent, n'est rien plus que notre canelle ordinaire, & qu'on n'en a point d'autre idée. Je ferai toute la diligence possible pour trouver ces choses aux Indes, ce que je n'espère pas; parce que je ne les connois point, aussi n'est-ce pas mon métier. Que si les plus doctes Médecins de ce país, & les mieux verséz dans la connoissance des simples, n'en ont aucune connoissance, quelle lumière peut-on espérer des écoliers médiocres du nôtre? Parmi les Indiens & les Brachmanes, on me fait entendre qu'il y a des hommes excellens en science, que je consulterai aussi-tôt que je serai arrivé aux Indes. Mais comme leurs livres sont en langue Indienne, & les choses signifiées par d'autres termes diférens; que d'ailleurs ils n'ont aucune connoissance de nos auteurs, & moi fort peu, encor n'est-ce que par le raport de ceux des Perses & des Arabes; & que dans toutes les sciences, ils ne s'attachent qu'à l'autorité de leurs maîtres; un homme comme moi, qui ne connoit point la nature des choses, quel avantage peut-il tirer de leur discours? Si vous, qui en avez la connoissance, étiez sur les lieux, je ne doute point que parcourant les boutiques, vous n'y trouvassiez quantité de choses rares & précieuses, qui n'ont point été vûës dans l'Italie. Je ferai néanmoins tout ce je pourrai; mais mon pouvoir ne s'étendant pas au-delà de ma connoissance, il ne sauroit être bien grand. Je ne manquerai pas de faire ce qu'elle m'enseigne, de porter dans les feuil-

L'arbre
de Musc.

les d'un livre quelque herbe, ou quelque fleur étrangère, ou verte, ou sèche. J'ai déjà envoié la fleur du *Bid Misik*; c'est-à-dire, de l'arbre du *Musc*, qui est aussi commun en Perse, qu'il est rare en Europe, d'une odeur excellente. J'ai dit la fleur, dont il se tire une eau de senteur douce & salubre à boire pour rafraîchir, & propre à plusieurs infirmités. On la donne aux malades par délices; & dans les soupçons qu'on eut de la *Phthisie*, dont j'étois menacé, j'en bûs fort souvent; tantôt toute pure, & tantôt mêlée avec d'autres médicamens, plus rafraîchissans & plus corroboratifs; je la trouvai fort agréable au goût. Dieu veuille que tant de remèdes, dont j'ai usé, ne m'aient point rendu impuissant pour la génération, comme c'est l'opinion de plusieurs. Mais quand il s'agit de la vie, dans une extrémité des dangers, j'estime qu'il faut pourvoir au principal, qui est de se garantir des atteintes de la mort. J'ai donc envoié un petit sac, plein de ces fleurs de *Bid Misik*, à notre Horace, & lui ai envoié des fleurs, plutôt que de la graine; parce que la graine, sans la fleur, est si délicate & si menuë, qu'il est bien difficile de la discerner & de la voir. Je lui ai enseigné pareillement les moïens de l'élever & nourrir, lui enchargeant de le semer & cultiver en divers endroits, & de vous en faire part à Naples. Si nous pouvions élever cet arbre en Italie, nous aurions fait une grande acquisition.

Il ne me reste plus qu'à vous donner des nouvelles des choses qui se sont passées depuis ma dernière lettre. Pour commencer
par

par les affaires publiques, je vous dirai que nous avons appris, par divers couriers qui sont arrivez ici dès le mois de Mars, envoiez par les Anglois de la Marine, & par les Portugais d'Ormus & de l'armée, le succès du combat naval, entre les Portugais & les Anglois, dont j'avois commencé à vous entretenir par ma précédente. Le succès fut tel, qu'après une longue & sanglante bataille, qui continua plusieurs jours à la rade de *Giask*, où les Anglois tirèrent huit milles boulets de canon, & y eurent enfin l'avantage, quoiqu'ils y perdirent leur Général, un vent froid s'étant levé, qui repoussa les galions de Portugal, d'ailleurs assez mal menez, du poste où ils étoient près de terre, & qui les écarta en haute mer. Les Anglois se voians seuls sur le rivage, sans nulle résistance, embarquèrent de nuit toute leur soïe, & aiant levé leurs voiles se retirèrent heureusement. Ils disoient hautement que *Ruy Freira de Andrada*, Général des vaisseaux Portugais, s'étoit porté en homme de cœur, aiant fait tous les devoirs d'un vaillant soldat, & d'un généreux Capitaine; mais qu'il avoit été mal secondé, tant des soldats que des Officiers.

Le Roi de Perse envoïa en même - tems deux Ambassadeurs aux Indes; l'un fut *Taleb Beig*, au Roi de Dacan, pour lui porter la réponse de ce qu'il lui avoit mandé par un des siens, il y avoit déjà quelques mois, & qui fit le voiage par mer, & passa par Ormus; l'autre fut *Burun Casun*, député vers le Grand Mogol, pour le prier de ne point faire la guerre au Roi de Da-



Disgra-
ces arri-
vées à
deux
Ambas-
sadeurs
du Roi
de Perse.

can, qui peut-être l'avoit prié lui-même de lui rendre ce bon office, & suivit le droit chemin par terre. Ces deux Ambassadeurs furent malheureux dans leur voiage. *Taleb Beig*, qui s'étoit mis sur mer, mourut dans son voiage, comme on en reçût les nouvelles, vers le commencement d'Avril, avec soupçon qu'il avoit été empoisonné par les Portugais, qui appréhendoient que cette Ambassade du Persan au Roi de Dacan, qui leur est plus proche voisin dans les Indes, ne produisît quelque mauvais éfet au préjudice de leurs affaires. *Burun Casun* ne fut pas plus heureux sur la terre; parce qu'en passant au-delà de *Candahar*, par les terres de certains peuples, qu'on nomme les *Afgans*, qui sont errans, sans avoir de demeure certaine, & qui ne vivent que de brigandages, comme les Arabes, sur le refus qu'il fit de leur paier certains droits acoustumez pour son passage, croiant que sa qualité d'Ambassadeur l'en exemptoit, se jettèrent sur lui, le dévalisèrent, & le traitèrent si mal, qu'ils mirent en fuite, ou taillèrent en pièces tous ses gens, qui s'étoient mis en défense, & lui-même eut bien de la peine à se sauver par la fuite, pour gagner la Cour du Mogol. Je croi qu'il y est à présent arrivé, quoique je n'aie rien appris de sa négociation.

Cocnar
breuva-
ge des
Perles,

Le vingt-quatrième d'Avril, le Roi fit publier à son de trompe dans *Hispahan*, où il étoit arrivé le jour auparavant, qu'aucun, sur peine de la vie, ne bût plus dorénavant du *Cocnar*, qui est une certaine liqueur, extraite de l'écorce des pommes de

de pavots, qu'ils appellent *Chas cehasc*, qui étoit fort en usage parmi les Perses, & particulièrement entre les soldats, depuis que le vin leur avoit été défendu; parce que ce breuvage leur réjoiit le cœur, & ne les enivre pas moins que le vin, quoiqu'il soit extrêmement pernicieux à la santé; & qu'entre les autres mauvais éfets qu'il produit, il afoiblit le corps considérablement, & rend la personne comme étourdie. Le Roi aiant été averti des incommoditez que ses armées en recevoient, & que ses soldats en devenoient lâches, demi troubles, & moins propres aux exercices & aux travaux de la guerre, en défendit l'usage par tous ses Etats, avec tant de rigueur, que tous les vases de cette liqueur furent brisez dans les boutiques des marchands qui la vendoient; & la peine de mort ordonnée, tant à ceux qui en boiroient, comme aux autres qui en feroient la composition, ou qui l'exposeroient en vente. Mais le Roi aiant considéré qu'il seroit impossible de retirer tout-d'un-coup un peuple adonné à de semblables breuvages, sans leur en acorder quelque autre, il leur donna une permission générale de boire du vin, comme auparavant, au lieu du *Cocnar*, pourvü qu'ils ne s'enivrasent pas. Ainsi la défense, qui sembloit insupportable à ses peuples, fut levée après quelques mois, & la licence si ardamment souhaitée de boire du vin, comme auparavant, leur fut remise. J'estime que le principal motif qui porta le Roi à révoquer ses Edits, fut que lui-même enfin ne pouvant se passer d'en boire, jugea qu'il n'étoit pas juste de le dé-

Le Roi
en dé-
fend l'u-
sage à ses
sujets

Et leur
permet
le vin.

fendre à ses sujets. Par ce moïen Bacchus régnera dans la Perse plus puissamment que jamais, sans que le Roi, avec tout son pouvoir, & toute la diligence qu'il y a apportée, l'ait pû chasser de son Trône.

Le matin du vingt-neuvième de Mai, Sa Majesté retourna à *Hispahan*, où elle étoit attenduë depuis plusieurs jours; & presque toute la ville alla au-devant d'elle, jusqu'à un certain village, à une lieuë de-là, où elle avoit passé la nuit, & nous autres Francs nous lui rendîmes les mêmes respects. Mais son entrée ne fut pas accompagnée des réjouiissances ni des magnificences ordinaires, & l'on ne vit sur son visage que des marques d'une tristesse extraordinaire, qu'il avoit concûë avec juste sujet, pour l'accident funeste & déplorable de son fils aîné *Chodabendé Mirza*. Sa Majesté avoit fait aveugler ce Prince peu de jours avant qu'elle arrivât à *Hispahan*, à son retour de ce grand & long voïage, pour certaine jalousie d'Etat, & pour je ne sai quel mécontentement, dont la cause est fort cachée dans le Conseil, & dont on parle diversement à la Cour. Le Roi son pere, lui avoit fait passer un petit poinçon d'argent tout embrasé sur les yeux, entre les deux paupieres, suivant leur pratique ordinaire, sans endommager nullement le corps de l'œil, ni laisser aucune marque d'aveuglement dans la personne, qui a néanmoins perdu la vûë; parce que la chaleur du feu dessèche l'humeur de la lumière, comme vous savez beaucoup mieux que moi, étant meilleur philosophe. L'application de ce poinçon, ardent & enflâmé, se fait de la même ma-

Le Roi
de Perse
se fait
aveugler
son fils
aîné.

nière dont se servent les Dames, lorsqu'avec un pareil instrument, ou d'argent, ou d'ivoire, ou de quelqu'autre matière; non pas chauffé, mais tant soit peu humide, pour mieux faire prendre la poudre, & pour l'appliquer avec plus de facilité, elles se fardent les yeux d'antimoine. Et parce que cet aveuglement de *Chodabendé* le rend incapable, non-seulement de troubler, mais encor de succéder au Roïaume, tandis qu'il y en aura d'autres, ce qui est le chatiment ordinaire des Grands, & notamment des Princes du Sang, pour les rendre sages à leurs dépens, & les priver de l'espérance du gouvernement, sans les priver de la vie. Vous pouvez penser quel étonnement cette nouveauté donna à la Cour. Mais on le fut beaucoup plus, lorsque quelques mois après, le Roi, pendant les chaleurs de l'été, étant allé prendre le frais des montagnes voisines, *Chodabendé*, en son absence, qui quoiqu'il fut aveuglé, n'étoit pas néanmoins si aveugle, qu'il ne lui restât quelque peu de vûë, voyant des objets comme des ombres; parce qu'il fut aveuglé avec une grande discussion; & qu'en cela même ils savoient l'art de le rendre entièrement aveugle, quand ils voudroient; soit par un dernier désespoir, ou par un extrême déplaisir qu'il conçût d'avoir été chatié si rudement, pensa aux moyens de se retirer dans les Indes, vers le Grand Mogol, ennemi caché de son pere, & voisin de la Perse, pour lever une armée, & ôter le Roïaume à celui qui lui avoit ôté la vûë, après lui avoir donné la vie. Le bruit de sa retraite ne fut pas plûtôt répan-

du que le Roi, qui étoit sur les montagnes, vint en diligence à *Hispahan* le matin du douzième d'Août, aiant fait seul vingt & une lieues de chemin cette nuit-là. Après y avoir ramené le fugitif, & fait le procès à plusieurs, qui étoient de son parti, & complices de son crime, qu'il fit exécuter à mort, il mit l'aveugle *Chodabendé* dans une étroite prison, sans qu'on l'ait jamais vû depuis, ni entendu parler de lui. Il y en a qui croient qu'on l'a fait mourir; mais ce sont des soupçons du peuple. Ceux qui sont les mieux informez assurent, & c'est ce que je crois, qu'il est encor en vie, mais détenu dans une étroite prison d'où il pourra un jour être élargi, après qu'une longue captivité aura mortifié ses fougues. Quoiqu'il en puisse arriver, le Roi Abbas est un autre saturne, qui mange ses propres enfans; puisqu'il en a déjà fait mourir un, aveuglé l'autre, qui ne vaut guères mieux; & qu'il tient le plus jeune de tous, si caché, qu'on ne le voit que fort rarement en public; si ce n'est que ce Prince soit plus retenu & ne veuille pas se produire, s'étant fait sage, par l'exemple de son frère; comme nous savons bien que l'aveuglement de son aîné lui donna une si grande peur, qu'il en tomba dangereusement malade d'un flux de ventre. Il faut convenir que ce Roi fait bien voir qu'il ne veut avoir aucun de ses enfans pour héritier; mais son petit neveu, qu'il a toujours avancé, quand ce ne seroit que par rapport à sa jeunesse, qui n'est pas capable de lui donner aucune peine d'esprit durant sa vie.

Le met
en pri-
son.

Le cinquième de Juin les Anglois firent un present au Roi, des raretez de l'Angleterre, qu'ils avoient reçûes par leurs derniers vaisseaux. La plus considérable étoit un carosse à six chevaux, à l'usage de l'Europe, doublé de velours, enrichi d'or, au-dedans & au-dehors; les casques des cochers, & les harnois des chevaux, d'une même parûre. Les chevaux n'étoient pas venus d'Angleterre; mais ils les avoient achetez & fait domter à *Sciraz*, & eux-mêmes les avoient instruits à tirer, avant que de les mener à *Hispahan*. Le carosse étoit un present de Prince, comme d'une chose nouvelle en ce païs, & qu'on n'avoit jamais vû dans la Perse, mais qui n'étoit point à leur usage; parce que les Persans ne se soucient point de tant de galanteries, ni de tant de commoditez, pour le peu de chemin qu'ils ont à faire, principalement par les ruës, où ils veulent marcher à leur aise, & sans aucun embaras. Le Roi le fit rouler, sans qu'il y eut personne dedans, & en suite il le fit mettre, je ne sai où, dans un lieu retiré, d'où il n'a jamais paru depuis. Et parce que ce present ne fut pas d'une grande aparence, à la façon des autres de ce païs, qui sont conduits avec ces grandes & magnifiques processions, que je vous ai décrites dans mes autres lettres, le Roi ne l'exposa point en public, comme il avoit coûtume d'en faire un spectacle à la vûe de tout son peuple, au milieu de la place. Mais il le reçût en son Palais dans une conférence particulière, où il n'y avoit que les Anglois, avec quelques Gentilshommes Géorgiens, & deux Peres Car-

Present
des An-
glois au
Roi de
Perse.



mes; favoir, le Pere Vincent de S. François Visiteur, qui étoit arrivé nouvellement de Rome, & le Pere Jean, alors Prieur d'*Hispahan*, dont j'ai déjà parlé plus de mille fois dans mes relations. Dans cette conférence, dont je ne parle que par ouï dire, n'y aiant pas assisté, le Roi fit de grandes faveurs à nos Peres, les faisant manger à sa table, & dans son plat; ce qu'il ne fit pas aux Anglois. Il donna de grandes louanges au Pere Jean, & lui dit qu'il l'établissoit Consul à *Hispahan*, où il vouloit qu'il eut la direction & le commandement sur tous les Francs, dont le Roi ne vouloit point se mêler. Et parce qu'il n'ignoroit pas que les Peres, pour être Religieux, ne pouvoient chatier ni faire mal à personne, il lui conseilla de mettre un séculier en sa place, qui exercât la Justice, selon ses ordres; ajoutant qu'il contraindroit bien tous les Francs d'obéir sans contradiction au Consul que le Pere auroit établi. Le Pere remercia le Roi fort humblement, & ne se mit point en peine de mettre à exécution les volontez de Sa Majesté Persane; parce qu'y aians alors à la Cour des Francs de différentes nations, tant Catholiques qu'Hérétiques, qui y étoient venus pour leurs affaires, quelque personne que le Pere eut pû nommer à cette charge, de quelque nation qu'elle eut été, qui sans doute n'eût été que d'une Catholique, il est certain que les autres, & particulièrement ceux d'une autre nation & d'une Religion contraire, ne l'eussent pas volontiers acceptée; outre que ce bon Pere n'étoit pas là pour déplaire à personne, son dessein n'étant que

Caresse
que le
Roi fit
aux Pe-
res Car-
mes.

que de faire plaisir à tout le monde, & de ne défobliger personne, autant qu'il lui seroit possible. Dans cette audience, les Peres présentèrent au Roi les Brefs du Pape, que le Pere Visiteur avoit apportez de Rome, avec toutes les lettres qui étoient venuës de Pologne il y avoit si long-tems, dont je vous ai parlé dans une autre occasion: & Sa Majesté aiant ouvert les deux paquets, les remit entre les mains des mêmes Peres, afin qu'ils les interprétassent à leur loisir. Enfin il les congédia, & leur fit espérer qu'il iroit un jour visiter leur Eglise. Quoiqu'il ne le fasse pas, c'est toujours beaucoup de faveur de leur avoir dit qu'il en avoit la volonté.

Le quatorzième de Juin, *Tochta Beig* étant de retour de son Ambassade de Constantinople, sans aucune conclusion de paix, ni sans aucune réponse favorable, fit son entrée à *Hispahan*. Cependant il se formoit une autre guerre assez facheuse contre le même Roi; parce que l'armée des galions Portugais, après avoir combattu contre les Anglois en vain, pour les empêcher d'embarquer la soïe qu'ils avoient achetée, étant résoluë de rompre avec le Persan, pour bon ou pour mauvais que fut leur conseil en ce tems-là, changea de poste, & passa dans l'Isle de *Kesem*, qui apartenoit au Roi d'Ormus leur vassal, mais dont le Persan s'étoit emparé depuis quelques années. Le Roi d'Ormus commença à bâtir un fort, sur quelques puits d'eau douce, qui sont dans un certain endroit plus proche d'Ormus, & où les vaisseaux peuvent aborder plus facilement; non pas tant pour se rendre

dre maître absolu de l'Ile, qui est étroite, mais fort longue, & voisine de la Perse dans toute son étenduë, qui ne pourroit pas être dominée par une seule place, bâtie à une de ses pointes qui regarde Ormus, que pour maintenir les Portugais dans la possession de l'eau douce, que les Persans leurs ennemis vouloient leur empêcher. Voilà ce qui engagea de la fortifier, pour le service d'Ormuz, où il n'y a point d'eau douce, où pour en boire, il faut l'aller chercher bien loin hors de l'Ile, même plus d'une lieuë au-delà de la mer, & particulièrement dans l'Ile de Kesem; tant parce qu'elle est fort saine, que parce qu'elle est à couvert des atakes de leurs ennemis. Le Roi avoit été déjà averti de ces nouveaux desseins; & nous aussi les avions appris à *Hispahan* par une autre voie. Le Roi fort ému de ces nouvelles, le vingt & unième de Juin, envoia vers les Peres Augustins d'*Hispahan* son *Mehimandar*, *Hussein Beig*, qui est celui qui a la charge des hôtes, avec ordre de leur faire savoir qu'il étoit averti de bonne part, que l'armée d'Ormuz bâtissoit une forteresse dans son Ile de Kesem, qui n'étoit pas un témoignage d'amitié? Et par cette raison, Sa Majesté avoit délibéré dans son Conseil d'envoier un de leurs Peres à Ormuz, pour demander, par une prompte & dernière réponse, aux Ministres de Portugal un éclaircissement, s'ils vouloient entrer en guerre, ou conserver la paix avec elle. Les Peres, dissimulans de savoir rien de cette entreprise, répondirent qu'ils étoient prêts de servir Sa Majesté, & d'aller en tout lieu &

Il n'y a point d'eau douce dans l'Ile d'Ormuz.

Préparatifs de guerre, entre les Portugais & les Persans.

en tout tems qu'il lui plairoit de leur commander. Quatre jours après, le *Mehimandar* alla trouver derechef les Peres Augustins, de la part du Roi, pour leur faire commandement d'envoier au plûtôt un de leurs Peres à Ormus, avec l'Ambassadeur, dont j'ai parlé ci-devant, pour leur dire que si les Portugais avoient émû cette guerre au sujet des Anglois, ils n'avoient pas raison de s'en prendre contre Sa Majesté, & qu'ils devoient vider leurs différends sur la mer par un combat. Que s'ils avoient reçu quelqu'injure & ou quelque déplaisir de ses Ministres, qui sont sur les confins de ses Etats, ils n'avoient pas encor une raison plus juste de lui déclarer la guerre, puisqu'à la moindre plainte qu'ils lui en feroient, il étoit homme pour leur donner toute la satisfaction qu'ils pourroient désirer; que s'ils entreprennent cette guerre de gaieté de cœur, il avoit des forces en main pour les en faire repentir, & pour ataqüer Ormus; & plusieurs autres menaces semblables. Elles obligèrent les Augustins d'envoier à Ormus le Pere Nicolas Perret; en la compagnie de l'Ambassadeur, néanmoins avec un ordre secret de leur part, de persuader aux Ministres & Officiers du Roi Catholique de poursuivre la guerre, qui leur sembloit plus avantageuse que la paix, quoique ce fut trop tard, selon moi, & qu'ils se fondassent sur des motifs que je ne peux comprendre. Il ne partit pas néanmoins si-tôt, espérant de négocier quelque chose avec le Roi, & d'obtenir des mulets, & d'autres commoditez pour les frais de son voiage. Il eut bien par

écrit

écrit une ordonnance de Sa Majesté, comme c'est l'ordinaire; mais il n'eut ni mulets, ni chevaux, ni argent pour faire sa dépense; & avec cela il se mit en chemin le deuxième jour de Juillet. Sur la fin du même mois le Roi sortit d'*Hispahan*; & au commencement du *Ramadhan*, qui est le jeûne solemnel, il se retira, selon la coutume, à *Abicurreng*, à la fraîcheur des montagnes, d'où il fut contraint de revenir en diligence, pour remédier aux desordres que la fuite dangereuse du Prince *Chodabendé* son fils pouvoit causer dans ses Etats. Dans cette rupture, le P. Jean, qui fut envoyé vers Sa Majesté par le Pere Visiteur, qui étoit sur son départ pour l'Italie, afin de tirer la réponse des lettres & des Brefs de Sa Sainteté, marcha inutilement durant plusieurs jours sans pouvoit la rencontrer.

Tandis que le Roi étoit à *Abicurreng*, il arriva un cas étrange & tout-à-fait brutal. Comme il se promenoit un jour par la campagne, presque seul & inconnu, il entendit de ses propres oreilles certaines femmes Arméniennes d'un village voisin discourans ensemble, qui le déchiroient horriblement. Or comme il est homme, qui estime beaucoup l'opinion que ses peuples ont de lui, & de son gouvernement; que d'ailleurs les plaintes de ces femmes lui sembloient injustes & hors de raison, il entra dans une telle rage, que cherchant plutôt à se venger, qu'à chatier l'insolence & le mépris qu'elles faisoient de sa personne; il commanda, dans l'excès de la fureur, dont il étoit transporté, que tous les Chrétiens Arméniens des villages voi-

Cruauté
inouïe du
Roi de
Perse,
contre
les Chré-
tiens Ar-
méniens.

ains

fins fussent contraints, par la force, de se rendre Mahométans, s'ils ne vouloient pas le faire de leur franche volonté, sachant bien qu'il ne pouvoit leur faire plus grand dépit. L'on commença aussi-tôt à exécuter les commandemens du Roi; mais avec si peu d'ordre, que par l'indiscrétion d'un Ministre impertinent & flâteur, plusieurs endurent beaucoup, & même quelques-uns perdirent la vie; comme l'on raconte en particulier d'un pauvre Prêtre Arménien fort âgé, qui fut circoncis par force, & en mourut: l'on ne sait pas néanmoins si ce fut de la douleur de la plaie, qui est fort périlleuse aux vieillards, ou du déplaisir qu'il en conçût. Le bruit d'une action si déréglée, quoique la fureur du Roi étant passée, l'exécution cessât, donna une si grande fraïeur, & épouvanta tellement tous les Chrétiens Arméniens de la Perse, & particulièrement les Ciolfalins, qui sont plus voisins de la Cour, qu'appréhendans, avec raison, de ces premiers commencemens, qu'on n'usât d'une pareille violence contre tous les autres de la même profession, ils envoïèrent incontinent des messagers exprès par tout le Roïaume, & même hors des terres de la Perse. De manière que plusieurs Arméniens, qui étoient absens & éloignez du país, dans la Turquie & ailleurs, ne se soucièrent plus de retourner dans leur maison: on ajoûte, qu'une caravane entière, qui étoit en chemin pour venir en Perse, de je ne sai où, sur cet avis, retourna au même lieu d'où elle étoit partie. Le Roi aiant appris quel étoit le motif qui avoit porté les Arméniens

niens à ces extrémitez, soit que sa mauva
se humeur fut entièrement apaisée, ou qu'il
craignît de faire une grande perte avec les
Ciolfalins, dont les intérêts étoient mêlés
avec les siens, à cause qu'ils ont entre leurs
mains une grande quantité de ses marchan
dises, dont ils trafiquent & portent vendre
en diverses Provinces hors du Roïaume,
& sont au Roi de Perse, ce que les Génois
sont au Roi d'Espagne, qui ne sauroient
vivre sans le Roi, ni le Roi sans eux, il
voulut les apaiser. Se trouvant donc à *Hif
pahan* le 20. d'Août, il fit appeler publique
ment *Chogia Nazar*, chef des Ciolfalins,
dont j'ai parlé souvent; & après lui avoir
fait de grandes caresses, l'assura, en parole
de Roi, qu'il ne feroit jamais aucun de
plaisir aux Ciolfalins, ni à aucuns Armé
niens; qu'il ne les inquiéteroît jamais pour
le fait de la Religion, & que celui qui di
roit le contraire en auroit menti. Ain
qu'ils eussent bon courage, sans rien appré
hender; les Arméniens en furent tous en
tièrement satisfaits & en repos. Pour moi
je croi fermement qu'ils ne seront jamais
violentez dans leur Religion, & qu'ils
peuvent vivre en sûreté; parce que c'est
une loi inviolable entre les Mahométans,
de ne forcer jamais aucun dans sa Religion;
& s'ils faisoient le contraire, ils pécheroient
grièvement contre leur loi. C'est pourquoy
il n'est pas croiable qu'ils en viennent ja
mais à ces extrémitez, si ce n'est à l'égard
des petits enfans, dont ils ne considèrent pas
beaucoup la volonté; ou dans une occasion
aussi extravagante & déraisonnable que fut
celle-ci, qui ne passa plus avant, & dont

Les Ma-
homé-
tans ne
forcent
personne
en sa Re-
ligion.

la faute fut bien-tôt corrigée. Outre qu'il y a beaucoup moins de danger que les Cioltalins se trouvent jamais dans cette peine, à cause que ce Roi est fort dans leurs intérêts, comme je viens de le dire. Et quoique plusieurs d'eux se plaignent quelquefois qu'ils sont trop engagez avec Sa Majesté, & qu'ils appréhendent d'en recevoir un jour du préjudice & de la perte; j'ai toujours cru le contraire, & ai tâché de persuader à mes plus grands amis, que c'étoit leur avantage de s'intriguer le plus qu'ils pourroient dans les intérêts de Sa Majesté, & d'avoir dans leur disposition tout autant de ses marchandises, hors des limites du pais, qu'ils en pourroient debiter; ce qui est un moien très-éficace de mettre en sûreté leurs affaires, & celles de la Religion. Je ne veux pas passer sous silence deux particularitez assez remarquables de ce furieux accident. L'une fut qu'après le commandement qui fut fait, que les Arméniens seroient contraints, par la force, d'embrasser la loi de Mahomet; la première violence dont on usa envers eux, fut d'ôter de leurs Eglises toutes les croix, toutes les images des Saints, & tous les livres sacrez. Je me souviens sur ce sujet, qu'*Artaxerxès*, qui étoit pareillement Roi de Perse, fit la même chose à l'égard des Egiptiens, dont il persécutoit les superstitions contraires à sa croiance, suivant le raport qu'en fait Diodore. Mais quand les Egiptiens, par le moien de l'Eunuque *Bagoa*, favori d'*Artaxerxès*, eurent recouvré leurs livres, que l'on avoit enlevé de leurs Temples, ils lui firent un riche present. La même chose

Le Roi
de Perse
ôte toutes
les
marques
de la Religion
aux Arméniens

chose arriva à ces pauvres Arméniens, qui, après que la colere du Roi fut apaisée, recouvrèrent, à force de presens, & par le moïen des favoris, ce qu'on leur avoit ôté. L'autre particularité plus curieuse, qui témoigne quel pouvoir a ce Prince sur ses sujets, est que pour entretenir & conserver perpétuellement dans sa Religion ce petit nombre d'Arméniens, qui s'étoient faits nouvellement Mahométans, qui avoient reçu les premières atakes & cédé les premiers, comme les plus infortunez, à la furie de ce persécuteur, il fit une action si étrange & si diabolique, que je ne croi pas qu'il y ait eu jamais aucun tiran, ni aucun autre persécuteur de l'Eglise naissante, qui en ait eu seulement la pensée. Il ôta à ces nouveaux Mahométans les femmes Arméniennes & Chrétiennes qu'ils avoient auparavant, & les fit épouser à d'autres Mahométans originaires & naturels; & les femmes de ceux-ci, qui étoient Mahométanes de race ancienne, il les donna en échange aux Arméniens nouveaux Mahométans. Ce Prince se fondoit en ceci, à ce que je crois, sur la permission que leur donne leur loi, de pouvoir répudier une femme pour en épouser une autre. Ce qu'il fit sans doute, afin que par ces alliances des anciens & des nouveaux Mahométans, mariez les uns avec les autres, tous, avec le tems, devinssent fermes & véritables Mahométans. Vous voiez par-là jusqu'à quel point peut arriver l'artifice & l'autorité de ce Roi dans son païs, qui change, comme il lui plaît, les femmes & les maris de ses sujets. Dans notre païs, il y en

Il leur
fait
changer
leurs
femmes
les uns
avec les
autres.

abear-

à beaucoup qui seroient d'humeur, pour un moindre sujet, à faire bien-tôt marcher droit un Roi, qui voudroit sortir hors des limites, & se jeter sur le côté de la vie. Mais ces pauvres bêtes souffrent tout, sans dire mot, ce qui rend leurs Princes plus insolents. Laissons ces discours funestes & ces histoires tragiques, pour en raconter d'autres qui sont un peu plus agréables.

Le vingt-fixième jour d'Août, le Roi aiant pacifié les esprits des Arméniens, & mis ordre à l'affaire de son fils fugitif, sortit de nouveau d'*Hispahan*, pour s'en aller passer le reste de l'été à *Abicurreng*. Et peu de tems après, le soir du sixième de Septembre, le Pere Nicolas, Augustin Portugais, arriva à *Hispahan*, étant de retour d'*Ormus*, avec la réponse qu'il raportoit de bouche, sans aucune lettre, touchant l'affaire pour laquelle le Roi l'y avoit envoieé, à cause que l'Ambassadeur du même Prince, qui étoit allé de sa part à *Ormus*, n'avoit pareillement aucune commission par écrit, mais seulement de bouche. Je pense que la réponse fut la même, que celle que le Capitaine d'*Ormus* avoit envoieé quelques jours auparavant à nos Peres Déchauffez, pour la faire tenir au Roi; elle portoit, que l'intention des Portugais n'étoit nullement de faire la guerre au Roi de Perse, ni de lui causer aucun déplaisir; mais seulement de s'assurer de l'eau de Kesem, par le moien de la citadelle, ou du fort qu'ils avoient déjà bâti sur sa source, & de réduire l'île, dans le même état où elle étoit auparavant, sous l'obéissance du Roi d'*Ormus* leur vassal, à qui ils étoient obligez de prêter secours

La guerre
re pres-
que dé-
clarée,
entre les
Portu-
gais & le
Persans

dans

dans la nécessité de ses affaires. En quoi ils ne faisoient aucune injure au Roi de Perse, comme il en avoit fait, quand il s'empara de cette Ile sur un Roi leur vassal; ce qu'ils avoient souffert patiamment jusqu'alors, dans le desir de conserver la paix, d'entretenir l'amitié inviolable, entre leur Roi & celui de la Perse, & d'avoir la liberté du commerce réciproque de part & d'autre, pour aller & venir sans danger. Que si le Persan n'en étoit pas content, & qu'il voulut faire la guerre, ils étoient disposez à lui répondre en la manière qu'il lui plairoit. Quand les Peres Déchauffez portèrent cette réponse, ils ne pûrent parler au Roi, & furent contraints de la dire à *Saru Chogia*, un de ses grands Vizirs, qui l'ayant entendu, déclara nettement que son maître n'en seroit pas fort satisfait, & qu'il n'avoit rien davantage à leur dire sur cette matière: quoique les Peres Déchauffez lui eussent assuré qu'ils ne se mêloient point des affaires des Portugais, & qu'ils ne s'étoient chargez de cette commission que pour le service de Sa Majesté Persane; & que quand le Pere Augustin seroit de retour d'Ormus, & qu'il diroit la même chose, le Roi lui seroit entendre ses volontez. Cependant l'on fût pour certain, qu'il y avoit ordre de Sa Majesté d'envoier au Chan de *Siraz* un grand nombre de gens de guerre sur les côtes de la mer, vers Ormus, dont la conduite fut donnée à un certain capitaine, nommé *Schiahculi Beig*, qui se mit aussi tôt en campagne, avec une armée de si milles hommes, ou de douze milles, comme disent les autres. Le P. Nicolas,

colas, conformément à cela, nous raporta qu'il avoit rencontré sur les chemins quantité de monde; que les Persans gardoient tous les passages, pour empêcher que les couriers ne portassent aucunes lettres à Ormus; & qu'un courier entr'autres, que les Peres Carmes y avoient envoié, avoit été contraint de s'en retourner avec lui pour pû n'avoir passer. Ce Pere étant donc arrivé à *Hispahan*, & n'y aiant pas trouvé le Roi, partit la nuit suivante, pour aller rendre conte de sa négociation, avec la réponse des Portugais, qu'il portoit dans sa bouche. Mais, selon ce qu'on nous a rapporté, il n'a pû lui parler, bien que Sa Majesté l'ait aperçu, qui lui a fait dire par un tiers, qu'il vouloit absolument que le fort de Kesem fut rasé, & qu'il envoieroit une armée pour cet éfet, qui feroit exécuter par force, ce que les Portugais refuseroient de faire de bonne volonté. En éfet nous avons appris que le Chan de *Sciraz* avoit reçu un nouvel ordre, d'envoier un renfort de gens de guerre, outre ceux qui avoient déjà marché; & que l'on avoit en même-tems délivré de nouvelles commissions, pour faire des levées de mousquetaires de tous côtez, jusques dans *Hispahan*, & mettre sur pié une puissante armée, où le Roi devoit assister en personne, pour marcher contre le Mogol, & regagner *Candahar* qu'il lui avoit pris. C'est tout ce que je vous puis dire jusqu'à present des affaires publiques, pour vous entretenir des miennes particulières, dont je sai que vous n'êtes pas moins curieux; mais ce sera avec tout l'empressement & le peu de loisir que me permet l'é-

Préparatifs de guerre contre le Mogol,

tat present des affaires de mes parens, où je me trouve bien engagé, qui me tiendront occupé ici durant trois ou quatre jours, & non pas davantage. Vous m'excuserez, s'il vous plaît, pour cette considération, si ce que je vous écris est un peu confus & broüillé.

Naissance
d'un
neveu de
l'Auteur.

Le sixième jour du mois de Mars dernier, ma maison fut réjouiie par la naissance d'un fils de mon beau-frère *Abdullah*, qui fut bätizé le jour de l'Anonciation, & tenu sur les fonds par le sieur François de la Coste Portugais, qui le nomma *Isuf*; c'est-à-dire, Joseph. J'ai une satisfaction particulière de voir multiplier sa famille, puisque Dieu ne me donne point d'enfans. Le jour de l'équinoxe, qu'on célébra avec les solemnitez ordinaires, je m'occupai à prendre l'élevation du pôle de cette ville d'*Hispahan*, avec un astrolabe qui avoit été apporté des Indes, & dont le Pere Paul Marie, mon intime ami, me fit present avant de partir de ce país. Cét instrument m'est fort cher, pour l'amour de la personne de qui je l'ai reçu, & pour l'espérance que j'ai de m'en servir en tout lieu à faire les mêmes opérations. Que si je l'avois eu plutôt, j'aurois pris la hauteur du pôle de tous les lieux où j'ai passé, ce qui donneroit beaucoup de lumière à la relation de mes voyages, & qui ne serviroit pas moins à la correction de plusieurs Cartes de l'Asie, qui ne sont pas fort justes. A present que je suis pourvü de cet astrolabe, par la libéralité de ce Pere, je ne manquerai pas de m'en servir en tous les endroits où ma fortune me conduira, comme j'en ai fait le premier es-

lai

fai dans cette ville. Si je ne me suis point
 trompé dans mon opération par un peu de
 négligence, environ l'heure de midi, le
 pôle étoit élevé de trente degrez, ou un peu
 davantage, sur l'horizon d'*Hispahan*.

Latitude
 du pôle
 d'*Hispahan*.

Les joies du monde ne sont pas de durée,
 encor sont-elles toujours mêlées de quel-
 qu'affliction. La naissance du fils de mon
 beau-frère fut bien-tôt suivie de la mort
 de sa sœur Rachel, arrivée à *Bagdad*, dont
 nous reçûmes les premières nouvelles à *Hispahan*
 le dix-neuvième de Mai, quoique je ne
 sache pas précisément le jour de son
 décès, qui fut au mois qu'ils appellent *Hadir*
Zendé; c'est-à-dire, du Présent Vivant, qui
 est Elie; peut-être à cause de quelque fête,
 ou de quelque jeûne, qu'ils célèbrent en
 son honneur, s'ils ne se trompent point
 dans leur langage, le confondans avec le
 jeûne de Jonas, qui arrive environ en ce
 tems-là, & tombe sur la fin du carnaval, &
 sur le commencement du carême. Elle fut
 inhumée, avec toute la pompe & solemnité
 du païs, & son corps fut lavé d'eau-rose,
 par une cérémonie d'honneur, dont la
 simplicité de ce peuple fait beaucoup
 d'estime. Je suis bien embarrassé à con-
 soler ma chère Maani, qui a moins de re-
 gret d'avoir perdu sa sœur, que de savoir
 qu'elle est morte dans une ville où elle au-
 ra manqué d'assistance spirituelle pour bien
 mourir. Pour la consoler dans son affliction,
 lui faire croire pieusement, & par de bon-
 nes raisons, le salut de l'ame de la défunte,
 j'ai entrepris de composer en notre langue
 un dialogue en prose, par une invention
 poétique, intitulé *la Rachel*, que je lui in-

Décès de
 Rachel,
 belle-
 sœur de
 l'Auteur,
 & la so-
 lemnité
 de ses
 obsè-
 ques.

terprete en sa langue, avec beaucoup de succès, & que je conserve, avec mes autres papiers, pour vous le faire voir un jour, si Dieu nous conserve la vie. A quelques jours de-là nous vîmes arriver un certain *Isuf* Sirien, serviteur-domestique de ma belle-mere, qu'elle avoit envoié de *Bagdad* en poste, avec des lettres, où elle renouvelloit son déplaisir de la mort de sa *Rachel*, & nous prioit instamment de lui envoier quelqu'un de ses gens pour demeurer avec elle, ne pouvant vivre seule. Ce fut contre ma volonté, à cause du danger spirituel & temporel où il exposoit son ame & son corps, que son cadet *Abdulmessih*, s'étant résolu de s'en retourner, partit d'*Hispahan* le sixième de Juillet, avec les gens de *Bekir Subasci* Gouverneur de *Bagdad*, au nom de qui ils avoient apporté des lettres & des présens au Roi de Perse, avec lequel il a des intelligences secretes. Le quatorzième jour d'Août me fut bien plus fâcheux, & la douleur plus sensible, quand mon beau-pere *Habbigian* partit d'ici, pour s'en retourner pareillement à *Bagdad*, à la priere de sa femme, emmenant avec lui le petit *Atait*, & la petite *Ghiulaga*, les plus jeunes de ses enfans. Nous fîmes tout notre possible pour empêcher son voiage, que je jugeois peu à propos; mais avec toutes les instances que nous pûmes lui faire, nous ne pûmes rien gagner sur son esprit. Maani ma femme dans cette séparation, qu'elle favoit être pour toujours, & qui nous voioit sur le point de nous retirer dans l'Italie, fut touchée de toutes les tendresses & souffrit tous les déplaisirs que vous pou-

Les pa-
rens de
la femme
de l'Au-
teur re-
tournent
à Bag-
dad.

vez penser. Les larmes tombèrent par ruisseaux des yeux de notre Géorgienne *Mariuccia*; non-seulement pour se voir privée du petit *Ataii*, compagnon de ses ébats & divertissemens puérides; mais bien davantage du bon vieillard, qui étoit le refuge de tous les enfans de la maison, qui leur faisoit caresse, & qui les mettoit à couvert des menaces qu'on leur faisoit, quand il étoit question de les chatier, & qui en avoit toujours trois ou quatre sous son *Aba*, ou manteau d'Arabe, les couvrant, comme une poule fait ses poulets. La *Mariuccia* fut celle qui témoigna plus de regret de sa *Chiulaga*, qu'elle aimoit plus qu'aucun autre, étans toutes deux d'un même âge, & aïans toujours vécu ensemble dans une douce & étroite amitié. Elles se plaignoient donc toutes deux, mais d'un air capable de donner de la compassion à ceux qui les voïoient, & leur séparation ne se fit qu'avec toutes les dificultez du monde, par des embrassemens, par des baisers, & par un dernier adieu. Par ce moïen il ne resta plus de nos parens dans ma maison, qu'*Abdullah* mon beau-frère, avec sa femme & ses enfans, qui étant le plus sage, ne veut point entendre parler de retourner à *Bagdad*, & qui est allé depuis peu faire sa demeure à *Hispahan*, dans le logis que nous avions occupé fort long-tems, & que nous lui avons cédé, sans en vouloir prendre un autre, pour le peu de tems que nous avons à demeurer ici, nous contentant d'une petite maison, contiguë aux Peres Carmes, que le Roi leur a cédée pour leur commodité; & qui leur étant inutile, il a

été arrêté que mon beau-frère, avec ses domestiques, qui passent pour une famille Latine ou Romaine, sous la protection du Pape & du Saint Siège, & en quelque façon d'hôtes du Roi, & participans aux mêmes privilèges que nos Religieux, y pourroient toujours demeurer après mon départ. J'avois oublié le meilleur, que je ne puis omettre.

Le dernier jour du mois de Mars passé, je fus rendre visite, avec le Pere Manuel de la Mere de Dieu, Religieux Augustin Portugais, mon intime ami, à un certain *Mir Muhammed* un des principaux d'*Hispanhan*, & vénérable par son âge, qui a le bec d'un oiseau, qu'on tient être le *Phénix* si renommé, & qu'ils nomment en Persan *Cocnos*. Mais ma pensée est qu'ils se trompent au nom, & que le *Cocnos* est proprement un cigne; parce que dans le terme Grec *Κοκνος*, qui signifie un cigne, la lettre Y se prononce d'un son moïen entre l'V & l'O, comme faisoient les anciens, & la lettre K se prononce pareillement en Grec, comme le *Va*; ce qui forme en nos caractères le mot *Cocnos*. Ou, s'ils ne se trompent point, il se peut faire qu'ils aient corrompu le mot de *Phénix*, par un changement & transposition de lettres. Vous savez que la langue Arabe s'écrit sans voïelles, d'où vient qu'un chacun les changent & les prononcent comme il lui plaît. Pour les consonantes, qui sont celles-là seulement qu'on écrit, il y en a deux, qui sont presque d'une même figure; savoir, le *Fè*, & le *Caph*, sans autre différence que des points, dont le *Fè* n'en porte qu'un seul, &

La manière
d'écrire
des Arabes.

& le *Caph* en soutient deux, qui souvent, par la précipitation des écrivains, sont confondus en un, qui est à la vérité un peu plus gros que l'autre, parce qu'il est double; ce que le lecteur doit connoître & discerner; encor arrive-t'il assez souvent que les plus versez dans la connoissance de cette langue s'y trompent facilement, en prenant l'un pour l'autre. De plus, la lettre *Nun* au milieu du mot, est comme une petite dent, avec un point dessus, qui par erreur peut facilement être formée, comme la petite tête ronde du *Fè*, & du *Caph*. De manière que les Persans, voulans écrire en caractères Arabes le mot de *Phénix*, qu'ils ont emprunté des Grecs & des Latins, ils se servent de leurs voïelles à leur mode, & sont contraints d'emploier quatre consonantes, le *Fè*, le *Nun*, le *Caph*, & le *Sin*; parce que n'ayant point d'*X* dans leur Alphabet, ils suplément à ce défaut, par le *Caph* & le *Sin*, joints ensemble; & ainsi ils pourroient avoir lû *Fenics*, qui est de la même signification que le terme *Phénix*. Et ensuite, par l'ignorance, ou par la précipitation des écrivains, qui peuvent avoir changé la premier: lettre *Fè*, en *Caf*, quilui est semblable, & transporté le *Nun* en la place du *Caf*, qui sont presque d'une même figure; au lieu d'écrire *Fè*, *Nun*, *Caph* & *Sin*; troublant l'ordre des lettres, ils ont écrit *Caf*, *Caf*, *Nunc* & *Sin*, & lû *Coenos*, par l'application de différentes voïelles; & il se peut faire encor qu'ils aient confondu les deux noms du *Phénix* & du *Cigne* en un. De quelque façon que l'erreur soit arrivée, les Persans prennent

L'histoire du Phénix.

Cocnos pour un Phénix, comme je l'ai toujours vû interprété de la sorte, dans les livres de leurs Auteurs, & dans leurs meilleurs dictionnaires. Ils disent que cet oiseau prend sa naissance dans les Indes, & non pas dans l'Arabie, comme nos Auteurs se sont persuadés; ce qui n'est pas fort éloigné de ma raison; puisqu'il y a plusieurs autres marchandises qui nous viennent des Indes, que les Anciens ont crû venir de la Sourie, ou de l'Egipte, ou de l'Arabie-heureuse, parce qu'elles nous étoient apportées de ces païs-là, sans savoir qu'elles y sont conduites de plus loin. La même chose peut bien être arrivée pour le Phénix, qui étant né dans les Indes, a passé par l'Arabie, avec quelqu'autres marchandises, avant que d'arriver jusqu'à nous. Ils ont cette opinion, que c'est une espèce d'oiseau qui se conserve sans nulle diversité de sexes, n'y aiant ni mâle ni femelle dans leur race, & qui ne se multiplie pas à la manière des autres animaux; mais qui vivant seul, sans compagnie, meurt dans les flâmes, renaît de ses cendres, & vit mille ans. Ils difèrent de nos Auteurs, en ce qu'ils disent que cet oiseau est unique, quoiqu'il s'en trouve une grande quantité dans ce païs, ce qui est le plus probable. Le bec de cet oiseau est estimé ici une chose galante; comme en éfet il est fort beau, à cause de sa couleur vermeille, tirant un peu sur le jaune, luisant comme une pierre précieuse, qu'on nomme cornaline. Ce *Mir Muhamed* Persan, Gentilhomme de qualité, qui est fort curieux, & fait profession d'avoir toujours dans son logis des anneaux

pour

Le bec du Phénix.

pour tirer de l'arc, qu'il fait lui-même de sa propre main, & dont il fait souvent des présens au Roi, a été surnommé *Bec le Phénix*. Le bec de cet oiseau est environ de la longueur de douze doigts, tout rond, & fort délié pour être si long, qui témoigne que cet oiseau doit être grand. Si je puis recouvrer un de ces becs, ou au moins une partie, je ferai toute la diligence possible pour l'emporter avec moi, & pour le faire voir aux curieux de notre país.

Le jour que je fus voir cet homme, je rencontrai dans sa maison plusieurs autres étrangers, tous gens de bonne mine, qui se divertissoient, s'entretenans ensemble, du nombre desquels étoit un Docteur de leur loi, grand parleur; mais je ne sai s'il avoit autant de science que de babil. Nous étans arrêtez à discourir avec eux, nous tombâmes incontinent sur les matières de la Foi, dont les Persâns sont fort curieux, & en parlent volontiers, souffrans patiemment qu'on déclame contre leur Religion avec liberté, sans témoigner qu'ils en soient fâchez; tout au contraire des Turcs, qui ne veulent pas seulement en entendre parler, & qui seroient pour joüir des mains & des couteaux contre ceux qui seroient si hardis que de leur tenir de semblables propos. Nous disputâmes donc, avec beaucoup de chaleur, sur trois points, dont nous sommes en grand différend avec les Mahométans, & qui sont le sujet presque de toutes nos controverses. Le premier, pourquoi est-ce que les Chrétiens recevans les Prophètes, les Saints de la Sinagogue, les Livres de l'Ancien Testament, & la Loi des

En quoi
différent,
particu-
liere-
ment les

M s. Juifs,

Mahométans,
de notre
Religion.

Juifs, avec l'Évangile de Notre-Seigneur *Jésus-Christ*, & les autres Livres Sacrez de notre Foi, ne veulent pas pareillement reconnoître Mahomet, avec son Alcoran & sa Loi? Le second, si l'Évangile, & les autres livres de notre croïance, sont corrects & authentiques, ou corrompus, comme les Mahométans blasphèment contre nous. Le troisiéme regardoit le culte des Images, qui nous fait passer pour Idolâtres dans leur esprit & dans leur bouche. Ce fut sur ces trois points que le Pere Manuel, qui fait la langue Persanne, & moi, disputâmes fortement contre ce Docteur: mais comme c'étoit dans un entretien familier, & non dans une conférence réglée, il ne nous en resta que d'avoir beaucoup crié, sans ordre & sans méthode: outre que ce bon Docteur vouloit toujourns avoir l'avantage, par la force de sa voix, ne pouvant l'emporter par la force de ses raisons, qui me sembloient aussi foibles, qu'elles étoient mal liées. Ne jugeant pas à propos de laisser perdre une si belle occasion sans en profiter, aussi-tôt que je fus de retour en ma maison, je mis la main à la plume. J'y fus encor porté par la considération du tems, qui nous invitoit à bien faire, qui étoit environ la semaine-sainte. En éfet, sous le bon plaisir de nos Peres spirituels, je composai un petit discours en langue Persanne, sur ces trois points, dont nous sommes en différend, que j'achevai en six jours, avec les mêmes raisons que j'avois avancées de vive voix; mais d'une manière plus efficace, & dans un ordre mieux réglé; convainquant les Mahométans, par leurs propres livres, & par les

L'auteur
compo-
se un li-
vre con-
tre la
secte de
Maho-
met.

les nôtres mêmes, qu'ils aprouvent comme Saints & Sacrez. Je fais passer ce discours sous le titre d'une lettre; mais il peut bien passer pour un livre d'une juste grandeur, que nos Religieux ont aprouvé après l'avoir lû. Je le dédiai à ce même Gentilhomme, en la maison de qui la dispute s'étoit faite, le suppliant de vouloir prendre la peine de le lire avec son Docteur, & de le communiquer à leurs Satrapes, & aux autres Docteurs de leur loi, que je défiois d'y répondre par écrit, & je les invitois à un nouveau combat en différens endroits de mon livre, jusqu'à dire tout le mal qui me venoit dans la pensée, contre Mahomet & sa secte, néanmoins avec toute la civilité possible. Je fus plusieurs mois à chercher quelqu'un qui voulut me l'écrire au net & d'une bonne main: parce que mon caractère, soit en Persan ou en notre langue, quoiqu'il soit assez facile à lire, & assez correct, autant que j'en peux savoir; cependant comme je ne me donne pas le loisir de l'écrire, ni de le copier à mon aise, il n'est pas assez bien formé, pour être présenté aux yeux d'un galant homme, & principalement en ce païs, où ils sont assez difficiles pour l'écriture. Je cherchai, dis-je, un copiste, sans en pouvoir trouver, les écrivains Mahométans m'assurans qu'ils seroient brûlez tous vifs, si on savoit qu'ils l'eussent écrit de leur main. Car quoique les Persans endurent patiemment de nous, tout ce qu'il nous plaît de dire, ou d'écrire contre leur loi, ils ne permettent pas néanmoins que leurs gens en parlent, ou en écriyent, ou y contribuent quelque chose

de leur travail. Mais enfin Dieu me fit rencontrer un honnête homme, qui me le transcrivit secrettement en beaux caractères. Le propre jour de la Sainte-Croix de Septembre, à qui j'ai une dévotion particulière, je presentai ce petit ouvrage, autorisé de mon seing, écrit de ma main, & de mon cachet, que j'y avois appliqué, à ce Gentilhomme à qui il étoit dédié, le suppliant derechef instamment de bouche, qu'il le communiquât à qui il lui plairoit, & lui faisant entendre qu'il me feroit faveur de le faire voir au Roi. Les paroles sont comme les arquebuzades; & étant prononcées de bonne grace, & avec efficacité & énergie, elles ont une merveilleuse force, pénètrent d'abord, & donnent jusqu'au cœur, convainquent nos adversaires, & renverse d'un coup les esprits les plus opiniâtres; mais si elles manquent leur coup, elles se dissipent peu-à-peu, & ne frapent que les oreilles, sans produire aucun effet. Mais les livres ne s'évanoüissent pas si-tôt; au contraire, ils persistent & durent longtemps: on les lit & relit à loisir: ils sont comme des poignards, ou des épées dans la main d'un homme vaillant & courageux, qui couchent de plus près, & qui demandent plus d'adresse & de force de ceux qui veulent s'en servir; que s'ils manquent leur coup à la première & à la seconde ataque, ils le font à la troisième, à la quatrième, ou à la cinquième; & donnent si souvent de la pointe, qu'enfin l'ennemi, percé de ses blessures, tombe par terre. Aussi l'expérience nous fait voir jusqu'à present, que toutes les sectes, qui ont régné dans le

Toutes
les sectes
des hē.

le monde, n'ont j'amaïs été combatuës, ni abatuës autrement que par la vertu des bons livres. Et je puis dire, en particulier, que c'est une chose déplorable, qu'y aiant eu un si grand nombre de Chrétiens qui ont fait des merveilles contre toutes les autres sectes, il ne s'en est pas trouvé un seul, depuis plus de mille ans que la secte de Mahomet subsiste, & régné avec des progrès prodigieux, qui par je ne sai quel assoupissement ait osé entreprendre de la combattre par écrit, au moins dans une langue qu'ils puissent entendre; & je me donne cette gloire d'avoir été le premier qui ai mis la main à la plume pour combattre les Persans Mahométans en leur langue naturelle. Je souhaiterois donc qu'on écrivit sur cette matière; & c'est par ce motif que j'ai pris la hardiesse d'entreprendre un si haut vol, quoique ce ne soit qu'avec des aïles d'Icare, & de défier au combat nos adversaires. Ce n'est pas que je présume si avantageusement de ma suffisance, ou de mes forces, que j'espère les persuader & les convaincre, avec des armes si foibles & si grossières; mais seulement pour en introduire l'usage, donner le commencement, & faire naître à plusieurs autres le desir & l'ocasion d'entreprendre la même chose avec plus d'avantage & de succès. Le papier me manque, & le tems me presse. Il faut finir cette lettre, & me disposer à revoir l'Italie; mais avant que d'y arriver, je pourrai bien peut-être vous écrire de quelqu'autre part, s'il se présente quelque occasion commode de vous faire tenir mes lettres. Vous m'obligerez pareillement de m'honorer de quel-

rétiques
n'ont été
combattuës
que
par écrit.

quelqu'une des vôtres, que je puisse trouver au moins à Lisbonne, entre les mains de M. le Collecteur Apostolique, où elle pourra être envoïée par la voie de Rome, & avec la correspondance d'Horace. Je vous baise les mains, & à tous nos amis.

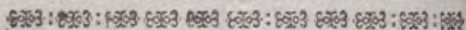
D'Hispanhan le 24. Septembre 1621.

Ces jours passez, tandis que je m'exerçois à traduire quelques petits ouvrages de Persan en Latin, dans le Convent des Peres Déchauffez, où il y a des tables à nos usages, & d'autres instrumens propres à écrire, avec plus de commodité que je n'en ai dans ma maison, quelques-uns de ces bons Peres, encor fort nouveaux en la langue de ce pais, & desirant de l'apprendre, outre le peu d'expérience qu'ils ont des choses de ce monde, estimoient que chaque parole que je disois, ou que j'interprétois, étoit un oracle, ne se plaisant pas que je les avertisse, comme je faisois assez souvent, que je n'étois pas beaucoup avancé dans la connoissance de la langue, & que tout ce que je faisois, n'étoient que des fruits, non encor meurs, & des productions imparfaites. A peine avois-je écrit une chose, qu'aussitôt ils me la déroboient, & la transcrivoient la nuit suivante, sans en faire aucun discernement du bon & du mauvais; & ils pensoient avoir fait un grand aquêt, quand ils pouvoient avoir quelque chose de ma façon, quoi que ce fût. Je les laissois faire, pour ne les point desobliger, & je ne m'en souciois pas beaucoup, estimant que la chose ne sortiroit point hors de leurs
mains.

mains. Mais le Pere Vincent leur Visiteur, étant venu de Rome, qui bégaïe quelques mots Persans demi estropiez, aiant trouvé dans leur maison quelques-uns de mes mémoires; savoir, du Tacuim, ou de la Profession de la Foi des Persans, & je ne sai quelle autre chose; quoique ce fussent des ouvrages imparfaits, commencez, & non achevez, mal corrects, pleins de fautes; & qui pis est, copiez par des personnes qui n'entendoient pas ce qu'elles écrivoient, la moitié même des mots Latins n'étant pas écrits comme il faut, les estimant néanmoins beaucoup plus qu'il ne valent; il voulut en avoir une copie, pour la porter à Rome, où il arrivera plutôt que moi; car il est déjà parti. En un mot, le Pere Visiteur porte mes mémoires à Rome, contre ma volonté, & les fera voir à tout le monde, à ce que je m'imagine, après avoir fait tout ce que j'ai pû pour l'empêcher, sans y pouvoir apporter aucun remède; parce que les Religieux, quand ils ont eu commandement de leur Supérieur, en vertu de la sainte obédience, renieroient volontiers tout le monde, comme dit Horace Pagnan. J'ai voulu vous prévenir par cét avertissement, & tous mes autres amis, qui savent bien juger des choses, de crainte que voïans un jour ces impertinences paroître aux yeux de l'Italie, ils ne se moquent de moi, qui ne les autois jamais exposées dans un si mauvais état, & afin qu'ils sachent que ce sont des avortons, des productions imparfaites, des fruits qui ne sont pas encor arrivez à leur maturité, des ouvrages mal digérez & mal corrects,

que

que je pourrai réduire dans un meilleur ordre, si Dieu m'en donne le tems, avant que de les faire paroître en public, quand je serai de retour. Encor un coup, je vous baise les mains.



L E T T R E X V.

D E S C I R A Z.

Les Voïageurs apprendront, de la lecture de cette lettre, les chemins d'une partie de la Perse, qui sont décrits fidèlement par l'Auteur. Les véritables curieux de l'Antiquité y verront quelle a été l'ancienne Persépolis, superbe & magnifique, même dans ses ruïnes. Et les Géographes y remarqueront, que plusieurs d'eux se sont trompez dans la situation de Sciraz, capitale de la Perse, dont il fait une juste description.

M O N S I E U R,

Après nous être un peu reposez des fatigues de notre voïage dans cette ville de Sciraz, où nous fumes reçûs par les Anglois, dans leur propre maison, dont la correspondance continuelle qu'ils entretiennent avec ceux d'*Hispahan* me fit naître l'ocasion favorable de leur laisser quelque ettre, espérant qu'elle seroit assurée entre leurs mains, & qu'elle seroit bien-tôt rendüe à nos Religieux, qui ensuite la feroient tenir facilement en Italie; je n'ai pu
m'em-

m'empêcher de vous adresser encor une fois mes respects avec la presente, & de vous faire part de plusieurs belles curiositez, que nous vîmes & remarquâmes dans ce petit voiage d'*Hispahan* jusqu'ici. Je vous dirai donc d'abord, qu'il y avoit déjà long-tems qu'ayant reçu mon congé du Roi de Perse, pour m'en retourner dans mon pais, je ne paroissois plus en public; je n'osois plus aller le soir dans la place ni dans aucun lieu, d'où je pusse être aperçû de Sa Majesté, quand elle étoit dans la ville; & je n'avois plus d'autres pensées qu'à préparer toutes les choses nécessaires à un si long voiage, tant par mer que par terre. Aiant donc résolu de sortir de Perse; avant que de mettre en chemin, mon esprit fut combattu de trois grandes dificultez qui s'oposoient à mon dessein. La première étoit celle de mon indisposition, qui me donnoit bien à penser, & qui me faisoit appréhender les travaux & les fatigues d'une si longue & difficile entreprise. Mais après que j'eus reçu la vôtre, & que je fus convaincu par la force de vos raisons, qu'il n'étoit pas à propos pour moi de me mettre si-tôt en campagne, si je voulois arriver vivant en Italie, je me déterminai efficacement, par l'avis de mes amis, qui me dirent ouvertement ce qui leur sembloit de mon mal, & que je n'étois pas pour vivre long-tems; je me résolus plutôt à mourir à *Hispahan*, où il y avoit des Religieux & des Chrétiens pour me consoler, où j'étois entre les mains de mes parens, & de mes bons amis pour m'assister, que d'aller finir mes jours, Dieu fait comment, sur les chemins, & en des lieux où je serois privé

L'Au-
teur ob-
tient son
congé du
Roi de
Perse,
pour son
retour.

Les di-
ficultez,
qui lui
font
appréhen-
der son
voiage.

de toutes ces assistances. On ne savoit pas au vrai si j'avois la fièvre; il me sembloit bien l'avoir, quoique petite & lente, & par conséquent plus dangereuse, sans m'arrêter à ce que d'autres me disoient au contraire. J'étois néanmoins sur pié, & je ne laissois pas de marcher toujours, quoique les forces ne fussent pas comme à l'ordinaire. La débilité étoit grande, l'appetit entièrement perdu, la mélancolie insupportable, l'unique cause de mon mal, qui ne provenoit point d'ailleurs, que de la croiance que j'avois d'être plus malade que je n'étois en effet. Je ne pensois qu'à la mort; & tout ce qui se presentoit devant mes yeux, me representoit son image. Je me souviens qu'un jour étant à table, & regardant des poulets rôtis qu'on avoit servis dans un plat, je dis à ma femme : *Considérez ces poulets, le ventre en haut & les jambes roides & étenduës, ne semblent-ils pas des morts couchez sur leur bière?* Ma femme Maani étoit réduite à ce point, qu'étant à table les larmes lui échapoient souvent des yeux en ma presence; parce qu'elle ne pouvoit obtenir de moi, par prières & conjurations, que je mangeasse tant soit peu pour me soutenir. Me voïant dans cet état, je faisois difficulté d'entreprendre un si grand voïage, & priois mes amis de me dire avec franchise leurs sentimens. J'en suppliai plus particulièrement le Pere Profper du S. Esprit, Carme-Déchaussé Espagnol, à present Prieur du Convent d'*Hispahan*, Religieux fort grave & d'une sainte vie, à qui j'avois beaucoup de confiance, & le conjurai de me dire ce que Dieu lui

in-

inspiroit touchant cette affaire ; parce que je n'avois point d'autre résolution que de suivre ses conseils en tout & par tout : car je suis persuadé que Dieu fait des faveurs particulières, par ses inspirations, aux Supérieurs, notamment Ecclésiastiques & Religieux. En effet, aiant lû dans l'Écriture Sainte, que Caïphe même, Juge autant injuste, qu'il étoit impie, prophétisa cependant touchant la mort de Nôtre-Seigneur, selon les paroles du Texte Sacré : Étant souverain Pontife en cette année ; comme s'il disoit en d'autres termes ; à cause de la prérogative & du privilège dont il jouïssoit alors, parce qu'il étoit Pontife. Ce bon Pere prit quelque-tems pour répondre à la demande que je lui fis, en me disant qu'il seroit bien aise de faire des prières à Dieu durant quelques jours. Sa réponse me fit comprendre qu'il avoit mauvaise opinion de ma santé, puisqu'il ne m'avoit pas rendu réponse sur le champ, ni assuré du contraire. Après trois ou quatre jours il me fit cette réponse. Que quand même je saurois certainement devoir mourir par les chemins, je ne devois nullement m'en soucier, & qu'il m'importoit fort peu de mourir en quelque lieu que ce fût ; que je conduisois avec moi ma femme & mes gens, qui m'assisteroient soigneusement dans mes besoins ; & que le secours spirituel ne me manqueroit point, si je pouvois seulement gagner Ormus & passer au-delà, où nous trouverions, parmi les Portugais, & les autres Chrétiens, toute sorte de commoditez. Ainsi qu'il falloit rejeter toute autre pensée de mon esprit, me met-

Les Supérieurs sont inspirés de Dieu particulièrement.

S. Jean c. 7. v. 49-52.

tre promptement en chemin pour arriver à Rome, avec une ferme espérance en Dieu; parce que si je m'arrêtois plus long-tems en Perse, dans le dessein de n'en plus sortir, par la crainte de ne pouvoir faire le voïage d'Italie, la mélancolie venant à s'augmenter seroit seule suffisante, sans autre mal, de me faire bien-tôt perdre la vie, après m'avoir fait perdre l'espérance de revoir jamais le lieu de ma naissance. Au contraire, si je commençois à me remuer, en quelque disposition que je puisse être, le seul plaisir de mon voïage, & l'espérance de revoir ma maison, seroit capable de me guérir & de me conduire heureusement au port. Ne pensez donc plus, me dit-il, à mourir ou à vivre; mais laissez-en la disposition au Ciel, qui fera tout pour le mieux, & ne pensez plus qu'à sortir d'ici & à avancer chemin. Le conseil du Pere fut véritablement le conseil d'un homme sage & prudent, que je reçus comme venant de Dieu; sans diférer davantage, & ainsi la première difficulté que je trouvois dans mes affaires, fut levée par ses sages conseils. Il y eut bien à raisonner sur la seconde difficulté, qui étoit, que la guerre étant déjà déclarée entre les Perses & les Portugais, le commerce entre ces deux nations interrompu, & les passages fermez, il n'étoit pas facile à nous résoudre par quel chemin nous devions passer, pour marcher en sûreté. Nous avons déjà conclu de venir par les Indes; parce que nous nous exposions à de grands dangers, avec toute notre famille, de passer par *Bagdad*, & par les autres endroits de la Turquie, où nous étions connus. Notre chemin, le plus court & le plus droit

droit par les Indes, étoit de passer par *Ormus*; mais la guerre y étoit échauffée, & les passages fermez. J'aurois pû me transporter d'*Hispahan* à *Bassora*, qui est une ville des Turcs, de plus grand renom que d'Éfer; parce que le Gouverneur, qui s'en est rendu le maître presque absolu, ne reconnoit le Turc qu'en aparence, & est ami des Portugais; ainsi nous ne pouvions courir aucun danger. Cette ville, si nous pouvions l'appeler ville, est située sur la mer, aux extrémités du Golfe Persique, & assez proche des confins de la Perse, où il est besoin de passer un trajet de mer pour y arriver, plutôt que de faire un grand tour & le long d'un certain pays des Arabes de l'*Havéise*, qui quoiqu'éloigné du lieu où l'on fait la guerre, n'en est pas plus sûr pour les voyageurs, sur-tout quand on n'a que de petits vaisseaux de Perse mal équipés. De *Bassora* à *Ormus*, nous avions à faire un autre voyage par mer, assez long, sans être assurés de pouvoir passer, ni d'arriver à *Ormus* & aux Indes au tems propre à la navigation, en danger de perdre une année entière. Je remis le tout au jugement de mes amis les plus expérimentés. Ils me firent voir, tout bien considéré, qu'outre les particularitez que j'ai déjà rapportées, le chemin de *Bassora* n'étant presque jamais fréquenté des Français, ni d'aucun de nos gens, je ne savois pas en quel pays, parmi quelle sorte de gens, & en quelles occasions nous pouvions nous rencontrer; au lieu que le chemin d'*Ormus* étoit libre & ouvert à nos gens, qui alloient & venoient incessamment sans nul danger, & en sûreté sur les terres

Difficulté des passages

du Roi de Perse, jusqu'au bord de la mer. Et quoique les passages fussent fermez, il n'y avoit aucune aparence que, sans une ordonnance particulière du Roi, ils ne refusassent la sortie étant étranger, d'une nation nullement intéressée dans la guerre excitée nouvellement, ami des Persans & hôte de Sa Majesté, dans les bonnes graces duquel j'étois parti de la Cour. Et pour ce qui regarde le petit trajet de la terre-ferme de Perse à Ormus, qui n'est que de trois lieues au plus, quand toutes les autres commoditez me manqueroient, à cause de la cessation du commerce, néanmoins par le moïen d'une lettre, que je ferois passer à Ormus subtilement & avec artifice, moyennant quelque argent, il ne seroit pas fort difficile aux Portugais, ou bien au Capitaine, à qui nos Religieux avoient écrit en ma faveur, de m'envoïer quérir par quelque bon vaisseau de poste à rames, pour me mettre à terre, sinon dans les Ports où ils avoient coutume d'aborder, au moins dans quelque desert de la campagne, où ils pourroient facilement me trouver. Desorte que ma dernière résolution fut de prendre le chemin d'Ormuz; & dans ce dessein, je vous écrivis d'*Hispanhan* le mois passé pour la dernière fois. La troisième difficulté regardoit le choix des personnes que je devois mener avec moi. Ils devoient être en petit nombre, vû le tems, l'ocasion, & le moïen qu'il me seroit possible, mais bien conditionnez, afin de nous servir fidèlement dans le voïage, au moins jusqu'à ce que nous fussions arrivez dans les terres des Portugais, où en cas de besoin, nous en eussions pu

pû choisir d'autres à notre loisir. Nous
 étions comme quatre maîtres de famille
 dans ce vaisseau; puisqu'outre ma femme
 & moi, la petite Maruccia étoit encor
 avec nous, qui aiant eu le choix, ou de
 demeurer à *Hispahan* avec quelques-uns
 de ses parens fort éloignez, ou avec mes
 belles-sœurs, en la compagnie de qui elle
 avoit été presque toujours nourrie & éle-
 vée, ou de venir avec nous en Italie, par-
 mi tant de dangers & de travaux; poussée
 en partie par un esprit généreux qu'elle a
 de ne point habiter avec des Infidèles, &
 d'aimer mieux s'exposer aux dangers d'un
 si long voiage, que de vivre en repos avec
 des ennemis de la Foi; & en partie par un
 amour inséparable qu'elle a pour nous, qui
 a été contracté & fortifié par une éducation
 de quatre ans, elle résolut de nous suivre.
 Et nous, qui n'avions point d'enfans, la
 reçûmes volontiers, tant pour l'affection
 particulière que nous lui portions, que
 pour les petits services qu'elle nous ren-
 doit, & pour le soulagement de notre fa-
 mille. *Abdulhah*, mon beau-frère, eut la
 bonté de nous accompagner jusqu'à Ormus,
 pour ne nous point quitter, jusqu'à ce qu'il
 nous vit embarquer, & autant en sûreté
 que dans notre maison, tant pour apren-
 dre les chemins, que pour se faire connoi-
 tre aux Portugais, dont il pouvoit avoir
 un jour besoin pour ce qui lui restoit dans
 la Perse. Par ce moïen, étant quatre de
 compagnie, nous passâmes assez bien no-
 tre tems. Nous ne fûmes en peine que pour
 nos serviteurs. Les Mahométans, & les
 nouveaux venus, n'étoient pas pour nous.

Des

Dénom-
brement
des ser-
viteurs
de l'Au-
teur à
son dé-
part.

Des Chrétiens, que nous avions éprou-
vez, nous avions pris un certain *Babbà*
Melki Sirien, venu nouvellement des In-
des, qui étoit du païs, serviteur ancien
de la maison de Maani dans la Turquie,
& par conséquent dont nous étions affûrez
pour la fidélité. Comme il étoit homme
d'âge, & bien instruit des chemins que
nous devions tenir, il passoit pour le
grand-pere de nos femmes, suivant l'usage
de ce païs, le maître de la maison, & une
personne de qualité. Je ne voulus pas lais-
ser après moi mon filleul *Cacciatur*, Per-
san de nation, mais Chrétien de profes-
sion, qui nous aiant servi long-tems, &
aiant été bâtizé dans notre maison, étant
encor enfant, nous faisoit espérer qu'il
étoit pour réussir un jour, si nous pou-
vions le retirer de son païs, & le conduire
en celui des Chrétiens, ce qu'il fit très-vo-
lontiers. Nous avions encor un autre jeune
Chrétien Arménien, nommé *Isuf*, actif &
robuste. Il étoit un de ceux que nous avions
reçûs, que je voulus emmener avec nous,
parce qu'il nous avoit servi quelque-tems,
& qu'il s'étoit offert de venir avec nous.
Les Peres Augustins nous avoient donné
aussi un petit boiteux, nommé *Mulla Ze-
man*, qui leur avoit servi long-tems d'é-
crivain en Persan, pour le mener à Or-
mus. Il avoit été touché de Dieu pour se
faire Chrétien. Ils l'envoïoient pour cer-
te raison, avec des lettres de recommanda-
tion aux Portugais, afin qu'il pût vivre en
bon Chrétien parmi eux. Quoique ce jeu-
ne homme ne fut pas capable de nous ser-
vir dans les fonctions laborieuses, cepen-
dant

dant il nous pouvoit être utile en plusieurs choses sur les chemins, pour nous tenir compagnie & pour garder nos hardes. Nous pouvions avoir recours, en cas de besoin, à des voituriers, & à d'autres gens de journée, pour les plus bas services de la maison; de sorte que nous étions pourvus suffisamment d'hommes pour nous servir, sans en désirer davantage. Pour les femmes, nous avions eu la pensée de n'en mener qu'une seule, qui nous suffisoit; mais nous ne pouvions pas nous assurer de la Dame *Meimi*, femme excellente; parce qu'elle avoit des enfans, un gendre & une maison à *Hispahan*, qu'elle ne pouvoit pas abandonner. Ainsi nous fûmes hors d'espérance de la pouvoir posséder, ainsi que sa fille *Tebriz*, Demoiselle de bonne grace. *Marie* Géorgienne, qui étoit aïeule de *Mariuccia*, nous eût été fort propre, parce qu'elle savoit lire & écrire en sa langue; mais la misérable s'étant familiarisée dans son pays avec les Grands de la Cour, où elle se maria avec un Gentilhomme Géorgien quelque-tems auparavant, étoit morte entre les mains de son mari du mal de Naples, qu'il lui avoit donné. Il y en avoit deux autres, qui étoient plutôt petites filles, que de celles qui portent le nom de Demoiselles; l'une, *Curde* de nation, que j'appellois par raillerie, en ma langue, *Marzocca*; c'est-à-dire, *Margot*; & que ma femme, en la sienne, avec quelque changement de lettres, nommoit *Marzuca*, qui signifie bien pourvue de vivres, parce qu'elle étoit grosse, ronde & potelée. L'autre étoit une *Circasse*, que nous avions

surnommée *Cerivu*, à cause de certaines paroles qu'elle répétoit souvent en ses chansons. Toutes deux étoient trop jeunes, & elles nous eussent causé plus d'embarras, qu'elles ne nous eussent rendu de service dans notre voiage. Toute mon espérance n'étoit plus qu'en une autre Géorgienne, qui avoit été nommée *Mariam*, ou *Marte*, par ma femme *Maani*, au lieu d'un autre nom, *Mzistandar*, qui est assez commun à celles de son pays. Nous l'avions surnommée *Mariams*, en nous moquant d'elle; parce que n'ayant jamais pû s'acoûtumer à bien prononcer d'autre langue que la sienne, plus elle tâchoit de bien parler, plus elle parloit mal, & prononçoit toujours *Mariams* à la Géorgienne, & de même toutes les autres paroles des langues dont on usoit dans notre maison, ce qui nous faisoit rire. C'étoit une femme âgée environ de quarante ans, de riche taille, de bonne mine, de belle prestance, & digne de paroître aux yeux de l'Italie. Elle s'étoit renduë aimable à ma femme, & à moi, pour ses belles & bonnes qualitez; & surtout à notre *Mariuccia*, tant parce qu'elle étoit de son pays, que parce qu'elle portoit le nom de sa mere. Elle s'étoit obligée à nous servir, desorte que nous pouvions en disposer librement. Elle-même avoit une inclination particulière de nous acompagner en Italie, sans un accident qui lui survint un peu avant notre départ. Aiant reçu des avis certains que ses enfans, qui avoient pris l'épouvente dans cette fameuse déroute des Géorgiens, qui passèrent en Perse, & dont elle n'avoit su

aucunes nouvelles depuis un long - tems, étoient à *Ferhabad* en sûreté, où plusieurs dès leurs furent conduits pour y établir une colonie; elle me pria si instamment de lui donner la liberté de se retirer auprès d'eux, que la compassion que j'eus d'un amour maternel, qui me sembloit si naturel & si juste, me fit condécendre à ses prières, quoique ce fut avec un extrême déplaisir réciproque de nous séparer les uns des autres. Desorte que toutes les personnes à qui nous avions le plus de confiance, & que nous jugions les plus propres, venans à nous manquer, & les autres ne nous plaisans pas, ou n'aïans pas la volonté de se mettre sur mer, pour entreprendre un si long voïage, ma femme *Maani* se résolut de n'en mener aucune. Parce qu'outre que les femmes nous étoient inutiles, & incapables de nous rendre aucun service sur les chemins jusqu'à *Ormus*, s'il étoit nécessaire de se reposer en quelque lieu, ce ne seroit que dans des lieux habitez, où elle ne manqueroit point de servantes pour la servir. Et que dans les choses du ménage, & dans les autres emplois plus importans, comme pour s'habiller, ajuster sa coëfure, & ses autres garnitures de tête, *Maani* & *Mariuccia* pourroient bien elles-mêmes s'acommoder, sans que nul autre y mit la main, & qu'étant une fois arrivé à *Ormus*, elle trouveroit facilement des serviteurs & des servantes Chrétiennes, dont il y a toujours grand nombre parmi les Portugais. La chose étant donc arrêtée de la sorte entre nous, pour le réglemeut de notre famille, afin d'avancer notre voïage, & de

Exempt
ple d'un
amour
maternel.

prévenir les mouvemens de la guerre, qui se préparoit sur les limites du Roïaume, nous ne nous souciâmes point d'avoir des chameaux, parce qu'ils ont le pas trop pesant, & qu'ils ne font point beaucoup de chemin. Je donnai même par aumône aux Peres Carmes - Déchauffez les miens que je laissois à *Hispahan*; & nous prîmes des mulets de charge, pour porter notre bagage, & trois autres, pour nos brancarts à la Persane; l'un pour *Maani*, l'autre pour *Mariuccia*, & le troisieme pour moi. Quoique ces animaux ne soient pas si puissans que ceux d'Italie, ils marchent d'un pas plus ferme, & plus vîte. M. Abdullah monta sur un cheval baiard, que sa sœur aimoit, qui fut le seul qu'il tira de mon écurie, aiant laissé les autres dans sa maison; & ses serviteurs étoient montez sur d'autres animaux de voiture. Toutes choses étans ainsi disposées, nous commençâmes notre voïage en cette manière.

Les
adieux
de l'Au-
teur à la
Perse.

Le vendredi premier jour d'Octobre, tous nos parens étans assemblez dans ma maison, & notre bagage, avec nos bêtes de service, aians pris le devant, qui nous atendoient dans un grand chemin, couvert & ombragé de grands arbres, hors de la porte de la ville, par où l'on va à *Sct-rax*, nous allâmes tous ensemble, un peu avant la nuit, dans l'Eglise voisine des Peres Carmes-Déchauffez. Y aians fait dévotement nos prières, & recité l'*Itinéraire* pour l'heureux succès de notre voïage, acompagnez de tous les Peres du Convent, & du Pere Sebastien de Jesus, Prieur des Peres Augustins, qui se trouva là, nous pri-

primes congé de tous les Religieux à la porte de leur Eglise; & moi en particulier, je reçus avec beaucoup de tendresse la sainte bénédiction de mon Pere Jean; & tous ensemble du Pere Prieur des Déchauffez. Ensuite nous dîmes le dernier adieu, avec beaucoup d'embrassemens, à nos parens & amis, à Madame *Leili*, femme de *Nazar Beig*, qui avoit été long-tems notre hôtesse, à tous nos domestiques & serviteurs que nous laissons, & particulièrement aux femmes. Mais ma femme *Manni* & moi, ne pûmes dissimuler nos regrets ni retenir nos larmes en nous séparant, & disant adieu à Madame *Laali* sa sœur, qui nous avoit honoré de sa compagnie durant plusieurs années, & à Madame *Perichan* sa belle-sœur. M. *Astuzatur*, mari de *Laali*, voulut passer la nuit avec nous hors de la porte pour nous voir partir; il nous accompagna même durant quelque espace, après avoir soupé & attendu jusqu'à minuit que les muletiers fussent prêts. Enfin toutes choses étans ainsi disposées, notre bagage étant chargé, & nous étans séparés pour la dernière fois du Seigneur *Astuzatur*, avec toutes les civilités & démonstrations d'une amitié réciproque, nous commençâmes à marcher à grands pas. Deux choses m'arrivèrent en ce départ qui me déplurent, outre certains présages secrets, qui me troublèrent un peu, & me firent appréhender le succès de notre voyage par un mauvais commencement. L'une que ce serviteur Arménien, nommé *Isuf*, me manqua de parole. C'étoit certainement un bon homme, mais qui se laissa gagner

aux persuasions de ses gens, pour ne venir pas avec nous. Ce qui fut le pis, c'est qu'il ne m'avertit de son dessein que le même jour, & encor si tard, que je n'eus pas le tems de m'en pourvoir d'un autre en sa place. L'autre di'grace fut, que ce galant homme *Mulla*, qui devoit venir à Ormus pour se faire Chrétien, se rendant aux tentations du diable, changea de dessein; & pendant que nous étions ocupez à charger notre bagage, il s'écoula doucement sans dire mot à personne, & nous laissa là. Mais quoi? Dieu soit beni; il n'étoit pas du nombre des prédestinez. Nous fîmes quatre lieues cette nuit là, & le samedi de grand matin, nous nous arrêtàmes pour reposer, sous une bourgade ou château apellé *Husseïnadab*, où nous trouvâmes fort peu de commoditez pour vivre. Quand les lieux de nos gîtes ne seroient pas commodes, nous avions dessein de coucher sous des tentes en pleine campagne; & pour cét éfet j'en faisois porter deux pentes avec moi, aiant laissé ma grande à *Hispahan* entre les mains de mon beau-frère, parce qu'elle étoit trop embarrassante. Nous avions pareillement ce qui nous étoit nécessaire pour loger nos chevaux à la campagne, de la manière dont on use dans le camp du Roi quand il marche, & que les Persans observent presque toujours quand ils voïagent. Et parce que je ne me souviens point de vous avoir jamais écrit comment la chose se fait, je prendrai ici l'ocasion de vous le détailler.

La route des chemins de l'Auteur, depuis *Hispahan* jusqu'à *Sci-raz*.

Le traitement que les

Ils tiennent leurs chevaux à l'air dans la campagne, le jour & la nuit, bien couverts néanmoins contre les injures du tems, & sur-

sur-tout l'hiver, non-seulement d'une cou-
 verte de toile à notre mode, mais d'une au-
 tre par-dessus, qui est épaisse & tissué de
 poil, qu'ils nomment *Scial*, qui les tient
 chauds, & les défend du ferein, de la pluie,
 & de la nége même, quand il en tombe.
 Ils préparent une place assez grande & spa-
 tieuse, selon le nombre des chevaux qu'ils
 ont à côté & près de leurs tentes, sur un
 terrain sec & uni, qu'ils balaient & acom-
 modent fort proprement. Là on les atache
 à côté l'un de l'autre, comme nous le fai-
 sons dans nos écuries, à une corde, longue
 autant qu'il est nécessaire, pour les conte-
 nir tous, bien tenduë, & liée fortement
 par les deux bouts, à deux chevilles de fer,
 enfoncées bien avant dans la terre, & on
 leur lâche le licol, auquel ils sont liez, as-
 sez long, enforte qu'ils aient la liberté de
 se remuer à leur aise. Mais pour les tenir
 en repos, & les empêcher de faire aucune
 violence, on leur atache les deux piés de
 derrière à une corde assez longue, qui se
 partage en deux, comme en deux bran-
 ches, avec des boucles aux extrémitéz, où
 ils font passer une cheville de fer, enfon-
 cée en terre au-devant des chevaux, sans
 qu'ils soient néanmoins serrez si étroitement,
 qu'ils ne puissent se remuer commodément,
 se coucher, se lever, & se tenir à leur aise,
 mais seulement pour les empêcher de fai-
 re aucun desordre; & de cette manière, ils
 ont coûtume de tenir toujours leurs che-
 vaux liez par les piés de derrière dans leurs
 écuries quand ils sont dans leur maison.
 Cette pratique est si ancienne parmi ces
 peuples, qu'ils l'observoient même du

Perles
 font à
 leurs
 che-
 vaux.

tems de *Cyrus*, au raport de *Xénophon*. J'ai remarqué qu'on en tire une commodité assez considérable, qui est que les chevaux en deviennent plus doux, plus traitables, moins hargneux & difficiles aux autres, ce qui est d'un grand avantage pour eux, & particulièrement à la guerre, où la cavalerie se tient presque toujours ferrée par escadrons; desorte que si un cheval est fâcheux, il donne de la peine à son homme & à ceux qui sont auprès de lui. Au lieu de litière, pour les faire reposer plus doucement, ils criblent sous eux du sablon & de la terre fort sèche l'un avec l'autre. On ne les fait jamais manger à terre, comme nos meûniers le pratiquent assez souvent à Rome; parce que cette posture d'avoir toujours le col tendu & baissé pour manger, leur rend la tête pesante. Ils méritent donc leur manger dans un grand sac, qu'ils attachent à la tête de chaque cheval, comme nos charetiers le font à Rome à leurs chevaux, & nos voituriers à leurs mulets dans leurs voïages. Ce qu'on met dans ce grand sac, est non-seulement de l'avoine & du son; mais tout ce qu'on veut leur donner, comme de la paille, qui est coupée & hachée en pièces, & non pas longue comme elle vient de la grange. La nourriture ordinaire des chevaux, est de l'orge & de la paille; car il ni a ni foin ni avoine en Perse. Il est vrai qu'au mois de Mai on leur donne de l'herbe ou de l'orge en vert. C'est une chose remarquable, à laquelle les gens de notre país ne prennent pas garde, peut-être par ignorance, & qu'il est néanmoins fort bon de savoir, qui est combien un che-
val

Quali-
tez des
chevaux
Persans.

val mange à son ordinaire, qui doit être communément proportionné à sa grosseur & à sa taille. C'est la première chose, que celui qui achete un cheval demande au marchand qui le vend; parce que si on lui donne à manger plus que son ordinaire, sans nécessité, les humeurs lui descendent sur les jambes, en danger de le rendre perclus & inutile. Il est vrai que lorsqu'un cheval fatigue extraordinairement, ou dans un voyage, ou dans une bataille, il est nécessaire de lui augmenter tant soit peu sa nourriture. Celui qui veut le conserver en santé, doit être averti de cette méthode pour en user. Les Persans ont encor cette particularité différente de nos usages, que tous leurs chevaux ont des mors d'une même façon, qui est une genette batarde. Ils n'ont point d'autre diversité que d'être plus grands ou plus petits, proportionnez à la bouche des chevaux, qui, avec ce seul mors, se tiennent & marchent admirablement bien, sans tant d'artifices & d'ornemens dont nous usons. Ils n'ont pas besoin de caveçon pour les domter, ils n'usent point tant d'artifices pour leur faire tenir la tête droite & le col vouté, pour la leur faire abaisser & porter de bonne grace, galopans sur les terres les plus glissantes, courans dans les décentes les plus roides sans crainte de broncher: en un mot, ils n'aportent point toutes ces précautions, sans lesquelles il nous sembleroit que nos chevaux ne seroient nullement assurez, & dangereux à broncher dans les mauvaises rencontres.

La vitesse naturelle des chevaux de ce pais,

& leur tête de cerf, suplée à toutes les leçons qu'on leur donne dans nos Académies; de manière qu'étans tant soit peu dressez, ils vont doucement & sûrement par tout; ils galopent en haut, en bas, à voltes & à bonds, & font des actions, sans jamais s'affaiblir ni s'abatre, ce qui me donne de l'étonnement. Pour les faire marcher, il ne faut point employer la houffine, & fort rarement l'éperon. Si quelqu'un en veut user, il n'a qu'une petite pointe, cousüe au talon de sa botte, un peu au-dessus de la semelle, ou ferrée, avec un petit arceau de fer, sans toutes ces garnitures, qui nous blessent le pié. Ils n'ont ordinairement, au lieu d'éperons & de houffines pour piquer & conduire leurs chevaux, que des fouiets, qu'ils nomment *Camci*, presque semblables à ceux de nos postillons; mais plus petits, plus proprement travaillez, & faits de petites corroies de parchemin, cordonnées, fort adroitement les unes avec les autres, & attachées à de petits manches, garnis au bout d'un lacet de soïe, qu'ils font passer autour de leur bras. Un cheval, au moindre coup de ces fouiets qu'il reçoit sur la croupe, part aussi-tôt de la main, & court comme un desespéré, plus vite que s'il étoit piqué d'un éperon jusqu'au sang. Personne ne va jamais à cheval, sans ce fouiet qu'il porte dans la main, ou lié à sa ceinture, comme les Perses le pratiquoient, même du tems de *Justinien*, au rapport d'*Agathias*. Les selles sont faites, les unes à la Turque ou à l'Arabe, de cuir ou de velours, appliqué sur le bois sans aucune emboureur, qui sont extrêmement dures & incom-

Camci,
les fouiets
dont
usent les
cava-
liers.

Agath.
l. 3.

modes. Il y a fort peu de gens qui s'en servent à présent; il n'y a que quelques vieillards, ou quelqu'autres, acoutumés à cette sorte de sièges, qui ne sauroient quitter les vieilles modes; car pour les gens de guerre, il n'y en a pas un qui veuille s'en servir. Les autres sont à l'*Uzbeginne*; c'est-à-dire, à l'usage des *Uzbeqs*. Toute la cavalerie s'en sert, parce qu'ils sont fort commodes. Elles sont couvertes d'un bon couffinet, & faite d'une façon assez plaisante, profondes & relevées en sorte, que le cavalier est toujours ferme sur son cheval, pouvant se tourner de tous côtez, avec une grande agilité, sans crainte d'être desarçonné, quoiqu'elles n'aient pas de pommeau comme les nôtres. Ce qui feroit que je ne me tiendrois pas fort assuré sur nos sauteurs, si ce n'est pour les mouvemens ordinaires, & pour ceux qui sont les plus nécessaires dans un combat, comme de trotter, de courir, de galoper, de voltiger, & de faire semblables exercices, à l'exception des caprioles, qui ne servent à rien, & qui ne sont ni en usage, ni en estime parmi les Perses. Elles ont encor cet avantage, qu'elles sont fort légères, tant les *Uzbegines*, que les Turques, & autant commode au cheval qui les porte doucement, qu'au cavalier qui les met, & qui les ôte facilement; & d'autant plus que les bardes, qui sont dessus, ne sont point atachez à la selle, mais desunies & séparées, & néanmoins appliquées, & comme cousuës sur le cheval avec des fangles, beaucoup plus ferme & plus proprement que les nôtres. J'en fais porter avec moi,

qui sont assez bien garnies, & quelques-uns entr'autres, qui sont enrichies de lames d'argent, pour les faire voir à l'Italie, avec quelqu'autres harnois de rouge cramoisi, brodés de jaune & de vert, fort artistement travaillez, avec des étriers de plusieurs modes, bien diférens de la forme des nôtres. Au reste, la Perse est si abondante en chevaux, que le meilleur de ceux que j'avois dans le camp, pour les exercices & travaux de la guerre, ne m'avoit coûté que trente zequins avec le harnois, qui étoit assez raisonnable. J'en avois un autre petit, que je n'avois acheté que sept zequins dans le marché d'*Hispahan*, duquel après m'avoir servi plus d'un an dans les troupes, je fis présent à mon beau-frère, qui le mena à *Bagdad*. Je lui fis faire ensuite un autre voiage, sans que jamais il manquât de forces ni de courage dans les plus grandes fatigues. Quoique ces chevaux ne soient pas de grand prix, néanmoins ils sont si beaux & si bons, que j'ai perdu entièrement l'amour que j'avois pour ceux de notre païs, & même pour les plus excellens du Roiaume de Naples. On en voit peu de puissans & de haute taille, & encor moins de coureurs; parce qu'ils ne les aiment pas, & qu'ils ne se mettent pas beaucoup en peine d'en multiplier la race. Les plus communs sont des chevaux de meilleur service, que nous nommons communément des chevaux de deux selles, qui sont infatigables au travail, hardis & courageux, quand il en est besoin, doux & traitables, quand la nécessité le demande, patiens dans les incommoditez, qui ont plus de cœur

&

La Perse
est abon-
dante en
bons
che-
vaux,

& de force à marcher, que d'apparence & de mine, & qui sont incomparablement mieux conditionnez que les nôtres. J'ai souvent remarqué que les meilleurs de l'Italie, dans un petit voïage de Rome à Naples, ou à Florence, quoiqu'ils soient conduits de la main, traitez & pensez soigneusement tout le long du chemin, & qu'ils aient leur avoine trois fois le jour, après une traite de huit ou dix jours, demeurent boiteux & bien souvent inutiles. C'est tout le contraire ici, où je puis bien vous assurer qu'il ne se passoit point de jour que l'armée du Roi ne fit plus de six lieues de chemin; & souvent la marche étoit de cinq ou six jours continuels, sans faire alte en aucun lieu; néanmoins étans arrivez dans quelque ville le matin à l'aube du jour, nos chevaux, après avoir été repus & frottez, étoient le soir aussi frais que s'ils n'eussent point sorti de l'écurie, & aussi prompts à voltiger dans la place, ou à combattre en bataille rangée, que s'ils n'eussent point travaillé le jour précédent. S'il faut aller par la campagne, & entreprendre un long voïage, ils ont des chevaux qui vont l'amble, qu'ils nomment en leur langue, *Alascia*, qui naturellement sont propres à cela, outre qu'ils y ont été formez & instruits, par leur artifice ordinaire des cordes attachées à leurs piés, dont les meilleurs ne coûtent que dix-huit ou vingt zequins la pièce. Ceux-ci ont les naseaux fort fendus, pour leur donner la respiration plus libre, & n'ont point leurs semblables, puisqu'ils font en peu d'heures, marchans toujours d'un pas égal, sept ou huit lieues de
che-

chemin, qui est la journée ordinaire des autres; si bien que l'homme, qui est def-
fus, a le reste du jour pour se reposer & se
divertir à son aise, n'ayant été d'ailleurs
nullement secoué par sa bête, qui l'a porté
si doucement, & qui en peu d'heures a fait
une si longue traite. Enfin, je vous avoué
que je suis devenu amoureux des chevaux
de Perse; & s'il n'y avoit point tant de
mers à traverser, j'en pourrois conduire
quelques-uns en Italie. Le discours de cet-
te matière, que je ne pouvois oublier à
cause qu'elle me plaît, m'a porté un peu
trop loin; c'est pourquoi je retourne prom-
tement dans le chemin de notre voiage que
j'avois quité.

Le samedi deuxième jour d'Octobre,
après nous être reposez au-dessous du vil-
lage de *Husseïnadab*, le soir, la lune étant
levée, nous poursuivîmes notre chemin,
marchant toujours vers le midi: & le Di-
manche, au point du jour, ayant fait cinq
ou six lieues durant la nuit, nous nous ar-
rêtâmes dans une hôtellerie ou *Carvanse-
rai*, proche d'un village nommé *Mehiar*,
qui signifie ami d'une grande. *Ghulamali*,
courier d'*Ormus*, qui servoit les Portu-
gais, quoiqu'il fut Mohométan, nous
joignit en ce lieu-là, lequel ayant été ren-
voié exprès d'*Hispahan* par nos Religieux,
il retournoit à *Ormus*, chargé de quelques
lettres de leur part, & d'une recomman-
dation particulière de nous montrer le che-
min par des routes peu fréquentées. Les
lettres, que les Peres lui devoient mettre
entre les mains, tant pour leurs affaires par-
ticulières, qu'en m'a faveur, retardèrent
soa

son voïage, & l'arrêterent à *Hispahan* jusqu'après notre départ. A deux heures de nuit nous partîmes tous ensemble, & aïans avancé notre chemin de cinq ou six lieuës, lundi matin, lorsque le soleil étoit déjà bien haut, nous prîmes le lieu & le tems de nous reposer dans un *Carvanférai* d'un gros bourg, nommé *Comsée*, jusqu'à trois heures de la nuit suivante, que nous chargeâmes bagage; & le mardi suivant, après huit lieuës de chemin que nous fîmes à la faveur de la lune, nous fîmes halte pour nous délasser un peu dans le village d'*Amenadab*, qui est interprété, la Colonie de la Foi, où nous passâmes le jour dans un jardin, qui est au milieu du bourg & du château. Et la lune commençant à adoucir l'horreur des ténèbres de la nuit, nous nous remîmes en chemin; & sans avoir avancé notre voïage que de quatre lieuës, nous nous trouvâmes le mercredi suivant, une heure avant le jour, dans le village d'*Izdehast*; c'est-à-dire, Dieu le veuille, où la nécessité nous arrêta, parce qu'il n'y avoit nul autre logis pour nous arrêter, qui ne fut bien éloigné. Ce village, ou ce bourg, est situé entre les ouvertures d'une petite montagne, dans un lieu bas & étroit, entouré des deux côtez de rochers, à l'aspect du vent d'orient & de midi. A l'entrée de la nuit, nous reprîmes notre chemin, que nous continuâmes durant huit lieuës, sans nous arrêter, que le jeudi de grand matin, où nous mîmes pié à terre dans le village de *Dehighirdu*, qui signifie en notre langue, le village des noirs, à cause de la grande quantité de ces arbres qui naissent en ce lieu, & nous

y passâmes le jour, à l'ombre de quatre grands arbres, plantez au milieu d'une hôtellerie qui est là. Après avoir soupé, nous ne fîmes que deux lieuës de chemin jusqu'au bourg de *Kusckiker*, où nous arrivâmes le vendredi matin, un peu avant le jour, & nous y trouvâmes, outre les habitations des gens du païs, plusieurs maisons des Géorgiens & des Circaïsses, que le Roi, qui régné à présent, y avoit fait venir depuis peu de fort loin. Une lieuë, ou environ, au-delà de la bourgade, nous passâmes sur un beau pont, qui couvre une petite rivière, qu'on nomme communément la rivière de *Kuschizer*. Les Perses & les Turcs appellent *Kusck*, ou *Kiosck*, certains bâtimens élevez dans un jardin, ou dans quelque lieu éminent, dont l'aspect est agréable; non comme une sale, ou une chambre pour y faire sa demeure & prendre son repos, mais comme une galerie, pour s'y promener & divertir durant quelques heures du jour. Quoiqu'à proprement parler ce ne soient pas aussi des galeries, qui doivent être plus longues que larges; au lieu que ces édifices sont de figure ronde, ou carrée, ou à plusieurs faces, dans une égale proportion. Un de ces bâtimens porte le nom du village où il est situé, avec addition de la parole *Zer*, qui signifie de l'or, comme si on vouloit dire, *Kusch d'or*. Après nous être reposez tout le jour, nous poursuivîmes notre chemin, depuis trois heures après soleil couché, jusqu'à la pointe du jour du samedi suivant, nous fîmes cinq lieuës entières, qui nous obligèrent de nous délasser au pié d'une montagne

gne dans le village d'*Asbas*, près d'un ruisseau, qui coule de cette montagne, sur laquelle, à côté du village, est un grand jardin, entouré de murailles, & planté d'une grande quantité de peupliers. Près du même village, il y a un château, bâti sur la pointe d'une éminence, entouré de deux rangs de murailles; l'une au pié, & l'autre au haut de la colline. Ces murailles ne sont que de simples courtines, avec quelques lignes de communication au-dehors, de peu de défenses, & à demi ruinées. Les fosses sont pleins d'eau tout autour, & leurs bords couverts de grands saules, qui font une belle couronne au château, & donnent de l'ombrage à la plaine, où il y a plusieurs habitations de Géorgiens & de Circassiens, comme dans toutes les autres Bourgades voisines. Il étoit environ trois heures de nuit quand nous en partîmes, & le Dimanche, dixième d'Octobre, n'ayant avancé notre voiage que de quatre lieues, nous arrivâmes à une hôtellerie, qui n'est pas achevée de bâtir, dans un bourg nommé *Ugian*, dont les rentes & revenus sont dédiés à la sépulture d'un ancien Prince du Sang Roïal, nommé Sultan *Seid Ahmed*, qui, passant par là, y décéda, & y fut inhumé. Et si ce que j'appris de la bouche d'un de ces villageois est véritable, comme je pense, qu'il ne se trompoit point, (ces gens, quoi qu'ignorans, étans pour l'ordinaire mieux instruits de leurs affaires que les plus doctes.) Ce Prince étoit fils de *Sciah Sofi*, qui fonda de grandes aumônes à perpétuité pour les passans, qu'on y reçoit & nourrit pour l'amour de Dieu.

On

Géorgiens & Circassiens, les, transportez en Perse, pour la peuplera

Aumônes, fondées par des Princes, au lieu de leur sépulture.

On nous servit d'un excellent porage, & d'une poule dans un plat, qui étoit mieux apprêtée que celle qu'on nous donna à *Ardebil*, où repose le corps de *Sciah Sofi*, dont je vous ai parlé en quelqu'autre occasion. Les habitans, qui ont ce lieu dans une singulière vénération, ont un proverbe entr'eux, que *Vagian* est la petite *Ardebil*, comme le tombeau de *Sciah Sofi* est la grande. Le bâtiment est un peu séparé du village, accompagné d'un jardin clos de murailles, dont les gardes de ce sépulture jouissent; & l'hôtellerie, ou *Carvanserai*, est posée au milieu, entre le village & le sépulture, qui n'est pas fort superbe; car il ne consiste qu'en un petit dôme à leur mode, soutenu de quelques piliers, & de quelques autres petites pièces d'architecture. Nous ne partîmes delà qu'un peu après minuit, attendant que la lune fut levée, de crainte de nous engager dans un chemin difficile & dangereux entre des montagnes, sans être éclairés de sa lumière pour nous conduire. A la faveur de la lune, nous passâmes ce qui nous restoit de la plaine, & nous traversâmes la montagne, où il nous falut monter & descendre à toute heure. Sur le jour nous nous rencontrâmes au pié, dans un lieu vénérable entre les Mahométans, pour une autre sépulture d'un de leurs *Imams*, qu'ils nomment *Imamzadè Ismail*, d'où nous entrâmes dans une longue & étroite vallée, qui est de trois ou quatre lieues, ferrée entre des montagnes; & après six ou sept lieues de chemin, nous arrivâmes un peu après-midi dans un gros bourg, appelé *Main*, qui est habitée des

Circassès & des naturels du païs. N'ayant point trouvé de lieu pour loger qu'un petit *Carvanférai*, qui étoit en ruïne & plein de monde, nous fûmes contraints de passer au-delà, & de camper dans la plaine près d'un jardin. Passans la nuit & le matin, par ces montagnes & ces valons, j'y remarquai une grande quantité de ces petits *Pistachiers*, que les Arabes nomment *Batom*, & les Turcs *Ciaclacucci*, que j'ai pris autrefois pour des térébintes. J'y vis encore certaines autres plantes, qui sont plutôt de grandes herbes, que des arbrisseaux, qui jettent de leur racine en haut, plusieurs rejettons verds, longs & déliez, mais plus forts & plus roides que les joncs, dont on fait les nates, & qui produisent de petites amandes amères que je n'y vis point, parce que ce n'étoit pas la saison. Je ne doute point qu'il n'y eût plusieurs autres plantes, assez rares & curieuses, que je ne pus pas remarquer exactement, pour en être éloigné & renfermé dans mon brancart. La nuit suivante, nous nous levâmes avec la lune, un peu avant le jour, & nous partîmes de *Maiin*, continuant notre chemin durant trois lieuës, toujours en montant, doucement néanmoins, & comme insensiblement, jusqu'à ce qu'ayant gagné la plaine, nous nous trouvâmes une heure & demie avant midi sur le bord d'une rivière, qui coule du septentrion au midi, & qui est couverte d'un pont bâti de briques, qui quoique fort vieux, & garni de parapets tous ruinez, se nomme néanmoins *Puli neu*; c'est-à-dire, le pont-neuf, qui est le nom qu'il a toujours conservé depuis qu'il fut bâti.

Certaines
autres
sortes de
plantes.

bâti. Ce Fleuve s'appelle *Kur*, retenant le nom de *Cirus*; puisque *Kur* & *Cirus* est un même terme, en prononçant la voyelle Y, d'un air & d'un son moien entre l'O l'V, à la manière des anciens, & en ôtant la termination des cas, qui est particulière aux Grecs & aux Latins, & nullement en usage parmi les Orientaux. Nous lisons dans les auteurs anciens, qu'il y a deux rivières en Asie, qui portent ce même nom; l'une, qui aiant arrosé l'Arménie & l'Albanie, va se rendre dans la mer Caspienne, qu'on nomme encor à present *Kur*, comme Strabon témoigne, qu'on l'apelloit anciennement *Cirus* ou *Corus*; & l'autre aiant traversé la

Lib. 15. Perse, qui est celle dont je parle, se jette dans le Golfe Persique, où elle perd son nom & ses eaux dans la mer. Ce fut sur les bords de ce fleuve, au raport du même *Strabon*, que fut exposé le fameux *Cirus*, encor enfant, qui emprunta le nom du lieu de son exposition, au lieu de celui de sa naissance, qui étoit *Agradat*. Il est à propos, au sujet de ce fleuve, de remarquer que le même *Strabon*, au lieu que je viens de citer, & *Q. Curce* & *Diodore* historiens, parlans des voïages d'Alexandre le grand, font mention d'un autre fleuve, qu'ils nomment *Arasse*, différent de l'*Arasse* d'Arménie, si célèbre parmi les anciens. Ils disent que cet illustre Conquérant passa ce dernier fleuve près de *Persepolis*, lorsqu'il venoit du pais des *Uxiens*. Je croi que ces deux Fleuves de Perse, l'*Arasse* & le *Cirus*, quoiqu'ils aient deux noms différens, n'ont qu'un lit, & qu'ils ne sont que le seul fleuve de *Kur*; parce que dans ces pais il n'y a

point

Remarques curieuses sur les fleuves de la Perse.

point d'autre rivière, qui soit tant soit peu considérable, & qui mérite de porter un nom si glorieux. Ce qui me confirme davantage dans cette opinion, est que je me suis laissé dire que le terme d'*Arasse*, dans une certaine langue de ces pais d'Orient, dont on usoit anciennement, & qu'on parle encor à present en quelqu'endroits, n'est pas un nom propre d'une rivière en particulier, mais un terme général, qui convient à tous les fleuves, & que l'*Arasse* d'Arménie, comme le plus grand & le plus renommé de cette Province, s'apelloit simplement l'*Arasse*; c'est-à-dire, le fleuve par excellence, sans autre noni particulier. Nous en avons une preuve, tirée de la langue Persane, du mot *Gihun*, que l'Ecriture-Sainte attribüé à un des quatre grands fleuves du Paradis terrestre, & qui à present est encor le nom propre d'une grosse rivière, qui aiant parcouru les terres des *Uzbeigiens*, se décharge dans la mer Caspienne du côté de l'orient, & qui pourroit bien être l'*Ochus*, ou l'*Oxus* des anciens. Et cependant ce mot de *Gihun*, dans le langage des Perses, est un terme général & commun à tous les grands fleuves, selon l'explication de leurs meilleurs Dictionnaires. Quoiqu'il en soit, nous passâmes sur le pont de *Kur*, pour aller nous reposer dans une maison qui est seule, bâtie de nouveau sur le rivage du côté de l'occident, & possédée par une seule famille, qui loge & reçoit les passans. Avant que de passer la rivière, nous aperçûmes sur l'autre rivage du côté de l'orient, deux grands rochers, sur le sommet desquels on nous dit qu'il y avoit



y avoit eu anciennement deux châteaux, bâtis des pierres qui avoient été taillées des mêmes rochers; dont l'un, le plus voisin du pont, se nommoit *Calaas Sacht*; c'est-à-dire, le château fort; & l'autre, plus éloigné, vers le midi, *Calaai Scechistè*, qui signifie le château rompu. La rivière est toute bordée de certains arbres, semblables à nos genièvres, d'une espèce de cèdres du Liban, quoique plus petits, que les Persans nomment *Ghiez*, & dont le bois est fort propre & fort beau en ouvrage de couleur d'eau. Mais parce qu'ils ne viennent pas assez grands dans la Perse, on n'en peut pas faire de grandes pièces de menuiserie. Les fûts d'arquebuzes en sont presque tous; & ceux qui se plaisent d'avoir leurs armes montées délicatement, n'en ont point d'autres. Il est vrai que *Q. Curce* rapporte, que la maison Royale de Persépolis étoit bâtie de bois de cèdres. C'est pourquoi elle fut bien-tôt embrasée, quand le grand Alexandre y fit mettre le feu, à la persuasion de *Thais*; ce qui nous fait juger qu'il y avoit alors dans la Perse une grande quantité de gros cèdres, qui n'y croissent plus à présent. Nous passâmes le reste du jour, à l'ombre de ces arbres & de ce pont, sur le bord de l'eau; & la nuit suivante dans la maison. Le lendemain, à la pointe du jour, qui fut le treizième d'Octobre, aiant laissé le chemin droit, qui conduit à *Sciraz*, nous repassâmes le pont-neuf, & suivîmes le cours de l'eau le long du rivage, en côtoiant ces deux châteaux, pour nous rendre à ces fameuses ruines, qu'ils nomment *Cehil minar*; c'est-à-dire, les quarante colon-

Ghiez
arbres,
espèces
de cé-
dres,

colonnes. Ce sont des vestiges illustres de l'ancienne & superbe *Persepolis*, que je desirois extrêmement de voir il y avoit long-tems; & pour y aller, il nous falut détourner tant soit peu du chemin, en tirant vers l'orient. Après avoir marché durant quatre lieuës, & passé sur un pont une autre petite rivière, qu'ils nomment *Pelevay*, qui a son cours du septentrion au midi, & qui va se jeter dans le lit du *Kur*, que nous avons vüe & traversée le jour d'aparavant; après avoir arrosé une des plus belles & des plus fertiles campagnes de la Perse, qui méritoit bien qu'on l'eût choisie pour la situation d'une si grande & si florissante ville, nous y arrivâmes heureusement. J'ai eu quelquefois la pensée que cette petite rivière de *Pelevay* pouvoit être le *Mede*, à qui Strabon & Q. Curce ont dit que l'*Arasse* se joignoit, ou l'*Arasse* même, dont j'ai parlé, si cependant l'*Arasse* est différent du *Cirus*. Mais l'aïant bien considéré, j'ai jugé que c'étoit trop peu de chose pour posséder un si grand nom. Aïant donc atint sur les deux heures après-midi les précieuses ruïnes de *Cehil minar*, nous dressâmes nos tentes au pié, sur le bord d'un ruisseau, qui en est proche, pour avoir plus de commodité de les voir le même jour sur le soir, & le lendemain matin, étant résolu de ne partir point de là, que nous n'eussions considéré & remarqué exactement toutes les curiositez du lieu. Mais avant que d'y entrer, il est nécessaire de la considérer, par idée du tems qu'elle étoit dans sa prospérité, pour la connoître mieux à présent, qu'elle est ensevelie dans ses ruïnes.

Per-

L'an-
cienne
Perse-
polis; son
nom, &
ses avan-
ces.

Persépolis, ville célèbre dans les histoires sacrées & prophanes, fut aussi nommée *Elymaide*, comme nous l'apprenons de l'Écriture Sainte, qui en parle honorablement en deux endroits; savoir, dans le chapitre 6. du premier Livre des *Machabées*, que S. Jérôme témoigne avoir vu composé en Hébreu, où il est rapporté qu'*Antiochus* Roi de Sirie, aiant conduit en Perse une puissante armée, pour piller la ville d'*Elymaide*, qui est le nom que les Hébreux lui donnent, & pour enlever les grands tresors qu'on y avoit transportez après le décès d'Alexandre, d'où il fut repoussé par les habitans, & contraint de s'en retourner avec honte. La même histoire est rapportée, dans les mêmes circonstances, au chapitre 9. du second Livre des *Machabées*, que le même S. Jérôme reconnoît pour un Livre Grec, où cette ville est nommée *Persépolis*, d'un terme formé par les Grecs, & usurpé par les Latins; desorte que de ces lieux de l'Écriture, comparez l'un avec l'autre, nous concluons évidemment que la ville d'*Elymaide* est la même que celle de *Persépolis*, & que ces deux noms ne sont que d'une même place. Quelques-uns de nos Auteurs modernes, & particulièrement *Philippe de Ferrare*, dans son Abregé, qui est le compagnon inséparable de mes voïages, ont crû que *Sciraz*, qui est à present la Métropolitaine de la vraie Perse, est l'ancienne *Persépolis*, ou au moins qu'elle a été bâtie de ses ruines & sur ses fondemens. Ils se trompent en cela d'un grand espace, se persuadant que *Sciraz* est maintenant la capitale de

Si situa-
tion.

de cette Province, dont *Persépolis* étoit autrefois la ville principale, & le siège Roïal; parce que *Sciraz* n'est pas une place fort ancienne, & que le lieu de la situation de *Persépolis* est éloigné de plus de dix lieuës ou parasanges Persiques de celui de *Sciraz*, en tirant vers le nord'est, comme parlent les gens de marine, entre le septentrion & l'orient, & qu'il se trouve au même endroit où sont ses ruïnes de *Cehil minar*, que les Persans apellent en leur langue *Astachar*, qui est un terme dont j'ignore la signification. Le lieu est une belle & spacieuse campagne, de figure ronde, entourée presque de tous côtez de petites colines, en forme d'amphitéâtre, dont le diamètre est environ de quatre lieuës. A l'extrémité de cette campagne, que nous traversâmes du côté de l'orient, on y voit les ruïnes au pié de la montagne, sur laquelle *Diodore* écrit que le Palais Roïal de *Cirus* étoit bâti; avec cette seule différence, que *Diodore* fait le Palais distant de la montagne de quatre *Plethres*, qui, au jugement de quelques-uns, seroient quatre cens piés; & moi je trouve que les ruïnes touchent immédiatement le pié de la montagne. Les Mahométans, suivant la description que je vous en ai faite autrefois, ont à côté de leur Mosquée certaines tours de la forme de nos clochers, excepté qu'elles sont presque toutes rondes, avec plusieurs rehaussemens & enjolivûres, comme ces grands chandeliers de nos Eglises. Ces tours ne sont pas grosses à proportion de leur hauteur: c'est sur leur sommet que leurs Ministres, au défaut des cloches, O rient

Cehil
Minar,
ou les
quarante
colonnes ; les
superbes
ruines
du Palais
de Cyrus.

crient à pleine tête , & apellent le peuple à la prière , & à certains jours de fêtes allument des flambeaux & des feux sur la pointe , qu'ils nomment , pour cette considération , *Minar* ; c'est-à-dire lumière. Et parce que les grandes colonnes de ces bâtimens ruinez , qui étoient en grand nombre , sont rondes , hautes & déliées , & presque de la même forme & architecture que les tours des Mosquées , les Persans modernes les nomment pareillement *Minar* , quoiqu'improprement , en y ajoutant le mot *Cehil* , qui signifie quarante , qui étoit le nombre des colonnes droites & entières de ces nobles & fameuses ruines , quand ce nom leur fut imposé , & qui est à présent diminué de beaucoup , comme je dirai ci-après. *Cehil Minar* est donc un grand & ancien bâtiment de pierre , bâti à l'extrémité d'une grande plaine , & au pied d'une montagne , qui a le dos tourné vers l'orient , & la face & la campagne vers le couchant. L'on ne sauroit comprendre , des vestiges qui restes & qu'on voit en ce lieu , quelle a été la forme & la grandeur du corps de l'édifice , tant parce que ce ne sont que des ruines , que parce que les habitans du pais n'ont aucune histoire véritable , qui leur donne des lumières pour entrer dans la connoissance des tems passez. Il se pourroit bien faire que c'étoit un Temple , ou une partie de la maison Royale , ou un lieu destiné à la sépulture des Rois : quoique je sois plus porté à croire que c'étoit plutôt un Temple , que tout autre chose , pour les raisons que j'en donnerai. Cependant j'en ferai la description , le mieux qu'il

qu'il me sera possible, selon ce que j'en ai vû & remarqué.

Au pié de la montagne, que les gens du pais nomment à present *Cuhrahmet*, le Mont de Miséricorde; & les anciens, le Mont Roial, au raport de Diodore; tournant le dos à la plaine & au soleil couchant, & le visage à la montagne & au levant, vous rencontrez un grand degré de marbre à deux escaliers, dont l'un est posé vers le midi, l'autre à l'oposite vers le septentrion, & tous deux également disposez dans une juste proportion. Ces escaliers sont larges de trente piés communs, escarpez à la Perſienne, dont le mur, qui va en pointe, est par le bas garni de fer, & relevé de plus d'un pié; chaque degré est large d'un pié & demi, & haut de trois ou quatre doigts. Ils ne sont pas tous séparément taillez chacun d'une pièce, comme c'est l'ordinaire; mais il y en a jusqu'à dix-sept faits d'une seule pierre. Et chaque escalier se partage en deux branches; l'une plus haute & plus vaste que l'autre; celui qui regarde le midi a sa seconde branche tournée au septentrion; & au contraire, celui qui est vers le septentrion a sa seconde branche vers le midi, & ces deux branches sont à découvert, & séparées l'une de l'autre par un mur bâti de grosses pierres, qui soutient l'une & l'autre. Je contai environ cinquante-trois degrez dans une de ces premières branches; je dis environ, parce qu'étant rompus, il étoit impossible d'en faire un comte exact. Au haut de la première branche, il y a un grand reposoir quaré, conforme & proportionné

à l'escalier, dont le pavé & les murs d'alentour, comme tout le reste du bâtiment, sont de grosses pierres, dures & bien polies, pour durer une éternité, comme dit Diodore, dont le marbre me semble plutôt coloré ou mêlé, que blanc; quoique celui des degrez soit obscur & tire fort sur le noir. Dans les seconds escaliers, je contai environ quarante-huit degrez de chaque côté; & au haut je trouvai comme une grande place unie, au milieu de laquelle j'aperçus les ruïnes d'un bâtiment. Je ne pus comprendre si c'étoit un grand & superbe corridor, avec un porche ou vestibule plus bas, qui conduisoit en quelque autre appartement de cet édifice, dont il ne paroît aucun vestige qui nous puisse faire connoître ce que c'étoit. La première chose qui se presenta devant mes yeux, furent deux monstres, qui avoient le corps d'un cheval, & la tête d'un homme. Le corps étoit comme bardé de certaines garnitures, qui pouvoient être de fer, dans les usages de la guerre, parce qu'elles étoient toutes couvertes de certaines pièces rondes, comme de grosses têtes de cloux, de la manière presque que Q. Curce nous représente des chevaux de guerre, couverts de plaques de fer dans l'armée de Darius. La tête, qui avoit une grande barbe & une longue chevelure, étoit couverte d'un bonnet rond, fort gentil, & plat par en haut, avec une grosse boule au dessus. Ils avoient des aïles comme des grifons; le visage tourné vers le haut de l'escalier, & soutenoient sur leurs épaules une haute muraille de pierre, autant épaisse, que

la largeur de leur dos pouvoit s'étendre; de manière que ces monstres ne sont que les apuis de ces murailles, sur le haut desquelles on ne peut pas voir s'il y a quelque figure, ou quelque autre ornement d'architecture. Au reste ils sont aussi grands que porte la longueur de leur base, qui est de vingt-huit de mes piés, & moins éloignez l'un de l'autre que n'est la longueur de leur corps. Derrière eux, il y a quatre colonnes droites, disposées par ordre, dans une égale distance & proportion, deux à deux, comme les monstres, deux desquelles sont encor sur pié, & les deux autres renversées & couchées par terre. Derrière ces colonnes il y a deux autres monstres, placez comme les deux premiers, mais dans un autre aspect, aiant le dos tourné vers les colonnes, qui sont comme renfermées entre ces quatre monstres, & le visage vers la montagne, qui est au levant; d'où il est facile à conjecturer que le bâtiment étoit en ce lieu-là, & que ces quatre monstres, deux à la tête & deux aux piés, avec les quatre colonnes qui sont au milieu, soutenoient tout l'édifice. Néanmoins il n'y a aucune marque qui puisse faire paroître qu'il y ait eu dessus aucun logement, ni même aucune couverture. La place ou l'étenduë, au milieu de laquelle ces monstres sont posez, est fort vaste & se termine à la montagne; de sorte que ne pouvant s'étendre davantage du côté du levant, le reste du corps de l'édifice est tourné & se porte vers le midi sur la main droite, dans la disposition que je vais vous représenter. Dans le milieu de

cette grande place, marchant vers le midi, je rencontraï sur la gauche un grand vase quaré de marbre à plate terre, qui avoit peut-être été fait pour y mettre de l'eau à se laver, dont chacun des côtez étoit long de vingt-quatre piés, ou environ, épais de deux paumes, & tout le vase composé de sept piés. Passant plus avant, je trouvai un autre escalier double, bâti pareillement de marbre, par où l'on montoit de deux côtez, de l'occident à l'orient, & du levant au couchant; & l'un & l'autre n'a qu'une seule branche de trente & un degrez, qui n'est pas tout à fait si large que celui dont j'ai fait la description, mais il y a peu de différence. Cét escalier est au milieu de la face d'un appartement intérieur, qui a plus d'étendue & qui ocupe beaucoup plus d'espace que l'escalier, c'est pourquoi il y a beaucoup de vide au pié au-delà des montées, le long du mur, contre lequel l'escalier est apuié. Dans cet espace, qui est divisé en deux rangs par une séparation, l'un en haut & l'autre en bas, tant d'un côté que de l'autre, il y a plusieurs figures, qui vont en queue l'une de l'autre, comme dans une procession, & qui ont toutes le visage tourné vers les degrez, comme, si elles vouloient monter & entrer dans la maison. Au-devant de l'escalier, & dans un grand vide, qui semble un frontispice pratiqué entre les deux montées, il va quelques autres figures en bosse, qui sont beaucoup plus grandes, posées confusément, & sans division, que le tems, qui consume toutes choses, a mis par terre, nous ôtant la connoissance de ce que ce pouvoit être. Je ne peux pareille-
ment

ment comprendre ce que la procession de ces autres figures representoit. Je pense cependant que c'étoit la pompe d'un sacrifice, & notamment si ce superbe édifice étoit un Temple, comme je me persuade; ou bien l'entrée d'un triomphe, ou la suite d'un Roi, qui vouloit se faire voir dans sa magnificence, de la manière que *Xénophon* décrit la sortie de *Cirus*; ou peut-être l'ordre & la pompe des presens qu'on venoit offrir au Roi, comme *Elian* rapporte que c'étoit une coutume ancienne, & même une loi parmi les Perses, que quiconque se presentoit devant le Roi, l'honoroit de ses presens, selon ses facultez, & comme il se pratique encor aujourd'hui, selon ce que j'en ai vû, & que je vous ai écrit assez souvent. Quoiqu'il en soit, l'ordre de ces figures, tant de part & d'autre, est disposé en cette sorte: aux deux extrémitez de cette face, tant du côté du levant, que de celui du couchant, on voit la figure d'un grand lion, qui déchire un autre grand animal, qui est, d'un côté, une licorne, & de l'autre une chèvre sauvage, si ma mémoire ne me trompe point. Près de ce lion, il y a une grande inscription, qui ocupe en long tout l'espace de la muraille, tant depuis le haut de ces figures que jusqu'au bas. Personne ne peut savoir ni dire en quelle langue cette inscription est composée, parce que ce sont des caractères inconnus. Tout ce que j'y ai pû remarquer est que ces caractères sont d'une grandeur prodigieuse, qui ne sont point liez & joints les uns aux autres, pour former un mot; mais distincts & séparez; chacun à part, comme les caractères

Figures
ancien-
nes, &
leur des-
cription.

Caracté-
res an-
ciens,
incon-
nus.

res Hébreux, & un peu plus, ce qui me fait croire qu'un seul caractère fait un mot entier, encor ne puis-je pas bien le comprendre. Que ce soient des mots entiers, ou des caractères seuls, j'en ai copié cinq entr'autres le mieux qu'il m'a été possible, de ceux qui étoient les plus fréquens dans cette inscription. Mais parce que les lignes étoient entières, je ne pus connoître si cette sorte de caractère s'écrivoit de la droite à la gauche, à la mode des Orientaux, ou de la gauche à la droite, comme nous le pratiquons. Voici donc les cinq caractères que j'ai transcrits.

Le second caractère, qui est composé de quatre figures semblables faites en pointes de pyramides, trois droites qui ont la pointe en bas, & la quatrième couchée sur les autres, me fait penser que cette manière d'écriture se formoit & lisoit comme la nôtre, de la gauche à la droite; parce que la tête, ou la baze de ces figures pyramidales, est toujours en haut, quand elles sont droites; ainsi la baze de cette autre figure, qui est couchée sur les trois qui sont de bout, étant comme la tête, tournée vers la main gauche, & sa pointe, ou sa queue, vers la droite, est un témoignage que cette façon d'écrire commence à la main gauche, & finit à la droite, néanmoins je ne l'affûre pas, comme une chose indubitable. La même chose paroît dans le quatrième caractère, composé d'une seule figure pyramidale, pendante obliquement, dont la partie supérieure, qui est la plus large, & comme sa tête, se repose sur la main gauche; & la pointe, qui est sa queue, s'étend vers la droi-

droite. Nous pouvons encor faire la même observation en cette petite pyramide, qui est au milieu de la troisième lettre. Que si quelqu'un me vouloit opposer, que la naissance & commencement des pyramides est la pointe & non la baze, ce qui peut-être formeroit un autre jugement, je lui répondrois, qu'il faudroit donc que les pyramides du second caractère, & pareillement de tous les autres, eussent la pointe en haut & non en bas; parce qu'en quelque sorte de caractères que ce soit, leur commencement & leur tête est toujours prise pour la partie la plus haute, & jamais pour la plus basse. Mais ce sont mes pensées, qui n'ont aucune certitude, & le contraire peut être vrai. J'ai encor remarqué que tous ces caractères sont composez des mêmes figures pyramidales, & de quelques autres angulaires beaucoup plus menuës, & qu'il n'y a que le nombre & la disposition de ces figures qui fasse la différence & la diversité des lettres. Ensuite de cette inscription, la procession des petites figures en demi-relief commence à marcher, chacun de son côté, tant la haute que la basse, alans par ordre l'un après l'autre, dont les unes représentent des hommes, qu'on prendroit pour des personnes de moindre condition, aussi sont-ils les plus mal vêtus, avec leurs de-chausses longs & étroits, comme ceux de nos pantalons dans une Comédie, & leur petite casaque, étroite & serrée jusqu'à la ceinture, où ils se ceignent d'une bande; qui au-dessous est plissée, & s'élargit toujours vers le bas jusqu'à la moitié de la cuisse, qui est à peu près l'habit que les habi-

tans de la Province de *Mazanderan* portent à present dans la Perse, & les gens de la campagne, qui sont voisins de la mer. Ces Portraits anciens ont cette différence pour l'ajustement de la tête, qu'ils portent la barbe & les cheveux longs, & vont nus têtes, ceinte d'une petite bande & presque semblable aux couronnes anciennes des Empereurs Romains; au lieu que les Mahométans portent la tête rasée, couverte de leur turban. Outre cela, ces hommes en figure tiennent dans une main une grande perche, comme ces demi-piques, qu'on appelle en Flandres *Brandiscocchi*; ils ne les portent pas sur l'épaule; mais droites, la pointe en haut. Ils ont dans l'autre main différentes choses; les uns des instrumens de musique, ronds & composés de deux cercles, presque comme les bracelets de nos femmes; les autres des paniers pleins de fruits ou de viandes, & des bales toutes rondes: ceux-ci conduisent deux agneaux, ou deux moutons, avec leurs cornes tortes; & ceux-là un chameau; quelqu'uns un âne, ou un mulet, & quelqu'autres un beuf, ou une vache, ou un veau; & d'autres un cheval. La conduite de ces animaux me fait croire que cette pompe étoit destinée à quelque sacrifice; parce que les moutons, comme les beufs & les taureaux, étoient les sacrifices ordinaires de toutes les nations; & les chevaux particuliers aux Perses, qu'ils immoloient au soleil, comme *Xénophon*, & plusieurs autres Auteurs l'ont remarqué; on peut juger le même des autres animaux. Que si cette longue suite de figures taillées

La pompe
magnifique
d'un sa-
crifice.

est

est une representation de la pompe d'un sacrifice, l'on peut facilement conclure que cet édifice étoit un Temple. Acompagnant des ieux le reste de cette procession de figures; j'en vis, les unes qui portoient certains marteaux dans leur main; les autres je ne sai quoi, qui étoit assez grand, attaché à leur ceinture, qui finissoit en pointe par devant & par derrière, en forme de triangle, si ce n'est que les lignes des côtez n'étoient pas droites, mais de biais. Je ne pûs comprendre ce que cela pouvoit signifier, sinon peut-être quelque vase de peau de bête pour porter de l'eau, quoique la figure fut différente des autres ordinaires. Les autres portoient une grande rondache, ou un bouclier qui couvroit tout le corps: les autres conduisoient un chariot à deux rouës, tiré par un seul cheval; & ceux qui le conduisoient étoient à pié. *Xénophon*, & *Q. Curce*, parlent de ces chariots consacrez à Jupiter & au Soleil; & ils disent que *Cirus* & *Darius* en faisoient conduire devant eux quand ils marchotent en campagne. De ces mêmes figures; les unes, qui sont en plus petit nombre, semblent nous représenter des personnes d'une condition un peu plus relevée que les précédentes, qui étant vétuës de la même façon, ont par dessus une espèce de cape, qui va toujours en pointe depuis le milieu du dos, & leur descend jusqu'aux talons. Il y en a même, parmi celles-là, qui ont un petit bonnet pointu sur la tête, avec des plis à travers. Mais les plus aparens, & les plus qualifiez entre ces personnages, sont vétus de long. Ils ont un habit qui leur va jusqu'aux talons,

lons, dont la robe de dessous est plissée; & la jupe de dessus, qui couvre tout, a des manches tirées jusqu'à la moitié de la main. Ils ont encor un colier au col, conformément à ce qu'*Agathias* témoigne, que cette sorte d'ornement étoit encor en usage de son tems entre les principaux des Perses, & notamment des Médes. Ils portent un poignard à la ceinture, semblable à celui que les Arabes portent encor à présent, dont la pointe est large & courbée comme une faux, & le manche, ou la poignée, porte sur leur poitrine, qui est sans doute l'*Acinax* des Perses, dont *Horace*, & quelques-uns de nos anciens Auteurs, font mention. Outre cela ils ont un bâton dans la main droite, moins pour leur servir d'appui, comme à des vieillards, qu'une marque d'honneur & d'autorité, comme aux Mestres de Camp. L'un d'eux marche devant toute la bande, qui conduit, de la main gauche, le premier de ceux qui le suivent avec leurs bonnets pointus, leur cappe finissant en pointe, & leur long habit froncé, comme étant les plus graves & les plus majestueux. De ces personnes, qui semblent les plus aparentes, & qui marchent les premiers vers le haut de l'escalier, conduisans tout le corps de la procession, outre la façon de leurs habits, que je vous ai représentez, les unes ont la tête couverte d'un bonnet rond, plus large par le haut que par le bas, & presque semblable à celui de notre Sénateur de Rome, si ce n'est qu'il n'a point de rebord, comme celui-ci, pour le tirer & le tenir à la main, étant cannelé & plissé également tout à l'entour
jus-

jusqu'au milieu, où les plis se vont joindre à un bouton un peu relevé par-dessus. Outre cette pique qu'elles portent dans la main; elles ont encor un arc sur l'épaule, le bras passé dedans, avec une trouffé pleine de flèches suspenduë à la corde, qui leur decend sur le dos. Les habits de quelqu'unnes sont à manches larges & froncées, à la façon des chemises de nos Arabes, ou des sur-vestes que les Ambassadeurs de Venise portoient à Rome de notre tems. Entre ces figures, qui composent cette procession, on voit par intervalles plusieurs ciprés, qui ne servent que d'ornement, & qui ne sont pas mieux tirez que les personnages, ni que les animaux. L'on peut voir par-là que ce travail n'est pas de la main d'un excellent maître, & que la beauté de cét ouvrage ne consiste qu'en l'antiquité des habits representez au naturel, & dans la magnificence des pierres dont l'édifice est bâti.

Aiant franchi ce second escalier, & tournant le visage au midi, j'entrai dans une grande place, où à l'entrée il y a un vide, qui va d'un bout du bâtiment à l'autre, du levant au couchant, en forme d'un portique, ou d'une ruë, rempli de colonnes, d'une grosseur si prodigieuse, que trois hommes en rond auroient bien de la peine d'en embrasser une. La plus grande partie de ces colonnes est renversée par terre, & il n'en reste sur pié que vingt-cinq; leur nombre étant beaucoup diminué, depuis le tems qu'on imposa le nom de *Cehil mar* à ces superbes ruines, qui sans doute devoient être quarante en tout, & on voit encor

Colonnes d'une grosseur prodigieuse.

les.

les bazes & les fondemens de celles qui font par terre en leur place : & les autres se minent peu - à - peu , & tombent tous les jours par les injures du tems. Leur disposition étoit à peu près comme un plan d'arbres en cette manière. Premièrement, à l'entrée de ce grand porche, il y a deux rangs de colonnes, qui occupent toute la largeur de la face de l'édifice, du levant au couchant. Un peu au-delà, en tirant vers le midi, il y a un autre lieu vide, capable de deux autres rangs de colonnes, avec leurs espaces proportionnez de côté & d'autre. L'espace qui est au milieu contient six autres rangs de colonnes, tirez en long du septentrion au midi ; & deux autres disposez en large, qui vont du levant au couchant, avec deux autres à l'opposite, qui s'étendent vers la montagne au levant, sur la main gauche; desorte que les six rangs du milieu sont renfermez des autres de quatre côtez; la distance qui est d'une colonne à l'autre occupe environ vingt-six piés, & toutes ne sont pas d'une même grandeur ; les unes étant plus hautes, & les autres plus basses ; ce qui me fait juger qu'elles ne supportoient ni voute ni bâtiment, attendu même qu'il ne paroît sur terre aucun vestige de leur ruïne ; & que toutes, tant les plus hautes que les plus basses, sont couvertes d'un chapiteau fait en pointe, bien différent des nôtres. C'est pourquoi, comme il n'y avoit ni voute ni couverture sur ces piliers, on ne peut pas dire raisonnablement que ce fut le Palais du Roi ; outre qu'ils sont si hauts, qu'il n'est pas probable qu'on y pût monter par d'autres escaliers, dont il ne se voit aucun

vel.

vestige. Au-delà de ces colonnes, en marchant toujours vers le midi, on ne rencontre qu'un grand espace de lieu, de cinquante pas de longueur ou environ, où il y a comme deux petites chambres d'une même architecture; l'une sur la main droite, vers la campagne qui est au couchant; & l'autre sur la gauche, vers la montagne qui est au levant. A l'entrée de celle qui est sur la main droite, il y a une petite cour pavée de marbre; & l'une & l'autre ne sont pas proprement des chambres, mais des cabinets à vûë, quarez, découverts, & clos tout à l'entour, non de murailles, mais de portes & de fenêtres de marbres, disposées en telle sorte, que chaque face du quare a une grande porte au milieu, & deux petites aux deux côtez, ou deux grandes & une petite au milieu, avec d'autres ouvertures, semblables à nos jalousies, ou fenêtres à treillis. L'ordre & la disposition de ces petits quarez, pleins de portes & de fenêtres autour, nous donne lieu à la vérité de penser que c'étoient des chambres; parce que les Persans font les leurs de même encor à present. Mais ce défaut de couverture, sans pouvoir y remarquer aucune vestige de toit ni aucune ruïne, me fait croire que ce n'en étoient point. N'y aiant pareillement ni tombe, ni marque de sépulcre, je ne puis me persuader que ce fut le lieu d'une sépulture. Il se peut faire qu'en tout ce grand & vaste édifice, quoiqu'il ne fut point couvert, étoit un Temple, où l'on offroit des sacrifices & des prières aux Dieux à découvert, comme plusieurs peuples de l'antiquité profane

Temple
des An-
ciens
n'étoient
point
cou-
verts.

ne

ne le pratiquoient, n'ayant point d'autres Temples, que le sommet des montagnes & des lieux éminents, & comme les Mahométans le font encor à présent; car ils ont des lieux destinez aux prières publiques dans la campagne hors des villes; & même leurs Mosquées, qui sont dans l'enceinte des murailles, n'ayant point d'autre couverture, pour la plupart, qu'une coupe au milieu. L'entredeux d'une de ces grandes portes, qui sont au milieu des faces, & des petites, qui sont à côté, sont de gros piliers de marbre, représente une grande figure d'un homme de condition, & une dignité plus relevée que les autres, vêtu de long jusqu'aux piés, son habit plissé dès la ceinture en bas, & les manches larges & froncées. Elle tient en sa main droite un bâton pour s'appuyer, ou plutôt pour une marque d'autorité & de commandement, & porte sur sa tête un de ces bonnets unis, ronds à l'entour, & plats par le haut, comme ceux que j'ai dit, que ces monstres avoient, sans cette grosse boule au milieu; la chévelure & la barbe longue, dans une posture qui témoigne leur dessein, qui est d'entrer au-dedans, ayant le visage & les yeux tournez au midi, avec un serviteur derrière eux, la tête nue, les cheveux arrêtez & liez d'une bande, comme ceux dont je vous ai représenté la figure, tant le pilier est massif & épais. Il soutient d'une main un grand parasol, élevé sur la tête de son maître; & de l'autre un bâton courbé, comme la crosse de nos Evêques, qu'il tient élevé sous le parasol, au derrière de la tête, qui nous représente

un sceptre, si la figure de cet homme est d'un Roi; ou quelque autre marque de dignité, si c'est un Prêtre; & je ne doute point que ce ne soit l'un des deux. Aux autres grandes portes, qui sont aux côtez, & qui regarde le soleil, quand il se lève & quand il se couche, il y a des représentations d'hommes, qui lutent, ou combattent avec des lions, vêtus de leurs habits longs & plisiez, la tête nuë, la barbe & les cheveux long, retrouffez d'une bande, comme les autres dont j'ai parlé. Derrière l'enceinte de ce quaré, dans une autre espace, ouvert & pavé, comme une petite cour, il y a deux grands piliers debout avec des inscriptions, dont je ne pus discerner les caractères, à cause que ma vûë, qui est trop basse, ne pût se porter si haut. Au delà de ces enclos, j'en trouvai un autre beaucoup plus grand, d'une même architecture, dans un grand espace vide, bâti à l'opposite, & non à côté du corps de l'édifice, où il y avoit un homme de qualité, avec son parasol représenté au vif, sur un des soutiens de la grande porte du milieu, dont la posture étoit contraire à sa vûë. Il avoit le corps tourné au midi pour sortir, & les yeux au septentrion pour entrer, comme s'il fût venu de dehors, d'où l'on peut conjecturer que c'étoit la partie la plus intérieure, & comme le fonds du logis. Ensuite de cet enclos, m'avançant toujours vers le midi, je rencontrai une autre place, ornée de six rangs de colonnes en quaré, au milieu desquelles je vis sous terre, je veux dire sous un pavé de grosses pierres, un conduit d'eau. Chacune de ces

colonnes avoit environ quatre piés de diamètre, & étoient éloignées de quatre, ou environ, l'une de l'autre, avec les apparences d'un portique, ou d'un gros mur de de pierre, & des fenêtres tout à l'entour, qui étoit l'extrémité de l'édifice du côté du midi. Au-delà on ne voit que des mazes, & de larges fondemens, qui paroissent encor un peu naissans hors de terre. J'avois oublié à vous dire, qu'à la première entrée de cette seconde place, qui suit le second escalier, du côté du levant, fort loin du pié de la montagne, & répondant aux premières colonnes, il y a un autre enclos quaré, de la même forme que les autres. Il est comme hors d'œuvre, & il n'entre point dans l'ordre & dans la proportion de l'édifice, qui n'a été fait, comme je pense, que pour remplir un vide qui restoit jusqu'à la montagne.

Les actions de Rostam taillées dans le roc.

Nous passâmes le jeudi entier, quatorzième jour d'Octobre, sous nos tentes & sur les ruines de *Cehil minar*, où ne pouvant encor être pleinement satisfait de ce que j'avois vû & que je vous écris, je fis une lieüe de chemin à cheval vers le nord, pour voir certaines figures anciennes, qui sont au pié des montagnes, qui entourent la plaine, & que les naturels du pais appellent *Nacsci Rostam*; c'est-à-dire, les peintures de *Rostam*, s'imaginans qu'elles représentent son portrait, & quelqu'unes de ses plus mémorables actions. Ce *Rostam* est un ancien Héros de Perse, fort célèbre dans leurs histoires, pour ses faits d'armes & pour ses amours, qui vivoit, à leur compte, sous le règne de *Cirus* & de *Cambises*, & peut-être

être encor sous celui de *Darius*. Plusieurs armées, & plusieurs personnes, qui se tiennent encor à present fort glorieuses de porter le nom d'un homme si célèbre, sont des témoignages évidens que ce qu'on dit de lui n'est pas entièrement fabuleux. Aiant donc passé par le bourg de *Mehrchoascon*, qui est le plus voisin de *Cehil minar*, une lieuë au-delà j'arrivai au lieu où j'aspirois, où je vis au pié de ces montagnes comme un grand quaré, aplani dans le roc le plus vif & le plus ferme. Dans ce quaré il y avoit différentes figures en demi relief, d'une taille de géant : l'une representoit un cavalier à cheval, vêtu d'un habit long plissé, & la tête couverte d'un bonnet, semblable à ceux que j'avois vû à *Cehil minar* sur la tête de ce principal personnage, qui tenoit de la main gauche une masse - d'armes, comme celle de nos vieilles statuës d'Hercule, & de la droite un cercle, qu'un autre cavalier à cheval tenoit de la même main, chacun le tirant de son côté, comme s'ils eussent voulu le rompre. Et ce second cavalier étoit vêtu presque de même que le premier, si ce n'est qu'il avoit la tête découverte & les cheveux assez longs; leurs chevaux étans à côté l'un de l'autre. Un autre cavalier, pareillement à cheval, habillé comme les autres, est representé dans une autre lieu, aiant la main gauche à la garde de son épée, qui n'est pas courbée, comme à present celle des Orientaux, mais droite & pointuë comme les nôtres, quoique la garde soit simple & à l'antique, tenant de la main droite, un peu levée & étenduë, celle d'un homme de pié, qui est

de-

debout au-devant de lui. Derrière celui-ci, il y en a un autre pareillement à pié, qui a la tête nuë, & un genou il en terre devant le cheval du cavalier. Je vis dans un autre endroit certaines Dames & Demoiselles, dont les gens du pais racontent plusieurs fables, & d'une entr'autres qui étoit aimée du brave *Rostam*. Il y a plusieurs autres sépultures, taillées en divers endroits du rocher, que je ne saurois comprendre ce qu'elles veulent signifier. Je peux vous assurer qu'il n'y a pas de moïen plus avantageux, pour rendre sa mémoire éternelle dans le monde, que ces images & figures taillées dans la pierre ferme & solide d'un rocher, qui n'étant point exposées aux injures du tems, ni à la violence des hommes, sont pour durer autant que les montagnes.

Figure
de Sémiramis
taillée
dans le
roc.

Diodore rapporte, que *Semiramis* aiant aplani le rocher d'une montagne de la *Médie*, près du lieu où elle avoit fait planter ce grand jardin, elle y fit tailler son éfigie, & celles de ses gardes, pour une mémoire perpétuelle. Je me persuade facilement que c'étoit un pareil ouvrage que nous rencontrâmes, il y a quelques années, vers *Hamadan* en venant de *Bagdad*, sur le penchant d'une montagne au dessus de *Sceherneù*, que l'incommodité du tems & la hauteur des néges, dont la terre étoit couverte, m'empêchèrent de voir, quoique quelques uns de mes gens y allèrent par curiosité. Proche de ces cadres, dont je viens de parler, je vis d'autres ouvrages en divers endroits, qui avoient toutes les marques de quelque ancienne sépulture. Premièrement deux pedestaux de figure quarée, avec un

peu

peu d'enjolivement aux angles, & un trou
 pratiqué dans la surface supérieure, pour
 y conserver les cendres du corps, si cepen-
 dant les anciens Perses ont eu l'usage de
 brûler les corps des défunts, ce que je ne
 me souviens point d'avoir lû en aucun Au-
 teur. En effet, dans la pompe funèbre de
 la femme de *Darius*, qui fut si somptueuse
 & magnifique, & qu'Aléxandre le grand
 fit faire, selon les cérémonies du pais, *Q.*
Curce, *Diodore* & *Justin*, qui la rapportent,
 ne disent nullement qu'elle fut brûlée, &
 ne spécifient point ce qu'on fit de son corps.
 Ces deux pedestaux, qui ne sont pas beau-
 coup éloignez l'un de l'autre, ne sont point
 détachés du rocher, dans lequel ils ont
 été taillez avec le cizeau fort grossière-
 ment. D'un autre côté de la montagne,
 qui est plus escarpé, plus uni & plus droit,
 en forme de murailles, j'aperçûs en haut
 plusieurs ouvertures, comme des fenêtres;
 les unes plus petites, les autres plus grandes,
 capables de tenir un homme. Je ne saurois
 dire à quels usages ils ont servi, si ce n'est
 à conserver des corps morts, conformément
 au témoignage de *Diodore*, qui dit,
 qu'on ensevelissoit les anciens Rois de Per-
 se aux environs de *Persépolis*, dans les gro-
 tes taillees dans le haut des montagnes, où
 l'on ne mettoit pas les corps avec les mains,
 mais on les levoit avec des machines fai-
 tes exprès. Enfin je vis en divers lieux, sur
 des côteaux des montagnes, taillez, unis,
 & compassés comme des cadres, où l'on
 ne pouvoit atteindre sans échelles, une cer-
 taine perspective, comme la face d'une
 maison; savoir, une porte au milieu,
 &

Les Per-
 ses ne
 brû-
 loient
 point les
 corps des
 défunts.

Sépul-
 cres des
 Rois de
 Perse
 dans les
 monta-
 gnes.



& plusieurs colonnes aux deux côtez, qui supportoient l'architrave, la frize, la corniche, & le frontispice, dans toutes les règles de l'architecture, & d'autres figures enfoncées dans ce frontispice, que je ne pus bien discerner, parce qu'elles étoient trop hautes. Il me sembla néanmoins que c'étoit un homme apuïé sur son arc, dont il tenoit une des pointes dans sa main, & l'autre contre terre, aiant les yeux sur un autel, comme s'il eut voulu offrir un sacrifice, ou consulter un oracle. Au-dessus de ces figures, qui sembloient être suspenduës en l'air, ceux qui avoient meilleure vüe que moi, me dirent qu'ils apercevoient une figure entre les autres, qui sembloit celle du diable, que je ne pus discerner. Je pensai bien qu'en effet c'étoit la figure du diable, & que ce personnage étoit *Gemscid*, ou, comme quelqu'autres le nomment, à cause de sa beauté, *Choscid*, qui signifie le soleil, en vieux langage, qui régna dans la Perse long-tems avant le grand *Cirus*, & dont la mémoire est encor récente, pour avoir été un fameux magicien, qui savoit l'art d'affujétir les esprits malins à ses commandemens: & par cette raison les Perses lui ont donné le titre de *Diubend*, qui est comme dire, le lien du diable. Les histoires de Perse nous assurent que ce Prince fit faire plusieurs de ces statues ou éfigies, qu'il envoya en divers endroits de son Roïaume, avec un commandement exprès à ses sujets de les adorer. Je croirois facilement que ce seroit *Nabuchodonozor*, dont la domination pouvoit s'étendre jusques dans quelques contrées de la Perse; si *Gemscid*

Un Roi
de Perse,
fameux
magi-
cien.

Cid n'étoit pas plus ancien que les deux
Nabuchodonozors, que *Daniel*, que *Judith*,
 & même que *Salmanazar*. Les portes tail-
 lées dans la perspective, sont également
 fermées par le haut, de la même pierre na-
 turelle de la montagne, & ne sont ouver-
 tes que d'un tiers par le bas, qui laisse une
 ouverture, par où l'on ne peut entrer que le
 corps courbé au-dedans qui est vide. Et par-
 ce qu'il y a deux perspectives semblables,
 & d'une même architecture dans la monta-
 gne de *Cehil minar*, dans l'une desquelles
 l'on peut entrer plus facilement, à cause
 que la montée du rocher n'est pas si roide,
 ni si droite, j'y allai & entrai dedans, le soir
 avant que j'eusse visité les ruines de *Cehil*
minar. J'y reconnus la vérité de ce que
 Diodore nous a laissé par écrit, touchant
 les sépulcres des Rois, que c'étoient des
 grottes taillées avec le ciseau au-dedans de
 la montagne, plus hautes qu'un homme,
 de figures quarées, avec trois grandes ni-
 ches, comme j'en ai tracé le dessein sur un
 papier. Au milieu de cette grotte, je vis
 une longue pierre couchée par terre, &
 sellée de travers par le milieu, qui pourroit
 bien être la place du tombeau, ou plutôt
 les niches, dans lesquelles je vis d'autres
 grosses pierres mal pôlies, dont je ne pus
 comprendre à quel usage elles pouvoient
 être appliquées. Ces niches sont beaucoup
 plus profondes que le reste de la grotte; &
 le canal que je vis par le dehors, taillé dans
 le roc, qui semble être un conduit d'eau,
 me feroit juger que ces niches étoient des
 réservoirs; mais à quelle fin de l'eau dans
 ces lieux? Je ne le comprends point. Je
 VIS

vis encor, sous les montagnes, une grande chambre quarée, mais un peu élevée, en forme de tour, bâtie de marbre, fermée de tous côtez, avec une seule porte en haut, dans un lieu inaccessible, que je croi pareillement avoir été quelque sépulture. Ces bâtimens, ainsi pratiqués dans ces rochers, ou bâtis au pié de ces montagnes, me font croire deux choses. L'une, que l'enceinte de la ville ocupoit toute la plaine, qui est de ce côté là, & que les montagnes n'en étoient pas éloignées : l'autre, que ces peuples n'avoient pas l'industrie de conduire bien loin de grandes pierres; puisque les plus superbes bâtimens, & les plus excellentes sculptures sont faites, ou dans la montagne ou au pié, si néanmoins ils n'y étoient portez par quelqu'autre motif; principalement pour ce qui regarde les figures; je veux dire pour les faire durer éternellement, & pour les conserver avec plus de sûreté.

Aïans vü, & considéré pendant deux jours, toutes les curiositez que je viens de vous décrire, le jeudi au soir, à trois heures de nuit, après avoir soupé, nous quitâmes notre poste de *Cehil minar*, & prîmes notre marche vers la Cité de *Sciraz*, qui est aujourd'hui la Capitale de la Province de Perse, & le siège ordinaire d'*Imamuli Cham*, qui est Gouverneur. *Sciraz* en étoit éloigné de dix lieuës, par le chemin le plus droit. Mais à cause qu'un Pont, sur lequel nous devions passer, pour tenir le chemin le plus court, étoit rompu, & qu'il nous fallut détourner de deux lieuës, pour passer la rivière de *Kur*, sur un autre Pont, qu'on nomme *Bend Emir*; c'est-à-dire, le

Pont

Pont ou la ligature d'Emir, qui est à côté de *Cehil minar*, dont il est éloigné de deux lieues, nous fûmes obligez d'en faire douze. Les Perses nomment les ponts, des liens, à cause qu'ils lient en quelque façon les deux rives d'un fleuve ensemble. Nous marchâmes toute la nuit, errant, tournant de tous côtés, & faisant plus de pas que de chemin, dans cette vaste campagne, à cause que le tems étoit obscur, la lune en son défaut, & que toutes ces plaines, où l'on semoit du riz & d'autres grains, étoient arrosées & entrecoupées de plusieurs petits ruisseaux, dont il nous falloit chercher les passages avec de grandes incommoditez. Enfin le vendredi matin, un peu avant le jour, nous traversâmes le pont de *Bend Emir*, qui a pris son nom de celui qui l'a fait bâtir, *Emir Hamza Dilemita*. Philippe de Ferrare, dans son Epitôme Géographique, attribué le nom de *Bendemir* à la rivière, croiant que c'est la même que les Latins ont nommée *Bagradas*, ou *Brisoane*, en quoi il se trompe grossièrement; parce que le nom propre d'un pont, comme je l'ai marqué de ma main à la marge de son livre, que je porte toujours avec moi. Quelqu'autres, des moins sçavans du país, ne sont pas mieux fondez de croire que ce pont a été bâti par *Ali*; ce qu'ils disent, avec autant d'ignorance que de superstition, sur des miracles suposez, trompez sans doute par le titre honorable d'*Emir*, qu'on attribué plutôt à *Ali* qu'à tout autre, pour l'excellence de ses mérites, & principalement quand il est seul

Emil
titre
d'honneur

& sans adition d'aucun nom propre. *Ali* ne fut jamais Seigneur de ce pais; & s'il y est jamais venu, ce n'a été que par pensée. Le pont a reçu le nom de cét *Emir Hamza*, qui, long-tems après *Ali*, fut plutôt Gouverneur que Prince de ce pais, comme je j'ai appris de quelques personnes doctes; outre que dans un livre Persan, intitulé la *Moëlle de l'histoire*, le Roi, par l'ordre duquel ce pont fut bâti, environ l'an trois cens quarante-trois de l'égire, est nommé expressément, pour avoir été un de ceux de la maison des *Puies*. Aiant passé la rivière, nous fîmes le tour d'une montagne, que nous eûmes quelque-tems à main gauche, & étant descendus dans une vallée assez profonde, nous arrivâmes enfin dans un village nommé *Zercon*, qui n'est distant de *Cehil minar* que de six lieües, quoique l'erreur des chemins & les ténèbres de la nuit nous en firent faire beaucoup davantage, où nous prîmes notre repos dans une maison, dont le maître nous logea commodément. Sur les deux ou trois heures de nuit, nous nous remîmes en campagne, & marchâmes jusqu'au lever du soleil, aiant fait six grandes lieües qui nous restoient jusqu'aux jardins de *Sciraz*, où nous entrâmes un samedi fixième jour d'Octobre. Cette ville est située dans une petite plaine, entourée de collines de tous côtez, où à l'entrée, qui est comme un détroit entre les montagnes, nous passâmes sous une grande arcade, ornée au-dedans de diverses peintures de lions & d'autres animaux, & embellie de quantité de vers écrits de plusieurs mains. Cét arc couvre tout le chemin, occupant l'espace, qui est

Descr-
ption de
la ville
de Sci-
raz.

est d'une montagne à l'autre, à qui pour cette raison l'on a donné le nom de *Tenghel Ekbar*; c'est-à-dire, détroit du Très-grand, qui est Dieu. Le passage de cet arc nous donna l'entrée dans un chemin long, large & spacieux, droit, uni, & fort beau, acompagné de jardins d'un côté & d'autre, ornez & enrichis de plusieurs bâtimens, qui font une vûë agréable, & qui sont le plus bel ornement de Sciraz. Nous fimes environ la moitié de ce chemin avec plaisir, qui s'augmenta quand nous nous vîmes sur le bord d'un grand étang, long de quatre - vingt - trois pas, large de cinquante, haut & profond à proportion, dont la surface de l'eau montoit à fleur de terre; & parce qu'il ocupe beaucoup plus de place que le chemin n'a de largeur, ils l'ont détourné de l'autre côté, par un canal qui coupe le chemin, avec des murailles le long des deux côtez, percées de fenêtres ouvertes en arcades, pour avoir la vûë de l'eau plus libre, en forme d'une grande place de ville: de-là nous continuâmes notre chemin, qui est droit comme un cordeau, jusqu'à la porte de la ville. Un peu au deça de l'étang, nous aperçûmes une petite & ancienne Mosquée, séparée quelque peu du chemin, sur la main gauche, qu'ils apellent du *Calanter*, à cause qu'un *Calanter*, qui l'avoit fait bâtir, y voulut être inhumé. Et assez près delà les *Musse-lè*; c'est-à-dire, le lieu des prières publiques, qui est sur un ruisseau d'eau claire, qui coule de l'étang, couvert & ombragé de grands arbres verts & touffus, dont la situation nous obligea d'y décharger notre



bagage, & de nous y reposer, jusqu'à ce que nous eussions trouvé dans la ville une maison commode, ne jugeans pas qu'il fut à propos pour de nous loger dans une hôtellerie. Aiant trouvé un logis, nous entrâmes le soir dans la ville par ce beau chemin, où nous passâmes par le milieu du *Meidan*, ou par la place publique, qui est un peu hors des murailles, comme le lieu où le beau monde va tous les soirs se divertir, & sur un beau pont de pierre, qui est pareillement un peu au-delà de la porte, qui a été bâti, non pour passer une rivière, parce qu'il n'y a point d'eau courante pour l'ordinaire, mais un grand fossé, par où durant l'hiver & au tems de la pluie, court un gros torrent, qui descend des montagnes voisines. Notre entrée nous mit dans une rue droite & longue, au bout de laquelle nous trouvâmes un grand *Bazar*, ou marché, couvert en voute, selon l'usage du pais, garni de boutiques tout à l'entour; & à côté, en tournant un peu sur la maison, nous logeâmes dans une maison, qui nous avoit été préparée, chez un certain *Husseïn Beig* natif de *Bagdad*; mais qui dès sa jeunesse avoit vécu dans la Perse, où il avoit femme & enfans.

Notre dessein n'étoit pas de faire un long séjour en cette ville, mais seulement de nous y reposer un peu. C'est pourquoi, à peine étions nous arrivez, que nous nous mîmes à chercher de nouveaux voituriers pour notre départ, parce que ceux qui nous avoient conduits à *Sciraz*, n'étoient pas pour passer outre. Pendant qu'on chargeoit notre bagage, j'allai promptement voir

voir tout ce qu'il y avoit de remarquable. La ville est grande, une des meilleures de l'Empire & des Perses, & fort peuplée. Elle n'est cependant pas fort ancienne, comme on le peut facilement connoître, par les inscriptions, l'architecture, & les autres indices, qui font voir que c'est un ouvrage moderne des Mahométans, qui ne sont pas fort curieux en bâtimens. En effet, elle n'est pas belle au-dedans, & n'a rien de rare qui mérite d'être vû. La principale Mosquée, qu'ils appellent *Sadur*; c'est-à-dire, les Seigneurs, à cause que quelqu'un du sang de Mahomet y sont inhumés, qui rendent le lieu véritable à ces pauvres ignorans, n'est pas un bâtiment fort superbe, quoiqu'il soit assez propre à leurs usages, assez bien orné, d'une architecture assez passable, avec une coupe ou un dôme, & des tours de lumière au milieu d'une petite cour, ceinte de muraille, avec des voutes & des arcades tout à l'entour, disposés par ordre, dans une belle disposition. Il y a devant la porte de cette Mosquée une petite place toute occupée de boutiques, où l'on vend des herbes, & d'autres choses bonnes à manger, qui rendent le lieu sale & plein d'immondices. Les ruës sont pour la plupart étroites, tortues, mal pavées, & mal bâties. Le Palais du *Chan* n'est pas fort éloigné de la maison où nous étions logez, qui à l'entrée a une grande place quarée, & renfermée de murailles, avec des galeries voutées à l'entour qui sont assez bien faites. Vis-à-vis de la porte du château, à l'entrée de cette grande place, il y a une petite loge, où l'on jouë tous les soirs

Raretez
de Sci;

razu

de la flûte, comme dans la place d'*Hispahan*, & où se rendent les soldats & les gens du *Chan*, pour faire leur cour, suivant la coutume générale de la Perse. Il y a dans un autre lieu voisin, nommé *Telsciater Ali*, où est le Collège des Etudes publiques, bâti de nouveau, qu'ils nomment en Persan *Medressé*, & qui est le plus beau & le plus florissant de la Perse. Ce bâtiment nouveau des sciences a ses fondemens, où la Justice avoit autrefois ses gibets pour exécuter les criminels; & dans un petit espace, qui est demeuré vide sur le devant, les Charlatans y dressent leurs théâtres pour donner du divertissement au peuple. Il y a une autre place, qui est la plus spacieuse qui soit dans *Sciraz*, qu'ils nomment le *Bazar*, ou le marché aux chevaux, où l'on voit un Palais Roial, avec un grand jardin, qui est sans doute le plus beau & le plus superbe logis de la ville, où les Anglois sont logez, y en ayant toujours quelques-uns qui y résident pour leurs affaires. Proche du Palais du *Chan*, au-dessous de la loge, où l'on jouë tous les soirs de la flûte, il y a un autre marché couvert, qui est sans doute le mieux compris & le mieux bâti de tous ceux de la ville. De toutes les Mosquées, qui sont en grand nombre, je n'en vis qu'une seule, qui méritât d'être considérée, bâtie depuis peu de tems, je ne sai pour quelle dévotion, par un certain *Aga riza* Mahométan, homme riche, & un des principaux de l'Inde, qui devoit avoir un grand commerce dans la Perse, & notamment à *Sciraz*. Enfin la dernière chose remarquable que je vis dans la boutique d'un artisan, fut un certain animal vi-

vant,

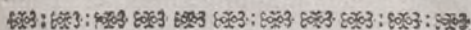
vant, que les Persans nomment en leur langue *Castar*, aussi puissant qu'un gros chien, qui n'étoit pas encor, à ce que je crois, dans sa perfection. Il avoit la couleur, la forme, & le regard d'un tigre, & la tête avec le museau afile d'un pourceau. L'on me dit qu'il se nourrissoit de chair humaine, & qu'il fouilloit les tombeaux & les sépulcres qu'il rencontroit à la campagne, pour manger les cadavres; ce qui m'a fait juger depuis que ce pourroit être l'Hyene des Latins. Quoiqu'il en soit, c'est un animal farouche que je n'avois jamais vû.

N'ayant plus rien à dire de ce qui regarde *Sciraz*, je finirai la presente, par l'état particulier de mes affaires & de ma famille, en vous disant que tous se portent bien, graces à Dieu, & que notre voiage a été heureux jusqu'ici; & que celui, qui quelques jours avant que de partir d'*Hispan*, comme je vous le mandai au commencement de cette lettre, étoit fort mal disposé, qui avoit perdu entièrement l'appêti, & qui n'avoit pas seulement la force d'ouvrir la bouche pour prendre la moindre nourriture, au sortir d'*Hispan*, & dès l'entrée de son voiage, recouvra sa santé, ou par le changement de l'air, ou par l'exercice de l'agitation, ou par la joie qu'il ressentit de se voir en liberté, ou pour quelque autre raison secreete. En éfet, j'ai repris mes forces, & recouvré mon appêti, en telle sorte, que le matin que nous dinâmes hors de la ville avant que d'y entrer, à l'ombre de ces beaux arbres, sur le bord du grand étang, je mangeai tout seul, presque sans y penser, un gros poulet, qui fut

servi devant moi dans un plat. Je m'aperçûs que Madame *Maani*, qui étoit à table auprès de moi, avoit cessé de manger pour me regarder ; aiant levé les yeux, je vis qu'elle rioit ; en aiant compris le motif, je me mis aussi à sourire ; & avec une satisfaction réciproque, nous nous dîmes l'un à l'autre, que ces inquiétudes & agitations d'esprit, causées par la crainte d'une mort prochaine, étoient entièrement dissipées ; & que ma santé étoit parfaitement remise. Le peu de séjour que nous avons fait en cette ville, ne nous a pas donné le tems d'y faire aucune connoissance. Un seul Chrétien Arménien, homme de qualité, assez âgé & fort riche, qui a ici sa famille, voulut nous voir, nous connoître, & nous fit de grandes honnêtetez, à la considération du maître de notre logis son ancien ami. Au reste nous sommes disposez à partir demain, & à continuer notre voïage, dont je vous ferai part à la première occasion, & de tout ce qui nous arrivera. En attendant, je vous supplie de presenter mes baisemains à tous mes amis de Naples, & de vous assurer mon très-humble service.

De Sciraz le 21. d'Octobre 1621.

LET.



L E T T R E X V I.

DES JARDINS DE SCIRAZ.

Cette lettre fort curieuse, outre la route des Voïages de l'Auteur, contient quatre pertes notables. La première, que fit l'Auteur, de sa femme Madame Maani, dont il décrit la belle vie, & la sainte mort. La seconde, d'un des enfans du Roi de Perse, que son pere fit aveugler. La troisième, des Iles de Resem & d'Ormuz, que les Persans ôtèrent aux Portugais. Et la quatrième, de la Foi & de la Religion, que plusieurs Portugais abandonnèrent pour la liberté. Les observations que l'Auteur fait des beautez de la nature, des maximes de la morale, de la politique, & des mystères de la Religion, méritent d'être lûes.

MONSIEUR,

Si j'ai laissé passer neuf mois entiers sans vous écrire, ce n'est ni ma faute, ni celle de ma mémoire, où M. Marius est gravé si profondément, que la longueur des tems, ni l'intervale des lieux, n'en sautoient jamais éfacer l'image. Atribuez-en toute la faute à mes malheurs, ou, pour mieux dire, au malheur que j'estime seul entre tous ceux qui me sont jamais arrivez; car il est le plus grand, le plus facheux & le plus insupportable de tous; je veux parler de la perte ines-

P 5. tims-

Déplaisir
de l'Au-
teur pour
la mort
de sa
femme.

timable que j'ai faite de ma chère Dame *Maani*, dont la vie faisoit tout le contentement de la mienne; comme sa mort m'a donné un dégoût incroyable, non-seulement de vous écrire, mais encor de vivre plus long-tems dans le monde. Je ne doute point que vous ne deviez avoir reçu de Rome la funeste nouvelle de mon affliction, avant que vous puissiez avoir reçu la présente: ce n'est pas que j'aie eu jusqu'à présent la commodité, & encor moins la liberté de le mander à mes parens & amis qui sont dans cette ville; mais parce que les Peres Déchauffez d'*Hispahan*, qui l'ont apriſe, il y a déjà quelques mois, n'ont pas manqué de la faire savoir à Rome plutôt que moi, d'où la renommée, cette fameuse messagère, qui est toujours plus prompte à annoncer les tristes événemens, que les bonnes choses, l'aura porté jusqu'à Naples. Je croi aussi que vous aurez eu toute la compassion, dont votre bon naturel est capable, pour une si grande disgrâce du meilleur de vos amis, & que les respects & l'affection particulière, que cette bonne ame avoit pour votre personne durant sa vie, & l'estime singulière qu'elle faisoit de vos excellentes qualitez, qu'elle ne connoissoit que par mon raport, semble exiger de vous après son décès. C'en est fait; Dieu l'a voulu. Elle est allée au Ciel, comme j'espère, pour y recueillir le fruit de ses mérites; & moi cependant je reste seul, dans cette vallée de misères, privé de ma chère compagne, comme l'unique exemple des calamitez humaines. J'ai fait depuis différens voïages, à propos & hors de
pro-

propos ; & si je dis que j'ai entrepris les
 derniers après son trépas, plutôt par un dé-
 plaisir de la vie présente, que par tout au-
 tre motif, pour trouver quelque remède à
 la plaie qui m'a percé le cœur, je ne men-
 tirai point. Témoins les allées & les venuës
 fréquentes que j'ai faites par les chemins
 de la Perse, sans savoir pourquoi ; témoins
 les bourgades, les villes, & tous les peu-
 ples de cette Province, qui m'ont vû sou-
 vent errant, d'une manière aussi déplora-
 ble, qu'elle faisoit paroître davantage mes
 peines, & me rendoit digne de plus gran-
 de compassion. Mais comme ma plume
 n'a jamais été oisive, qu'elle est l'unique
 divertissement d'un esprit affligé, l'unique
 soulagement de ma perte, & que j'ai
 plusieurs choses à vous mander, dignes de
 votre loüable curiosité, que j'ai marquées
 dans mes mémoires, pour tenir mon es-
 prit occupé, & le distraire de ses ennuis, je
 veux éprouver, avec l'assistance de Dieu,
 si mon extrême mélancolie me donnera la
 liberté de vous écrire, puisque j'en ai le
 loisir & la commodité, me trouvant éloi-
 gné de la conversation des hommes, dans
 une solitude fort retirée, qui m'est aussi
 agréable, qu'elle est conforme à mes tristes
 pensées. Que si la présente n'est pas de l'air
 des autres, & ne vous donne pas autant de
 satisfaction, compatissez, s'il vous plaît,
 à ma douleur, qui me presse le cœur & la
 main qui vous écrit ; & maudissez l'infor-
 tune, qui a émoussé la pointe de mon es-
 prit & de mon stile, qui ne pouvant pas
 être de fin or, ou d'argent, ce que je n'ai
 jamais présumé, ne sera point au moins

d'airain, ou de cuivre rouillé, tel qu'il étoit une fois, mais que j'ai converti en plomb bas & obscur.

Le vingt-deuxième d'Octobre de l'année précédente, Madame Maani se portant bien à merveilles, & étant plus gaie & joyeuse que jamais, pour me voir non-seulement retourné, mais encor affermi dans une santé parfaite, dont j'ai joui durant tout notre voiage, nous sortîmes de la ville de *Sciraz*, par la même porte, que nous y étions entrez, dans le dessein de suivre le chemin d'Ormus; & pour nous préparer à notre voiage avec moins d'embaras, & hors du tumulte du peuple, nous levâmes nos pavillons près de la même Mosquée du *Calanter*, sur les bords de l'étang, où je suis à présent campé, & où nous nous arrêtâmes avant que d'entrer dans la ville. Pour cet effet nous prîmes de bons chameaux de louage, tant pour la charge, que pour nos brancarts; & nous voiant au large, sans être incommodés d'habitations ni d'habitans, nous commençâmes à faire transporter doucement nos hardes, pour les charger sur nos animaux, le plus commodément & à notre aise. Cette sortie commença par une rencontre un peu facheuse, qui, quoi qu'elle vint d'un sujet assez léger, & qui se dissipa bien-tôt, me fut un mauvais présage du succès de mon voiage. *Hussain Beignatif* de Bagdad, chez qui nous étions logez dans *Sciraz*, suivant les pernicieuses coutumes de son país de Turquie, où les impostures & les calomnies sont en usage, ne se contentant pas du prix, dont nous étions con-

Disgrace
arrivée à
l'Auteur
au sortir
de Sci-
raz,

convenus pour le loüage de sa maison que nous avions ocupée, ni des presens que nous lui avions faits par politesse, s'avisa de vouloir faire un plus grand gain à notre préjudice. Touché, à ce que je crois, de la belle aparence de notre équipage, de l'esperance d'en profiter, faisant semblant d'ignorer qui nous étions, & nous prenans pour des gens inconnus; ou porté par quelque autre motif, d'où il prétendoit tirer matière & moïen de nous molester; tandis que j'étois dans notre poste, avec une partie de nos hardes que j'avois déjà fait sortir avec moi, attendant les autres avec le reste de mes gens, pour nous rallier tous ensemble, il les retint par violence, sans vouloir jamais permettre qu'on tirât rien de sa maison de ce qui nous aparrenoit; il alléguoit pour ses raisons, qu'il craignoit que nous ne fussions des fugitifs; qu'avant que de nous laisser sortir, il vouloir savoir la volonté du *Chan*, & lui en demander la permission; ou bien que nous lui donnassions une grosse somme d'argent qu'il demandoit, & que par ce moïen la porte nous seroit ouverte. Ce fut un bonheur que je ne me trouvai point là; car certainement ce drôle m'eut fait perdre patience. Mon beau-frère, qui étoit present, & qui est un homme paisible, le traitoit avec toutes les civilitez possibles, d'où ce forfante devenoit plus audacieux, s'imaginant que mes gens avoient peur. Le remede étoit fort facile; car il n'y avoit qu'à dire un mot au *Chan*, Vice-Roi de la Province; mais comme il étoit en campagne, il eut fallu que je fusse allé moi-même en personne le trouver,

ver, parce que j'avois l'honneur de sa connoissance, & qu'outre la perte du tems, je m'engageasse dans des cérémonies & complimens qui étoient hors de saison; que je me fisse connoître, & peut-être que nous nous régalaissions l'un l'autre par des dépenses inutiles, & avec des embarras, qui étoient des choses de longue haleine. Madame *Maani* jugea qu'il étoit plus à propos, sans m'en avoir rien communiqué, d'envoier promptement à la maison des Anglois chercher *Jacob* l'Arménien leur interprète, qui avoit demeuré chez nous quelque années auparavant, où il nous servoit aussi d'interprète de la langue Persane, quand nous en avions besoin à notre arrivée dans la Perse. Cét homme, qui étoit connu de toute la ville, & qui avoit une autorité extraordinaire, à la considération des Anglois qu'il servoit, & qui étoient pour lors bien venus auprès du Roi, vint à la première parole de ma femme. Et sans nous faire connoître, dit hautement que nous étions de leurs gens, & traita si mal le maître de la maison, le menaçant de lui donner des coups de bâton, & de faire ses plaintes au *Chan*, que ce fourbe n'eut plus que des paroles de douceur dans la bouche, pour nous demander humblement pardon, & s'excuser de la faute qu'il avoit commise par erreur, ne nous connoissant pas. Par ce moïen nos gens furent mis en liberté avec nos meubles. Ils vinrent incontinent me trouver au lieu où j'étois, & en me racontant ce qui s'étoit passé, ils me donnèrent plutôt matière de rire que de me facher. J'ai voulu vous raconter cette action, pour vous

fai-

faire voir à quelle extravagance s'exposent ceux qui se mettent en chemin, & en combien de rencontres ils sont sujets à recevoir des afrons. Le Dimanche vingt-quatrième d'Octobre tout étant disposé pour notre départ, à l'entrée de la nuit, nous abandonnâmes notre poste, & tournant le dos à la ville de *Sciraz*, nous prîmes le chemin de celle d'*Ormuz*, aiant presque toujours le visage au midi; & après avoir fait trois lieues, ou environ, nous passâmes un pont sous lequel il n'y avoit point d'eau, aussi n'y a-t'il qu'un torrent, qui court dessous en certains tems, qui descend des montagnes voisines, qui sont aux environs. On a imposé le nom de *Passa* à ce pont; parce qu'il est bâti sur le chemin de *Passa*, comme le vulgaire le prononce, bien qu'il s'écrive *Fassâ* ou *Phassâ*, à la façon des Arabes, qui manquant de la lettre P. suppléent à son défaut, par la lettre F. Un peu au-delà de ce pont, nous rencontrâmes une hôtellerie, avec certaines maisons ruinées au pié d'une éminence, sur laquelle on voit aussi les ruines d'un ancien château; & cette hôtellerie ou caravanserai, quoiqu'elle soit dans son entier, est néanmoins deserte, parce que le lieu manque d'eau. Le chemin public se divise là en deux; dont l'un, qui est sur la main droite, & le plus fréquenté des caravanes, conduit à *Lar*; & l'autre, qui est sur la main gauche, le plus oriental & le moins batu, va droit à *Passa*. Nous quitâmes celui de *Lar*, pour prendre celui de *Passa*, qui est moins dangereux en tems de troubles. Mais parce qu'il n'y avoit point de logement qui ne fut fort éloigné, aiant

L'alpha
bet des
Arabes
n'a point
de P.

passé

passé le pont, nous déchargeâmes notre bagage dans une belle plaine, qui est hors du chemin, à la droite de certe éminence, où nous reposâmes le reste de la nuit, & presque tout le jour suivant, qui fut le second de notre marche. Nous en partîmes deux heures devant la nuit, & nous marchâmes jusques devant le jour, entre deux longues montagnes, comme entre deux côteaux, d'une suite; l'un, que nous touchions de la main droite; & l'autre, que nous avions devant nos yeux un peu sur la gauche, dans une grande plaine qui est au milieu, presque toute blanche & couverte de sel. Nous arrivâmes enfin, après une traite de quatre lieuës, dans un certain lieu, nommé *Giganli*, où nous trouvâmes au pié des montagnes, près d'une hôtellerie ruinée, sur le bord d'un ruisseau d'eau courante & bonne à boire, quelques maisons de Turcomans, & d'une race de gens, qu'ils nomment *Behi*, qui, a la faveur de ces eaux, cultivent leurs champs, & y sement du coton. Il nous falut partir de *Giganli* deux heures devant le soleil couché le mardi, qui étoit le jour auquel les Mahométans célèbrent leur *Bairam*, ou la fête du Sacrifice, de laquelle vous avez eu la connoissance par mes autres lettres: & aiant employé toute la nuit à faire environ six lieuës, nous fîmes halte sous un gros bourg, nommé *Selvistan*; c'est-à-dire, lieu des ciprès, pour reposer à l'ombre de ces arbres, qui y sont en quantité, & qui y étoient autrefois en beaucoup plus grand nombre. Il y a hors du bourg la sépulture d'un certain *Sceich Isuf*, que les Mahomé-

tans ont en vénération, sans en savoir la cause, auprès de laquelle nous dressâmes nos tentes. Ce bourg de *Selwistan*, & plusieurs autres du même territoire, ne sont point sujets à *Imamculi Chan* de *Sciraz*, bien qu'ils soient enclavez dans ses terres; mais ils sont gouvernez par un certain *Nadhiv Chan*, qui ne relève que du Roi. Une heure, ou environ, devant le jour failli, nous reprîmes notre chemin, & nous traversâmes par un chemin plat & uni, certaines petites collines fort agréables, parce qu'elles sont couvertes de ces arbrisseaux de *Ciaclacucci*, & de quelqu'autres, semblables à des joncs qui portent des amandes amères. Nous laissâmes derrière nous une hôtellerie, où les caravanes ont coutume de loger pour avancer chemin, & nous fîmes en tout cinq lieuës & demie, & peut-être davantage, deux heures avant que le jour commençât à paroître. Et enfin la lassitude de nos gens & de nos bêtes, nous arrêta sous un grand arbre de *Ciaclacucci*, dans une plaine campagne, renfermée de montagnes sans autre couvert que le Ciel. Nous demeurâmes tout le jeudi sous cet arbre *Ciaclacucci*, où je pris garde que c'étoit un de ceux qu'ils appellent des mâles, dont il y en a quantité dans cette campagne, qui ne produisent aucun véritable fruit; mais seulement de gros grains, comme des grains de laurier, qui naissent sur les bords de leurs feuilles, voutées & courbées en arc, cinq ou six par bouquets sur chaque feuille: & dans ces grains, il s'engendre de petites mouches. Pour tout le reste, ces *Ciaclucucci* mâles sont semblables

Les Per-
sans met-
tent une
diversité
de sexe
en toutes
choses.

Natur.
quest. lib.
5. chap.
#4.

bles aux femelles, qui seules produisent les fruits, dont je vous ai fait part en quel-
qu'autre de mes lettres. Il faut ici vous fai-
re observer que c'est une chose universel-
lement en usage entre les Perses, comme
je l'ai mille fois entendu & remarqué, de
discerner la différence des sexes, mâles &
femelles, non-seulement dans les arbres &
dans les plantes, comme il y en a quel-
qu'un parmi nous, mais encor dans toute
les autres choses, tant naturelles, que
comme sont les viandes, les légumes, les
fruits, & choses semblables, qu'artificiel-
les, comme les lins, les soies & les cotons,
dans les élémens même, comme dans l'eau
& dans l'air. Ils apellent mâles, conformé-
ment à la coûtume ancienne des Egip-
tiens, comme Sénèque le raporte, tout
ce qui dans son espèce est le plus fort & le
plus ferme; & au contraire, ce qui est le
plus tendre & le plus délicat, passe sous le
nom de femelle; & ainsi, selon leur phi-
losophie & leurs observations, qui ne sont
pas mauvaises, ils jugent qu'un sexe est pro-
pre à celui-ci, & un autre utile à celui-là.
Par exemple, l'eau femelle est meilleure
à boire & plus saine que l'eau mâle, parce
qu'elle est plus délicate, particulièrement
aux personnes d'une bonne & agréable com-
pléxion. Entre quelques animaux, la chair
des mâles est meilleure à ceux qui ont l'es-
tomach plus chaud, parce qu'ils ont plus
de substance; & au contraire les femelles,
qui sont plus faciles à digérer, accommo-
dent mieux un estomach foible. L'air mâ-
le est celui qu'il faut à des hommes robus-
tes; les enfans ne veulent respirer qu'un air
femel.

femelle ; & ainsi de tout le reste , ce qui est une curiosité assez agréable , que j'en ai pas dû vous taire , parce que je ne vous l'avois jamais déclarée.

Le jeudi au soir , deux heures avant la nuit , nous quitâmes l'ombre de nos arbres , pour nous mettre au milieu des ténèbres , entre de petites collines , couvertes des mêmes arbres , que nous passâmes en montant & descendant durant six lieuës , que nous fîmes jusqu'à la terre du gros *Passa*. Nous y arrivâmes deux heures après minuit , & nous mîmes les piés sur les vestiges de l'ancienne *Passegarde* , ou *Passergarde* , conformément au nom où étoit , selon le témoignage de Pline & de Q. Curce , qui en parle plus expressément , le sépulcre du grand *Cirus*. A l'entrée de cette terre , sur un des côtez , on voit un vieux ciprès , le plus beau & le plus grand que j'aie vû de ma vie , dont le seul tronc , qui se divise ensuite en plusieurs grosses branches , est d'une grosseur si prodigieuse , que cinq hommes ensemble ne sauroient l'embrasser ; & les plus basses , qui s'étendent tout autour , s'éloignent de leur tronc de vingt-cinq piés des miens , comme j'en ai pris la mesure. Sa hauteur correspond à sa grosseur , quoiqu'il ne finisse pas en pointe , comme les ciprès ordinaires. Sa grandeur est un témoignage de son antiquité , & un motif de la dévotion que les Mahométans lui portent. Il découle une certaine humeur , qui est une espèce de gomme , d'un petit tronc d'une de ses basses branches , que les Perses , & sur-tout les ignorans , regardent comme un sang miraculeux , qui coule

Ciprès,
d'une
grosseur
prodigieuse.

tous

Les Mahométans ont les grands arbres en vénération,

tous les vendredis, qui est leur jour saint & sacré. Et dans un grand trou, capable de contenir deux personnes, qui est au milieu du tronc, ils ont coutume d'y allumer des chandelles, comme dans un lieu auguste & vénérable, suivant leur coutume, qui leur fait avoir de la vénération pour tous les grands & anciens arbres, croians que ce soit la retraite des ames bienheureuses, & que pour cette considération, ils nomment *Pir*, qui signifie en Persan, un vieillard; ou *Sceich* en Arabe; c'est-à-dire, plus ancien; ou bien encor *Iman*, qui veut dire, Prêtre ou Pontife; parce que ce sont les noms ordinaires qu'ils donnent à ceux de leur secte, qui sont morts dans une fausse opinion de sainteté. C'est pourquoi quand ils disent, qu'un tel arbre ou un tel lieu est *Pir*; ils veulent dire, que l'ame de quelque *Pir*; c'est-à-dire, d'un bienheureux, y fait sa demeure & s'y plaît. La vénération que les Mahométans ont pour les grands & anciens arbres, est sans doute un reste de l'ancienne Gentilité qui l'avoit en usage, conformément au témoignage d'un de nos Poëtes;

*Le tems a conservé un ancien ciprés,
Que la Religion vénère tout auprès.*

Nous savons que dans l'orient cette idolâtrie s'est atachée aux Hébreux, comme nous l'apprenons de l'Ecriture Sainte. Et les Mahométans, qui ont emprunté beaucoup de cérémonies des Hébreux, peuvent facilement avoir appris celle-ci, & quelques autres des Juifs les plus corrompus; de la même manière qu'eux à present font glisser ces folles superstitions dans les esprits simples

ples des Chrétiens leurs sujets. Cefut donc
 à l'ombre de ce grand ciprès que nous lo-
 geâmes dans une petite place qui est au-
 deffous, ceinte d'une petite muraille tout
 à l'entour. Le jour suivant étant entré plus
 avant dans cette terre, je n'y vis aucune
 chose remarquable que des palmiers, qu'on
 ne voit point dans les autres Provinces
 septentrionales de l'Empire de Perse. J'y
 remarquai encor une grande quantité d'o-
 rangers & de narciffes doubles, qui passe-
 roient ailleurs pour une grande rareté, sur
 la fin du mois d'Octobre. Nous ne parti-
 mes de *Passa* qu'à une heure de nuit; &
 au sortir de cette terre, nous trouvâmes en-
 cor deux chemins, dont l'un conduit à *Lar*,
 que nous quitâmes à la droite, & l'autre tire
 vers l'orient, sur la gauche, qui est moins
 fréquenté, que nous prîmes & perdîmes
 bien-tôt; cela fit que nous errâmes quelque-
 tems envain, jusqu'à ce que l'ayant trouvé, &
 repris avec peine, nous le suivîmes toute la
 nuit; & ayant fait cinq lieues, nous arrivâ-
 mes un peu devant le jour à un bourg,
 que ceux du pais apellent communément
Timaristan, & qu'ils écrivent par abrégia-
 tion, je ne fai pour quelle cause, *Temistan*,
 où nous mîmes notre bagage à terre, un
 peu au-deffous, tant pour soulager nos ani-
 maux, que pour nous reposer. C'est là que
 le pain de froment commença à nous man-
 quer, parce qu'on n'use que d'orge, dans
 tous les bourgs qui sont au deça, en tirant
 vers la mer. Nous avions été avertis de ce
 défaut, ce qui nous obligea d'en faire pro-
 vision pour plusieurs jours. La nuit com-
 mençant à abatre la chaleur du jour, nous fit
 quit-

Suite
 des che-
 mins de
 Sciraz.

quitter *Temistan*, pour descendre plutôt que pour marcher, par des lieux difficiles & raboteux, qui nous embarrassèrent, jusqu'à trois heures de soleil & davantage, du lendemain, qui étoit un Dimanche dernier jour d'Octobre. Après une traite de huit lieuës, nous mîmes pié à terre dans une bourgade de trente maisons ou cabanes, bâtie au milieu d'un grand plan de palmiers & de dates, nommé *Zizevan*. A une heure de nuit, nous nous remîmes dans notre chemin, que nous continuâmes dans les ténèbres durant cinq lieuës, rencontrans plusieurs bourgades, où nous eûmes de grandes dificultez, à cause des ruisseaux pleins d'eau qui traversoient les chemins, sans pont ni planche, & que nos chameaux avoient bien de la peine à passer, tombant souvent dans l'eau & dans la fange, où nous perdions beaucoup de tems, & faisons peu de chemin. Passant au milieu de ces bourgades, nous laissâmes derrière nous la ville de *Darabghierd*, qui retient jusqu'à present le nom de Darius, qui en a été le fondateur, & qui est la demeure ordinaire de *Scemseddin Chan*, qui ne dépend que du Roi dans le gouvernement de plusieurs bourgs du voisinage, & dans le commandement qu'il a sur tous les gens de guerre. On le nomme *Cazacque*; parce qu'il est d'une nation étrangère, ou sorti de quelque Tribu, ou *Oicmac*, comme ils parlent, d'une *Chizilbasci*, qui portoit ce nom. Le lundi, premier jour de Novembre, nous fîmes alte sur le midi, sous des datiers, au pié du gros bourg de *Dechair*; c'est-à-dire, bon bourg, ou bourg de bien,
dont

dont les maisons ne sont point jointes les
 unes aux autres, mais séparées par interva-
 les, dans un bois de palmiers, dont le fruit,
 avec du pain d'orge, sert de nourriture aux
 habitans. Sur le soir, assez tard, une gran-
 de troupe des Dames du bourg, qui
 étoient sorties à la campagne, suivant la
 coutume des Mahométans, pour faire leurs
 prières aux sépultures de leurs ancêtres,
 vinrent à nos tentes, où par hazard j'étois
 seul, & entrèrent dedans avec beaucoup
 de familiarité, sans être invitées, le voile
 levé & le visage découvert, qui est une
 chose fort extraordinaire parmi les Maho-
 métans, où elles se jettèrent sur du pain de
 froment, qui leur fut une viande, autant
 agréable à leur goût, qu'elle étoit moins
 commune sur leurs tables, & passèrent
 quelque-tems avec moi dans un entretien
 assez familier. Nous demeurâmes là jus-
 qu'au mardi suivant, que nous en partîmes
 une heure devant la nuit, tant pour nous
 reposer que pour donner le tems de se re-
 faire à nos bêtes qui étoient fatiguées. Ce
 jour là nous reçûmes une seconde visite de
 plusieurs Dames, à qui Madame Maani
 donna la collation, qui fut sans doute fort
 ample & fort superbe pour elles; & au sor-
 tir de table nous fîmes trois lieues dans un
 pais desert, jusqu'environ sur la minuit,
 que nous nous arrêtâmes sur le bord d'une
 eau courante, contre un mur ruiné, qui
 paroissoit être un reste de ces vieux bâti-
 mens dans cette vaste solitude, qu'ils nom-
 ment *Moghokiel*. Sur le point du jour j'y
 fis dresser mes tentes près d'un étang, d'où
 coule ce ruisseau, & où les troupeaux de
 la

la campagne viennent pour boire. La journée s'y passa doucement, à la pêche de certains petits poissons fort bons à manger, qui nous sont inconnus, dont ce ruisseau étoit si plein, que notre *Mariuccia*, avec un vaisseau percé qu'elle avoit fait pour couler du riz, & dont elle se servoit comme d'un retz, en prit une grande quantité. Mais le trop d'ardeur qu'elle avoit à la pêche, une heure après le dîner, tandis que M. *Maani* dormoit, la porta à se déchauffer pour se mettre au milieu de l'eau, où elle se fut baignée plus qu'elle n'eut voulu, si je n'y eusse remédié promptement; & il s'en fallut peu que je ne la châtiaffe; mais elle me promit de ne retomber jamais dans la même faute. Nous délogeâmes de *Moghokiel* une heure & demie avant soleil couché, & aians fait environ trois lieuës, nous nous reposâmes, fut la minuit, dans un certain lieu où les caravanes ont coûtume de s'arrêter, à l'ombre de ces grands arbres de *Giez*, que je vous ai décrit autrefois, qui sont de la nature des genièvres, ou des cèdres du Liban, autour desquels il y a quantité de mirthes, avec des eaux courantes, une demie lieuë avant que d'arriver au sépulcre d'un de leurs *Imamzade*, qui est un peu au-delà, où les trois lieuës eussent été entières; & je ne sai ce qui nous arrêta. Le jeudi au soir nous changeâmes de poste, & aiant marché dans un détroit, entre des montagnes assez basses, mais extrêmement droites, comme de grandes murailles des deux côtez, dont le passage est fort de sa nature, & l'entrée défenduë d'un château ruiné, qui avoit été bâti du tems que le pais n'étoit pas encore
sous

sous la domination de la Perse, mais sous l'obéissance d'un Prince particulier, qui étoit le *Chan de Lar*, qui s'étoit dispensé de reconnoître la Couronne de Perse, quoiqu'il fut son sujet, & qui se comportoit comme un Prince libre. Ce qui obligea le Persan, après le décès de ce Prince, de s'emparer de ses Etats, & de ruiner les châteaux qui gardoient le détroit. Le vendredi sur le jour, après cinq lieuës de voïage, nous nous trouvâmes dans un gros bourg, composé de deux milles maisons assez mal bâties, & dispersées confusément entre des palmiers, qu'ils nomment *Purg*, & qu'ils écrivent *Furg*, où nous descendîmes & déchargeâmes notre bagage, dans un lieu qui nous sembla le plus commode, éloigné des habitations. Nous avions sur nos charges de beaux pigeons, bigarrez de diverses couleurs, & pattez jusqu'aux ongles, que notre *Mariuccia* gardoit dans une cage pour son divertissement. Aussi-tôt que nous étions arrivez en quelque lieu, elle leur donnoit la liberté de sortir, pour aller chercher leur vie par la campagne & s'égarer le long du jour; ce qu'elle faisoit pareillement à une grande quantité de poules, que nous portions avec nous, pour nous en servir aux usages de la table, dans les lieux où nous ne trouvions aucune provision. Tous les soirs, une demie heure avant que de partir, nous n'avions pas peur à faire à les prendre, pour les remettre dans leur cage; parce qu'ils ne se rendoient pas volontiers, & qu'ils fuïoient & voltigeoient ça & là. Pendant ce tems-là, nous & nos serviteurs, prenions notre divertis-

La Prince
cipauté
de Lar
conquisse
par le
Persane

sement à leur donner la chasse ; l'un courroit après ; l'autre tournoit à l'entour ; l'autre tomboit par terre : celui-ci se moquoit ; l'autre crevoit de rire ; c'étoit un plaisir de nous voir. Quand ce fut à charger notre bagage & à partir du *Purg*, aiant repris & rassemblé une partie de notre volaille, le reste se rendit facilement ; il n'y eut que les pigeons de *Mariuccia* qui ne parurent point : & quelque diligence que nous fîmes à les chercher, tant par la campagne, que par le bourg, & malgré toutes les promesses que nous pûmes faire de reconnoître par quelqu'honnête présent ceux qui les auroient vûs & qui nous les rendroient, il nous fut impossible de les trouver ; parce que quelqu'uns de ceux qui avoient passé durant le jour à l'entour de nos tentes, nous les avoient dérobez ; ce qui mit M. Maani en colere, & *Mariuccia* en mauvaise humeur, pleurant la perte de ses pigeons. Il étoit plus d'une heure devant la nuit quand nous nous mîmes en chemin, d'où nous nous égarâmes, ou au moins nous le crûmes, aiant fait environ deux lieuës, ce qui nous obligea de nous mettre à terre, de peur de nous perdre dans ces deserts, attendant que la lune ou le jour fussent levez, pour voir à nous conduire à la faveur de leur lumière, sans danger de nous perdre. Il étoit encor plus d'une heure devant le jour, quand nous reprîmes notre route, d'abord à la clarté de la lune, ensuite à celle du soleil, qui nous conduisit durant cinq lieuës, par des passages difficiles, côtoiant toujours les montagnes sur la main gauche, où il nous falloit tantôt monter, tantôt descendre. Le
 matin,

matin, nous étans engagez dans un lieu fort étroit, notre *Baba Melki*, qui avoit mis pié à terre, pour soulever mon brancart, qui étoit mal conduit & tiré par le chameau, & pour lui faciliter le passage, pensa être écrasé, entre le brancart & le rocher; mais, avec le secours de Dieu, il fut si adroit, qu'il ne reçût aucun mal. Enfin sur le soir nous nous reposâmes sous un bois de palmiers, dans un valon qui est au pié de ces montagnes, & d'un bourg qui est au-devant, nommé *Tascut* ou *Tascivic*. La lune étant levée environ la minuit, nous continuâmes notre marche durant cinq lieues par un beau chemin fort uni, aiant presque toujours cette longue chaîne de montagnes à la main gauche, & une autre un peu éloignée à la droite, jusqu'à un petit village de dix ou de douze maisons, auprès duquel nous nous arrêtâmes environ sur l'heure de midi dans un petit bois de palmiers, pour prendre un peu de repos, sous un grand arbre, d'une certaine espèce que je n'avois jamais vüe, que les Arabes appellent en leur langue *Nebe*, & les Persans *Konar*. Il produit un petit fruit à noiaü, comme nos cerises; mais qui est plutôt meur, dont la couleur tire sur le jaune, mêlé de rouge, & le goût n'est point désagréable. Il a de plus cette propriété, que ses feuilles vertes, ou sèches, étans mises en poudre, blanchissent; & détrempées avec un peu d'eau, font une écume comme le savon, & les Dames de ce pais n'en ont point d'autre pour se laver la tête. Ce que j'éprouvai avec avantage, m'en étant lavé les mains & la face, qui fit que

Descrip
tion de
l'arbre
Konars

M. *Maani* me trouva à son gré. Nous en portons plein un sac avec nous, pour en faire part à l'Italie, parce qu'elle se conserve autant qu'on veut, quoique réduite en poudre. Aiant examiné avec soin son fruit & ses feuilles, je me suis souvenu qu'il y a à Rome, dans cette belle & grande vigne des *Alberins* mes oncles, hors la porte du Pont, deux gros arbres, chargez de plusieurs grandes branches couvertes de feuilles, qui conservent toujours leur verdeur, l'un & l'autre plantez des deux côtez de la fontaine, où l'on se lave, au bout des allées de planes, & à l'entrée de la plus large de la montée, qui conduit à cette belle place, couverte d'un bois sur le sommet, accompagnée de plusieurs petits jets d'eau, qui coulent tout autour, un peu au-dessous du grand étang, renfermé d'espaliers, d'orangers, & ombragé de quatre grands planes. Cét arbre est de la même espèce, comme je le reconnus à son fruit, à ses feuilles, & à d'autres marques; mais il est étranger & inconnu à Rome, aussi ne crois-je pas qu'on en trouve ailleurs de même. Le petit village de *Seid Geuder*, où nous étions logez, est une dépendance du gros bourg de *Tarom*, à qui quelques-uns donnent le nom de ville, parce qu'il est la capitale de plusieurs bourgs d'alentour, quoiqu'elle soit à présent fort ruinée. Nous ne voulûmes pas y aller, pour quelques raisons, jugeant plus à propos de nous arrêter dans cet autre petit village, qui en est éloigné d'une lieue. Nos gens y furent néanmoins, pour faire nos provisions de bouche. Etans retournés le soir, ils me raportèrent qu'ils avoient

avoient ouï dire que les Portugais avoient mis à mort un grand nombre de *Chizilbasci*, & à feu plusieurs places de la Perse sur les côtes de la mer. Les habitans de *Tarom* ne témoignent pas en être beaucoup fachez; parce qu'étans vassaux, & fort affectionnez du défunt Prince de *Lar*, & à présent maltraitez des *Chizilbasci*, ils n'avoient jamais eu d'inclination pour le Roi de Perse, ni pour le bien de son Etat. Cette rupture, qui étoit un commencement de guerre, ouverte entre les Persans & les Portugais, ne me fut pas fort agréable, à cause des obstacles que je prévoïois qu'elle aporterait à notre voïage. Le pais de *Tarom*, avec les autres lieux circonvoisins, est tout couvert de palmiers, sous lesquels, comme dans le reste de la campagne, ils sement du coton en quantité, avec quelq'autres choses. Pour le pain de froment, il ne s'en trouve point que dans les gros bourgs, où il n'y a que les personnes riches qui en mangent. Leur nourriture, & leur entretien ordinaire, n'est que des dates, dont ils font un grand trafic; aussi sont-ils pauvres & misérables pour la plupart. Ce fut là que je commençai à voir, dans les piés des hommes & des femmes, des souliers, ou plutôt des sandales de feuilles de palmes, tissues & entrelassées les unes dans les autres, dont ils font la semelle assez épaisse, le dessus n'étant que deux cordons, tissus des mêmes feuilles, qui leur serrent un peu le pié, & qui se joignent au milieu vers la pointe, qu'ils font passer dans les deux gros orteils, qui tiennent leurs sandales fermes dans leurs

Habits &
chausures de
certains
peuples
de Perse.

piés. Cette sorte de chaussure est en usage parmi tous les villageois, jusqu'à la mer; & j'ai eu la curiosité d'en acheter une paire que je desire porter en Italie. Je fis une autre observation, que l'habit de ces villageois, excepté l'ornement de la tête qu'ils ont rasée, comme tous les Mahométans, & couverte d'un petit turban, ou d'un de leurs petits bonnets pointus, d'une grosse bure, faite de poil de chameau, est entièrement semblable à celui de ces figures de *Cehilminar*, qui me representoient des personnages de basse condition.

Pour reprendre le cours de notre voïage; comme nous étions arrivez un peu tard au gîte le Dimanche septième jour de Novembre, nous ne partîmes point ce jour-là de *Seid Geuder*, à cause que la chaleur commençoit déjà à être si ardente, que quoique nous fussions dans un mois des plus froids de l'année, je me mettois en chemise pour prendre le frais, comme j'avois coutume de faire à *Hispahan* au fort de l'été. Il est vrai que les nuits étoient un peu fraîches, & nous faisoient connoître la saison où nous étions. Nous ne partîmes de ce poste que sur la minuit du lundi, & pendant ce tems-là nous envoïâmes à *Tarom*, pour avoir de la farine d'orge pour nos chameaux, dont on pâitrit de la pâte en boules, qu'on leur donne séparément, à chacun la sienne, avec de la paille & de l'avoine, qui est leur nourriture ordinaire; car ils veulent être bien nourris, & ne se contentent pas d'herbe comme ceux des Arabes. Nous fîmes encor venir quelque'autres provisions, qui nous pouvoient man-

quer

quer dans le voïage, avec quoi nous traversâmes une grande plaine d'une extrémité à l'autre; & après avoir passé une petite rivière, dont l'eau est salée, qui coupe le chemin, & qu'ils nomment pour cette raison *Absciur*; c'est-à-dire, l'eau salée, nous arrivâmes le mardi suivant, deux ou trois heures avant midi, sous des arbres d'une petite bourgade de dix ou de quinze maisons, nommée *Pelengon*; c'est-à-dire, les Panthères, ou les Pards; je ne sai si ce n'est point parce qu'on y voit de ces animaux. Outre le *Giez*, que j'avois vû souvent en d'autres lieux, je remarquai entre ces Arbres une certaine plante, que je ne connois point, qu'ils nomment *Charg*, qui est un arbrisseau qui vient fort haut, & qui, dès la racine, jette en rond plusieurs petites branches, ou plutôt des rejettons d'herbes, qui sont tous couverts de feuilles, grandes, grosses, en figure ovale, cotonées, & pleines d'un lait, comme l'est toute la plante, qui a une qualité si maligne, au raport des gens du païs, que si un homme s'en froit les yeux, il deviendrait aveugle. Ces feuilles sont disposées deux à deux, l'une répondant à l'autre, en telle quantité, que toute la branche en est garnie jusqu'à la pointe, en quaré & à quatre faces. Sur la pointe de ces petits rameaux, il se forme un beau bouquet de fleurs de couleur blanche, cendrée par dehors, & d'un rouge violet par dedans, que nous apellons à Rome, colombin, qui crée la vûe. Cét arbrisseau ne produit aucun fruit bon à manger. Je pense cependant que ce soit une plante médicinale,

Arbre
ven-
meux.

Les Per-
ses usent
de pa-
vots au
manger.

puis que les gens du païs se servent des feuil-
les, qu'ils apliquent pour guérir les contu-
sions & les douleurs d'un coup, ou d'une
chute. Ils mangent aussi une certaine graine,
qui naît au milieu de la fleur, qui est peut-
être sa semence, & en usent au lieu de pa-
vots, qu'ils se sont acoûtumez depuis quel-
que-tems, comme la plüpart des Persans,
à manger tous les jours en telle quantité,
qu'il y a de quoi s'étonner comment ils n'en
meurent point, m'étant laissé dire que tel
en prend par jour aussi gros qu'une noix.
Ils sont dans cette opinion, que le pavot est
bon pour la santé; sur-tout qu'il décharge
l'esprit de l'homme de tous ses ennuis, &
lui fait perdre le souvenir de tous les soins
qui lui peuvent causer quelque chagrin;
comme en éfet, dès lors qu'il leur est mon-
té dans la tête, il les rend endormis, pe-
sans & demi étourdis. Au reste, ils y sont
tellement acoûtumez, qu'ils ne sauroient
s'en passer; & s'ils manquoient un seul
jour d'en prendre, ils croiroient être morts.
Quelques-uns, qui veulent s'en distraire,
n'en peuvent venir à bout, qu'en bûvant
beaucoup de vin, ou quelqu'autre liqueur
qui les enivre, encor y trouvent-t'ils une
difficulté presque insurmontable. Nous
trouvâmes dans le bourg de *Gelengon*, un
Rabdari, ou garde des chemins, capitaine
d'une compagnie, qui avoit son rendez-
vous dans une autre place, deux lieües au-
delà, qui visita nos hardes; mais d'une ma-
nière si obligeante, qu'il ne voulut pas
ouvrir nos caiffes, ni développer nos pa-
quets, & se contenta d'un petit droit qui
lui étoit dû, consistant en quatre *Abbasci*,
qui

qui valent quatre testons Romains; moien-
nant cela il nous permit le passage, & mê-
me nous donna un homme pour nous es-
corter durant quelque-tems, & nous mon-
trer le chemin. Ce qui témoigne combien
les gabelles qu'on exige dans la Perse sont
douces & légères; encor ceux qui les re-
çoivent sont-ils obligez de tenir les che-
mins libres de voleurs; & s'il se perd ou se
dérobe quelque chose, de la trouver, ou
de la paier de leurs deniers, comme je vous
l'ai marqué une autrefois. Il étoit plus de
deux heures de nuit quand nous poursui-
vîmes notre marche, où nous fîmes deux
lieuës jusqu'au bureau des *Rabdaris*; & par-
ce que nous nous engagions dans un che-
min difficile & facheux entre des monta-
gnes, sans lumière pour nous conduire, la
lune ne paroissant pas encor, nous aimâ-
mes mieux nous arrêter à l'entrée de ces
détroits, dans un lieu qu'on apelle *Der
tenghi cebar rud*, qui veut dire, Porte
étroite des quatre Fleuves; parce que qua-
tre gros torrens, qui décendent de divers
endroits des montagnes, viennent s'y joir-
dre en tems de pluie. Quand nous y passâ-
mes, il n'y avoit qu'un petit ruisseau qui
court toujours. Ce nom *Der Teng*, ou

Détroits
des mon-
tagnes,
se nom-
ment
Portes.

Porte étroite, est assez commun dans la
Perse, à d'autres semblables pas ou détroits
des montagnes. J'en vis un entr'autres,
sur les confins de la Perse, dans le grand
chemin de *Bagdad*, qui avoit un même
nom, conformément à la façon de parler
des Latins, qui dans un même sens ont im-
posé ces noms si célèbres aux portes *Cas-
piennes*, aux portes du *Caucase*, de la Ci-

licie, & à tant d'autres lieux. Nous avions encor plus de deux heures de soleil, quand nous entrâmes par cette porte étroite dans le canal d'un de ces quatre torrens, que nous eûmes toujours à la droite, jusqu'à un petit ruisseau d'eau salée, que nous trouvâmes le long de ce torrent, & entre les mêmes montagnes, avec quantité de plantes, qui ont les feuilles longues & étroites, & qui portent leur fruit ou leur semence dans une longue gouffe, presque comme celle de la casse, sinon qu'elle n'est pas si grosse. Les gens du lieu tiennent que cette plante est venimeuse, & ils la nomment en Persan *Char Zabré*, le poison des ânes, qui pourroit bien être l'*Oléandre*, assez fréquent en nos quartiers. Mais comme je n'entens rien en cet art, je n'en puis rien juger, non plus que de plusieurs autres herbes & arbrisseaux, que je vis sans les connoître. Enfin après avoir fait seulement deux lieuës, le soleil étant presque sur le point de midi, la chaleur qui étoit excessive, & qui nous empêchoit de marcher, nous obligea de nous reposer dans un lieu où les voyageurs ont coûtume de s'arrêter, à l'ombre d'un grand arbre de *Ghiez*, qu'ils apellent le *Ghiez* de *Mir Azard*; parce qu'un certain *Mir Azard*, voleur insigne, y fut tué. Une heure devant la nuit, nous reprîmes notre marche, & marchâmes toute la nuit, par de mauvais chemins & par des passages difficiles, toujours entre des montagnes, & dans le canal d'un torrent. Le jeudi à une heure de soleil, & un peu plus, aiant avancé de quatre lieuës, nous fîmes alte à côté d'un étang,

étang, environné d'une levée de terre, où ceux du pais réservent l'eau qui en sort, & qui se communique ensuite à ceux de dehors, jusqu'à un bourg, qui en est assez éloigné, & qui s'appelle *Guhré*, où je remarquai un autre arbre tout épineux, qui n'apporte aucun fruit; mais seulement des feuilles, que les bêtes mangent, nommé par les habitans du lieu, *Kahur*. Je le pris pour l'arbre de l'*Achacie*, que j'avois vû dans l'Arabie-pétrée, qui jette la gomme Arabique; quoique celui de l'Arabie, quand je le vis, avoit les feuilles beaucoup plus petites, & peut-être à cause de la saison, qui les demandoit de la sorte. Les Persans ne sont nullement curieux de ramasser la gomme du *Kahur*, peut-être à cause qu'ils n'y prennent pas garde, & qu'ils en ignorent l'usage. Au commencement de la nuit, nous recommençâmes à marcher, & aiant fait trois lieuës, ou quatre au plus, dans un chemin aisé & nullement ennuyeux entre des montagnes: le vendredi, deux heures avant le jour, nous nous arrêtâmes sous un arbre près d'une eau salée, n'y en aiant point d'autre bonne à boire, dans un lieu nommé *Curi hazirgon*, qui signifie la sépulture du marchand; peut-être parce qu'un marchand mourut là & y fut inhumé. Un peu après le soleil couché, nous remontâmes sur nos chameaux; & après quatre lieuës, ou environ, de voiage, par un chemin qui n'étoit pas si mauvais, mais qui étoit néanmoins un peu facheux, à travers des montagnes, nous nous reposâmes le samedi, qui est le jour du repos, environ deux heures devant le jour, dans un bois de palmiers qui est à côté, où il y a

Q 6

quel-

quelques cabanes, dans lesquelles quelques personnes viennent se retirer au tems des fruits pour les recueillir, qui doivent être les maîtres du lieu; mais lorsque nous y passâmes, il n'y avoit personne; & pour l'ordinaire le lieu est desert. Nous y rencontrâmes un puits d'eau douce. Ce lieu se nomme *Ser zebi rizevon*, où nos chameaux étans allez paître, le matin ne les voïans plus, nous crûmes, comme une chose certaine, qu'ils avoient suivi le chemin des voleurs: mais quelqu'uns de nos gens armez, aïans suivi leurs traces, les trouvèrent qui passoient dans une campagne bien éloignée de notre poste, où ils les ramenèrent frais & dispos. Au coucher du soleil, nous nous levâmes de là, aïant regalé & satisfait pleinement quelqu'autres *Rabdaris*, qui y font leur résidence. Le Dimanche suivant aïans fait quatre lieues, par un chemin beaucoup moins ennuieux que le précédent, quoiqu'il ne fut pas bien bon, nous mîmes pié à terre une heure devant le jour dans un autre lieu, où les *Rabdaris*, qui étoient de la bande de ceux que nous avions rencontré le jour d'aparavant, avoient leur retraite. Nous leur présentâmes un papier, signé de la main de leurs compagnons, par le moïen duquel nous n'eûmes rien à démêler avec eux. Et parce que ce lieu, qui porte le nom de *Tasctek*, n'étoit habité que des *Rabdaris*, & qu'il n'y avoit ni provision ni commodité pour nous loger, nous avançâmes de deux lieues, dans un chemin plat & uni, voïant toujours les montagnes voisines à nos deux côtes; & après avoir fait en tout environ six lieues

lieuës le matin, trois heures après le jour, nous trouvâmes un lieu commode pour nous reposer à notre aise, sur le canal d'une eau courante, douce & bonne à boire, qu'ils nomment *Abi Dunger*, la dernière place, & comme la fin de la Principauté de *Lar*, & le commencement du país qui appartenoit au Roi d'*Ormuz*, quand il étoit le maître de son Roïaume, dans la terre-ferme de la Perse & de l'Arabie. Le soleil commençant à s'abaïffer, nous nous mîmes en campagne, & un peu au-delà nous arrivâmes de nuit à une petite rivière salée, que les villageois du país nomment en leur langage *Rudsciud*, le fleuve ou le ruisseau salé, qu'il nous falloit passer nécessairement. Mais aïans perdu le chemin, nous fûmes en peine; nous perdîmes même beaucoup de tems, avant que de pouvoir trouver le gué, & beaucoup davantage à nous remettre dans le chemin après avoir traversé l'eau. L'aïant enfin trouvé, nous le suivîmes jusqu'au premier bourg que nous rencontrâmes nommé *Ciuciululion*, où nous fîmes notre entrée un lundi quinziesme jour de Novembre; & les Mahométans du país, le premier de leur mois *Muharrem*, & par conséquent du nouvel en lunaire, qui fait mille & trente-un de leur égire, aïant fait environ cinq lieuës de droit chemin; mais beaucoup davantage, par les détours que nous fûmes contrains de prendre dans les ténèbres de la nuit, & par des lieux extrêmement difficiles & ennuyeux, pour nous mettre dans le droit chemin. Ce bourg est de quarante maisons, & un peu davantage, écartées l'une de l'autre, dans un grand bois

Rivière
salée.

bois planté de palmes, & de certains autres arbres, qui ne produisent aucun fruit à manger; mais qui portent seulement des feuilles, semblables à celles des olives, dont le bourg a pris son nom. C'est la première place de la Province, nommée *Moghostan*; c'est-à-dire, le bois des palmiers, à cause de la grande quantité de ces arbres qui croissent en cette contrée. *Diodore* fait mention d'une autre terre dans l'Arabie-heureuse, qui anciennement avoit le même nom, pour la même raison, & qui est voisine de l'embouchure du Golfe Arabe, & différente du *Moghostan* de la Perse, qui commençant à l'endroit où nous sommes à présent, s'étend plus bas vers le levant au midi sur les poites du Golfe Persique, où il fait une chaleur si ardente, que quoique nous soions dans le mois de Novembre, je dors la nuit en pleine campagne à découvert, sans pavillon, la tête nue & en chemise, sans en recevoir aucune incommodité, non plus que si j'étois dans une chambre, & bien souvent je me sens tout mouillé de sueur dans mon lit. J'ai vu de petits garçons, des plus pauvres, tous nus, n'ayant qu'un petit linge qui couvroit leurs parties nobles. Les autres, qui sont plus à leur aise, sont vêtus, mais fort légèrement; & toutes les femmes, en général, ne portent sur leur corps qu'une simple chemise, de couleur turquine obscure, qui ne leur va que jusqu'à la ceinture; les manches étroites & courtes, qui ne leur couvrent que la moitié du bras: & de la ceinture en bas, elles s'envelopent d'un grand drap fin & délié, fait de coton ou de soie, chamarré

Ardeurs
du Mo-
gosthan.

Habits
des fem-
mes du
païs.

rè de diverses couleurs, qui leur va jus-
 qu'aux piés de sa largeur, & qui de sa lon-
 gueur leur fait un ou deux tours à l'entour
 du corps, n'est pas moins ample qu'un co-
 tillon. Ces femmes n'ont dans les piés que
 des sandales de feuilles de palmes, sans au-
 tre chaussure. La garniture de leur tête est
 un autre drap, d'une même étoffe & d'une
 couleur pareille à celle de leur habit, si ce
 n'est qu'il est plus petit, qui leur descend
 quelquefois jusques sur les épaules, cache
 une partie de la chemise par le derrière,
 & est abatu sur le devant de leur visage, à
 l'usage des Persanes. Pour le reste, elles por-
 tent quantité de bracelets aux bras, depuis
 les mains jusqu'aux coudes, qui ne sont
 point couverts des manches de la chemise;
 & même aux jambes, lesquels sont de di-
 vers métaux, selon les facultez d'une cha-
 cune. Les uns sont de pailles, qui semblent
 être d'or; les autres d'ambre, de cristal,
 & de semblables matières, façonnez en
 petits boutons, ronds, plats & à faces. Et
 toutes, tant les pauvres, que les riches,
 portent au nez, non pas des anneaux, com-
 me les Arabes, qui en ont de si grands,
 qu'on les prendroit pour des buffes, ni de
 petits fort propres, & à côté, comme les
 Persanes; mais une plaque d'or toute sim-
 ple, ou émaillée, & enrichie de pierres pré-
 cieuses, arachée par un petit trou du nez,
 pendante un peu sur les côtez, taillée à
 quatre faces, & un peu large en forme de
 moustache, ou de la figure que les Mathé-
 maticiens nomment Rhombe, étroite, &
 un peu moins longue que n'est leur nez.
 Toutes les personnes y sont bazanées, par
 les

les ardeurs du soleil, auquel elles sont incessamment exposées, quoique d'ailleurs elles aient les traits du visage bien faits & bien proportionnez. J'entendis un matin les coups de canon, qu'on tiroit de la citadelle d'*Ormuz*, que nos gens avoient entendu dès le jour auparavant, près de l'eau de *Bungher*, où nous étions logez. Je sentis une joie particulière au bruit de l'artillerie, que je n'avois pas ouï il y avoit plus de sept ans, depuis que je partis d'Alexandrie d'Egypte, encor étoit-ce en terre de Chrétiens. Nous aprîmes dans ce bourg, que le Port, nommé *Benderi de Ser*, ou le Port de deux Caps, où nous voulions nous embarquer secretement, parce qu'il est plus voisin d'*Ormuz*, moins fréquenté des caravanes, & qui pour cette raison n'étoit point gardé des soldats Persans, avoit été brûlé par les Portugais, qui avoient mis le feu aux maisons, après les avoir pillées, tué les naturels du pais, qui firent résistance, mis les autres en fuite, brûlé pareillement quelques barques, & emmené les autres à *Ormuz*. De manière que toute l'espérance que nous avions de nous embarquer en ce Port, pour passer à *Ormuz*, nous fut ôtée; & d'autant plus, qu'on avoit publié une défense très-rigoureuse, de la part du Roi & du Chan, de ne laisser passer aucune barque, allant ou venant; & que les Persans mêmes à cet éfet avoient tiré toutes les barques de l'eau sur la terre, & posé des gardes tout le long de la côte, dans les lieux où les vaisseaux d'*Ormuz* avoient coutume d'aborder, pour les empêcher de s'approcher de terre. On nous ajoûta que ces

Passages d'*Ormuz* fermés.

mêmes

mêmes gardes avoient tué quelques Persans qui venoient d'*Ormuz*, pour avoir leurs dépouilles, sous prétexte qu'ils avoient violé les défenses du Roi, quoiqu'ils passassent du côté des ennemis vers eux. Ces nouvelles nous firent résoudre de rester à *Ciu-ciululion*, sans passer outre, en attendant quelqu'ocasion de pouvoir nous mettre sur l'eau sans être aperçus. Le Chef du bourg nous dit, qu'il y avoit des barques qui venoient de tems en tems d'*Ormuz*, sur les côtes de Perse, en certains lieux qui n'étoient point gardez, pour venir chercher de l'herbe pour leurs chameaux, & du foin pour leurs chevaux, n'en pouvans avoir d'ailleurs, & qu'il ne voïoit point d'autre remède à nos maux pour le present, que de nous jeter dans une de ces barques. Aiant donc consulté tous ensemble sur ce qu'il nous falloit faire, & nous lui aiant promis une honnête present, s'il vouloit nous assister en ce passage, il envoya deux hommes sur la côte; l'un, qui étoit son frère; & l'autre, son compagnon, avec ordre d'attendre quelques jours s'ils ne verroient point arriver quelque barque d'*Ormuz*; parce que les villageois des rivières de Perse, nonobstant les défenses du Roi, entretenoient une continuelle correspondance avec les *Ormuziens*, pour leurs intérêts particuliers, ne vivans que du trafic qu'ils faisoient avec eux, de l'argent qu'ils recevoient des marchandises qu'ils envoïoient vendre à *Ormuz*. Et qu'au cas qu'il en arrivât une, ils traitassent avec le maître pour nous passer, nous recevant dans sa barque en quelque lieu secret, où même

dans

dans un autre, avec le consentement des gardes, en les gagnant par presens. Et qu'au cas que la chose pût réussir, un d'eux demeurât avec la barque sur la côte, & l'autre vint nous avertir & nous conduire où il seroit besoin. Ces deux hommes partirent de nuit, le mardi seizième jour de Novembre, & nous demeurâmes à *Ciuculion*, attendant une occasion favorable de passer la mer; & pour quelques raisons, nous ne renvoïâmes point nos chameaux. Nous n'eussions pas manqué d'en trouver dans un besoin; mais nous les retinmes avec nous, pour les avoir tous prêts dans les occasions.

Nous étions cependant plus contents & satisfaits que jamais; parce que M. *Maani* se trouva grosse dans le voïage de *Sciraz*, ce que nous avions si ardemment désiré, depuis cinq ans que nous étions ensemble; de sorte que la joie qu'elle me donna, quand elle sentit remuer l'enfant dans son ventre, & l'espérance que j'avois d'arriver dans mon pays à la fin de mes voïages, faisoient l'accomplissement de mes desirs. Nous nagions dans une mer d'allégresse, passions le tems à rire & à nous divertir, dans toute la réjouissance du monde, lorsque notre joie se changea de telle sorte en amertume, tant est grande l'inconstance des affaires du monde, que ce bourg qui l'avoit vû presque naître & augmenter, la vit finir peu-à-peu. Les hommes, que nous avions envoïez sur les côtes de la mer, retournèrent le dix-neuvième jour de Novembre assez tard, qui nous raportèrent, qu'après avoir attendu long-tems, ils n'avoient vû qu'une pe-

tite

tite barque, qui aiant calé la voile pour amarer, la leva incontinent qu'elle les eût aperçûs, & tourna la poupe du côté de terre, sans vouloir s'approcher davantage, quoiqu'ils lui donnassent toute sorte d'assurance qu'ils étoient amis. A cause, disoient-ils, comme ils l'avoient oüi dire, que peu de jours auparavant, une autre barque venant à bord de terre, les soldats Persans, qui étoient en garde près de *Dusser*, l'appellèrent, feignans d'être personnes amies, qui vouloient passer à *Ormuz*. Mais la barque étant à terre, ils la prirent, tuèrent deux de ses hommes, & firent les autres prisonniers. Ce qui leur faisoit croire que les barques d'*Ormuz* ne s'hazarderoient plus à de semblables dangers & ne viendroient point à terre, de peur de ces surprises; qu'il n'y avoit aucune apparence de se fier aux soldats, qui étoient commis à la garde des côtes, & ainsi qu'il étoit nécessaire de chercher quelque autre expédient. Le lendemain matin, aiant résolu ce que nous avions à faire, je dépêchai *Ghulamali* courier d'*Ormuz*, qui étoit venu en notre compagnie depuis *Hispahan*, avec une lettre de ma part au Supérieur des Peres Carmes-Déchaussez d'*Ormuz*, & une autre des Peres d'*Hispahan* qu'ils m'avoient donnée, afin qu'ils m'envoïassent une barque, avec escorte pour passer en sûreté. Je donnai pareillement ordre à ce *Ghulamali* d'aller seul à *Ormuz*, par un autre passage, éloigné de deux journées de notre poste, mais plus en arrière, d'où il n'y a qu'un trajet d'eau à passer, pour arriver dans l'île de *Kesem*, où la guerre se fai-

Perfidie
des sol-
dats Per-
sans,

faisoit alors par les Persans, qui avoient mis le siège devant le fort, que les Portugais avoient bâti sur des puits d'eau douce, pour s'en assurer en faveur de ceux d'*Ormuz*. Je lui recommandai outre cela de passer de ce Port dans l'Isle de *Kesem*, avec les soldats de l'armée Persane. Ce qui lui seroit facile; parce qu'il étoit Mahométan comme eux; qu'il parloit la même langue; & qu'étant arrivé dans l'Isle de *Kesem*, il entrât secrettement dans le fort, qui étoit assiégé, d'où les Portugais le feroient porter facilement dans celle d'*Ormuz*, par les barques qui alloient & venoient incessamment, pour conduire des vivres & du secours nécessaire à la conservation de la place. Et que s'il rencontroit dans *Kesem* *Ruy Freira*, Capitaine Major des Portugais, il lui présentât ma lettre, que j'adressois aux Peres Déchauffez, sans être cachetée, à dessein qu'il la lût; parce que, sans perdre davantage de tems à passer & repasser le trajet d'*Ormuz*, il pourroit lui-même dépêcher une barque, pour me prendre avec mes gens sur le Port. Je l'avertis encor de se rendre au Port, que je lui avois enseigné, en marchant toujours le long des côtes, afin que s'il apercevoit quelque barque des Portugais, ou de leurs vaisseaux du pais, il tâchât de la faire aborder, pour se mettre dedans & avancer son voiage. Et qu'en ayant trouvé une à *Ormuz* ou à *Kesem*, il la fit descendre à la côte de *Ciuclulion*, où elle se tiendroit à l'ancre, ou à bord, tandis qu'il viendroit m'avertir dans ce bourg, où je l'attendrois, sans en partir, jusqu'à son retour. J'envoiai donc cét ex-

près,

près, avec ces ordres, ces dépêches, & quelque instructions particulières, que je donnois aux Peres, des moïens qu'ils devoient tenir pour mon embarquement, du lieu précis où ils devoient me trouver, quelle sorte de vaisseau ils devoient envoyer, du nombre des personnes qui étoient en ma compagnie, des charges que nous avions, & du cheval Dervisc de M. *Maani*, qui étoit ce que je desirois particulièrement emmener avec moi. Le 24. Novembre, qui étoit le jour consacré à la mort de *Husseïn* parmi les Mahométans, qui est célébré en Perse, avec les solemnitez que je vous ai exposées, & par les Mahométans d'*Ormuz*, avec toute la pompe & magnificence de guerre qu'il est possible, mais dont on ne fait aucune fête dans une petite bourgade champêtre, où nous étions campez; un homme, qui étoit allé par mon ordre avec *Ghulamali*, retourna à *Ciuciulion*, & me rapporta de sa part, qu'il n'avoit pû aller au Port que je lui avois assigné, d'où l'on passe dans l'Isle de *Kesem*, parce qu'il avoit ouï dire par les chemins, qu'il n'y avoit aucun passage, comme je lui avois fait entendre; ou plutôt, à ce que je crois, qu'ayant eu peur, il ne s'étoit peut-être pas soucié d'y aller; & qu'après avoir attendu inutilement durant trois jours entiers, s'il ne verroit point quelque barque sur les rivages de *Scechierri*, ou *Cechierri*, voisins de *Ciuciuculion*, il s'étoit rendu au Port de *Combrù*, comme les Portugais le nommoient, & qui s'appelle *Abbassi*, depuis que le Roi Abbas, à présent régnant, le leur a ôté, où il avoit trouvé une barque d'*Ormuz* sur terre hors de l'eau, comme toutes les autres,

à cau-

Diligence de l'Auteur, pour passer à Ormuz, inutile.

à cause de la défense du passage que le Roi avoit fait publier; que néanmoins il avoit conféré avec le Patron du vaisseau, pour nous venir prendre secrettement sur la rivière de *Scechierri*, lequel étoit demeuré d'accord du prix, dont il avoit déjà touché une partie, qu'il étoit resté pour disposer ce qui étoit nécessaire, particulièrement pour jeter la barque dans l'eau, en quoi il étoit à propos d'user d'une grande précaution; & que lors qu'il seroit tems, il se rendroit avec la barque au lieu indiqué, & cependant que je me tinsse toujours prêt. Je renvoiai promptement cet homme d'avis à la côte, pour attendre que la barque fut équipée & en état de voguer, qui pourroit cependant se tenir avec sûreté en haute mer; parce que les vaisseaux Persans n'osoient pas démarer, n'y aller à bord, par la crainte des Portugais, tandis que lui, ou *Ghulamali*, viendroit nous appeler, ne jugeant pas à propos de descendre sur le rivage, avant que la barque fut prête; parce que si le tems de son arrivée étoit incertain, pour la circonspection secrète qu'il falloit apporter à se mettre sur l'eau, ou si par hazard nous étions obligez d'attendre quelque tems, il étoit plus à propos de nous tenir encor à *Ciueiululion*, où nous trouvions de quoi vivre, sans danger de nous rendre suspects aux Persans, s'ils arrivoient à nous voir dans ce lieu écarté des Ports, que de nous commettre dans un lieu desert, & dans un tems défendu, sur les bords de la mer, où nous pourrions donner de la jalousie, & recevoir un grand déplaisir des gens de guerre, s'ils nous y

Perplé-
xité de
son es-
prit,
dans les
dangers
de son
passage.

ren-

rencontroient. Conformément à ces conseils, je renvoiai la même personne le jour suivant, qui fut le samedi, avec ordre d'exécuter ponctuellement tout ce qui étoit porté par sa commission. Le lundi matin, assez tard, nous vîmes notre homme de retour, qui nous rapporta, qu'après avoir attendu deux nuits *Ghulamali*, qui lui avoit promis de revenir le lendemain, il n'avoit vû ni *Ghulamali*, ni sa barque, ce qui le faisoit douter qu'il ne lui fut survenu quelque empêchement. Je pensai mourir ce jour-là d'une cruelle douleur de ventre & d'horribles tranchées, causées, à ce que je crois, par des dates sèches & du biscuit, que j'avois mangé le jour auparavant à ma collation avec grand apêti, qui m'avoient resserré. Je passai tout le jour dans ces douleurs, dont je fus soulagé la nuit suivante, par une potion que M. *Maa-* me fit prendre, qui ne se commet jamais dans un voiage de cette nature, sans être pourvûë abondamment de toutes les choses nécessaires, non - seulement de vivres, mais encor de médicamens. Cette potion étoit composée de la semence d'une herbe, que je ne connois point, & que les Arabes appellent en leur langue, *Semet el Berie*, qui, pour la conformité du nom, pourroit bien être le *Sesame* sauvage; de manière que par le moien de ce breuvage, pris tout chaud, & par d'autres remedes, comme des linges chauds qu'elle m'apliqua, & dont elle me frota le mieux qu'elle pût, après une grande évacuation, accompagnée de douleurs & de tranchées pressantes, mon mal cessa, & je me trouvai sain & dispos

dispos comme auparavant. Cependant *Ghulamali* ne comparoissant point après le jour assigné, je commençai avec raison à douter de plusieurs choses, & premièrement de sa fidélité; non - seulement parce que c'étoit un Mahométan, mais parce qu'il m'avoit joué plusieurs tours, comme lorsqu'il me découvrit pour un François à *Sciraz* au maître de notre logis, & récemment au *Reys* ou Chef de *Ciuciuculion*, à qui il envoia dire quelques paroles qui ne me plaisoient pas beaucoup, & semblables actions, qui me donnèrent à connoître qu'il n'agréoit pas beaucoup notre voiage d'*Ormuz*; outre que Madame Maani l'avoit blâmé en diverses rencontres de ces façons de faire, autant infidèles, qu'elles étoient indiscrettes. Secondement, quand il n'auroit point manqué de fidélité, il étoit à croire qu'il étoit dans l'impuissance de nous rendre ce service: je veux dire, que ce qu'il avoit entrepris de mettre la barque dans l'eau ne lui avoit pas réussi; qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de passer dans l'Isle de *Kesem*; qu'il avoit peut-être été pris sur les chemins en qualité de courier; qu'outre mes lettres, il portoit plusieurs paquets des Peres d'*Hispahan*, & de quelqu'autres; que les miennes auroient été vûës, dont la lecture auroit fait voir le lieu où j'étois, & le dessein que j'avois de passer à *Ormuz*; ce qui pouvoit apporter autant de soupçon aux Perses, dans un tems de trouble, qu'à nous de peine & de dommage: que si *Ghulamali* étoit passé, par un bonheur pour lui, dans *Hormuz*; par une disgrâce pour nous, & par la fortune

tune de mer, il n'auroit pû me faire conduire un vaisseau; & même que s'il m'en avoit adressé quelqu'un, le Reys du bourg où nous étions, étant bien informé, & peut-être prévenu de quelque mauvaise pensée de ma personne par *Ghulamali*, ne me permettroit pas de nous embarquer, comme déjà je m'étois laissé dire. D'un autre côté, aiant appris que les affaires de la guerre s'échauffoient tous les jours, sans nulle espérance de paix; qu'une nouvelle armée de Persans descendoit vers la mer, dont nous voions tous les jours passer des troupes par le lieu de notre demeure, que le *Sceheriari* devoit venir bien-tôt en personne; c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur souverain de tout le *Moghostan*, qui dépend néanmoins du Chan de *Sciraz*, de qui il n'étoit pas à propos que je fusse vû dans ce lieu suspect, où je donnois déjà de l'inquiétude au Reys du bourg: outre que je ne pouvois retenir plus long-tems nos voituriers, sans qui nous étions pris & arrêtrés au collet, à la discrétion du Reys, qui étoit le seul qui nous en pouvoit faire trouver d'autres. Ces considérations, & quelques autres, que j'ometts à dessein, pour être court, me firent résoudre à ne rester pas davantage à *Ciuciululion*, & à me retirer dans un lieu où je pusse demeurer en sûreté, au cas que les passages fussent fermés. J'avois été averti que la caravane de la soie des Anglois avoit passé deux jours auparavant par un bourg voisin, & qu'on avoit vû quelqu'un de leurs gens sur le port de *Combru*, avec *Jacob* leur interprète, qui avoit été aussi le mien durant quel-

Il se re-
tire au-
près des
Anglois.

que-tems; & que tous enfin s'étoient retirés dans la forteresse de *Mina*, qui est la capitale du *Mogostan*, éloignée de deux journées de notre poste, attendant la venue de leurs vaisseaux, & appréhendans de commettre leur soie en des lieux dangereux près de la côte, où les Portugais auroient pû descendre à terre, pour la piller ou brûler. Je me suis résolu donc d'aller avec eux, qui étoient tous de mes amis, dans le dessein de passer à *Ormuz* par leur moyen, ou dans une autre terre dépendante des Portugais, si la chose se pouvoit faire, n'y aiant personne qui nous pût rendre ce service si facilement qu'eux, par rapport à la faveur du Roi en laquelle ils étoient, où la mer nous étoit entièrement fermée, de vivre sans danger en leur compagnie, où je pouvois facilement demeurer caché, & passer pour un de la nation, à la vûe de ceux qui ne me connoissoient point. Et quand même ils m'auroient reconnu, j'étois en sûreté chez eux, & à couvert des soupçons que j'eusse pû faire naître ailleurs dans l'esprit des Persans, & du danger où je me fusse exposé; parce que les Anglois étoient pour le Persan dans cette guerre, que le Roi mettoit toutes les espérances de la victoire dans leurs navires. Le principal motif, qui me porta à cette résolution malheureuse pour moi, furent les persuasions & les instantes prières de Madame *Maani*, qui étant en cela, comme pressée par son mauvais destin, & qui aiant ouï dire qu'il y avoit à *Mina* toute sorte de fruits en abondance, particulièrement des aigres, dont elle avoit autant de desir que

de

de besoin d'en manger, pour les dégoûts de l'apêti que sa grosseſſe lui cauſoit. Elle me preſſa avec tant d'instance, qu'outre les raisons que je vous ai expoſées, je voulus lui obéir en cela, & condécendre à ſes volontez. Nous ne ſavions pas alors ce qui nous étoit le plus important, à cauſe que l'air de *Mina* eſt ſi mauvais, que preſque tous les étrangers qui y vont, & notamment en certaines ſaiſons de l'année, y perdent la vie, ou au moins y ſont ataquez d'une maladie mortelle. Nous qui ignorions ce mal, &, comme je penſe, deſtinez du Ciel à en faire l'expérience à nos dépens; la réſolution étant priſe, partîmes gaiement de *Ciuciululion* le mécredi, premier jour de Décembre, un peu avant la nuit, & prîmes notre chemin en bas vers *Mina*, laiſſant ordre au *Reys* du bourg, ſi Ghulamali venoit, de lui dire de notre part, qu'il allât hardiment, ſ'il pouvoit, à *Oymuz*, ou en quelque autre lieu qu'il lui plairoit, ſans nous attendre, parce que nous allions à *Mina*. Aiant fait environ cinq lieuës, & traversé de nuit une petite rivière, ou torrent, nous nous repoſâmes le jeudi dans un village de cabanes, bâties entre des palmiers, nommé *Duzrach*, où nous arrivâmes le matin deux ou trois heures avant le jour, & en partîmes le ſoir une heure avant la nuit; & enfin, après avoir fait quatre lieuës de chemin, nous nous vîmes le vendredi, troiſième jour de Décembre, au pié de la petite fortereſſe de *Mina*, qui eſt de peu de conſidération, bâtie ſur des collines, au pié deſquelles eſt un village de cabanes, faites comme les

Son ar
rivée à
Mina.

autres, & séparées les unes des autres entre des palmiers, où nous déchargeâmes nos chameaux, & prîmes un peu de repos & de sommeil sous le couvert des arbres, attendant que le soleil fut levé, pour découvrir le lieu où les Anglois étoient logez.

Le jour étant venu, nous apprîmes que ces Messieurs avoient leur logement dans une grande maison voisine, accompagnée d'un jardin, qui est le Palais, ou, pour parler de la sorte, le Prétoire du Chan de *Sciraz*, où nous envoiâmes demander leur interprète *Jacob*, qui fit entendre à ces Messieurs notre arrivée & le sujet de notre voyage. A cette nouvelle, ils dépêchèrent promptement M. *Robert Gifford*, Gentilhomme Catholique, & mon ancien ami, qui me fit ses civilités au nom de tous, & entr'autres de leur Résident *Edouard Monoz*, qui étant un peu indisposé, n'y pût venir lui-même en personne. Je leur rendis la visite dans leur maison, où ils m'offrirent tous leur service & leur faveur avec beaucoup de témoignage d'affection, & particulièrement leur Résident ou Capitaine: mais pour ce qui étoit de passer à *Ormuz*, ou dans quelqu'autre de l'obéissance des Portugais, ils me dirent qu'il leur étoit impossible pour le présent; parce que les Persans ne laissoient pas sortir un oiseau, & beaucoup moins une barque. Que la guerre s'alloit faire vivement, non-seulement dans l'Île de *Kesem*, où il y avoit ordre du Roi de demeurer plutôt deux ans entiers devant la citadelle des Portugais, que de ne la pas emporter: mais encor dans celle d'*Ormuz*; & qu'à cet éfet il y avoit
une

une puissante armée en campagne, qui marchoit vers la mer, attendant la venue des vaisseaux Anglois, dont le Persan par violence avoit voulu se servir dans cette guerre; ce qu'ils n'avoient pû lui refuser, parce qu'autrement il les eut empêché d'embarquer leur soie; & qu'au contraire, en le servant dans cette occasion, il avoit ordonné qu'on leur fournit des vivres, toutes les munitions nécessaires, & qu'on les récompensât des pertes qu'ils pourroient faire dans cette guerre, & de tous les dommages & intérêts, que le retardement de leur voiage & du transport de leur soie leur causeroit, si par hazard la guerre les empêchoit de pouvoir arriver cette année en Angleterre, à condition que leurs vaisseaux, ou au moins une partie, ne partiroient point de Perse, & se tiendroient toujours prêts à courir sur les Portugais, jusqu'à la fin de la guerre. Et que l'ordre portoit, que l'armée Angloise tiendrait occupez en bataille tous les vaisseaux Portugais, grands & petits, au même-tems que les Persans, avec leurs barques, plus propres aux trajets qu'aux combats, passeroient sans empêchement dans l'Ile d'Ormuz; ce qu'ils ne pouvoient faire sans le secours des Anglois; parce que l'armée Portugaise, & principalement les galiotes & les fûtes à rames, ne leur eussent pas permis. Il commanda de plus, qu'on fit passer dans l'Ile d'Ormuz autant de soldats Persans, qu'il en falloit pour se rendre maîtres de la citadelle, ou au moins pour ruiner & saccager la ville & tout le contenu de l'Ile. Pour cette fin Sa Majesté avoit

Prépara-
its pour
la guer-
re d'Or-
muz.

commandé au Chan de *Sciraz*, qu'il se tint dans ses États avec ses gens, pour marcher vers *Ormuz*, quand il seroit mandé pour y faire la guerre, attendant quel en seroit le succès, sans avoir voulu permettre qu'il l'accompagnât dans une autre guerre de *Chorosân*, pour laquelle elle se préparoit, quand nous partîmes d'*Hispahan*. Enfin le Résident d'Angleterre nous assûra, qu'il ne falloit penser pour l'heure presente de pouvoir passer; mais que c'étoit une nécessité d'attendre la fin de ces troubles, & la venuë de leurs vaisseaux, qui pourroient terminer les affaires; & dans cette conjoncture établir la paix, ou donner la permission à quelques barques Persanes ou Angloises de passer dans l'Arabie; sinon dans les terres des Portugais, au moins dans celles de leurs voisins & amis, où ils me rendroient volontiers service. Et que pour un dernier remede, si je le trouvois à propos, ils me pourroient porter dans leurs vaisseaux jusqu'à *Surat* dans l'Inde; & de là, si je ne voulois pas aller avec eux jusques dans l'Angleterre, je pourrois me rendre à *Goa* par terre, ou en quelqu'autre lieu que je voudrois. Avec ces conventions je fus contraint de m'arrêter à *Mina*, ne trouvant point d'autre expédient; néanmoins avec un déplaisir sensible des pertes que je prévoiois inevitables aux Portugais Catholiques, dont le mal me touchoit jusqu'au vif, comme d'une nation qui a obligé si fidèlement l'Eglise de Dieu, & qui s'est renduë si glorieuse entre les Chrétiens par ses illustres entreprises. Pour demeurer dans *Mina* avec plus de sûreté, je fis bâtir un logement

ment assez grand & commode, à la façon du païs, fait de branches de palmier, liées & entrelassées les unes avec les autres, dans le jardin des Anglois, où ils m'assignèrent une place avec beaucoup de civilité; parce que nos deux petits pavillons n'avoient pû résister à la pluie, qui tomba les deux nuits précédentes à l'impourvû, en telle abondance, que les draps de notre lit où nous étions couchez, en furent tous trempés, nos hardes, mes livres, & mes papiers gâtez; & ce qui fut le pis, nos personnes intéressées en leur santé, & en particulier celle de Madame *Maani*, qui dans l'état de sa grossesse où elle étoit, pour se mettre à couvert de la pluie, fut contrainte de se sauver en chemise dans un de nos brancarts, & d'y demeurer quelque-tems, jusqu'à ce que la pluie eut cessé. Elle y endura du froid, qui sans doute lui fut préjudiciable. La maison que je fis bâtir dans le jardin de *Mina*, quoiqu'elle fut une des bonnes du païs, fut parfaite & achevée en un jour, & ne couta en tout, pour la matière & pour la main-d'œuvre, que trente *Sciahi* de Perse, qui peuvent valoir un sequin & demi de Venise, ce qui est remarquable. Nous fûmes commodément logez dans cette maison avec nos hardes, sans craindre les incommoditez de la pluie, ni les autres injures du tems, ne laissant pas néanmoins d'avoir toujours nos pavillons tendus, & levez tout autour, pour prendre l'air & la fraîcheur avec plus de liberté. Le même Résident d'Angleterre m'assura que le Capitaine Major des Portugais, *Ruy Freira*, ne se trouvant pas dans la for-

teresse de *Kesem*, avec tous les avantages qu'on lui avoit fait espérer, avoit remonté sur ses vaisseaux, après en avoir retiré tout le canon qu'il y avoit mis auparavant, de peur de le perdre, se doutant bien que les Persans s'en rendroient les maîtres avec le tems; & que c'étoit un des vaillans hommes du monde, reconnu pour tel de tous en général, & particulièrement des Anglois & des Perses, qui lui donnoient cette louange. Le même Résident me dit encor, que leurs vaisseaux ne chargeroient point la soie cette année au port de *Giask*, comme les précédentes, à cause qu'il étoit incommode & éloigné; mais qu'ils devoient aborder à un lieu nommé *Kuhestek*, sur les côtes de *Mina*, pour être plus proche de la soie, & de l'île d'*Ormuz*: & que pour cela ils avoient envoyé un exprès à *Giask*, pour avertir les vaisseaux, quand ils seroient arrivez, de venir mouiller l'ancre au port de *Kuhestek*. Je favois déjà cela un an auparavant, lorsque par l'ordre du Roi ils avoient jetté la sonde près d'*Ormuz*, pour y venir amarrer l'année suivante, ce qui ne pouvoit se faire, qu'au préjudice des Portugais. Nous apprîmes, de la bouche du même Résident, que le Roi *Abbas* étoit malade à mourir dans *Hispahan* depuis notre départ, & qu'il avoit déclaré pour son successeur à la Couronne *Imamculi Mirza*, son troisième fils, qui dans le cours de cette maladie, avoit témoigné beaucoup d'amour & de tendresse pour son pere; & que le Roi étant guéri, l'avoit mené à *Chorosan* à la guerre de *Candahar*; mais pour ne pas laisser après lui un

com.

compétiteur dans *Hispahan*, qui au cas qu'il vint à mourir, pourroit donner de la peine, dans ces tems de troubles, à celui qu'il avoit déclaré son successeur, avant que de partir, il avoit fait aveugler le petit *Suleiman Mirza*, fils aîné du défunt *Sofi Mirza*, qui étoit aussi l'aîné de ses enfans. Ils en usent ainsi envers ceux qu'ils veulent

Le Roi de Perse fait aveugler son petit-fils.

exclure des prétensions qu'ils ont à la Couronne. Sa Majesté témoignoit au commencement beaucoup d'inclination envers ce petit Prince; comme s'il eut voulu restituer par justice au fils, ce qu'il avoit ravi par violence au pere. Mais la vérité est que cet enfant, quoi qu'extrêmement jeune, & que le Roi Abbas son grand-pere lui fit de grandes careffes, ne pût jamais lui pardonner la mort de son pere, & lui témoigna toujours beaucoup d'averfion. Je suis persuadé que ce fut là le motif qui porta le Roi à l'exclure des justes prétensions qu'il avoit à la Couronne de Perse, & pour cet éfet à lui ôter l'usage de la vûe, dressant toutes ses pensées & atachant toute son affection à *Imamculi*, le troisieme de ses enfans mâles.

En le nommant pour lui succéder, avant que de partir pour la guerre de *Chorasan*, il me semble que le Roi Abbas voulut se conformer en cela à la coutume ancienne des Rois de Perse, qui avant que d'entreprendre une campagne, en usoient de la sorte, au raport d'Hérodote, & déclaroient ceux qu'ils vouloient être leurs successeurs, au cas qu'ils vinssent à mourir.

Les Rois de Perse déclaroient leurs successeurs, avant qu'entreprendre une guerre.

Le 8. jour de Décembre *Suwar Ali Beig* vint à *Mina*, tant pour prendre les bains, que pour visiter les Anglois. Il avoit été

394 VOYAGES DE
envoïé, avec de grandes troupes, dans un lieu proche, nommé *Bender Ibrahim*; c'est-à-dire le Port d'*Ibrahim*; non-seulement pour garder cette riviére, mais encor pour se tenir prêts à marcher vers *Ormuz* quand il en seroit tems. Il faut remarquer que ce que les Persans appellent des ports, n'en sont pas, à proprement parler, n'y aiant tout le long des côtes de la Perse, que des plages sabloneuses & fort basses, sans port, sans rocher, sans montagnes, & sans aucun rehaussement; néanmoins ceux du país donnent le nom de port, à tous les abords où il y a quelque habitations & quelques barques, pour la commodité de ceux qui veulent s'embarquer. *Suuar Ali Beig* nous rapporta qu'il descendoit une puissante armée tout le long de ces ports à ce dessein, sur laquelle un certain personnage de grande qualité, & le premier après le Chan de *Sciraz*, nommé *Imamculi Beig*, auroit le commandement général, & même sur les troupes de *Schiachuli Beig*, qui conduisoit la guerre dans l'Isle de *Kesem*; qu'il croioit qu'il fut déjà parti de *Lar*, qui est à moitié du chemin entre *Sciraz* & *Minna*; & que le Chan de *Sciraz* y devoit aussi venir en personne, étant déjà en campagne prêt à marcher. Que *Ruy Freira* avoit envoïé une Ambassade à *Schiachuli Beig*, qui le tenoit assiégé dans la forteresse, que *Schiachuli* avoit renvoïé à *Imamculi*, & celui-ci au Chan, conqûé en ces termes: A quoi sert-il de faire une si grande guerre pour si peu de chose, & verser des ruisseaux de sang pour deux ou trois gouttes d'eau? Que si les Persans vouloient entendre à un accommodement de paix, les Portugais y consentiroient

volontiers sous des conditions honnêtes, & comme il sembloit inférer, telles que les Persans eussent voulu. Mais ce *Suuar Ali Beig* ajouta, que sa pensée étoit que les *Chizilbaschi* ne l'acorderoient jamais, après avoir fait tant de bruit, de dépenses, souffert tant de fatigues; & qu'ils voudroient voir la fin de la guerre d'*Ormuz*, que le Persan avoit toujours devant les yeux. Les villageois de ces côtes prioient néanmoins Dieu incessamment pour les Portugais, dont ils tiroient beaucoup d'avantages & de faveurs, au lieu qu'ils n'avoient jamais reçu que du mal de l'armée du Roi de Perse. Et même plusieurs soldats Persans, des extraordinaires, & des gens ramassez de la campagne, qui s'étoient enrôlez, plus par force que de leur bon gré, se rendoient tous les jours aux Portugais, d'autant plus volontiers, que *Ruy Freira* les traitoit bien, donnant gages & place dans ses troupes à ceux qui vouloient demeurer à son service, & de l'argent, avec toute sorte d'honnêteté, aux autres qui vouloient se retirer dans la Perse. Il ne faisoit jamais aucun mauvais traitement à ses prisonniers de guerre; au contraire, il les gratifioit, & c'étoit la raison pour laquelle il avoit beaucoup de Persans auprès de lui, & que plusieurs se rendoient tous les jours dans son armée. Le vendredi 10. Décembre, le *Scheriari*, ou Gouverneur souverain du *Mogostan*, qui en son nom propre, joint au titre de sa charge, s'appelle *Sceich Sisi*, & qui ne fait pas sa résidence ordinaire dans *Mina*, mais dans une bourgade voisine qui en dépend, où il a sa maison, vint visiter les Anglois, & ensuite alla aux bains.

Générosité du Capitaine des Portugais.

Il leur dit pour nouvelles, qu'il n'y avoit aucune aparence de paix, & que le Chan avoit commandé qu'on continuât la guerre par toute sorte de voies, aiant pû lui seul conclure la paix, s'il eut voulu, sans en communiquer au Roi, qui seroit une affaire de longue haleine. Et pour conclusion, qu'on n'atendoit que les vaisseaux d'Angleterre pour ataquier *Ormuz*; & que le Général *Imamculi Beig* étoit pour venir à *Mina* & aller faire sa résidence au Port de *Kuhetek*, où il seroit plus voisin d'*Ormuz* & de la flote Angloise, qui devoit y mouïller l'ancre. Le jour suivant, qu'il devoit aller aux bains, qui sont fort en usage parmi les Perses, & dont je me suis bien trouvé, tant pour la santé que pour la netteté du corps, je vis dans la forteresse de *Mina*, où j'entrâi, & où je remarquai qu'il y en avoit deux l'une dans l'autre, dont la premiere est assez grande, qui contient & renferme quantité de maisons & de boutiques, habitées des gens du païs, quoi qu'à present la plus grande partie soit ruinée. La seconde est plus petite, & ressemble à un château, bâti sur un des côtez de la grande vers le levant, & pratiquée sur une éminence, au pié de laquelle une petite rivière a son cours par le dehors. Et nul n'habite dans cette petite, que le *Beig*, qui en est Châtelain, avec ses soldats, qui font toutes les nuits bonne garde, criant de tems en tems à haute voix, à la façon des Orientaux, comme nous autres avons coutume de donner des coups de cloche. Du côté du levant, les deux forteresses ne sont fermées que d'une seule muraille; & leurs murailles ne sont que de simples cour-

Descri-
ption de
Mina.

courtines, garnies de petites tours par intervalles, qui ne sont pas de grande importance, & néanmoins qui suffisent pour le pais. La grande a deux portes: l'une vers le nord; l'autre vers le midi, & est entourée d'eau presque de tous côtez, ou par le canal de cette petite rivière, dont j'ai parlé, ou par un fossé plein d'eau, qui en coule, & qui va tout autour des murailles. Tant pour le bain, que pour les lessives, l'on ne se sert point d'autre savon, tant à *Mina*, que dans tout le *Moghostan*, que des feuilles de l'arbre de Konar, séchées & réduites en poudre, qui viennent en quantité dans cette Province. Le seizième de Décembre je pris, avec mon *Astrolabe*, l'élevation du pôle; & si les tables astronomiques que j'ai écrites à la main, & copiées sur d'autres imprimées, tant du point où le soleil se trouve chaque jour dans le zodiaque, que de ce qu'il décline de l'écliptique, sont justes, *Mina* doit être éloigné de l'équinoxe de vingt-six degrez, & de plus de trente-cinq minutes, vers le septentrion; & par conséquent le pôle boréal doit être autant élevé sur son horizon.

Feuilles
d'un ar-
bre ser-
vent de
savon

Le mauvais air de *Mina* avoit déjà commencé à nous faire ressentir ses effets, aidé peut-être de notre manière de vivre, que les nécessitez du pais ne permettoient pas d'être fort réglée. Car nous mangions de tout indifféremment à notre ordinaire, quoique les naturels du pais, qu'il faut croire plutôt, pour la longue expérience qu'ils ont, que pour leur science, étant fort grossiers, nous assurassent que nous & tous les étrangers, si nous voulions conserver notre

santé,

La fa-
mille de
l'Auteur
malade à
Mina.

santé, devions vivre comme eux, ne manger que des viandes sèches, & bien cuites, sans chair ni sans aucun gras; ou des fruits & des légumes, comme du riz séché & cuit simplement dans le *Cilao*; ou au plus, un peu de poisson. *Mariuccia* fut la première, qui après deux ou trois jours de fièvre, toute gaillarde qu'elle étoit, se vit réduite à l'extrémité. Madame *Maani* fut assez occupée durant quelques jours à la servir de ses propres mains, & à la retenir dans ses violentes ardeurs; encor ne pût-elle si bien faire, que plus d'une fois, comme elle dormoit, elle ne se levât la nuit doucement, pour aller éteindre les ardeurs de la soif qui la brûloit; & ce qui étoit encor le plus dangereux, pour se mettre dans des seaux plein d'eau. Enfin elle se gouverna avec si peu de règle & de conduite, que non-seulement nous étions en doute, mais encor hors d'espérance de sa vie. Nous lui donnions tous nos soins, autant qu'il nous étoit possible; nous ne manquions pas de médicamens, tant de ceux que nous avions apporté avec nous, que des autres que nous trouvions sur le lieu, ou que nous faisons venir de loin; nous n'avions besoin que de bons Medecins, pour les ordonner à propos, & de personnes intelligentes pour les préparer. Nous avions du *Tabascir*, qu'on tient excellent pour la fièvre, du Tamaris, & semblables remedes, qui nous étoient inutiles, pour n'en savoir pas user; desorte qu'il étoit nécessaire que le bon régime de la maison suplêât au défaut de l'art, quoique nous ne fussions pas si ponctuels pour le tems, & les heures du manger, au bon traitement,

ment, & que nous eussions eu besoin d'une plus longue expérience, & d'une plus grande pratique au gouvernement des malades. Madame *Maani* fut bien-tôt atteinte d'une pareille fièvre, pour avoir été dans le bain quelques jours auparavant. Son mal lui commença par un dévoïement d'estomach, après avoir mangé à ma sollicitation, & contre son apêti, d'une belle mœluë venue fraîchement de la mer, & fort bien aprêtée, avec une sauce aigre, pour lui exciter l'apêti, que je fis servir devant elle, & lui persuadai d'en manger, comme d'une chose dont nous n'avions point goûté durant notre séjour dans la Perse, pour être trop éloignée de la mer. M. *Abdulah*, son frère aîné, qui étoit en notre compagnie, tomba malade bien-tôt après sa sœur, & tous nos serviteurs ensuite; desorte que nous fûmes contrains d'en prendre de dehors, pour nous servir dans tous les emplois de la maison, jusqu'aux usages de la cuisine. Nous ne manquâmes pas néanmoins d'être bien servis par des hommes, & particulièrement par des femmes du païs, fort obligeantes, qui assistèrent, avec une assiduité incroyable, de tout leur pouvoir & savoir, M. *Maani*, & *Mariuccia*. Je fus le seul, entre tant de malades, que Dieu conserva en santé, pour avoir soin des autres, & empêcher que tous ne fussent abandonnez. Vous pouvez penser quelle étoit la disposition de mon esprit, quoique celle du corps fut assez bonne; & sur-tout quand je vis mourir quatre Anglois en peu de jours, & les autres presque tous malades dans leurs maisons. Il est vrai que la mort des uns & la mala-

Avortement de Maani la femme.

maladie des autres se pouvoit attribuer aux excès du manger & du boire, qui leur sont ordinaires. La peine de mon esprit s'augmenta encor par la crainte d'une suite plus funeste, lorsque le vingt-deuxième de Décembre, environ une heure & demie devant le jour, Madame *Maani* acoucha devant son terme, d'un enfant mâle, ce qui nous affigea davantage, qui n'avoit pas plus de six ou de sept doigts de long, quoique pour le reste il fut bien formé en tous ses membres; mais qui, à son malheur éternel & à notre déplaisir extrême, étoit mort avant que de naître. Cét avortement lui fut causé par la violence de la fièvre qu'elle avoit eüe, durant quatre ou cinq jours, & par la chaleur excessive à laquelle nous n'étions point accoutumés dans cette saison, & par la malignité de l'air, qui nous étoit si contraire. Elle fut affligée inconsolablement de ce que ce petit infortuné étoit venu au monde incapable du Bâtême, & fraudé du nom de *Perfide*, qui lui avoit été destiné quelques jours auparavant, conforme à ses aventures. Parce qu'ayant été conçu dans la Perse, & devant naître en son tems dans l'Inde, si la mere eut acouché heureusement, nous avions résolu, soit que ce fut un garçon ou une fille, de lui donner un nom composé des deux, de celui de la Perse & de celui de l'Inde. Il est aisé de comprendre ce que je devins à la vüe de cet accident déplorable; cependant je fus contraint de faire bonne mine pour consoler ma femme, que je voïois affligée à l'extrémité, & de chercher toutes les raisons que je pus pour modérer sa douleur, lui disant;

fant; que Nôtre-Seigneur, qui avoit commencé à nous favoriser d'un fils, nous en donneroit d'autres à l'avenir, & que nous étions tous deux assez jeunes pour cela. Consolations familières, qui sont plus faciles à donner qu'à recevoir. *M. Maani*, pour ne me pas inquiéter, comme je pense, témoignoit se rendre à mes raisons; mais je vois bien l'affliction qui la ferroit au-dedans. Elle voulut à toute force se lever de son lit; & aiant pris ce petit corps, elle le porta au lit de *Mariuccia*, qui ne pouvoit se remuer, pour lui faire voir, s'affligeant toutes deux de voir leurs espérances trompées; & ce pauvre petit enfant, qu'elles avoient déjà caressé dans le ventre de sa mere, prévenu d'une mort si prompte & si déplorable. Elle-même ordonna quelques médicamens & fit apliquer quelques emplâtres à cet avorton. Dieu fait à quelle fin; mais comme c'étoient des affaires de femmes, qu'elle disoit savoir, je n'étois pas capable d'en juger, ni de lui donner conseil. Au commencement elle étoit assez vigoureuse; il sembloit même qu'elle ne fit pas beaucoup d'état de son mal, & que la chose n'auroit point d'autre suite. *Jacob* l'Arménien, qui nous avoit servi & qui étoit alors au service des Anglois, lui donnoit courage, par l'exemple de sa femme, qui étoit jeune, & que nous connoissions, laquelle aiant fait pareillement de fausses couches à *Hispahan*, il y avoit quelques mois, n'en reçut point d'autre incommodité. Ce que j'appréhendois le plus étoit que la fièvre, au lieu de diminuer augmentoit toujours, avec une ardeur & une soif insupportable, que

que nous tâchions de modérer par le *Tabascir*, qu'on dit être propre à cet éfet, & par d'autres remedes rafraîchissans. Dieu fait, si nous faisons bien ou mal. Les pierres de *Bezoard*, dont j'en avois des plus excellentes, avec divers autres contrepoids des Indes, furent mis en usage. Je me tins continuellement près de son lit, & lui rendis tous les devoirs dont je pus m'aviser. Les remedes divins ne manquèrent non plus que les humains. Les images sacrées, les indulgences plenières, les agnus Dei, les chapelets benits, les saintes reliques ne partirent point de dessus elle. Sa bouche fut incessamment ocupée à l'oraison, à la prière & aux vœux, invoquant à son aide tous les Saints du Paradis, tous les Anges, & particulièrement S. Michel, pour qui elle avoit une singulière & cordiale vénération, nos Gardiens & nos Patrons; & surtout la bienheureuse Vierge, Nôtre-Seigneur *Jesus-Christ*, & toute la Très-Sainte & auguste Trinité. Combien d'exclamations; combien d'invocations faisoit-elle sortir de son cœur & de sa bouche! Elle avoit toujours eu beaucoup de dévotion; mais elle l'augmenta de beaucoup dans cette dernière maladie; ne prenant jamais aucune viande, ni aucun remede, ou restaurant, qu'elle n'eut beni auparavant, par ses longues & ardentes prières, & par plusieurs signes-de-croix. Je ne saurois douter que tant de justes prières ne lui aient ouvert les portes du Ciel, si mes péchez ne lui en ont point empêché l'entrée. Je sentoient en moi-même, & prévoiois à toute heure sa dernière fin. Mon cœur m'en donnoit

noit des présages secrets, en ce que je ne pouvois jamais la regarder, que je ne la considéraffe morte, & que les larmes ne me tombassent des yeux en abondance; ce qui me fit plusieurs fois sortir de la maison, de peur qu'elle ne s'en aperçût, & aller bien loin décharger ma douleur, afin qu'elle n'en eût point de connoissance.

Tel étoit le misérable état de mes affaires à *Mina*, au tems que celui des affaires publiques n'étoit pas meilleur pour les Chrétiens du voisinage. *Sceich Sisi* étant encor venu visiter les Anglois, le vingt & unième de ce mois, il les assura que le Chan de *Sciraz* étoit déjà à *Lar*, pour venir en personne à la guerre d'*Ormuz*, & qu'il seroit bien-tôt à *Mina*, avec son Général *Imamculi Beig*. Qu'il y avoit suspension d'armes pour quelques jours dans l'Isle de *Kesem*, attendant le retour de l'Ambassadeur de *Ruy Freira*, qui portoit l'offre que les Portugais faisoient aux Persans, de les rembourser de tous les frais de la guerre, jusqu'à l'heure presente, ce que le Chan n'avoit pas voulu accepter, peut-être parce qu'il n'en avoit pas l'autorité du Roi. Enfin, que le Chan avoit commandé qu'on poursuiwit la guerre par toute sorte de voies, voulant voir quel en seroit l'issuë, après l'arrivée des vaisseaux Anglois, qui étoient les seuls qu'on atendoit pour commencer, avec ordre qu'on l'avertit dès qu'ils seroient arrivez, & que sans retardement il seroit déjà bien avancé dans son voiage. Le vingt-sixième de Décembre, un homme vint trouver les Anglois, de la part de *Sceich Sisi*, pour leur faire savoir
que

Les
Anglois
 joints
 aux Per
 sans con-
 tre les
 Portu-
 gais.

que leurs vaisseaux étoient arrivez au port de *Giasck*; & que dès qu'ils seroient instruits de ce qu'il leur falloit faire, ils gaigneroient promptement le port de *Kichestek*; qu'il avoit reçu cet avis de *Giasck*, par un courier exprès, & que le jour suivant il viendrait leur parler. Les Anglois, sans attendre que *Sceich Sisi* prit la peine de les venir trouver, allèrent eux-mêmes le lendemain lui parler à *Givion* où il étoit. Ils arrêterent entr'eux, que leur Résident, ou Capitaine; car ils lui donnent ces deux noms, accompagné de quelqu'un de leurs gens, & de quelqu'autres de la maison de *Sisi*, prendroit la route de *Kuhestek*, pour voir les vaisseaux & leur donner les ordres nécessaires, & que les autres demeureroient à *Mina* avec leur foïe, pour suivre les autres à leur loisir. Le mardi au matin *Sceich Sisi* vint derechef à *Mina* pour conférer avec eux; il y passa une partie du jour, & y fit collation. Après son départ, le Résident *Eduard Monoz*, fit aussi partir son bagage un peu après midi, & lui suivit après, avec quelqu'un des siens, durant la nuit, & prit le chemin de *Kuhestek*; M. *Robert Gifford* fut un de ceux qui allèrent avec lui. Comme il ne devoit plus venir en Perse, à cause qu'il étoit sur le point de s'en retourner en Angleterre, son país natal, avec leurs vaisseaux, il me dit adieu avec beaucoup d'affection. J'entendis ce jour-là des coups d'artillerie, qui pouvoient être assurément des vaisseaux Anglois arrivez à *Kuhestek*; quoique le Résident me dit, qu'ils pouvoient être d'*Ormuz*; qu'on avoit coutume d'entendre assez souvent, selon les vents.

Cependant les Perses, plus obstinez que jamais, préparoient de toutes parts une guerre mortelle contre les Portugais; & ceux-ci au contraire se dispoient à se défendre courageusement. La maladie dangereuse de mes domestiques me faisoit bien une plus cruelle guerre; & d'autant plus que j'étois seul, sans être assisté d'aucun, comme il eut été nécessaire, pour faire résistance. Le mal de Madame *Maani* m'abatit extraordinairement; parce qu'un si long-tems, & toute la diligence que nous pouvions apporter dans un lieu si misérable, au lieu de la soulager, lui firent perdre toutes les forces, & la virent réduite à un point que nous désespérâmes: quand elle se vit dans cet état, connoissant dans elle-même sa mort prochaine, comme je pense, elle ne parla plus des affaires du monde; toutes ses pensées, & tous ses discours n'étoient que de l'autre vie; du lieu où elle avoit mis son espérance, & où nous devons aspirer, qui est le Paradis. Ce n'étoient que des actes continuels de contrition, de foi, de religion, d'amour de Dieu; avec une telle constance, une si profonde résignation à la volonté de Dieu, & avec une telle présence d'esprit, que moi-même, qui étois toujours attaché à ses côtes, & qui vois & remarquois attentivement toutes ses paroles & toutes ses actions; non-seulement j'en fus étonné; mais j'avoué qu'elle-même me consola souvent par ses discours de la perte que je faisois, & me porta à me remettre entièrement à la volonté de Dieu. Un jour qu'une de ces femmes Mahométanes, qui servoient, vint toute joyeuse lui apporter

les

les nouvelles , qu'elle avoit consulté une célèbre devine , qui lui avoit répondu que , sans faute , le vendredi suivant Madame *Maani* seroit parfaitement guérie. Cette parole , aussi-tôt que je l'eus entendüe , me perça l'ame ; parce que je me representai que les devinations , particulièrement celles des Mahométans , ne pouvoient procéder que d'un art diabolique ; que le diable d'un côté étant le pere du mensonge , & de l'autre un esprit savant , qui par des indices , des conjectures assez certaines , & des raisons naturelles , qui sont presqu'infailibles , pouvoit pénétrer , dans la connoissance de beaucoup de choses à venir , qui nous sont inconnuës , d'où je me persuadai qu'il vouloit inférer , par cette réponse , que Madame *Maani* mourroit le vendredi suivant , comme elle fit. Outre que pensant dire un mensonge , il auroit dit une vérité à sa confusion ; savoir , que Madame *Maani* mourant , seroit guérie ; je veux dire qu'elle seroit afranchie de tous les maux & misères de cette vie , pour entrer dans une autre beaucoup plus heureuse , comme il pouvoit conjecturer de ses bonnes œuvres. Une autre de ces petites Dames , qui avoient de l'afection pour elle , lui apporta un papier écrit , & la suplia instamment de l'atacher à sa tête , lui donnant à entendre que c'étoit une oraison fort dévote , qui lui rendroit sa santé. Madame *Maani* , qui étoit assez discrete , pour ne lui point déplaire , & ne témoigner point le mépris qu'elle faisoit de son affection , se laissa atacher ce papier à sa tête , à une tresse de ses cheveux ; mais aussi-tôt qu'elle

le f
je l
dis
vo
ces
tén
l'av
&
mu
res
qu
cou
ref
ce
dép
for
gie
sur
se
&
fia
&
elle
pri
tér
&
sou
nu
qu
pla
se
la
gni
s'er
ou
soi
ora

le fut partie, elle m'apella, & voulut que je lui ôtasse, & que je le jettasse au feu, disant, quelle satisfaction, ou quelle dévotion peut-on espérer des cérémonies de ces Mahométans? Avec ces paroles, elle témoigna la compassion qu'elle avoit de l'aveuglement de ces pauvres misérables, & pria Dieu de tout son cœur de leur communiquer ses lumières. De toutes les affaires du monde, elle ne me recommanda que *Mariuccia*; ce qu'elle fit avec beaucoup d'efficacité; non pas tant pour aucun respect humain, que pour le zèle du service de Dieu. Elle ajoûta, que nous avions déjà beaucoup fait de l'avoir délivrée dès son enfance des dangers de perdre la Religion, & de l'avoir conduite & élevée en sûreté jusqu'à cet âge; que je ne manquasse point de poursuivre une si bonne œuvre, & de la retirer tout-à-fait du país des infidèles, pour la tenir sous sa protection; & que tout ce qu'il feroit à *Mariuccia*, elle le tiendroit fait à elle-même. J'imprimois dans mon cœur, avec des caractères de diamant, tout ce qu'elle me disoit & me recommandoit. Mais mon plus grand souhait, pour lequel je priois Dieu continuellement au dedans de mon ame, quoique je ne le lui découvrisse pas, étoit, que s'il plaisoit à sa Divine Majesté de retirer ma femme de ce monde, il m'apellât après elle, la vie m'étant une mort hors de sa compagnie. Deux ou trois jours avant son décès, s'ennuyant de demeurer dans la maison, ou pour les inquiétudes du mal qui la pressoit, ou pour l'odeur desagréable que les orangiers, les limoniers, & les cèdres ren-

Dernière
re mala-
die de
Madame
Maani.

doient dans la chaleur de la chambre où ils étoient rangez, elle se fit préparer un lit, élevé à notre mode, hors de la maison, sous une de nos tentes ouvertes à l'air, où elle voulut coucher à la fraîcheur. Comme je voulois être toujours auprès d'elle, je fis étendre sur le pavé, au côté de son lit, une grande couverture de drap de Perse embourée de coton, qui servoit à nous couvrir durant les grands froids de l'hiver, la métant en double au lieu de matelats, avec un petit coussin sous ma tête, sur laquelle je demourois assis tout le jour, & dormois la nuit vêtu, pour la servir au moindre signe qu'elle me faisoit. Et parce qu'elle sentoit une grande lassitude aux jambes, & depuis la ceinture en bas, qui étoit une marque que les forces naturelles commençoient à lui manquer; le remede le plus rafraîchissant qu'on pouvoit lui donner, étoit de lui froter le corps doucement avec la main, pour faire descendre les mauvaises humeurs sur les jambes. Dans un mal si pressant, qu'elle souffroit avec une incroyable patience, qui eut fait gémir les plus fermes courages, on ne l'entendit jamais se plaindre. Ses discours ordinaires étoient de se recommander à Dieu, de lui demander pardon de ses fautes, & de le supplier de vouloir lui faire part de son repos éternel dans sa compagnie. La nuit dernière, ne se trouvant pas commodément sur son lit, à cause des atteintes de la mort, qui la poursuivoient de près, elle voulut se mettre à terre, & se coucher sur ma couverture auprès de moi, du côté de mon cœur, soit qu'elle voulut me témoigner plus d'a-

sa dispo-
sition à
la mort.

mour

mour dans ces extrémités, mourant à mes côtes; ou que sa destinée fut conforme à sa vie laborieuse, & plus militaire, que féminine, qu'elle avoit menée durant plusieurs années, qui ne lui permettoit pas de mourir ailleurs, que dans un lit de camp sur la terre, & sous une tente à découvert. Elle passa toute la nuit de la sorte en prières, & en conjurations de l'ennemi commun du genre-humain, ou à écouter & répondre à ce que je lui disois, ou recitois: & ne trouvant aucun Prêtre Chrétien Catholique, je fus contraint en cette rencontre, & Dieu fait de quel cœur, réprimant avec une extrême violence mon déplaisir, de faire le mieux que je pus une partie de leur charge. La dernière parole qu'elle me dit, fut qu'elle perdoit la parole. J'avois fait appeller Son des cés. M. *Abdullah* son frère, & *Mariuccia*, quoique grièvement malades, afin qu'ils la vissent mourir. *Mariuccia* y acourut promptement, ou pour mieux dire, elle s'y fit porter, ne pouvant marcher ni se tenir sur ses pieds, pleurant & tremblant avec la fièvre, toute nue, & envelopée seulement d'un des draps de son lit, qu'elle avoit pris dans la précipitation. *Abdullah* n'y assista point, soit qu'il fut pressé extraordinairement de son mal, ou qu'il n'eut pas le cœur de la voir dans ces derniers combats. Desorte que Madame *Maani* finit ses jours le jeudi 30. Décembre deux heures devant le jour, en la fleur de son âge, n'ayant encor que vingt-trois ans, & rendit l'ame entre nos bras, de *Mariuccia*, qui tenoit le cierge benit, & de moi, qui lisois les prières pour les mourans, dans un petit office. Sa mort fut sans

trouble, sans agitation, & sans aucun signe de combat, ou d'agonie, par un doux soupir, avec lequel elle rendit son ame entre les mains de Dieu, me tenant d'une main, aiant les yeux tournez sur moi, & la bouche & la face riante. Alors *Maruccia* & moi lâchâmes la bride à notre douleur, & paîâmes abondamment à la défunte le tribut de nos larmes, dont la foiblesse humaine n'est point avare en semblables rencontres. Et comment eussai-je pû retenir mes larmes & mes plaintes, me voiant tout-d'un-coup réduit d'un état heureux, où j'étois un peu auparavant, dans une terre irréparable, aiant perdu en peu de jours tout ce que je pouvois jamais perdre dans le monde? Savoir, une femme très-aimable, qui a emporté avec elle tous les contentemens de ma vie; & qui, de cette douce & agréable compagnie, où je vivois auparavant, m'a jetté dans une solitude fâcheuse & inconsolable à l'avenir; & un peu avant son décès, le fruit d'un accouchement si long-tems désiré; & qui plus est d'un enfant mâle, que je pouvois nommer la sûreté de ma succession, & l'unique soutien de notre famille, qui est prête à tomber, & que je puis dire être déjà par terre, pour le peu d'espérance que j'ai de l'état déplorable où je me vois réduit. Et ce qui est encor le plus fâcheux dans mon mal, c'est que je me vois seul, abandonné, sans avoir auprès de moi ni parent ni ami, qui puisse, je ne dis pas me consoler de paroles, mais non pas seulement compatir à mon affliction, puisque mon beau-frère, & *Maruccia*, qui étoient avec moi, étoient incapables

de

de me consoler, puisqu'eux-mêmes avoient besoin de consolation & d'assistance. Je laissè à part les circonstances qui augmentoient mon mal, du lieu, du tems & de la manière de cette disgrâce, qui ont été privées de toutes les consolations que les autres reçoivent en semblables rencontres; desorte que je puis dire encor une fois, que j'ai fait une perte irréparable; mais l'heure étoit venuë; & ce qui m'est arrivé, avoit été déterminé dans le conseil de Dieu. Il me reste cependant toujourn un déplaisir sensible de la perte que j'ai faite d'une si brave femme; d'un enfant si important & nécessaire à ma famille; non par une nécessité, qui fut inévitable, mais par faute de secours & de remedes convenables, qui nous manquoient en ce lieu. Nonobstant toutes ces afflictions, je ne perdis pas un moment de tems; car dès le même jour je donnai l'ordre, que je voulois être observé pour le regard du corps de *Maani*, que je ne voulus point absolument être inhumé dans une terre des Infidèles; mais que j'ai voulu conduire avec moi, pour le mettre dans une terre de Chrétiens, & dans un lieu sacré. Cette considération, plus que nulle autre, me fit résoudre à changer le dessein que j'avois pris du voiage de l'Inde, supposé que les vaisseaux Anglois, dans lesquels j'étois contraint de passer, n'eussent pas voulu recevoir un corps mort, ne pouvant d'ailleurs l'embarquer sans qu'ils le reconnussent, parce que la mort de ma femme, & l'embaumement de son corps s'étoient passés dans leur maison. Je délibèrai donc de m'en retourner à *Hispahan*;

L'Auteur ne veut pas que le corps de sa femme soit inhumé dans la terre des Infidèles.

& par cette voie, dans mon païs, sous la conduite de Dieu; vû que n'ayant plus Madame *Maani* en ma compagnie, avec laquelle, comme étant fort connue en ces païs, je n'eusse pû si bien me déguiser, sans encourir quelque danger; il ne me seroit pas difficile, étant à présent seul, de passer par la Turquie avec facilité, & de porter par terre, ou par mer, le corps de la défunte renfermé dans une caisse, sans que nul sache ce qui est dedans. C'est mon dessein de le faire conduire à Rome, pour l'inhumer dans l'ancien tombeau de mes ancêtres, qui est dans l'Eglise d'*Araceli* au Campidoglio; où, si je puis parvenir jusque-là, son corps pourra être mis auprès du mien, en quelque lieu que la mort me surprenne; ou au moins dans une terre benite, si je puis arriver seulement jusqu'à *Hispahan*, où nous avons des Eglises, dans lesquelles on offre des sacrifices, on fait des oraisons & des suffrages pour les ames des fidèles. Je n'ai pû le faire embaumer de baume, ni d'autres parfums précieux, ni de la main d'un excellent maître en cet art, parce qu'il ne se trouve rien de cela dans le lieu de *Mina*, ni aux environs, non pas même dans les vaisseaux des Anglois, où nous envoïames à cet effet en diligence, bien qu'il y ait deux journées de chemin jusqu'à la mer. Desorte que je fus contraint de me servir des médicamens, les meilleurs que nous pûmes rencontrer en ce païs, & des personnes qui en avoient quelque pratique. Je voulus qu'on le remplît, depuis la tête jusqu'aux piés, d'une grande quantité de *Canfora*, ou Canfre fort exquis, qui

Vertu du
Canfora.

qui avoit été apporté récemment des Indes, dont l'odeur étoit si forte, & la vertu de dessécher si pénétrante, qu'en aiant mis dans ma main une petite pièce, elle me mit presque hors de moi-même; aussi ceux qui la manient, se bouchent le nez & se couvrent la bouche, de crainte que l'odeur pénétrante, quoiqu'agréable, ne leur apporte de l'incommodité. Dans cette opération, il se presenta un spectacle aussi plein d'horreur que d'indiscrétion. La foi nous oblige à croire que nous ressusciterons tous un jour; & la raison nous enseigne qu'un chacun ressuscitera au lieu où sera son corps. Mais parce qu'il y a des corps divisez en plusieurs parties, & séparés en divers lieux; quelques-uns sont d'avis que la résurrection se fera dans le même lieu ou leur tête se trouvera; &, selon les autres, où sera leur cœur. Pour m'assurer que Madame *Maani* ressusciteroit au même endroit où elle seroit ensevelie avec moi, je commandai particulièrement, qu'entre tous les intestins, son cœur fut embaumé soigneusement, & remis dans sa place; parce que je ne voulois pas le séparer du corps, mais emporter l'un & l'autre avec moi dans leur entier. Or comme c'est une coutume inviolable dans l'Orient, quand des personnes d'autorité commandent quelque chose d'importance à des ouvriers; ceux qui en ont la commission, pour donner une preuve de leur fidélité à ceux qui les emploient, leur font voir leur ouvrage; ces bonnes femmes, qui sont les médecins du pais, & qui avoient pris le soin d'embaumer le corps de ma défunte fem-

S ; me,

me, pour avoir voulu être trop ponctuelles en mon endroit, aiant embaumé son cœur, me l'apportèrent devant les yeux, pour me faire voir leur diligence. Considérez un peu avec quel cœur je regardai celui de celle que j'avois la plus aimée du monde, qui me fut présenté sur une soucoupe. Le corps étant embaumé de la sorte, je fis faire une caisse pour le mettre; & comme vous ne trouvez aucune chose en ce país, si vous ne la commandez, il me fut nécessaire de faire forger environ deux cens de cloux pour la fermer, abatre un arbre d'*Amba*, n'y en aiant point de meilleur en ce lieu, & scier les tables dont la caisse fut composée. Et pour en conserver la mémoire; je vous dirai que l'*Amba* est un arbre inconnu dans l'Europe, & même étranger à *Mina*, y aiant été porté des Indes, où il est assez commun. Et parce que le país est fort chaud, l'arbre y a facilement pris racine, & produit du fruit. Toute l'année il conserve sa verdure; ses feuilles sont semblables à celles de nos cèdres, excepté qu'elles sont plus épaisses, d'une couleur plus obscure, & plus onctueuses. Son fruit est de la forme d'une amande; mais beaucoup plus grand, l'écorce verte & délicate par le dehors, la chair tendre & savoureuse au dedans; le noïau fort dur, qui est au milieu de la chair. Comme il se trouve une semence, où l'ame de l'arbre est grosse, dure, & de mauvais goût au milieu du noïau, je ne goûtai point de ces fruits verts & nouveaux, parce que la saison n'étoit pas encor venue; j'en mangeai néanmoins de confits dans la

L'arbre
d'*Amba*.

sa-

faumure, comme nos olives, où on les met
verts, n'étans pas encor bien meurs; & de
cette sorte ils sont excellens. La caisse, ou
le cercueil, aiant donc été fait du bois de
cét arbre, je mis le corps dedans, bien clos,
cloué de toutes parts, & l'envelopai d'une
toile cirée, sur laquelle je fis étendre &
coudre bien proprement une couverture
de cuir, pour la conserver de la pluie &
des autres injures de l'air, auxquelles elle
devoit demeurer exposée assez long-tems.
L'ignorance des ouvriers me fit perdre sept
jours entiers à préparer cette caisse; le
corps étoit pendant ce tems-là sous un de
mes pavillons, un peu élevé de terre, pour
le préserver de toute humidité, & le
faire secher plutôt, à la faveur de l'air &
du vent. Et parce que les murailles de no-
tre jardin étoient si basses, qu'il n'y avoit
point d'hommes qui put facilement y pas-
ser; le lieu, pour ce défaut, n'étant pas as-
suré, même des bêtes sauvages, & princi-
palement des *Hyenes*, qui sont fort frian-
des des cadavres, & dont il y a une telle
quantité dans ce país, que nous entendions
toutes les nuits leurs voix d'assez loin: je
veillai toutes les nuits entières avec des ar-
mes pour le garder, employant le tems à
faire des prières & reciter des Pseaumes
pour l'ame de la défunte, ne me réservant
que quelques heures du jour pour reposer,
tandis que les autres veilloient. Toutes
choses étant en état, comme si Dieu m'eut
voulu conserver en santé, autant qu'il étoit
nécessaire pour les voir dans leur perfec-
tion, une fièvre violente me prend, qui
me tourmentant tous les jours, par des

Hyenes
friandes
des ca-
davres.

chaleurs & par des froids extrêmes, m'abat tellement, qu'elle me réduit aux abois; & au lieu de diminuer la peine de mon esprit, entre ces ardeurs & ces tremblemens; entre ces ennuis du jour, & ces longues veilles de la nuit, tout le tems se passa à verser des larmes, qui couloient comme des ruisseaux de mes yeux, & à composer des sonnets sur la mort de ma chère compagne. Et comme pendant sa vie, au commencement de notre mariage, j'avois composé trente-six sonnets à sa louange, que je lui avois dédié, sous le titre de la *Couronne Georide*, de même après sa mort j'en fis autant, lesquelles j'intitulai, *mes larmes*. Je les commençai, lorsqu'elle étoit encor vivante. Je me souviens du premier quatrain, du premier sonnet, qui commence de la sorte,

*Versez, mes yeux, versez mille ruisseaux
de larmes*

Amères comme fiel,

*L'Amour ne m'a donné, avec tous ses
faux charmes,*

Qu'une goutte de miel.

que je dictai incontinent après ses mauvaises couches, dans les premiers jours de sa maladie, le cœur me disant toujours qu'elle devoit mourir. La muse, avec ses larmes, étoit tout mon divertissement dans les plus fortes atteintes de la fièvre. Il est vrai que je n'ai pas revû ni corrigé ces sonnets, n'ayant pas eu le courage de le faire; & ils sont comme ensevelis entre mes autres papiers, ébauchés & imparfaits, à mesure que je les composois & les dictois dans mon lit, agité de la violence de ma fièvre. J'achevai l'année 1621. dans la même

me

me affliction, qui donna le commencement à l'année courante 1622.

Mon mal va tous les jours en empirant, de manière que les peines d'esprit & de corps, dont je suis ataqué, m'ont réduit à cette extrémité, que j'ai perdu le souvenir de moi-même, & de toute autre chose. Le lieu nous étoit si défavantageux, non-seulement pour la malignité de l'air, mais encore pour le manquement de toutes choses; de sorte que toutes nos provisions, que nous avions apportées en abondance, aians manqué, il falloit envoyer à *Combru*, qui est à deux journées de chemin, pour avoir un peu de sucre, & autres choses de cette nature, qui sont ordinairement nécessaires dans une maison. Mon beau-frère, & *Mariuccia*, qui avoient la fièvre, quoique beaucoup diminuée, trouvèrent à propos, avec l'avis de notre intendant *Baba Melki*, qui étoit plus malade, qu'il n'étoit convalescent, que nous sortissions au plutôt de *Mina*, pour nous retirer dans un bon air, de crainte que nous ne fussions tous enterrez dans ce lieu-là. Et parce qu'il n'y avoit point de lieu commode qui fut plus proche que la ville de *Lar*, la résolution fut prise de s'y transporter, quoiqu'elle fut éloignée de nous de plusieurs journées. Ils prirent donc des chameaux pour leur voyage, & obtinrent une permission par écrit du *Sceich Sisi*, Gouverneur souverain du pais, d'enlever & de porter par la Province la caisse avec le corps, ce qui étant connu à tout le monde, ne pouvoit lui être caché. On donna au voiturier ce qu'il demanda pour le conduire. Il serencontreit

Les
corps
morts
sont im-
mondes
parmi les
Maho-
métans.

en cela beaucoup de difficulté ; premièrement à cause que les *Mahométans* estiment que les corps morts sont des choses immondes ; & que ceux qui les touchent , pour ne demeurer pas souillés de l'impureté qu'ils ont contractée de leur atouchement , ont besoin de se purifier en se lavant & faisant beaucoup d'autres cérémonies ; & que les animaux qui les portent , souffrent beaucoup , & ont besoin pareillement de changer. Cette superstition de l'impureté des cadavres , étoit une ancienne superstition des Arabes , du tems qu'ils étoient encore Païens , au rapport de *Strabon* , sur l'autorité d'*Héraclite* , qui probablement aura passé des Arabes aux *Mahométans* , avec plusieurs autres cérémonies de la loi de Mahomet , qui tiroit son origine des Arabes. Mais avec un peu d'argent tous ces scrupules furent levez , & toutes choses accommodées à notre contentement : & le lundi dix-septième de Janvier , nous partîmes de *Mina* avec la fièvre , dans nos brancarts , tirés par des chameaux. Etant malade , comme j'étois , je ne pus remarquer ni me souvenir quel avoit été notre chemin d'un jour à l'autre ; tout ce dont je me souviens , c'est l'ordre & la suite des postes , comme je vous les exposerai. Le premier & le second jour , après notre départ , nous campâmes dans des lieux deserts , qui n'ont point de nom , où je ne les sai pas ; parce que nos voituriers , pour éviter certains passages marécageux , ne voulurent pas suivre le plus droit & le plus court chemin le long de la mer , par où nous étions venus ; mais aiant passé la rivière de *Mina* , ils se jettèrent dans les terres , & allongèrent

rent leur chemin d'une journée. Le troisième nous arrivâmes à *Ciuciululion*, où nous avons demeuré si long-tems en notre première marche. Delà changeans de chemin, & en prenant un autre, que celui que nous avons tenu en y allant, nous fîmes autre le quatrième jour à *Iffin*. Le cinq, après avoir traversé une petite rivière salée, nous nous reposâmes à *Kusciar*, & le six à *Kahuristan*, qui a pris son nom de la grande quantité d'arbres de *Kahur*, ou d'*Acacia*, qui naissent dans son territoire. J'y passai un jour entier, arrêté par la violence de la fièvre, & n'en partis que deux jours après, qui fut le huitième de notre marche, pour nous aller reposer dans un carvanse-rai, qui est dans une campagne, sans autre habitation, nommé *Guri bizirgon*, ou la sépulture du marchand, voisin de celui où nous avons logé en venant. Le neuvième jour, aiant pris un autre chemin, nous vinnies nous reposer dans un autre carvanse-rai, qu'on apelle *Tenghi dalan*, dans une rase campagne; le dixième dans le bourg de *Chormud*; l'onzième dans une hôtellerie, qui est pareillement dans une autre campagne, nommée *Boadini*. Le douzième dans une autre, qui est aussi toute seule, qu'on nomme *Basili*, ou *Vasili*. Et le treizième de notre départ, qui fut le trentième de Janvier, nous arrivâmes à *Lar*, un Dimanche matin avant le jour, parce que nous ne marchions que la nuit. Ce voyage me fut fort pénible, parce que j'avois tous les jours la fièvre fort ardente, qui me tourmentoit continuellement; tantôt par un froid cruel, qui me faisoit craqueter des dents

Le che-
min de
Mina a
Lar.

durant quelques heures, & tantôt me brûloit d'une chaleur insupportable & d'une soif ardente, qui me faisoit perdre l'esprit. Un chacun peut considérer de quelle façon je pouvois passer les jours & les nuits entières, couché dans un petit brancart, sur un chameau, qui marchoit toujours. Mon seul rafraîchissement étoit je ne sai quoi, que j'avois inventé, pour m'humecter la langue & la bouche, avec un peu de vinaigre rosat & d'eau-rose, mêlez ensemble, que j'avalais quelquefois, & qui me fit du bien, comme je l'expérimentai, son aigreur corrigeant la corruption du mal. Pour notre manger, nous ne manquions point de poulets, que nous portions tous en vie, sur les charges de nos chameaux; & pour la sauce, du sucre, de l'eau-rose, du jus de limon, du beurre, des épices, des amandes pilées avec du lait, des fruits secs de diverses sortes; & que sai-je? Mais ces viandes salutaires, quelles forces ou quel apêti pouvoient-elles donner à des personnes presque toutes malades, ou indisposées, qu'il falloit aprêter dans une campagne deserte, où le plus souvent nous avions de la peine à trouver de quoi faire du feu? L'ordinaire qu'on me servoit à table, étoit un poulet rôti; mais sec, & couvert de cendres, dont je n'eusse pû manger, si la nécessité ne m'y eut contraint. Mes plus grandes délices étoient du sucre candi, des confitures, & des fruits de l'arbre *Konard*, que nous rencontrions presque tous les jours sur le chemin, étant agréables au goût; mais je ne sai pas si ses autres qualitez étoient bonnes ou contraire. à la santé. Je n'étois pas seul qui en-

durois;

Maladie
de l'Au-
teur.

duois; tous les autres malades, qui étoient en ma compagnie, n'étoient pas mieux, desquels on n'avoit pas moins de soin que de ma personne. J'étois néanmoins le plus mal de tous; desorte qu'en peu de jours, le peu de nourriture que je prenois; la fièvre continuë qui me consumoit; ses accès violens, & redoublez coup sur coup pendant le jour qui m'acabloient; les fatigues, & les incommoditez du voiage, qui me tuoient, me causèrent une si grande foiblesse, qu'étants arrivez à notre logis, & aians déchargé notre bagage, avant que de me tirer de mon brancart, il falloit me préparer un lit, pour me coucher, & tenir de l'eau de senteur, & du vinaigre rosat tout prêt pour m'en jeter sur le visage, & me faire revenir de la défaillance où je tombois, entre les bras de ceux qui me portoient de la litière au lit: & je puis dire que quand nous arrivâmes à *Lar*, j'étois plus mort que viv. Au contraire, nos serviteurs avoient repris leur santé en changeant d'air, & *M. Abdullah*, & *Mariuccia*, quoiqu'ils eussent toujours un peu de fièvre, étoient fort soulagez, & hors de danger. Elle se changea, à l'une en fièvre quarte, qui est ordinairement favorable aux jeunes gens, & à l'autre en tierce, simple & intermittente, qui, avec un peu de soin, pouvoit facilement se guérir. Lors que je pensois le moins à moi, & que je me négligeois le plus, on me mit entre les mains d'un excellent Médecin, natif de *Sciraz*, & demeurant à *Lar*, nommé *Hekim Abul ferab*; *Hekim*, c'est-à-dire, sage, qui est le titre ordinaire qu'on donne à tous les

Médecins honorez du titre de sages.

les doctes Médecins. Cét honnête homme se comporta généreusement à notre égard, & particulièrement envers moi, qu'il entreprit de guérir, en quoi il me fit voir qu'il étoit autant docte en son art, qu'honnête en sa conversation. Dès qu'il m'eut vû, il jugea & me prédit que je recouvrerois ma santé, sans changer d'opinion, quoique je fusse durant plusieurs jours dans un état où je croïois mourir, & que tous les soirs je recommandasse mon ame à Dieu le mieux que je pouvois, & que je priasse mes gens de se tenir auprès de moi, de crainte que je ne vinsse à mourir sans qu'ils s'en aperçussent. Le Gouverneur de la ville, informé de mon mal, & prétendant à ma succession, conformément aux loix injustes du païs, qu'ils observent en semblables rencontres, avoit déjà mis des gardes à la porte de notre logis, de peur que si je mourais, nos hardes ne fussent transportées. Dans toutes ces traverses, Dieu me favorisa d'une si grande presence d'esprit, que quoique je crusse certainement devoir mourir en peu de jours, je n'eus jamais la moindre inquiétude de me voir mourir éloigné de mes parens, & ma maison périr avec moi. Cela eut été capable en un autre tems de me donner des tentations furieuses, dont j'attribuois la cause en partie à mes disgraces passées, & au peu d'atache que j'avois à la vie presente, me voiant réduit en cet état. Pour ce qui est de ma conscience, Dieu veuille qu'à quelqu'heure qu'il lui plaira de m'appeller de ce monde, je sois aussi-bien disposé que j'étois alors. Et s'il est vrai ce qu'on dit, que Dieu retire les hom-

mes,

mes, & notamment ses élus, à l'heure & au moment qui leur est le plus avantageux, j'eus dans la suite quelque sorte de déplaisir de ce qu'il ne m'avoit pas pris dans cette disposition, qui me faisoit bien espérer de mon salut, & de ce qu'il m'avoit laissé dans le monde, où j'étois en danger de me perdre. Ce qui me donnoit de l'ennui, tant pour le zèle de la religion, que pour les obligations communes que j'avois en qualité de Chrétien, & pour des considérations particulières en qualité d'ami, étoit le danger évident de perdre la foi, où je voïois exposée l'infortunée *Mariuccia*, sachant bien que cet avare Gouverneur de *Lar*, qui aspirait avec tant d'avidité à ma succession; pour en venir plus facilement à bout, ne manqueroit pas de la prendre pour sa femme, quoiqu'elle n'eut pas encore atteint l'âge de douze ans, & que mon beau-frère, entre les mains de qui je la laissois, n'étoit pas homme de cœur pour lui résister. J'y pourvûs, le mieux qu'il me fut possible, par un testament que je fis, où je nommai pour tuteurs de cette jeune fille, nos Religieux d'*Hispan*, hôtes du Roi, & personnes privilégiées; & pour mon exécuteur testamentaire, le Capitaine des Anglois, qui par un bonheur se rencontrèrent à *Lar*, & qui étant pareillement hôtes du Roi, & de grande autorité, eussent pû la délivrer des mains de ce barbare, & la faire conduire en sûreté à *Hispan*, avec ses hardes, & quelques milliers d'écus, comme ils m'avoient promis. Dieu fait si cela étoit suffisant; mais comme mon pouvoir ne s'étendoit pas plus loin, je re-

L'auteur, extrêmement malade, fait son testament.

COM-

commandai cette affaire à Dieu, & je remis le tout à sa volonté. Peut-être que Dieu eut égard à mes bonnes intentions, & à une œuvre si pieuse, pour me rendre la santé. Le Médecin m'assista tous les jours, avec autant d'affection que d'assiduité, sans me purger aucunement, sans me saigner, & sans faire nulle ouverture, sachant bien que j'étois si débile, que je n'eusse pû résister à la violence de ces remèdes. Il me faisoit seulement prendre tous les matins à jeun une certaine portion de son ordonnance; mais de la composition de *Chogia Muhammel Baizid*, brave homme, & bien versé dans la Médecine, qui me voïoit assez souvent, & étoit comme assistant de l'autre. Ce breuvage m'étoit si agréable au goût, que je l'atendois tous les matins avec impatience, & une heure de mon attente me duroit mille ans. Il m'en donna de trois fortes, & je les trouvai toutes trois fort délicieuses. Je m'en fis donner par écrit la recette; mais je ne sai ce que j'en ai fait, & quand même je l'aurois, il seroit fort difficile de savoir en notre langue les choses qui entrent dans sa composition; parce qu'elles ne sont exprimées que par des termes Arabes & Persans; je croi cependant qu'elles sont toutes corroboratives, & contraires à la malignité des humeurs. Mon régime de vivre n'étoit pas une diete rigoureuse de peur de m'afoiblir, mais des viandes légères pour me substantier. Il ne me défendit jamais la chair; pour le vin, j'en avois déjà perdu l'usage. Il me faisoit bouïllir tous les jours un petit poulet bien tendre avec des espinars, peut-être parce qu'on ne trou-

Médecins excellens, & leur manière de traiter.

trouvoit pas de meilleures herbes dans la saison, avec des tamarins, ou des prunes de diverses sortes, & particulièrement de celles qu'on nomme de *Buchara*, qui est une ville des *Tartares Uzbeghiens*, d'où elles viennent, qui sont les plus excellentes. Je vous raporte toutes ces circonstances, pour vous faire connoître la manière de pratiquer la Médecine de ce païs, bien différente à la vérité de celle du nôtre; mais dont je me suis bien trouvé. Les effets de mon mal, & de ma cure, furent de grandes sueurs, qui tous les jours traversoient les draps & les matelats de mon lit. La fièvre commença peu-à-peu à me donner quelque relâche; ses accès furent ensuite moins violens; & enfin elle me quitta tout-à-fait. La fièvre m'ayant ainsi quitté, deux choses m'arrivèrent dans ma convalescence, qui me semblent assez considérables. L'une est, qu'ayant appris qu'on vendoit à *Lar* de la chair de vache, dont il y avoit déjà plusieurs années que je n'avois point goûté, parce que ce n'est pas une viande ordinaire dans les Provinces du Levant; j'en fis acheter d'une jeune, assez grasse, & fort tendre, que je fis aprêter en diverses sortes, que je mangeai avec grand apêti, & qui servit autant à me fortifier, que je la trouvai délicieuse au goût. L'autre est, qu'étant déjà sans fièvre, je fus tellement constipé, que je passai neuf jours entiers sans aucun bénéfice de ventre. Comme j'apréhendois que cette obstruction, par un amas de matières & de mauvaises humeurs, ne donnât une nouvelle entrée à la fièvre, je suppliai souvent & instamment mon Médecin qu'il

qu'il me donnât quelque remede laxatif, pour me nétoier le corps. Il ne voulut jamais condécendre à ma demande; je ne fai si c'est qu'ils n'ont pas l'usage de ces purgations violentes, ou bien qu'il me jugeât trop foible pour les pouvoir fuporter; mais il me dit toujourns, que j'eusse patience, qu'il remedieroit à tout; que ce seroit ma guérison, si je pouvois avoir des phlegmes, & que je le laissasse faire. En éfet, il me délivra pareillement peu - à - peu de cette incommodité, par le moïen de ses potions ordinaires, & me remit dans une parfaite santé. Environ le vingtième de Février je commençai à me lever; mais avec tant de débilité, que je ne pouvois pas aller jusqu'au bout de ma chambre, sans bâton & sans apui. Tous mes domestiques étoient aussi sur pié. Pendant ce tems-là il tomba un peu de pluie, environ la mi-Février, qui étoit la première fois qu'il avoit plu durant toute l'année, d'où vous pouvez juger quel est le tempérament de cette terre. La ville de *Lar* est la capitale d'une grande Province, ou d'un Roïaume, qui avoit été possédée ci-devant par un Prince particulier, qui s'en étoit rendu le maître absolu & indépendant, ou de droit, ou injustement, jusqu'à ce que le Roi *Abbas*, qui régne à present dans la Perse, lui fit la guerre, il y a environ vingt-trois ans, plus par générosité, que par avidité, le dépouilla de ses Etats, le fit conduire prisonnier à la Cour, & après quelques legers reproches de sa mauvaise administration, le traita civilement, & le renvoia à *Sciraz* avec le Chan de la Province, qui avoit eu la conduite

Il ne
pleut
qu'une
fois l'an
à *Lar*.

duite de cette guerre. Ce Prince infortuné, qu'on nommoit *Ibrahim Chan*, mourut de déplaisir, ou de poison, comme on le croit, sur les chemins, & dans son propre païs, qui fut réduit en Province, & uni à l'Empire de Perse. La ville de *Lar* est à present le siège d'un *Sultan*, qui dépend du Chan de *Sciraz*, & qui ocupe sa place.

Le vingt-deuxième de Février, M. *Guillaume le Beau*, créé depuis peu Capitaine, ou Résident des Anglois en Perse, par la démission de *Monoz*, qui s'en étoit retourné en Angleterre, arriva d'*Hispahan* à *Lar*, avec *Jacob* l'Arménien leur interprete, qui ne manqua pas de me venir voir aussitôt, & de me faire part des nouvelles du tems. Il me dit entr'autres choses, que le Chan de *Sciraz*, & les Anglois, étoient demeurez d'accord de faire la guerre conjointement aux Portugais. Et que de neuf vaisseaux, que les Anglois avoient en tout sur les côtes de la Perse, tant de ceux qui étoient arrivez nouvellement d'Angleterre, que des autres, qui couroient auparavant les mers, il n'y en auroit que deux, qui pourroient faire voile en Europe, pour y porter leur soie; & que les autres sept; savoir, six grands, & un petit, qu'ils avoient pris depuis peu sur les Portugais, demeureroient dans le *Golfe Persique*, pour y faire la guerre stable & continuelle. Et que les articles de leur traité portoient que le Chan donneroit aux Anglois six cens tomans par mois, qui sont six milles sequins pour leur dépense, faisant un état de la dépense que pouvoient faire les six grands vaisseaux, sans considé-

Traité
fait entre les
Anglois
& les
Persans,

ret

rer le septième, qu'ils avoient gagné sur les Portugais, parce qu'il étoit petit & de peu d'effet, à condition que si quelqu'un de leur vaisseau venoit à se perdre par le feu, ou autrement, la perte seroit pour eux: & que tout le gain qu'ils feroient en cette guerre sur les Portugais, la moitié seroit au Chan, & l'autre moitié aux Anglois, à qui le Chan fourniroit des hommes pour faire cette guerre, & qui réciproquement seroient obligez de la continuer; non-seulement pendant le siège de la forteresse de *Kesem*, mais encor de celles d'*Ormuz*, de *Mascat*, & dans tous leurs ports de l'Arabie, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement exterminés de ces païs. Ces articles, acordez & signez de part & d'autre dans *Mina*, & au port de *Kuhestek*, où le Chan & les Anglois se trouvèrent, le Chan se retira au port de *Combru*; & les vaisseaux Anglois, avec *Imamculi*, nouveau Général du Chan, tournèrent la prouë vers la forteresse de *Kesem*, qui étoit déjà assiégée, & serrée de si près, que les tranchées des Persans étoient déjà au pié de la muraille, d'où ils ne voïoient aucun soldat se presenter sur le haut, qu'ils ne le tirassent, eux cependant étans couvers de leurs tranchées, sans pouvoir être beaucoup endommagez des assiégez. Les Portugais se défendoient bravement, & les Persans n'avançoient pas beaucoup, pour n'avoir l'usage ni l'art de se servir du canon. Les Anglois aïans passé, à la faveur des ténèbres de la nuit, assez près de la forteresse, sans être ofensez de l'artillerie des Portugais, mirent quelques pièces de ca-

non de leurs vaisseaux à terre, & ayant battu la place environ trois jours durant, ils obligèrent ceux de dedans à se rendre à composition. Le Capitaine Major des Portugais *Ruy Freira*, pour consentir à leur volonté, contre la sienne, s'étoit renfermé dans la place pour la défendre, ayant renvoïé ses vaisseaux à *Ormuz* sans rien faire. La forteresse se rendit donc à ces conditions. Que les Portugais en sortiroient, avec leurs armes & leurs bagages; & que les soldats Mahométans, qu'ils avoient eu à leurs gages pendant le siège, ne seroient nullement molestez de ceux du Chan, & qu'ils auroient la liberté de se retirer en tel lieu qu'il leur plairoit de l'*Arabie*. Ces conditions furent très mal observées; parce que les soldats Mahométans, qui avoient servi les Portugais, aussitôt qu'ils furent hors de la place, furent exposez en proie aux gens du Chan, qui les mirent tous à mort, sans que les Anglois pussent les délivrer de leurs mains, ou plutôt sans s'en mettre beaucoup en peine. La plus grande partie des Portugais furent relâchez & renvoïez à *Ormuz*, mais sans armes & sans bagage, qui leur furent ôtez à leur embarquement. *Ruy Freira*, avec quelques-uns des principaux, fut retenu par les Anglois dans leurs vaisseaux, quoique libre en aparence & fort bien traité, même dans le dessein de le renvoïer à ses gens; mais à *Goa* dans les Indes, & loin d'*Ormuz*, de crainte qu'un si vaillant Capitaine, dans la guerre du Golfe Persique ne leur fit ressentir le mal qu'ils lui avoient procuré. Quelqu'uns même d'entr'eux disoient à leurs meilleurs amis, qu'il

La reddition de la forteresse de Kelen.

qu'il n'étoit pas pour être mis si-tôt en liberté, & que leur dessein étoit de le conduire en Angleterre. On fait un conte, que *Ruy Freira*, parlant des Capitaines Persans, disoit que *Sciahculi Beig*, qui avoit commandé le premier au siège de *Resem*, avoit préparé & fait cuire la viande, qu'*Imamculi Beig*, qui étoit venu le dernier, n'avoit eu la peine que de la manger. Et néanmoins le Chan ne vit pas de bon œil *Sciahculi Beig*, comme s'il n'eut pas bien travaillé; & *Imamculi Beig*, qui se trouva avec les Anglois à la prise de cette place, en reçût tout l'honneur. Le Chan eut un grand desir de voir *Ruy Freira*, & en fit de grandes instances, dans le dessein, s'il l'avoit dans sa puissance, de le conduire au Roi de Perse. Mais les Anglois ne voulurent jamais le mettre à terre, encor moins entre les mains des Infidèles. Ce qui obligea le Chan, pour satisfaire un peu sa curiosité, d'envoier son grand Vizir, qui est celui que nous apellons Conseiller, ou Auditeur, dans les vaisseaux des Anglois, seulement pour voir ce généreux Capitaine, & lui en faire rapport. Si le courier *Ghulamali*, qui nous avoit acompagné depuis *Hispahan* jusqu'à *Ciuciululion*, a dit la vérité, qui s'est vanté, comme je l'ai ouï dire, qu'il s'étoit trouvé présent, & qu'il avoit servi d'interprete: quand le Vizir entra dans le vaisseau, *Ruy Freira* fit semblant de dormir, & puis de s'étendre comme s'il se fut éveillé, sans daigner se lever de son lit, & ne lui parla jamais que couché, en termes altiers & pleins d'arrogance; ce que je croi d'autant plus facilement, que

Arro-
gance
Portu-
gaïse.

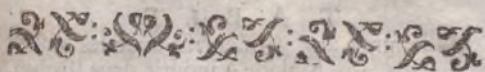
je fai que c'est une des bizareries naturelles à cette nation. Après la prise de *Kesem*, sans perdre de tems, on marcha droit contre *Ormuz*; tant la flote Angloise, que l'armée Persane, qui passa en de petites barques, n'ayant rien qui lui empêchât la liberté de la mer. Ces nouvelles avoient déjà été apportées à *Lar* par des couriers, avant que je les eussent apprises de la bouche de *Jacob*; & on avoit fait des réjouissances publiques pour la prise de *Kesem* au son des flûtes, qui jouèrent tout le long d'un jour; mais outre qu'elles étoient mêlées de plusieurs faussetez, que la populace faisoit courir, je ne les avois reçûes que confusément. J'appris au vrai comme l'affaire s'étoit passée, de *Jacob*, qui ayant été l'interprete des Anglois, l'avoit eüe entre les mains, & maniée entièrement, telle que je viens de vous l'exposer. Il me confirma de plus, ce que j'avois prévu il y a quelque-tems, qu'*Elie*, jardinier des Peres Carmes - Déchausiez d'*Hispahan*, Chrétien caché, que les Mahométans nommoient *Husseïn*, avoit été pris, par son indiscretion, sur les côtez de Perse, chargé de quelques lettres qu'il portoit à *Ormuz* de la part de ces Peres. Le Chan les fit lire aux Anglois; & comme elles ne contenoient que des affaires particulières de leur maison, il n'étoit pas dans la volonté de faire aucun mal au porteur, si elles n'eussent point parlé de cét *Elie*, & de trois de ses parens, que les Peres avoient rendus Chrétiens un peu auparavant, & qu'ils envoioient à *Ormuz*, pour les retirer entièrement de la puissance & des erreurs de Mahomet; dans un

tems

432 VOYAG. DE PIETRO DELLA VALLE.
tems fort peu à propos, vû la conjoncture
& l'état present des affaires publiques. Le
Capitaine des Anglois, *Eduard Monoz*,
franc hérétique, & ennemi mortel dans
son cœur de nos Religieux, s'étant trouvé
present à la lecture de ces lettres, parla de
cette affaire au Chan, en des termes si de-
savantageux à nos Peres, que ce Prince
prit aussi-tôt la résolution de faire mourir
le porteur, comme il fit, & d'en écrire à
Sa Majesté, pour l'animer contre les Peres,
& les autres complices convertis à notre
foi.

Fin du Tome V.

TABLE



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Conteniés dans le cinquième Volume des
Voyages de Pietro della Vallé.

A.

A B A, MANTEAU D'ARABE, servant à couvrir les enfans de la maison, comme une poule fait ses petits. 269.

Abba, Juif, aime mieux mourir courageusement que de changer de Religion, étant dévoré par des chiens, & invoquant le nom de Moïse. 15. & 16.

Abbas, Roi de Perse, est franc Mahométan, & extrêmement zélé pour la gloire de sa fausse Religion. 224. A donné l'entrée au Christianisme, & introduit le culte de Jesus-Christ en la Perse. 225. Est un Roi fort sage. *ibid.* Ne veut rien conquérir qu'il ne puisse conserver. 226. Pourquoi il négligea de prendre Bagdad, qui lui fut offert. *ibid.* Entend fort bien ses affaires. 227. Il pleure pour la compassion qu'il avoit d'un peuple qui souffroit tant de maux à son occasion. 229. C'est un bon & juste Roi, un grand & vaillant Capitaine. *ibid.* Se voit complimenté par les Ambassadeurs de tous les plus grands Princes de l'Univers, Chrétiens & Infidèles, pour la victoire qu'il a remportée sur les Turcs. 230. C'est un autre Saturne, qui dévore ses propres enfans. 252. Fait changer

Tome V, T de



T A B L E

de femmes aux Arméniens avec les Mahomé-
tans. 262 Malade à mourir dans Ispahan.
392. Déclare pour son Successeur à la Cou-
ronne Imamculi Mirza son troisiéme fils. 112.
& 393. Fait aveugler son petit-fils. *ibid.*
Prêt de faire la guerre aux Turcs, quand les
Chrétiens armeront. 60.

Abubekir, proche parent du côté du pere de
Mahomet. 17. Homme d'âge, de pruden-
ce & de gouvernement. 18. Aimé & re-
mercié, quoiqu'indigne, comme un grand
Saint, & reconnu pour un des premiers de
leur fausse Religion, & pour Calife & Suc-
cesseur de Mahomet. *ibid.*

Accident, autant étrange, qu'il est atroce &
inhumain. 14.

Accident fort étrange & curieux, qui arriva au
Roi de Perse en la ville de Ferhabad, qui
lui causa beaucoup d'inquiétude. 115. 116.

Action d'un des principaux Géorgiens à l'égard
de l'Auteur, allans tous deux à cheval.
153.

Actions de Rostam, taillées dans un roc; qui
est ce Rostam. 330. De Sémiramis aussi,
taillées dans un rocher. 332.

Adieux de l'Auteur (Les) à la Perse. 292.

Aga Haggi, le plus considéré entre les Favo-
ris du Roi de Perse, employé par des Cour-
tifanes d'Ispahan, pour obtenir du Roi la ré-
vocation des défenses de boire du vin, faites
par ce Prince. 137.

Aga Riza, Mahométan, homme riche, & un
des principaux de l'Inde; sa Mosquée, la plus
considérée de toutes celles qui y sont en
grand nombre. 342.

Agneaux de différentes couleurs, produits en la
Province de Chorazan. 100. Leur descrip-
tion. *ibid.*

Ajour

DES MATIÈRES.

- Ajournement*, se fait en Perse par une personne publique, & non par écrit. 29.
- Air de Mina*, si mauvais, que presque tous les étrangers qui y vont, & sur-tout en certaines saisons de l'année, y perdent la vie. 387. Sa description. 396. L'Auteur & sa famille y sont malades. 397 & 420.
- Aïsse*, dernière des femmes que Mahomet épousa dans une extrême vieillesse. 17.
- Ali*, frère du côté du pere de Mahomet, son gendre, & son Successeur. 16. 17.
- Alphabeth des Arabes*, n'a point de L. 351.
- Amba*, arbre inconnu en Europe, est fort commun aux Indes; sa description. 414.
- Ambassades des Princes d'Orient*, sont des trafics de marchandises. 180.
- Ambassades réciproques du Turc & du Persan*. 83.
- Ambassadeur Turc (L')* introduit secretement dans la chambre du Roi de Perse, pour lui baiser les piés à huis clos. 64. Ses presens portés en ordre les uns après les autres, comme à une Procession. *ibid.* Le Roi refuse ses presens. 65.
- Ambassadeur de Perse (L')* a défense de boire du vin à Constantinople, pour deux raisons. 84.
- Ambassadeur du même en Espagne (L')* puni à son retour par la main du bourreau. 181.
- Ambassadeur du Roi de Décan*, dans les Indes. 179. 183. A quelle fin cet Ambassadeur est envoyé. 180. Baise la porte du Palais-Royal. 183.
- Amome*, (L') rare en Perse & en la Médie. 243. N'est pas bien connu en ces pais-là. *ibid.*
- Amours de l'Auteur*. 209.
- Anglois*, sont bien reçus dans le pais de l'ob-

T A B L E

béiffance du Roi de Perfe. 60. Achetent les Soïes de Perfe. 114. N'ont pas la liberté de négocier avec d'autres qu'avec ce Prince. *ibid.* Redevables au Roi de plus de 15000. fequins. 197. Ont un grand diférend avec les Gardes-Chemins de Carcica Chan, fur le refus qu'ils faïsoient de païer les Péages ordinaires de la Soïe. 185. Odieux à la Perfe. 186. Et au Roi même. *ibid.* Sont Pirates fur la mer. 188. Ont perdu beaucoup de leur crédit auprès du Roi. 187. Sont bien endettez envers lui. *ibid.* Se joignent aux Perfans, contre les Portugais. 404.

Anneaux que les femmes Arabes portent au nés, fi grands, qu'on les prendroit pour des buffes. 375. Ceux des Perfanes font petits, fort propres, & à côté. *ibid.*

Année Solaire, étant stable & dans une parfaite égalité, les mêmes jours arrivent tous les ans en même tems. 58.

Anoine de Govea Evêque de Cyréne, se retire furtivement de Perfe, & passe à Ormus. 182.

Arabes, repouffent vaillamment les Perfans, qui vouloient s'emparer d'une Place occupée par les Arabes. 69.

Arbres, les Mahométans ont les grands arbres en vénération. 356.

Arbriffeaux de Ciaclacucci, semblables à des joncs, portant des amandes amères. 353.

Ardeurs du Mogolstan. 374.

Arméniens; leur coutume de mettre une Croix dans l'eau le jour de l'Epiphanie. 35. Surpassent toutes les autres Nations dans la rigueur du jeûne. 43.

Arrogance Portugaise. 430.

Artaxerxès, Roi de Perse, faïsoit, à l'égard des Egyptiens, dont il persécutoit les superstitions contraires à sa créance, ce que le Roi Abbas

DES MATIERES.

- Abbas fait aux Arméniens. 261.
- Artillerie de fer*, faite avec des marteaux ; montrée au Résident d'Angleterre par le Roi de Perse ; comment gagnée sur les Portugais. 12. Ce que dit le Résident au Roi. *ib.*
- Affas* ; quel Officier c'est dans la Perse. 178.
- Augustin*, envoyé en Ambassade à Ormus. 126.
- Aumônes*, fondées par des Princes, au lieu de leur Sépulture. 305.
- Auteur*. (*L'*) Sa famille originaire de Biscaïe. 221. Se rétracte d'un mot qu'il avoit écrit contre le Roi de Perse. 220. Principalement sur trois chefs. *ibid.* Il compose un Livre contre la Secte de Mahomet. 274. Il est le premier qui ait écrit contre les Persans Mahométans en leur langue naturelle. 277. Obtient son congé du Roi pour son retour. 281. Ne veut point que le corps de sa femme soit inhumé dans la terre des Infidèles. 411. Mais plutôt à Rome dans l'Eglise d'*Araceli*, au Campidoglio. 412. Son corps fut rempli d'une quantité de canfre, depuis la tête jusqu'aux piés. *ibid.* Il a composé 36. Sonnets à sa louange durant sa vie, & en a fait autant après sa mort. 416. Comment il les intitulez. *ibid.* Obtient permission par écrit d'enlever son corps, & de l'emporter avec la caisse par la Province. 417. Sa maladie. 232. & 420. Fait son Testament. 423. Se retire auprès des Anglois. 387.
- Avanture prodigieuse* d'un beaufrère de l'Auteur. 161. Enlevé par les Turcs, & nourri parmi eux. 162. Chrétien dans le cœur, & Mahométan de profession. 164. Sollicité par l'Auteur de se ranger à la Foi, par des raisons pressantes. 166. & 167. Sa venue en Perse. 172. Sa conversion. 173.
- Avis important* pour réduire les Géorgiens à

T A B L E

l'unité de l'Eglise. 155.
Avortement de M. Maani femme de l'Auteur.
 400. Le nom qu'ils desiroient donner à leur
 enfant. *ibid.*

B.

B *Acchus* régne beaucoup en Perse, malgré
 les Edits du Roi. 250.
Bains, fort en usage chez les Persans. 396.
Bec du Phœnix, estimé une chose galante. 272.
 Est environ de la longueur de douze doigts.
 273.
Behi, race de gens, qui, à la faveur des eaux,
 cultivent leurs chams, & y sèment du co-
 ton. 352.
Beiram, ou fête du sacrifice d'un chameau. 194.
Bekir Subasçi, Général des Turcs, est comme
 Roi absolu de Bagdad. 164.
Bid Misék, arbre de Musc, aussi commun en
 Perse, qu'il est rare en Europe. 246. Sa
 fleur & ses qualitez. *ibid.*
Biscaïe, partie la plus saine & la plus incorrup-
 tible de l'Ibérie d'Europe. 221.
Bracmanes & Indiens, habiles en la connoi-
 sance des simples. 245.
Brefs du Pape, presentez au Roi de Perse par
 le Pere Vincent de S. François, Visiteur des
 Carmes. 255.
Buchara, Ville des Tartares Uzbeghi, où
 viennent les plus excellentes prunes. 425.

C.

C *Acciciüran*, fête des Chrétiens Orientaux;
 ce quelle signifie. 35. & 44.
Calanter. Quel office c'est. 31.
Califes de la secte de Mahomet, & leur suite. 19.
Calome.

DES MATIERES.

- Calomnie** contre les Peres Carmes. 29.
- Careffes** du Roi de Perse aux PP. Carmes. 254.
- Cehilminar**, ou les 40. Colonnes, où sont les superbes ruines du Palais de Cyrus. 314. Sa description. *ibid.*
- Cérémonies des Arméniens**, le jour de l'Epiphanie. 35.
- Cérémonie** d'adopter les enfans. 20.
- Chagrin de l'Auteur**, pour le retour de sa Belle-Mere. 125.
- Changement de Sépulchre**, est une horrible malediction entre les Persans. 228.
- Char Zabré**, herbe venimeuse; autrement le poison des ânes. 370.
- Charg**, arbre venimeux, & sa description. 467.
- Chats de Chorazan**, plus estimez que ceux de Sore; pourquoi. 98. Leur description. 99. Leur beauté; en quoi elle consiste. 98. Sont entre les autres chats, ce que sont les barbets entre les chiens. *ibid.*
- Chemins d'une partie de la Perse**, décrits par l'Auteur. 285. & suiv. De Mina à Lar. 419. De l'Auteur à son retour. 235.
- Chevaux**, immolez au Soleil par les Perses. 322. Ils sont en abondance dans la Perse. 300.
- Chodabende Mirza**, fils aîné du Roi de Perse, fait aveugle par ordre de son pere; pourquoi. 250. Pense à se retirer dans les Indes vers le Grand Mogol, ennemi de son pere, pour lever une armée. 251. Est mis en une prison bien étroite. 252.
- Chrétiens Orientaux**, font, comme les Latins, mémoire des trois Mistères du jour de l'Epiphanie. 34.
- Cinnamome**, (Le) autrement *Darizeni*, n'est autre chose que la Canelle ordinaire. 244.
- Cocnar**, breuvage des Perses. 248. Le Roi en défend

T A B L E

- défend l'usage à ses sujets ; pourquoi. 249.
- Cocnos en Persan*, pris pour un Phoenix ; & la raison. 270.
- Collège des Etudes publiques* ; le plus beau & le plus florissant de toute la Perse dans la Ville de Sciras. 342.
- Collège des Langues de S. Pierre & de S. Paul*, érigé par les Peres Carmes-Déchauffez, pour le bien de tous les peuples Orientaux, & pour la bonne éducation de leurs enfans. 172.
- Colonnes* d'une grosseur prodigieuse. 325.
- Colonie Catholique*, projetée par l'Auteur, rendue vaine & inutile. 234.
- Combat Naval*, entre les Portugais & les Anglois. 196. & 247.
- Compositions de l'Auteur*. 203.
- Corps morts*, sont immondes parmi les Mahométans. 418.
- Cosaques*, entrent jusque dans l'embouchure de la Mer Noire, & ont pénétré bien avant, & jusqu'aux Fauxbourgs de Constantinople. 150.
- Coste*, plante médecinale. 244.
- Courtisanes*, jugent insupportable la loi du Roi de Perse, touchant la défense de boire du vin, emploient les Favoris du Roi pour la faire révoquer. 137.
- Contume des Mahométans* de faire leurs prières aux Sépultures de leurs Ancêtres en pleine campagne. 359.
- Crime très-grand* de fouler aux piés le seuil de la porte du Palais-Royal chez les Persans. 184.
- Crime*, qui ne s'expie jamais que par le feu, ou par changement de Religion. 162.
- Croix & de Clochettes* (Grand nombre de) à la Procession des Chrétiens Orientaux. 37.
- Cruautés*

DES MATIÈRES.

Cravate du Roi de Perse, excusée par des raisons d'Etat. 224. Autre, inouïe contre les Chrétiens Arméniens. 258. Leur ôte toutes les marques de la Religion. 261. Il les apaise par de belles promesses. 260.

Curiosité, contenues dans le *Cehilminar*. 314. & suiv.

Cyprès, d'une grosseur prodigieuse. 355. Il découle une espèce de gomme d'un petit tronc d'une de ses basses branches, que les Perses croient être un sang miraculeux, qui coule tous les Vendredis, leur jour saint & sacré. *ibid.*

D.

Dames *Persanes*, demeurent continuellement renfermées dans leurs maisons. 215. Elles vont dans les rues à pié le voile abatu, si la nécessité les oblige d'en sortir. *ibid.* Quand elles vont à cheval, elles sont déguisées tellement, qu'on ne peut les connoître, ni les discerner. *ibid.*

Dames Mahoméranes de condition ne dansent jamais, & ne se découvrent jamais le visage aux yeux des hommes. 52. Plusieurs Dames de Ciolfa dansent en la présence du Roi de Perse, & chantent trois petites chansons, suivant la coutume de l'Orient : ce qu'elles contenoient. 51.

Danse (La) est une chose indifférente. 52.

Darahghierd, Ville qui retient jusqu'à présent le nom de Darius son Fondateur. 358.

Défense faite aux Mahoméranes de boire du vin, ou d'en vendre. 135. La cause de cette défense. 136.

Della la Chizi, femme de joie, favorisée du

T A B L E

- Roi de Perse ; pourquoi. 40. Que veut dire ce nom. *ibid.*
- Dénombrement* des serviteurs de l'Auteur à son départ. 288.
- Dénombrement* de quelques plantes médecinales. 243.
- Déplaisir de l'Auteur* pour la mort de sa femme. 346.
- Description* du Château d'Ispahan , où sont les trésors du Roi , ses papiers , & les armes. 93. De Sciraz. 338.
- Desordres* de quelques Officiers châtiez. 192.
- Dessein* d'une Colonie Catholique & de la nouvelle Rome , composée de trois cens familles Syriennes , dont l'Auteur a eu le projet, avec promesse de se ranger sous la conduite de Prélats Catholiques. 77.
- Dessein d'une Croisade contre le Turc* , communiqué au Roi de Perse. 3. Sa devise , composée en langue Italienne , présentée au Roi de Perse , par le Pere Jean Carme-Déchauffé. 62.
- Détroits des Montagnes* , se nomment Portes ; en Perse. 369.
- Différence* entre la forme du gouvernement violent de Perse , & celui de l'Europe. 21.
- Différend* entre les Turcs & les Persans , sur la Religion ; son origine. 18.
- Difficultez* , qui font appréhender à l'Auteur le succès de son voïage. 281. Autre , des passages. 285.
- Diligence de l'Auteur* pour passer à Ormus , inutile. 381.
- Discours politiques* , touchant les Princes de Géorgie. 142. & *suiv.*
- Disgrace* arrivée à deux Ambassadeurs du Roi de Perse. 248.
- Disgrace* arrivée à l'Auteur au sortir de Sciraz. 348. *Diver-*

DES MATIÈRES.

Diverses sortes de viandes dont usent les Persans. 75.

Divinations, & sur-tout celles des Mahométans, ne peuvent procéder que d'un art diabolique. 406.

Dragoncele, autrement *Tarchun*, en latin *Nas-turcium*, herbe en grande abondance en Perse. 73. Viande ordinaire, dont les anciens Perses nourrissoient leurs enfans. *ibid.* Fort en usage dans cette Nation. *ibid.*

E.

E *Au douce*, manque à Ormus. 256. Il la faut aller chercher à plus d'une lieue au-delà de la mer, dans l'île de Kefem. 256.

Eclipse de Lune à Ispahan, observée par l'Auteur. 195.

Ecrivains Mahométans punis du feu, quand on fait qu'ils ont écrit de leur main quelqu'un des Livres de leur Religion. 275.

Élévation du Pôle d'Ispahan, 167. De la Ville de Mina. 397.

Elie jardinier, confesse la foi, & se déclare chrétien avec beaucoup de zèle. 32. Pris par son indiscrétion sur les côtes de Perse, chargé de quelques Lettres qu'il portoit à Ormus. 431. Mis à mort par le Chan de Sciraz. 432.

Embarras de l'Auteur, pour son passage. 382.

Emir, titre d'honneur. 337. Attribué plutôt à *Ali*, qu'à tout autre. *ibid.*

Entrée magnifique de deux Ambassadeurs, venans de Constantinople, dans Ispahan; leurs noms. 63. Aucune femme ne se rencontra dans les ruës, par ordre du Roi, durant cette entrée. *ibid.*

T A B L E

- Entrée du Roi de Perse dans Ispahan, après la victoire sur les Turcs.* 239.
- Entreprife des Portugais contre les Persans.* 109.
- Ephémérides des Persans, & une déclaration de tous leurs chiffres & caractères, composée par l'Auteur.* 58. 203. Ne sont pas comme les nôtres; pourquoi. 59.
- Epy de Cataï, ou Sombol Charai, plante nouvelle en Perse.* 244.
- Epitaphe de l'Auteur.* 201.
- Equinoxe, solennisé par les Persans.* 67. Le Roi ne l'observe pas avec les solennitez ordinaires. 68.
- Etat des Chrétiens, sous la domination des Turcs.* 175.
- Etat déplorable des habitans d'Ormus.* 141.
- Etat des affaires publiques à Mina, mauvais pour les Chrétiens du voisinage.* 403.
- Exemple d'un amour maternel.* 291.

F.

- F** *Amille de l'Auteur; son origine.* 221. Elle est malade à Mina. 397. Cause de cette maladie. *ibid.*
- Faveurs que le Roi de Perse fit le jour de l'Épiphanie aux Arméniens de Ciolsa.* 37.
- Feinte superstitieuse du Roi de Perse, pour couvrir ses desseins.* 190.
- Ferdinand d'Autriche, élu Empereur.* 68.
- Fête de la Fraternité, célébrée chez les Persans; son origine.* 16. Du Printems, ne suit point l'ordre de l'année lunaire commune aux Mahométans, mais le cours du soleil. 57.
- Fête du Csast; c'est-à-dire, de la mort de Hussein, célébrée le 5. Décembre, mais avec moins*

DES MATIERES.

- moins de solennité, à cause de l'absence du Roi. 195.
- Feuilles d'un arbre, nommé Konar, servant de savon dans tout le Mogolstan.* 397.
- Fleuve de la Perse.* 308.
- Figures anciennes, & leur description.* 319. & suiv. De Sémitamis, taillée dans le roc. 332.
- Foin; il n'y a ni foin ni avoine en Perse.* 296.
- Fouets, des Persans à cheval.* 298.
- Frédéric V. Electeur Palatin, élu Roi de Bohême.* 68.

G.

- G** *Abelles qu'on exige dans la Perse, sont douces & légères.* 369.
- Gabor (Beihléem) Prince de Transilvanie, fait tous les efforts pour s'emparer de la Hongrie.* 69.
- Gashanna, Prêtre Syrien, de la Nation des Nestoriens, affectionné à l'Eglise Latine.* 80.
- Gemscid Roi de Perse, fameux Magicien.* 334.
- Générosité d'un Capitaine Portugais.* 395.
- Générosité comme naturelle à toute la Nation Assyrienne, à cause du peu d'estime qu'ils font de leurs biens; le peu de regret qu'ils ont de les perdre.* 171.
- Gentils (Les) mettoient les Portes au nombre des choses sacrées.* 184. Les dédioient à la Déesse Vesta. *ibid.*
- Georgie, a souffert des pertes considérables du tems de Tamerlan.* 148. Ses peuples ont toujours maintenu la foi chrétienne. *ibid.*
- Georgiens (Les) vaillans, & aimant leur liberté.* 148.
- Georgiens, aprochent plus près de notre croïance, que des Provinces de l'Europe; pourquoi.* 151. Ne sont pas opiniâtres, ni superbes comme les Grecs. 152. Ont une dévotion par-

T A B L E

- particulière pour S. Pierre & pour la ville de Rome. 151. Furent la compagnie des Arméniens, & les ont en horreur. *ibid.* Ont une inclination pour les Latins : leur politesse. 153. Leurs intérêts sont plus mêlez avec ceux du Persan qu'avec les autres Princes infidèles. 154. Honorent leurs Princes du titre & de la qualité de Rois ; pourquoi. 145. Vaillans & amateurs de la liberté. 148. Leurs mœurs & leur Religion. 150. Avis important pour réduire les Géorgiens à l'unité de l'Eglise. 155.
- Géorgiens & Arméniens*, se haïssent mortellement. 151. N'ont d'autres erreurs que celles des Grecs. *ibid.*
- Géorgiens & Circassiens*, transportés en Perse pour la peupler. 305.
- Géorgiens (Trois Princes)* plus florissans que jamais ; quels ils sont. 149. Conservent la foi Chrétienne. *ibid.* Le Prince des Géorgiens dépouillé de ses Etats. 142. Princes des Géorgiens faits Eunuques. 144.
- Ghiez*, arbre, espèce de cèdres. 310. De Mir-Azard ; pourquoi ainsi nommez. 370.
- Glace* ; manière de la faire. 96. Rafraîchit, & réjouit la vuë par sa blancheur transparente. 97. Se garde facilement à Ispahan ; pourquoi. 98.
- Glacières*, apellées Buzchané ; leur description. 93. En grand nombre dans Ispahan. 94.
- Grabuges* qui se forment, & bruits de guerre qui courent au commencement de l'année. 1620. 25.
- Grecs*, avec leurs déclinaisons de noms, ont estropié les noms propres de toutes les Langues du monde, parce qu'ils ne savoient pas prononcer beaucoup de lettres étrangères. 194.

Gril-

DES MATIERES.

Grillons, en grand nombre dans tous les jardins de Perse. 72.

Guerre presque déclarée, entre les Portugais & le Roi de Perse. 263. Préparatifs de guerre contre le grand Mogol. 265.

Guerres Civiles, cause de la ruine des Géorgiens. 158.

H.

H *Abits* des habitans de la Province de Mazanderan ; leur description. 321. & suiv.

Habits & chaussures de certains peuples de Perse, vers le país de *Tarom*. 365.

Habits des femmes du país du Mogolstan. 374.

Elles sont toutes bazanées, à cause des ardeurs du soleil. 375.

Hamama, (*L'*) plante médicinale, inconnue en Perse. 243.

Hëhim Abul fetab, Médecin savant & honnête, entreprend de guérir l'Auteur malade. 422. Le remet en parfaite santé. 426.

Hëgire de Mahomet, (*L'*) quand commence. 195.

Hérétiques modernes, & presque tous les *Schismatiques d'Orient*, (*Les*) refusent de recevoir la réformation du Calendrier, faite par Grégoire XIII. 66.

Hérétiques (Toutes les Sectes des) n'ont été combattues que par écrit. 276.

Histoire du Phénix 272

Hiene ; sa figure & sa grosseur. 343. Fort friande des cadavres. *ibid.* & 415.

I.

I *Alousie d'un frère*, cause de grands troubles. 27.

Janus (Porte de) sur la Mer Noire. 87. *Ibérie*

T A B L E

- Ibérie Asiatique (L')* est la mere qui a produite & envoïé ses enfans dans l'Europe. 221.
- Jean, (Le Pere)* Prieur d'Isphahan, établi Consul par le Roi de Perse. 254. A cause qu'il est Religieux, il conseille au Roi de mettre un séculier à sa place. *ibid.*
- Image dévotte de Jesus-Christ*, envoïée au Roi de Perse, par le Pere Joseph de Paris, Capucin; & une autre de S. Jean, de la part d'une Princesse de France, Religieuse. 3.
- Imam Riza*, en grande vénération auprès du Roi de Perse, à cause de sa sainteté prétendue. 190.
- Imposture d'un faux Mechdi*, ou Envoïé de Dieu. 115. Est mis à mort par quatre des Quizilbasci, envoïez du Roi de Perse. 118.
- Inquiétudes de l'Auteur*, dans les dangers de son passage. 382.
- Insolence de quelques yvrognes*, sévèrement punie. 91.
- Isfend*, nom d'une herbe, qui nait & paroît la première sur la terre au Printems. 57.
- Juifs*, nation méprisée & mise au rang des Infidèles par les Mahométans. 15.

K.

- K** *Ahur*, arbre sans fruit, pris pour l'arbre de l'Achacie, qui jette la gomme Arabique. 371. Les Persans ne la recueillent pas. *ibid.*
- Kesem*, forteresse près d'Ormus; sa reddition aux Persans. 420. A quelles conditions. *ibid.* Mal observées. *ibid.* Réjouissances publiques pour sa reddition. 431. Il y a quantité de bonnes eaux. 110.
- Konar*, arbre; sa description. 363. Ses fruits agréables au goût. *ibid.*

Kusck,

DES MATIERES.

Kufck, ou *Kiofck*, mot Persan ou Turc ; sa signification. 304.

L.

L *Ala Beig*, Tresorier & Surintendant des affaires du Roi, & principalement de celles qui regardent les marchandises, reçoit quelques galanteries de l'Inde, des Augustins Portugais, dans leur Eglise où ils l'avoient invité. 189. Exerce la fonction de Sacrificateur, aiant fait mourir de sa main le chameau. 194. Traité cruellement. 21.

Lar, conquis par les Persans. 361. Il n'y pleut qu'une fois l'an. 426. Est la capitale d'une grande Province, ou d'un Roïaume. *ibid.* Est à present le Siège d'un Sultan, qui dépend du Chan de Sciras. 427.

Larmes, (*Les*) ne procèdent pas toujours de foiblesse d'esprit, mais souvent de déplaisir & de componction pour les offenses de Dieu. 227. Leurs causes différentes. *ibid.*

Lettre d'un Seigneur de Pologne, pour la ligue contre le Turc. 121.

Liberté entière dans la véritable Perse, de boire du vin autant qu'on veut ; pourquoi. 139.

Ligue formée entre les Polaques & les Perses, renduë inutile. 86.

Logement des gens de la Cour de Perse, fort incommode. 7.

Loi inviolable entre les Mahométans, de ne forcer jamais personne dans sa croïance. 260. Si ce n'est à l'égard des petits enfans. *ibid.*

M. Mahi

T A B L E

M.

M *Ahmud* en langage Turcſi ſignifie *Cir-*
conciſion. 162.

Mahométans , dévots aux ames des défunts.
111. Ont emprunté beaucoup de cérémonies
des Hébreux. 356. Reçoivent au nombre
des Saints ceux que nous reconnoiſſons ,
quoiqu'ils ignorent leur nom ; & ſur-tout
ceux qui ont vécu avant la venuë de Ma-
homet. 49. Ne forcent perſonne en ſa Reli-
gion. 260.

Mahométans Sonni ; c'eſt-à-dire , *Traditionai-*
res , ſont les plus véritables , quoique les plus
malicieux & les plus ignorans. 18. Ne pren-
nent pas ce mot d'Efprit dans le ſens des
Chrétiens pour une des Perſonnes Divines.
47. En quoi diférent particulièrement de nô-
tre Religion. 273.

Maiſon illuſtre des Gioerides , au milieu de
tous les diférens de la Religion , ſ'eſt con-
ſervée dans ſon intégrité depuis mille ans.
167.

Maiſon d'un Cazi Saadi , homme de qualité ;
ſa deſcription. 71.

Maiſons de la Perſe , bâties en dôme. *ibid.*

Maladie de l'Aueur. 232. 420. Sa réſignation
à la mort. 234. Sa reconnoiſſance envers ſon
ami. 236. Dernière maladie de M. Maani ,
ſon épouſe. 407. Sa diſpoſition à la mort.
408. Son décès. 409.

Manière de parler mal honnête , affez commu-
ne en Perſe. 83.

Manière d'écrire des Arabes. 270.

Manière de procéder , obſervée dans les affaires
de la juſtice , affez raifonnable pour des Bar-
bares. 27. & ſuiv.

Manière

DES MATIERES.

- Manière de pratiquer la médecine en Orient* ; bien différente de celle d'Europe. 425.
- Marchand Vénitien*, fort maltraité par le Gouverneur d'Ispahan, pour avoir été trouvé avec une Dame Mahométane. 92. Les Francs de toutes les Nations de l'Europe vont le trouver, & le menacent d'en faire leurs plaintes au Roi. *ibid.*
- Marchandises d'Angleterre*, n'ont pas beaucoup de cours en Perse. 114.
- M. Marian mere de M. Maani*, sort de Turquie par artifice. 10.
- Médecins*, honorés du titre de Sages. 421. Excellens en leur manière de traiter. 424.
- Melchisedech*, Patriarche des Arméniens, marche à la Procession le jour de l'Épiphanie, entre le Pere Vicaire des Carmes-Déchauffés, & le P. Prieur des Augustins. 39.
- Mina*, Capitale du Mogolstan : arrivée de l'Auteur en cette Ville. 386. & 387. Sa description. 396.
- Mir Muhammed*, un des Principaux d'Ispahan, aiant le bec d'un oiseau, nommé le Phénix. 270. Surnommé le bec de Phénix. 273.
- Modestie d'un Grand de Perse*, élevé de peu. 22. Des Géorgiens. 150.
- Mois & jour*, estimé malheureux par les Persans. 56.
- Mois de l'année Lunaire*, sujets au même changement que les Fêtes Mobiles. 58.
- Mort de deux Peres Carmes-Déchauffez*, soupçonnée de poison. 105.
- Mort de Hussein*, célébrée parmi les Mahométans de Perse, avec de belles solennitez, & par ceux d'Ormus, avec toute la pompe & la magnificence de guerre possible. 381.
- Mort de Rachel*, belle-sœur de l'Auteur, & les

T A B L E

- les obsèques. 267.
Mot du guet, ou devise de l'Armée de la Croi-
 fade. 3. 62.
Murmure des Quizilbasci, faisant la plus noble
 partie de la Milice du Roi de Perse, ne
 voiant plus leur Roi depuis quelques jours.
 III.
Musc. 246.
Muses, extrêmement mélancoliques, sans la
 compagnie de Cupidon & de sa mere. 137.

N.

- N** *Aissance* d'un neveu de l'Auteur. 266.
Nation Géorgienne, n'est point barbare,
 mais extrêmement civilisée. 149. Leurs
 mœurs & leur Religion. 150.
Neuruz, ou le tems de l'Equinoxe, est d'une
 grande vénération chez les Persans. 67
Nombre des Lettres que l'Auteur a écrites à
 son ami. 239.
Noms ordinaires que les Mahométans donnent
 à ceux de leur Secte, qui sont morts dans
 une fausse réputation de sainteté. 356. Qu'est-
 ce qu'ils veulent dire, quand ils disent qu'un
 arbre ou un lieu est Pir. *ibid.*
Nourriture ordinaire des chevaux en Perse. 296.
Noutek, nom des voleurs Arabes. 250.
Nouvelles, touchant les Géorgiens. 155.
Nouvelles venues d'Isphahan, touchant les Ga-
 lions extraordinaires de Portugal, qui avoient
 mouillé l'ancre à la vuë d'Ormus. 105. Leur
 nombre. 109.
Nouvelles avantageuses aportées aux Augus-
 tins, touchant l'issuë du combat naval, entre
 les Portugais & les Anglois. 197. Autres,
 assez mauvaises pour les Portugais. 199.

Omar

DES MATIERES.

O.

O *Mar & Othman*, deux vaillans Capitaines, furent les premiers qui conquièrent l'Egypte; ensuite la Syrie, avec toute la Perse. 19. Exterminèrent entièrement le nom & la race des anciens Rois Idolâtres du país. *ibid.*

Orangers & Narcisses doubles, en grande quantité, près de Sciraz. 357.

Ordre de la Procession des Arméniens le jour de l'Epiphanie, où le Roi de Perse assista avec toute sa compagnie. 36. & *suiv.*

Orientaux (Les) mettent toute la perfection dans le jeûne. 43.

Ormusiens (Les) se faisoient de tous les Marchands de Perse qu'ils peuvent rencontrer, & les mettent en prison. 70. Mis en liberté par Dom Garcia Ambassadeur. *ibid.* Etat déplorable des Ormusiens. 141.

P.

P *Ain d'orge* en usage dans tous les Bourgs; entre Sciraz & la Mer. 357.

Pain de froment, ne se trouve que dans les gros Bourgs, où il n'y a que les gens riches qui en mangent. 365.

Paix ou guerre, entre les Portugais & les Persans, d'où dépendent.

Palmiers, ne se trouvent point dans les Provinces Septentrionales de la Perse, sinon dans une terre près de Sciraz. 457.

Paludà, espèce de viande, que l'on nomme un Tourteau d'amidon; comment on l'a-prête. 75.

Parents de M. Maani (Les) retournent à Bagdad. 208.

Paro-

T A B L E

Q.

Qualité de Nasir en Perse ; quelle elle est. 84.

_____ de Seid ; quelle elle est. 193.

_____ des chevaux Persans. 296.

_____ d'Hôte du Roi , & le privilège qu'elle donne. 138.

Question du Roi de Perse , quels étoient les meilleurs Chrétiens. 43.

Question de la Trinité & de l'Incarnation , cho- que les Mahométans. 50.

R.

R Abdari , Garde des Chemins. 62. 185.

Respect des enfans des Grands pour leurs peres. 56.

Roi de Perse (Le) contraint plusieurs Chrétiens de se faire Mahométans , pour ne l'avoir pas païé d'une certaine somme d'argent , qu'il leur avoit prêté dans leur nécessité. 182.

Honore les cérémonies des Chrétiens. 36.

41. Révère les Reliques des Saints. 48. Fait

fondre des canons devant les Places qu'il assiége. 14. N'a point de repos , & vit dans

un mouvement continuel. 7. Traite de la

paix avec le Turc. 5. Tombe grièvement

malade & nomme un Successeur. 112. Ac-

corde facilement aux Augustins Portugais

une place pour y bâtir une Eglise. 8. Refu-

se les presens du Turc. 64.

Rois de Perse anciens , déclaroient leurs Suc-

cesseurs avant que d'entreprendre une guer-

re. 393.

Roi de Perse , fameux Magicien. 334.

Rois des Indes , se servent volontiers des Abif-

fins,

DES MATIERES.

fins qui ont été pris & faits esclaves dès le berceau, par les Mahométans de la Méque & de la Mer Rouge. 179.

Route de l'Auteur, d'Ispahan à Sciraz. 294. & suiv.

Rusciud, Rivière salée. 373.

Ruffiens, Catholiques de Pologne, suivent les cérémonies de l'Eglise Gréque. 154.

Ruy Freira de Andrada, Capitaine Général des Galions extraordinaires, combat les Vaisseaux Anglois. 185.

S.

S *Acrifice* d'un Chameau. 11. & 194.

Sadire, Chef souverain de la Secte Mahométane, pour les affaires de la Religion. 29.

Scebi-Berat, une des grandes fêtes des Mahométans. 111. Que veut dire ce nom. *ibid.*

Quand arrive cette fête. *ibid.*

Sciras; sa description. 338. Celle de sa Mosquée. 339. Ses raretez. 341.

Sechiengchin, liqueur Persane; ce que c'est. 73.

Sépulcres des Rois de Perse dans les Montagnes. 333.

Stuil de la Porte du Palais, tenu pour un lieu sacré chez les Persans. 183.

Solennité du Cast; c'est-à-dire, du meurtre & de la mort de Hussein, échué au mois de Décembre, décrite. 24.

Solennitez observées par les Chrétiens Orientaux à l'Epiphanie. 34.

Soie que les Anglois vont trafiquer en Perse, de quelle qualité doit être. 114.

Soie du Persan, mal récompensée par l'Espagnol, a donné le commencement à toutes les intrigues que le Roi de Perse a formées durant plusieurs années. 183.

T A B L E

Soulevement des Turcomans & des Uzbéghiens.

140.

Superstitions de l'impureté des Cadavres, est une ancienne opinion des Arabes, qui a passé aux Mahométans. 418.

Supérieurs (Les) sont inspirez de Dieu particulièrement. 283.

Suplice très-cruel pour ceux qui boivent du vin. 136.

Suplice cruel de quelques Juifs, mangez des chiens. 15.

T.

T *Arcun.* Voiez *Dragoncele.*

Tatar, en langue Géorgienne, pris pour un Mahométan. 152.

Temples des Anciens, n'étoient pas couverts. 327.

Terre des Géorgiens est fort fertile; il n'y en a point de si bonne en toute la Perse. 146.

Voisine des Provinces & des forces de l'Europe. 150.

Témoignages d'honneur, rendus par le Roi de Perse aux Reliques des Saints, ne sont pas approuvez des deux Peres Augustins; pourquoi. 49.

Testament de l'Auteur. 237.

Toiles fines de-coton, de toutes sortes, fort estimées; d'où elles viennent. 179.

Traité fait entre les Anglois & les Persans, avec les Articles. 427.

Traitement que les Persans font à leurs chevaux. 294.

Turcs, n'appréhendent point que des enfans, qu'ils ont élevez avec beaucoup de soin, retournent en arrière. 163. Ceux qui les ont servis fidèlement, & ont consumé leur vie à leur

DES MATIERES.

à leur service, sont assommez comme des chiens. 167.

Turcs, beaucoup plus sobres que les Persans. 48.

V.

V*Eli*, mot Arabe, a deux significations. 17.
Vers composéz en Persan par l'Auteur ;
sur quoi il observe deux choses. 216.
& 217.

Ugian, Bourg, dont les revenus sont dédiéz
à la Sépulture d'un ancien Prince du Sang
Roiâl. 305.

Viandes des Persans, de différentes sortes,
aprétez à la mode des Indiens & des Por-
tugais. 73. & suiv.

Vin ; ce mot n'ose pas se prononcer dans la
plûpart des Provinces de Perse. 139. Per-
mis aux Persans. 249.

Vincent de S. François (Le Pere) Carme-Dé-
chauffé, envoié de Rome en Perse, en qua-
lité de Visiteur des Religieux de son Ordre.
234.

Voïage de Meseed ; pourquoi rompu par le
Roi de Perse. 189. Plusieurs opinions là-des-
sus. *ibid.* La plus croïable de toutes. 190.

Z.

Z*E'le indiscret* d'un Pere Augustin. 47.

Zeineb, *Bégum*, la première & la plus
considérée de toutes les Princesses de Perse.
111. Fait sortir le Roi pour être vû des Gen-
tilshommes de sa Cour, tout malade qu'il
étoit. 112.

Zizevan, Bourg de trente maisons, au milieu
d'un grand plant de palmiers & de dattes.
358.

Fin de la Table du Tome V.

